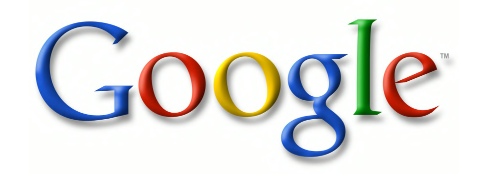
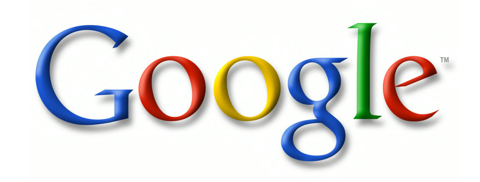



Google





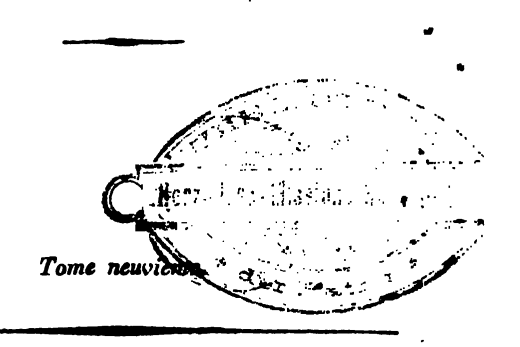


PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.



Tome neuvième.

Stuttgart,

AU BUREAU DES NOUVEAUTÉS
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.
1832.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Il faut bien le reconnaître, chaque jour notre vieux Paris s'en va, son originalité s'efface, son caractère disparaît. Bientôt il ne restera plus rien de cette cité si pittoresquement construite, plus rien de ses moeurs si originalement tranchées. Voyez: ses rues s'alignent, ses boulevarts s'aplanissent, ses faubourgs s'éclairent. Voyez: ses habitans, pairs et commis, notaires et confiseurs, portent le même frac, et parlent la même langue. Hommes et maisons, tout se nivelle. Autrefois, avec des nobles féodaux, des seigneurs suzerains, des manans et des serfs, nous avions de hauts châteaux, de grands palais, des masures et des cloaques. Aujourd'hui les tours et les priviléges gisent à côté les uns des autres et les rues s'élargissent au profit du peuple qui s'élève, et aux dépens des vastes hôtels qui n'ont plus d'habitans à leur taille.

L'histoire d'une nation pourrait donc s'apprendre dans celle de ses habitations? Pourquoi non. Je sais un peintre qui prétend qu'elle est tout écrite dans la collection de nos costumes; et, sans aller bien loin, je pourrais vous enseigner un coiffeur qui démontre parfaitement que politique, morale et philosophie, tout se trouve dans la forme de la perruque et dans le progrès de la coupe des cheveux. Etait-ce parce que l'on portait des perruques à la Louis XIV que les campagnes de Turenne furent si patientes, si compassées, si frisées; ou bien est-ce parce que l'on faisait la guerre avec des quartiers d'hiver, des salutations et des préséances, qu'on portait de si pompeuses perruques? Qu'importe! Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'une de ces choses est le reflet de l'autre; et je ne suis pas éloigné de croire que la tactique de Turenne ne soit le reflet de sa perruque.

Croyez-vous aussi que la pensée de Racine n'ait pas été quelquefois gênée par ce lourd attirail de faux cheveux; que, bien malgré lui, il n'ait pas fait quelquefois la même toilette à sa tête et à son style; et ne serons-nous pas forcés de reconnaître un jour que la sublime audace de Bossuet ne lui vient que de ce que son état lui défendait de porter perruque? Si cette vérité ne brille pas aussi prouvée aux yeux de tout le monde qu'à ceux de mon artiste, poursuivez la corrélation, et vous verrez que la poudre de Dorat a blanchi quelquefois la griffe noire et crochue de Voltaire, qu'elle a sali un peu le collet du président Montesquieu, et que, si Diderot a gardé sa couleur à lui, parmi tant de têtes poudrées, c'est qu'on

sait bien que, lorsqu'il était en verve, il jetait sa perruque par-dessus les moulins pour laisser fumer à l'aise son crâne brûlant et bouillonner son génie.

Disons-le donc hardiment, habits et poésie, moeurs et maisons, constitutions et perruques, tout s'harmonise dans ce monde. Le code civil a tué les substitutions et les fortunes héréditaires. Les fortunes héréditaires perdues, les palais sont devenus inutiles; les palais étant inutiles, l'imagination de l'architecte et les vastes conceptions du peintre se sont rapetissées au plan de nos mesquines demeures; tout a suivi le mouvement descendant, et nous en sommes venus au plâtre pour les maisons, au portrait pour la peinture, et pour les belles-lettres au vaudeville.

Cependant, que ceci ne soit pas considéré comme une accusation contre notre marche sociale. Si nous sommes arrivés à ce point que les grands monumens du passé s'effacent sans que rien encore les remplace suffisamment, c'est qu'on nous retient à grand'peine dans un tems de transition, où les castes privilégiées ne sont plus rien, sans qu'on permette que le peuple soit quelque chose. Et c'est une triviale vérité de tous les siècles, que rien de grand ne peut-être engendré par ce qui est petit; et c'est une vérité non moins triviale de nos jours, que le petit est le type de notre époque. Pouvoir et liberté, peuple et gouvernement, ne sont ni hauts ni forts aujourd'hui. Mais laissez croître le peuple, et grandir la liberté, et, sous d'autres formes, sous d'autres aspects, le grand, le beau, le sublime reprendront leur empire et enfanteront des merveil-

les. Vienne une puissance, les arts se mettront à son niveau.

Pour nous, trop jeunes pour ce passé démoli, trop vieux, peut être, pour cet avenir à construire, saisissons promptement les restes debout de nos vieux monumens pour en léguer au moins l'image à nos successeurs. Quelques-uns de nous, peintres par le crayon, parcourent la France gothique et la dessinent avant qu'elle tombe tout-à-fait; d'autres, à la parole colorée, rétablissent les somptuosités délabrées du grand siècle, et une recrudescence de l'école maniérée du dix-huitieme siècle se fait vivement sentir dans nos arts de luxe et de domesticité, comme pour reconstruire quelques types de cette société frivole si rudement brisée par le contact immédiat de notre première révolution.

Ainsi, dans ce vaste Paris où la rue de Seine s'est glissée dans les jardins de l'hôtel de Nesle, où le canal de l'Ourcq s'est logé dans les fossés de la Bastille, où les arcades de la rue Castiglione se sont établies dans les cloîtres des Feuillans, et où la rue Louis-Philippe menace Saint-Germain-l'Auxerrois, il reste encore quelques robustes monumens qui ont résisté, hommes et pierres, au torrent révolutionnaire. Le Palais de Justice est à coup sûr le plus enraciné de ces monumens; sous son vaste toit, la toge, la robe, la morgue, l'astuce et le bonnet sont virginalement restés au barreau et à la magistrature; et sur ses flancs, attaché comme une huître à son rocher, a vécu dans sa misère originelle, et dans son échoppe vitrée, l'Ecrivain public, notre héros.

Or, pour que je vous explique comment je

découvris ce précieux débris d'un siècle effacé, il faut me permettre de retourner de quelques années en arrière du moment où j'écris. A cette époque, je voyais assidûment, je voyais tous les jours, et quelquefois plus souvent, une personne à laquelle je portais un très-vif intérêt. Soit curiosité personnelle, soit désir de répondre péremptoirement et juridiquement aux épigrammes de quelques amis, soit enfin envie de m'assurer de la véracité de ladite personne, je me résolus à me procurer son acte de naissance. Pour ce faire, je me rendis dans la cour de la Sainte-Chapelle, et là, sous l'arcade qui la sépare de la cour grillée du Palais de Justice, je trouvai un bureau où sont rangés par ordre les registres gardiens du secret de toutes les femmes. C'est une espèce d'antre grillé à fenêtres basses et coupées verticalement de barreaux de fer; le jour y est pauvre et honteux; on dirait un mont-de-piété. J'entre, j'expose ma demande, je donne les noms, prénoms et titres de la personne, et je désigne une période de quinze ans pour faire la recherche en question. Il n'y avait pas moins de différence entre la date supposée par mes bons amis et celle avouée par la personne. Le commis chargé de cette vérification me regarda comme ferait un apothicaire à qui vous demanderiez du poivre, ou bien comme fit le coiffeur, dont je vous ai parlé, un jour que je le priai de me faire la barbe. Le commis, donc, me fit répéter ma proposition, me rit au nez, et me tourna le dos sans répondre. Il y avait tant de mépris dans cette façon d'agir que je n'osai me fâcher, car il me sembla que j'avais dû commettre ou dire une de ces balourdises

qui font prendre un homme pour un niais ou pour un fou. Je ne savais comment recommencer ma proposition, lorsque celui qui paraissait le chef de ce bouge s'approcha de moi, s'informa de ce que je voulais, et m'écouta avec ce sourire d'indulgence qu'un garçon épicier accorde à un provincial qui s'informe, au coin de la rue Saint-Antoine, où est situé le Palais-Royal.

— »Si tous ceux qui viennent ici, me dit-il avec une douce gravité, et en essuyant lentement ses lunettes, n'avaient pas de meilleurs renseignemens que vous, il nous faudrait une journée pour chaque extrait. Nous ne pouvons faire cette recherche, mais vous êtes libre de la faire vous-même.»

Comme je répondis que je me croyais très-peu habile à parcourir des registres, il ajouta amicalement: — »Eh bien, vous pouvez vous épargner cet ennui pour quelque argent...

— »Je suis tout prêt,» m'écriai-je rapidement en tirant ma bourse, et en croyant que c'était un moyen de réparer ma première maladresse.

Mais je fus encore bien plus interdit que je ne l'avais été, lorsque ce monsieur, ce chef, ce premier commis enfin, m'arrêtant soudainement et me montrant la porte du doigt, me dit avec fermeté:

— »Sortez, monsieur.»

Je demeurai anéanti.

— »Oui, reprit-il avec une bonté paternelle, sortez, prenez à droite, et, à deux pas d'ici, vous trouverez deux ou trois bureaux d'écrivains publics, et l'un de ces messieurs se chargera de votre affaire. Ils ont cette habitude

et nous leur confions nos registres qu'ils explorent ici et sous mes régards.»

Aussitôt le chef me salua d'un geste de la main en me montrant de nouveau la porte, et en me disant:

— »A droite, monsieur, à droite.»

J'obéis à l'injonction et je sortis. A droite, en effet, je vis accrochés aux murs du Palais deux ou trois auvents fermés par un vitrage. Celui dans lequel j'entrai avait une longueur de six pieds au plus sur quatre de large. Une table, ou plutôt une planche, régnait le long du vitrage et supportait deux vastes écritoires. Un rideau, d'un calicot granité d'encre, voilait aux passans les mystères de cet asile. Au fond, sur un fauteuil garni d'un cuir jadis vert et entier, était assis un homme, les deux pieds appuyés sur une chaufferette, dont la cendre, humectée des larmes d'un hareng cuit à propos, répandait une odeur insupportable. Le maître de la maison, en me voyant entrer, s'empressa de me pousser une chaise de paille, soeur jumelle du fauteuil, et me demanda le sujet de ma visite.

On ne peut s'imaginer un homme plus poli; il me comprit tout de suite et ne me rit point à la figure. Il écrivit sous ma dictée les indications qui devaient le guider dans sa recherche, et je profitai de ce moment pour l'observer.

C'était, il faut le dire, un écrivain public primitif; non pas l'écrivain public de nos boulevarts, dont le magasin rivalise d'annonces avec la porte-cochère de la maison Ladvocat; cet écrivain public de mouvement qui s'imagine être à la hauteur de son siècle parce qu'il a imprimé sur sa porte: *Ici l'on écrit soi-même:*

admirable attestation de la façon dont on s'occupe aujourd'hui de son emploi; révélation profonde qui doit faire réfléchir le philosophe sur la manière dont les ministres gouvernent, dont les notaires et les agens de change remplissent leurs charges, et nos députés leurs mandats, dans un siècle où l'on entre chez un écrivain public pour écrire soi-même.

Ce n'était pas non plus un de ces calligraphes du Palais-Royal, peintres à la plume, qui dessinent un tableau lubrique avec l'histoire de Napoléon écrite en texte microscopique; qui enferment une tirade de Bossuet dans une queue d'oiseau, une satire de Boileau dans un coeur enflammé percé d'une flèche, et qui réduiraient une protestation d'indépendance, si longue qu'elle fût, à entrer dans l'image d'une pièce de cent sols, pile ou face.

C'était encore moins un de ces prétentieux écrivains rédacteurs, qui font des traductions, et qui mettent hautement sur leur vitres, *English spoken hire*, avec un *i*, preuve qu'ils parlent l'anglais.

C'était, oui vraiment, c'était un naïf écrivain public, copiste lisible, sachant l'ortographe du français seulement; passablement instruit de la largeur de marge qu'exige un placet ou une pétition, très savant sur la manière de placer le *monseigneur* en vedette, ni trop haut ni trop bas, ni trop à droite ni trop à gauche; et qui, une fois averti de votre état et de celui de la personne à laquelle vous écrivez, vous tire d'embarras sur le protocole à employer; connaissant dans toutes leurs délicatesses les diverses manières d'exploiter le respect, la considération, le dévouement, la reconnaissance, et

tous les sentimens dont on fait usage à mi-ligne et au bas d'une lettre: innocens mensonges d'où vient ce dicton qu'il n'y a que les sots qui prennent tout ce qu'on leur dit au pied de la lettre.

Mais ce ne fut que long-tems après que je découvris ces précieuses qualités dans mon héros. Ce que je remarquai d'abord fut sa personne physique. M. Fabry portait soixante ans. Son visage avait quelque chose de grave et de comique. Il avait le menton rentré, la bouche mince et railleuse; son nez pointu fuyait en arrière; après son nez fuyait son front; et après son front, ses cheveux ramassés dans une queue médiocre en force et en longueur; ses yeux relevés à leur extrémité descendaient hardiment vers son nez, et ses oreilles, d'une petitesse et d'une grâce remarquables, saillissaient en rouge sur ses joues pâles et sa chevelure blanche.

Il avait des bas de laine noirs, et des souliers à boucles. Que ces boucles, avant d'arriver à ses souliers, eussent sanglé un mulet ou un ignorantin, peu importe; le fait est qu'il avait des souliers à boucles. Sa culotte avait été pantalon; mais une main amie, la sienne sans doute, avait adroitement coupé le vêtement moderne à la hauteur de la jarretière, elle l'avait discrètement ouvert de chaque côté extérieur du genou, et là, une innocente supercherie avait attaché deux rubans de fil teints à coup sûr dans l'encre de l'écritoire. Ces rubans, noués en rosette, ne remplaçaient pas certainement la boucle antique, la boucle de nos pères; mais à l'impossible nul n'est tenu, et enfin, tant bien que mal, la culotte y était.

Culte honorable, mais incomplet; simulacre saint, mais tronqué des vieux jours; quasi-légitimité de la culotte, je te respecte.

Le gilet. Où était le gilet? y avait-il gilet? voilà la question importante et insoluble; une question à embarrasser Hamlet. Eh bien, je réponds, moi, que le gilet n'y était pas. Est-ce donc que j'aie vu son absense, est-ce donc que M. Fabry m'ait confié cet interstice de sa parure? non certes; mais quelle autre raison que l'absence du gilet eût pu lui faire supporter l'habit croisé à double rang de boutons? Guenilles pour guenilles, s'il avait eu le moindre gilet, n'eût il pas préféré quelque dépouille noire gothique, usée, taillée en frac de dix-septième siècle, avec le collet droit et la poche sur les hanches, ouverte, et se dandinant à la suite de son corps comme un gouvernail à l'arrière d'une felouque, à cet habit exactement boutonné jusqu'au menton, collé à la poitrine, collé aux reins, collé partout? Sur l'honneur, le gilet devait manquer.

A l'aspect de tant de misère, j'allais jeter à cet homme quelque misérable pièce de trente sous, avec un ordre et un ton rogue et ministériel; mais un incident m'arrêta; je vis qu'il avait les mains propres et une cravate blanche: je devinai l'ange déchu. Je lui demandai poliment ce que me coûterait son travail; il me répondit simplement que les frais à payer au bureau de l'état-civil se monteraient à quarante-cinq sous. Je lui mis un louis sur sa planche. M. Fabry rougit jusqu'au blanc des yeux; il le prit, le retourna long-tems, voulut se donner l'air de chercher la clef d'un tiroir qui s'ouvrit pendant qu'il faisait semblant de vouloir le for-

cer, et finit par me dire, avec un embarras qui me fit mal, »J'ai oublié ma monnaie, et je vais.....

— »Non, lui dis-je, je désire savoir si vous êtes suffisamment payé.»

Il faillit à me regarder d'un air aussi stupéfait que le petit employé de l'état-civil, et je sortis en lui disant que je reviendrais chercher ce que je lui avais demandé, dans quelques heures.

En sortant, je vis mon commis bienveillant, le grand commis, le chef enfin, les lunettes relevées sur le front, la plume sur l'oreille, et causant tout haut avec une grisette de dix-sept ans qu'il tutoyait. Il me reconnut et me dit en passant:

— »Ah! vous sortez de chez M. Fabry; vous n'avez pas trop bien choisi, c'est un honnête homme, mais il a la vue courte et l'haleine longue.....

Il se prit à rire; je le regardai d'un air bête:

— »Je veux dire qu'il boit quelquefois, reprit-il, mais j'aurai l'oeil à votre affaire.»

Et de la main il me salua avec sa même supériorité, quoiqu'il ne fût plus dans son bureau. Mais je remarquai qu'entre lui et la porte de son domaine il n'y avait pas la longueur d'une canne, et je compris l'étendue de son assurance.

J'avais promis de revenir dans deux ou trois heures: il y en avait plus de six de passées lorsque je retournai chez M. Fabry. J'avais rencontré quelques amis, l'épigramme au vent, tout prêts à me saluer d'un chiffre solennel, me persécutant de leurs calculs, ameutant sous mes pas les incroyables de l'Empire et les fa-

rauds du Directoire, qui prétendaient se souvenir de quelque chose comme ça, d'une personne qui commençait de leur tems: puis je l'avais revu belle, fière, dédaigneuse, parlant d'hier tout au plus, et j'étais tombé dans une disposition narcotique, dans une envie de doute que j'avais eu bien de la peine à secouer. Cependant j'y avais suffi et j'étais retourné chez M. Fabry.

J'entre. Il n'avait plus sa tenue froide et résignée; ses jambes n'étaient plus ramassées sur sa chaufferette; il occupait lui tout seul ses deux siéges: les pieds sur sa chaise, le reste sur son fauteuil. Son oeil, d'abord modestement baissé, flambait d'une expression de triomphe et de jubilation; son oreille ne se détachait plus seule, rouge et pourpre, sur la pâleur de son visage; son nez rivalisait d'enluminure avec elle, et un sourire de douce béatitude épanouissait sa lèvre légèrement pendante.

Sur la planche-table qui était près de lui, je vis un papier timbré. Je devinai que mon bonheur, mon orgueil, mon triomphe, étaient écrits sur cette feuille de vingt-cinq sols. Je voulus m'en emparer, mais mon héros y posa fièrement sa main restée blanche et distinguée, et me dit avec solennité:

— »A quel usage destinez-vous l'acte que vous m'avez fait extraire, jeune homme?

— »Que vous importe, lui répondis-je, fort étonné de sa question, et du ton qu'il y mettait, n'êtes-vous pas payé?

— »C'est parce que je le suis, et trop bien, et plus que mon travail ne le mérite, que je m'enquiers de ce que vous voulez faire de ce papier. Un louis pour un acte de naissance!!!

Ou vous héritez de la dame en question, ou vous avez de mauvais desseins: il n'y a que l'une de ces deux suppositions qui explique votre louis: et comme vous n'êtes pas en deuil, la seconde reste la seule présumable; la mauvaise action demeure prouvée. On ne paie pas si cher pour une oeuvre de justice ou un renseignement légal.»

L'allocution me parut tout au moins inconvenante, et je répliquai sèchement que je ne pensais pas avoir à rendre compte de mes actions à un écrivain public. J'ajoutai à ce mot le sourire le plus méprisant que je pus, et j'allongeai la main pour saisir mon arrêt, mais le digne M. Fabry m'arrêta.

— »Un écrivain public, répéta-t-il, en secouant la tête pensivement, un écrivain public, vous croyez, en disant ce mot, avoir formulé une injure bien accablante contre un vieillard qui voit au tremblement de votre main que cet acte est pour vous d'un intérêt que vous rougiriez d'avouer.»

Je rougis en effet. Il arrêta les yeux sur moi, et me dit sérieusement:

— »Je ne veux pas savoir ce que vous voulez faire de ce papier, mais si votre intention n'est pas bonne, attendez à demain, faites faire ce travail par un autre. Je vous en prie, pour le repos de quelques jours qui me restent à vivre, que ma main ne soit pas encore l'instrument aveugle de quelque vengeance.»

Je le rassurai sur sette crainte, et, poussé par une curiosité qu'on s'expliquera aisément, je lui demandai s'il avait eu à se repentir de quelque action coupable, et quelle avait été sa vie.

A ce moment, mon héros prit un air triste et sardonique à la fois.

— » Ma vie, dit-il, elle s'est toute passée dans cette coque de bois et de verre. J'y suis depuis que je sais tenir une plume et faire des jambages. Et pourtant ici, dans cet espace de six pieds, il s'est concentré plus de souvenirs des intérêts qui ont agité la France, que dans la mémoire du premier acteur de votre drame politique; plus de science du coeur de l'homme que dans l'esprit de l'observateur le plus assidu aux scènes du monde. Le prêtre catholique, qui reçoit la confession des plus grandes fautes, et des plus intimes pensées, n'a jamais entendu la moitié des secrets qui ont été dits dans cet étroit réduit. Les ridicules de tous les étages y ont posé bien souvent, et le crime s'y est assis quelquefois.»

Mon écrivain s'était animé; il se taisait, mais je pouvais voir sur son visage mobile, et qui changeait d'expression à chaque minute, que mille souvenirs revenaient à lui, et passaient successivement dans son esprit; il souriait aux uns, et secouait lentement la tête à quelques autres.

—» Pauvre jeune homme, dit-il, en se parlant à lui-même, il était là, devant ma porte, tremblant de joie et d'amour, tandis qu'une femme jeune et belle, comme il convenait pour être ainsi desirée, entrait furtivement chez moi. Il était là à quelques pas, et la jeune fille me dicta ces quatre mots: »Ce soir, à minuit, allée de Berry.»

Oh! je me hâtai d'écrire cette ligne si douce, je me mis de moitié dans le bonheur de la jeune fille qui avait enfin eu le courage de

Ou vous héritez de la dame en question, ou vous avez de mauvais desseins: il n'y a que l'une de ces deux suppositions qui explique votre louis: et comme vous n'êtes pas en deuil, la seconde reste la seule présumable; la mauvaise action demeure prouvée. On ne paie pas si cher pour une oeuvre de justice ou un renseignement légal.»

L'allocution me parut tout au moins inconvenante, et je répliquai sèchement que je ne pensais pas avoir à rendre compte de mes actions à un écrivain public. J'ajoutai à ce mot le sourire le plus méprisant que je pus, et j'allongeai la main pour saisir mon arrêt, mais le digne M. Fabry m'arrêta.

— »Un écrivain public, répéta-t-il, en secouant la tête pensivement, un écrivain public, vous croyez, en disant ce mot, avoir formulé une injure bien accablante contre un vieillard qui voit au tremblement de votre main que cet acte est pour vous d'un intérêt que vous rougiriez d'avouer.»

Je rougis en effet. Il arrêta les yeux sur moi, et me dit sérieusement:

— »Je ne veux pas savoir ce que vous voulez faire de ce papier, mais si votre intention n'est pas bonne, attendez à demain, faites faire ce travail par un autre. Je vous en prie, pour le repos de quelques jours qui me restent à vivre, que ma main ne soit pas encore l'instrument aveugle de quelque vengeance.»

Je le rassurai sur sette crainte, et, poussé par une curiosité qu'on s'expliquera aisément, je lui demandai s'il avait eu à se repentir de quelque action coupable, et quelle avait été sa vie.

ont deux ou trois cents, moi je n'en ai qu'un, et celui-là suffit à tout. Comme la canne-parapluie, comme la montre-tabatière, comme le couteau-scie-fourchette-cuiller-canif-tirebouchon greffe-sécateur, etc., etc., mon couplet a mille usages cachés, inattendus; il est domestique, il est politique, il sert aux pères, mères, soeurs et belles-soeurs; il accepte le tutoiement, il est tendre, il est respectueux, il est particulier, il est collectif; enfin, c'est le couplet universel, et cela à l'aide d'une pièce de rechange qui s'adapte au premier vers.

Voici ce couplet. Exemple: un enfant apporte à son père une page d'écriture, et il dit:

Ah! de votre fils en ce jour
Acceptez le sincère hommage,
Et ne jugez pas son amour
Sur la faiblesse de l'ouvrage.

Est-ce une jeune personne avec une tapisserie au petit point? changez, et dites:

Ah! de votre fille en ce jour.

Est-ce un gendre?

Ah! de votre gendre en ce jour.

Est-ce un frère?

Ah! de votre frère en ce jour.

Est-ce une famille?

Ah! de vos enfans en ce jour.

Et les pluriels suivent parfaitement.

Est-ce un roi qui passe sous un arc de triomphe en feuillage?

Ah! de vos sujets en ce jour.

Vous vous irritez de sujets; je rentre dans le système du gouvernement paternel, et je dis:

Ah! de vos enfans en ce jour.

ou bien:

Des bons citoyens en ce jour.

Une fois c'était:

Ah! des bons chrétiens en ce jour.

Et j'ai mis souvent:

Des républicains en ce jour.

Et puis pour la province:

Des Orléanais en ce jour,
Des bráves Nantais en ce jour,
Ah! des Bordelais en ce jour,
Oh! de Toulousais en ce jour,
Des bons Marseillais en ce jour,
Etc., etc.

La seule ville qui ait résisté à mon couplet, c'est Saint-Jean-Pied-de-Porc; mais Napoléon n'a pas toujours vaincu, et mon couplet n'est pas plus vaste que son génie.»

J'écoutais et je commençais à admirer, et à douter que toute la littérature ne fût pas renfermée dans le couplet de M. Fabry. Il me considérait en souriant, et m'accablait de son incontestable supériorité. Je craignis un moment qu'il ne s'arrêtât, mais mon louis avait fermenté, et il reprit avec plus de calme.

— »Êtes-vous un aspirant politique, un de ces hommes qui, sans revenus ni contributions,

veulent savoir comment se meuvent les hautes puissances électives, venez ici. Je vous dirai comment se font les dénonciations sur toutes les échelles. J'ai dénoncé pour ma part, en 1815, onze directeurs des contributions directes, vingt de l'enregistrement; soixante receveurs généraux, deux cents receveurs particuliers; seize procureurs généraux; cent trois procureurs du roi; deux mille contrôleurs de tout fisc; treize capitaines de gendarmerie; deux cent un juges de paix; cent trente vérificateurs de l'enregistrement; onze mille percepteurs, gardes-champêtres et maîtres d'écoles; soixante mille employés sans titre, et deux mille vieux officiers. J'ai désorganisé les finances et la justice, j'ai tué le cadastre et décimé l'armée.»

Je ne sais, mais je devenais stupéfait, je frémissais d'en entendre davantage; il recommença sa période et ajouta.

— »Et tout cela signé avec des noms et des adresses au bas de chaque dénonciation.

— «Oui, reprit-il, des noms dont seul je me souviens peut-être, mais que je garderai dans ce crypte, pour me consoler des mépris des hommes en les méprisant davantage. Écoutez, jeune homme, une fois, j'ai copié les Mémoires d'un de vos hommes politiques les plus élevés, d'un homme de l'empire. Oh! que de grandes lâchetés, que de petites infamies mises à jour! que de trahisons, de turpitudes! que d'habits retournés, que de mensonges découverts! Je copiais avec délices. On imprima. Je cours chez le libraire. J'achète, je lis. O métamorphose inouïe! le noir devenu blanc; le vice, vertu; la bassesse, héroïsme. Je ne voulus

pas le croire; je revins au titre, c'était bien le même. Mais pendant que le livre s'imprimait, chacun avait acheté au libraire ou à l'imprimeur, ou à je ne sais qui, la page qui le nommait, et alors l'un avait prié, l'autre menacé; celui-là avait envoyé sa sœur, un autre sa femme; il y en a qui ont livré leur fille; les amis avaient couru, l'or avait coulé, les promesses avaient été signées, et chacun était resté avec son habit de parade, tout entier, bien fermé sur sa vie, bien croisé sur sa honte! Misérable habit que j'avais déchiré du bec de ma plume pour montrer à nu les hideuses plaies de nos grands hommes. Je sais tout cela, je sais les noms, les dates, les heures, et ma main ne tremble pas encore sous le poids d'une plume.. Oh! si je voulais!»

Il avait à ce moment l'oeil enflammé, son visage rayonnait d'une superbe colère. Cependant il se calma tout-à-coup et se prit à rire ingénument en me regardant.

— «Tout cela n'est-il pas bien poétique, me dit-il, pour un homme qui tient des comptes de cuisinières et qui a copié les tragédies de l'empire? Oh! les malheureuses cuisinières; oh! les misérables tragiques: hémistiches et légumes, tirades et chapons, ils volaient à qui mieux. Que le public leur pardonne et leurs maîtres aussi: quant à moi, je n'en ai pas le courage. Il y en a un surtout qui aimait son oeuvre d'un amour de menuisier, car il la rabotait sans cesse, et à chaque coup de rabot, si petit qu'il fût, il lui fallait une nouvelle copie pleine et entière de son oeuvre. Il s'est ruiné à ce métier; et comme il est aussi gueux que moi, je vais le voir quelquefois. Hier, je

lui fis visite; je le trouvai devant sa table, et lui demandai ce qu'il y faisait: — Hélas! je copie ce pauvre *Xerxès,* répondit-il. — Vous l'avez donc retouché? — Mon Dieu, oui, ajouta-t-il; dans le second acte, à la troisième scène, au lieu de ce vers!

Approchez-vous, seigneur, et daignez m'écouter,

j'ai mis:

Seigneur, approchez-vous, car il faut m'écouter.

la *car* est un petit sacrifice que j'ai cru devoir faire à l'école moderne.»

Et comme je riais, M. Fabry se mit à hocher la tête:

— »Vous trouvez cela plaisant? me dit-il; que vous semblerait-il donc d'un homme qui me donne à copier tous les matins la carte de son dîner de la veille sur beau papier vélin, et qui les fait relier par Thouvenin?

— »Il me semble qu'il ferait mieux de vous donner le dîner,» lui répondis-je assez niaisement.

M. Fabry me regarda d'un air grave et triste, et pliant soigneusement mon papier que j'attendais depuis long-tems, il me le tendit sans mot dire. Je compris que je l'avais blessé, et je me sentis honteux d'avoir frappé ce vieillard de sa misère.

— »Pardon, lui dis-je; mais cette sotte plaisanterie ne s'adressait qu'à la lourde gastronomie de votre client. Croyez que je respecte votre position, quoique, à vrai dire, je ne la comprenne guère d'après toutes les ressources que, selon vos aveux, possède un écrivain public.

— »Elles sont bien maigres en résultat, me répondit-il. Cependant il y en a une qui vaut

à elle seule toutes celles dont je vous ai parlé; mais que Dieu me préserve d'y recourir, et puisse ma main se dessécher avant d'en faire usage. Avec celle-là rien ne manque à l'écrivain qui veut prêter sa plume à la lâcheté et au crime: une ligne se paie avec de l'or; chaque mot vaut plus que le travail d'une semaine.

— »Qu'est-ce donc?» demandai-je à M. Fabry.

— »C'est la lettre anonyme,» me répondit-il.

— »La lettre anonyme! m'écriai-je, quoi! un homme ose donc confier à un autre qu'à lui cette tâche d'infamie!

— »Oui, me répondit mon écrivain; oui, c'est le plus souvent par les mains de mes confrères que sont lancés tous ces traits empoisonnés qui enveniment la société. Jeune homme! jeune homme, prenez garde: si vous êtes marié et que votre femme vous accueille d'un air triste et glacé, si votre ami vous boude, si votre père est silencieux avec vous, n'accusez *ni eux ni vous*: il y a un lettre anonyme. Oh! les larmes et le sang qu'a fait verser cette détestable délation sont au-delà de ce que vous pouvez imaginer. Que de combats entre amis, de séparations d'époux, de mariages brisés, de fiancés désunis pour un mot non signé! Si jamais il vous arrive une lettre sans signature, ne la lisez pas, pour votre honneur, ne la lisez pas: d'abord, vous n'y voudrez pas croire; votre loyauté se supposera capable de mépriser des avis clandestins; vous vous croirez fort contre de telles atteintes; mais à votre insu le coup aura porté; il aura déposé un germe fatal dans votre âme; le germe s'y développera,

et maîtresse ou ami, vous abandonnerez bientôt celui qu'on vous aura dénoncé.

— »Oh! lui dis-je, il n'y a qu'un homme sans courage qui puisse se laisser influencer par de si viles manoeuvres.

— »Écoutez donc mon récit, reprit M. Fabry, et fuyez cet horrible piége; car on ne peut prévoir où il peut nous faire tomber, même lorsqu'il n'est qu'un jeu de la part de ceux qui le tendent :

»Il y a quelques années, c'était en 1820, le jeune Juan de V.... avait épousé mademoiselle Lise d'Ar......... Quoique d'un caractère différent, ils s'aimaient d'une tendresse vive et se rendaient mutuellement heureux. Le caractère sérieux et ferme de Juan imposait à l'ardente résolution et à la promptitude de Lise; quelquefois même M. d'Ar........ reprochait à son gendre de préférer l'ennui de ses devoirs d'avocat aux plaisirs du monde. Un jour, c'était un samedi de carnaval, M. d'Ar........ avait voulu retenir Juan qui devait aller plaider à Senlis, et il l'avait vivement pressé de conduire sa femme au bal masqué: Juan, sans dire que le bal lui déplaisait, avait objecté la nécessité de son absence et était parti, laissant M. d'Ar........ très-piqué de sa persévérance. Dans son dépit, celui-ci engage sa fille à l'accompagner au bal, et trouve chez elle une résistance non moins forte, mais fondée sur la crainte de déplaire à son mari.

»Battu des deux côtés, M. d'Ar........ trouve qu'il serait plaisant de faire venir les époux au bal malgré eux et chacun de son côté. En conséquence, à peine sorti de chez sa fille, il lui fait écrire et lui envoie une lettre anonyme

lui annonçant que le départ de son époux n'est qu'une ruse, et qu'il doit se rendre masqué à un rendez-vous au bal de l'Opéra, où il doit rencontrer un domino noir portant des bracelets de ruban bleu. Trop sûr du caractère jaloux et irréfléchi de sa fille, il laisse passer la journée sans la revoir pour donner à son coeur le tems de s'exalter dans le faux avis qu'il a reçu; puis il expédie un homme à cheval jusqu'à Senlis, et une lettre, non signée de même, apprend à Juan que si sa femme ne s'est pas montrée plus soucieuse d'aller au bal avec lui, c'est qu'elle préférait s'y trouver avec un autre. Ces deux lettres parties, il se prépare à bien tourmenter les malheureux époux, certain de les réconcilier au premier mot.

» La nuit vient, et comme l'avait prévu M. d'Ar........, Lise court à l'Opéra; elle tremblait dans ce tourbillon noir et bruyant, et rougissait sous son masque impénétrable; elle était si confuse, si épouvantée de cette espèce de bacchanale inconnue, qu'elle avait oublié sa douleur et sa jalousie, lorsque tout-à-coup un homme masqué passe près d'elle; c'est la taille, c'est la tournure de Juan; elle le vit ainsi du moins. Elle se jette à son bras en lui disant:

— » Ah! c'est toi, Juan!

— » C'est moi, répond le masque.

» Ce mot la rappela au motif qui l'avait amenée. Elle comprend que son mari a cru reconnaître celle qu'il attendait aux rubans qu'elle avait attachés à son bras. Pour mieux s'assurer de sa perfidie, pour mieux savoir jusqu'où elle peut aller, elle continue à contrefaire sa voix.

» Le masque, habile à profiter du trouble

de Lise, dont il devine la beauté et surtout la distinction à la délicatesse de ses pieds, à la grâce de ses mains, l'accable de ces galanteries hardies qu'autorise l'incognito. Lise, qui n'a dans le coeur d'autre indignation que celle de la jalousie, loin de réprimer les propos légers qu'on lui adresse, les excite, les anime. Le masque, Juan sans doute, fait succéder aux louanges et aux flatteries adroites les prières et les sermens. Lise est hors d'elle-même, elle demeure sans force en découvrant tant de perfidie; et anéantie par sa douleur, la tête perdue, elle se laisse entraîner loin du foyer du bal, d'abord dans les hauts corridors de la salle, puis dans une loge abritée, étroite, profonde.

— »Oh! jeune homme, l'ame de Lise était folle: elle avait été prise à l'improviste; elle avait été tout-à-coup avertie et assurée de la trahison de Juan. Une fois dans le réduit où ils étaient tous deux, aux paroles passionnées qu'elle entendait, elle comprit qu'il fallait mourir; car elle n'était plus aimée. Mais avant de mourir, avant de renoncer au bonheur dont elle avait fait le rêve de sa vie, elle veut n'avoir pas à douter de tout l'abandon de Juan: elle l'écoute, lui livre sa main, ne résiste pas à ses désirs, et, le masque attaché sur la figure, le laisse devenir le plus coupable des hommes.

»Elle s'élance alors hors de la loge, car l'heure de le confondre n'était pas venue: un rendez-vous nouveau avait été donné par elle à Juan, et à ce rendez-vous son père devait être présent. Elle sort: une figure pâle et terrible était debout près de la porte; une figure sans masque cette fois, celle de Juan. Lise le

voit, veut se jeter vers lui, pousse un cri et tombe à ses pieds. Par-dessus son corps qui barrait le corridor, Juan se jette à la face de l'homme qui sort de la loge où était Lise, et lui arrache son masque pour que l'outrage pèse à nu sur sa joue.

» Ils sortent, et sans s'expliquer davantage, sous un réverbère, pendant que la pluie froide et glacée battait sur leurs visages, ils croisèrent leurs épées et l'inconnu tomba mort au bout de quelques secondes.

» Pendant ce tems, M. d'Ar........ qui, ayant suivi son gendre pour épier l'effet de sa supercherie, avait entendu le tumulte du corridor, avait retrouvé sa fille et l'avait fait enlever et transporter chez elle. Elle n'était pas morte comme il l'avait craint d'abord; elle était folle: le malheur était complet.

» Car elle vit encore, elle vit pour être un objet fatal de pitié pour Juan, un remords de feu pour son père; car Juan sait tout maintenant, et il m'a cru sur parole lorsque je lui attestai que les deux lettres avaient été écrites par moi, sous la dictée de M. d'Ar........ qui riait en me les dictant et en songeant à ce qui en arriverait. »

— » Voilà, jeune homme, le résultat d'une lettre anonyme innocente dans son intention; jugez de ce qu'elles doivent être lorsqu'elles sont combinées par l'astuce et la méchanceté. »

Aussitôt, M. Fabry me remit mon papier plié, et il tomba dans un accablement dont je ne pensai pas pouvoir le tirer. L'heure était avancée. Profondément préoccupé de cet entretien, je rentrai chez moi; je me déshabillai, après avoir posé mes papiers près de mon lit,

mais sans souvenir de les regarder: j'eus des rêves affreux, un cauchemar épouvantable, et je haletais sous une de ces obscures visions qui tiennent le milieu entre la veille et le sommeil, lorsque je fus éveillé tout-à-fait par un ami qui était entré furtivement dans ma chambre, y avait tout retourné, et qui brandissait au-dessus de ma tête un papier timbré, en riant aux éclats et en criant :

— » Quarante-cinq ans ! »

Frédéric SOULIÉ.

UNE DEMOISELLE DE PARIS,

EN 1832.

PETIT ROMAN TRÈS HISTORIQUE.

CHAPITRE I.

Qu'elle est jolie!... Vous la connaissez, j'en suis sûr.

Plus d'une fois, sans doute, il vous est arrivé, par un beau jour de juillet ou d'août, entre quatre et cinq heures, d'aller vous mêler à la foule élégante que la mode appelle, et que la fraîcheur d'un bel ombrage retient dans les vastes allées de la royale demeure.

Ou bien aussi, par une douce soirée, un beau ciel de nuit azuré, vos pas appesantis par le poids du jour, heurtés, interrompus par un essaim de beautés, ont, trente fois dans une heure, mesuré la distance entre la rue Laffite

et la rue Taitbout, au milieu d'un double rang de femmes éblouissantes, de lanternes où le gaz rayonne, et des bouffées de tabac de nos modernes élégans: enfin, sans métaphore, vous vous êtes promené le matin aux Tuileries, ou le soir à Coblentz?

Eh bien! là, dans l'un ou l'autre de ces rians parterres de jeunes demoiselles à la blanche parure, de jolies femmes coquettes, de délicieuses mamans, si votre oeil exercé, observateur, curieux de frais visages et de tailles mignonnes, a scruté ces groupes diaprés, émaillés comme les fleurs; s'il a fouillé ces charmilles de femmes toutes parées et toutes belles... vous l'avez vue.

— Qui?

— La demoiselle de Paris; et, devant cette fraîche et légère figure, moitié grâce et moitié sylphide, dont la forme est si moelleuse et si leste, dont les traits délicats sont pétillans d'esprit, dont le sourire est si fin et le regard si piquant, vous avez suspendu vos pas, et, saisi de ce charme subit qui s'empare de vous à l'insu de vous-même, sans réfléchir, vous avez dit:... Qu'elle est jolie!

Ce mot s'entend toujours... Elle a rougi de plaisir... Sa belle maman a souri; et, prudente, mais avisée, de ses doigts affectueux, la bonne tante, aux aguets, a relevé soudain autour des jolies épaules de la jeune étourdie, le barège voltigeant et fugitif sous lequel le zéphir badinait.

C'est un ange, un lutin, un amour... tout ensemble, que cette demoiselle-là! Combien, sous ses longs cils et sur ses fines lèvres, on voit briller d'esprit, de malice, de gentillesse!...

Elle a dix-sept ans... et tous leurs charmes... Ne rêvez rien de plus joli, et... si vous promettez d'être discret, je vous dirai son nom... ne me trahissez pas!... On l'appelle Amanda.

CHAPITRE II.

Elle est à marier....

Vous voilà près déjà de voler aux genoux de sa charmante mère, et de solliciter la protection de la tante... Attendez donc! vous avez à peine admiré la moitié de ses charmes; vous ne connaissez encore que sa forme élégante, son spirituel regard et sa jolie parure. Oh! que ce n'est pas tout! Une demoiselle de Paris a bien d'autres attraits!

Amanda est un diamant taillé, poli, façonné par l'exquise éducation du jour et du beau monde. Dans le pensionnat renommé dont elle était la gloire et la plus jolie fleur, ella a moissonné toutes les couronnes, et remporté tous les prix de grâces, de chant, de danse, de poésie, d'éloquence, et de l'art de parler des yeux et du visage, ainsi que de la langue, car en tout pensionnat de haute renommée, on joue la comédie.

Pour tout dire en un mot, Amanda est la merveille du jour. Elle sait tout Walter-Scott, Byron, Cooper, Hugo, Sainte-Beuve, et Lamartine; son esprit a fleuri au vent du romantisme. Elle a peu lu Racine, point du tout

Fénélon, et son front, ceint de perles, rougit et se détourne au langage grossier du Malade imaginaire. Mais Amanda, nourrie de la manne féconde des modernes chefs-d'oeuvre, a l'oreille exercée aux accens *ingénus* de Marion Delorme, et les yeux à l'épreuve du *pudique* amour d'Antoni.

A toutes ces qualités d'un esprit si brillant et si bien cultivé, joignez que l'aimable enfant, comme toute fille jolie, possède surtout le secret divin d'ajouter à la beauté le sel de la parure, le fard de la coquetterie... Et si vous n'avouez qu'avec autant d'attraits, d'esprit, de grâces et de sentiment, elle n'est la plus parfaite des demoiselles à marier, vous ne méritez pas que son piquant sourire, que son charmant regard, en parcourant l'essaim de ses adorateurs, par hasard, fortune, distraction ou caprice, rencontrent votre coeur...

Mais ne le laissez prendre!.. Il faut vous avertir.

CHAPITRE III.

Amanda va se marier...

— Dieu!... quoi?... Ciel!

— Ne vous pressez donc pas de vous désespérer! C'est un petit cousin qui s'en vient l'épouser.

— Ah!...

— Il arrive, pour cela, tout frais de sa province.

— Eh!...

— La malle-poste l'amène.

— Oh! oh!... De Gonesse ou de Pontoise?

— A peu près : d'Avallon.

— Heureux petit cousin! Cousin prédestiné!

— Eh, mais!... peut-être... Vous pensez voir un Dumolet?... En est-il encore? N'allez pas non plus, je vous prie, vous figurer, par analogie, à cause de la parenté, un héros de la nouvelle fabrique, un jeune homme superbe et funeste, à la Bocage, quelque peu blême et fauve, jurant Saint-Christophe! Notre-Dame! n'entrant chez vous que par la fenêtre, jamais par la porte, et la rapière au poing, sans guide et sans lanterne, cherchant au clair de la lune, entre le destin et la fatalité, un être inouï, une étoile, un néant, un abîme, une femme!!... à l'usage d'une existence d'homme.

...Tel n'est pas, en général, le citoyen d'Avallon, ni, en particulier, le prétendu d'Amanda. Le cousin provincial n'a point, sur l'épaule, un cor de chasse, comme Hernani; il n'a point, dans sa poche, un bon couteau, comme Antoni; même, hélas! s'il faut tout dire, il n'est (passez-moi le mot, puisque la chose est de bonne compagnie) bâtard ni vagabond. C'est un simple jeune homme, candide, honnête, poli; ayant connu monsieur son père, ayant chéri madame sa mère; doué de peu d'esprit, mais de bon sens beaucoup; de figure... ronde et gaie, rasé jusqu'à l'oreille; élevé comme on peut l'être dans un fond de province, classiquement instruit jusqu'à sa rhétorique, révérant fort Boileau, s'inclinant, par respect, au grand nom

de Corneille, trouvant belle Andromaque, citant le *Qu'il mourût*, sans remarquer qu'on rit de sa naïveté; bref, un garçon si simple qu'il ôtait son chapeau même devant une femme, et croyait que l'amour parle et s'exprime encore comme aux tems des amans de Tibulle et d'Ovide, par la timide rougeur, le craintif regard et le tendre respect.... Il était loin du siècle, le cousin d'Amanda. Mais il faut observer que le progrès des moeurs ne peut, dans une ville de province, égaler, en vitesse, le rapide essor de Paris... Le voilà.

D'ailleurs, pour se consoler d'être peu romantique, et se faire excuser d'être enfant légitime, le petit cousin prétendant, vu son extrait de baptême dûment homologué, apportait en malleposte, pour le tout mettre aux pieds de sa belle cousine, vingt mille écus de bonnes rentes, parfaitement classiques, en beau bien paternel, un coeur novice, et son premier amour.

Considérant le premier point, il fut reçu comme un prince... un prince qu'on reçoit bien.

CHAPITRE IV.

Qu'elle est jolie!...

Ce fut aussi tout d'abord, et, dès en arrivant, le cri du petit cousin; et tout le premier jour, il le passa, à deux genoux, devant la ravissante Amanda, balbutiant: Je vous aime!...

et, tout ébloui, mille fois, dans sa candide extase, il s'écria : Dieu ! que les demoiselles de Paris sont belles !... même en comparaison des demoiselles d'Avallon.

Certes, l'enfant disait vrai.

On fêta le prétendu : c'est l'usage. On lui fit les honneurs de la demoiselle à marier : c'est la règle ; et jusques au bonsoir de cette heureuse journée, tout fut enchantement pour le petit cousin.

Le lendemain, la demoiselle montra tous ses talens... Fauvettes et rossignols n'ont jamais eu de ramages aussi légers, aussi brillans que le chant d'Amanda... C'était le zéphyr, lui-même, qui voltigeait, avec ses doigts, sur le clavier d'ivoire... Noblet et Taglioni ont moins de grâces dans leurs bonds, moins de volupté dans leurs pas... Enfin, jamais crayons moelleux, pinceaux délicats, obéissant à des mains plus habiles et plus savantes, n'avaient su mieux saisir et confier au vélin les secrets de la nature.... Il y en avait pourtant quelques-uns, de ces *secrets de la nature*, que le cousin modeste aurait trouvés mieux placés sous un voile pudique que sous les regards d'une demoiselle... Mais on lui dit qu'à Paris l'on n'y prenait point garde ; que ce sont objets d'arts, choses d'étude, et que tout le monde voit cela... Habitude fait loi : va pour les objets d'arts, pour les choses d'étude : le cousin resta dans l'ivresse.

Quant au code du ménage, on n'en parla point ce jour-là.

Le lendemain, on fut au bois : le tems y invitait.

On roulait dans un char ouvert. La gaze

et le barège, gonflés, arrondis par le vent et la course autour du front d'Amanda, lui formaient, comme l'écharpe d'Iris, une auréole de pourpre et d'argent. La jeune fille était une déesse.

Trente cavaliers, jeunes, hardis, bien tournés, au poil hérissé sur la lèvre, à la barbe gauloise, fermes et moelleux sur l'étrier, légèrement et tour à tour passaient, galopaient, voltigeaient aux portières de la calèche; venaient, en paladins, caracoler autour des dames, échanger un mot, jeter un bouquet; puis emportaient, à travers le vent et la poussière, un salut, un coup d'oeil, un sourire d'Amanda, dont le regard animé du vermillon de ses joues poursuivait, dans la carrière, les fougueux destriers et leurs cavaliers intrépides...

— Maman! voilà le jeune duc. — Salue donc le chevalier. — Bonjour, Arthur! — Vois donc! vois donc comme Alfred se tient bien! — Ah! maman, le joli chanteur à la mode: invite-le à dîner. — A propos! Isidore! avez-vous encore votre alezan? — Répondez donc, ma tante, le baron nous salue... — Ah!... ciel!... Arrêtez!... Pardon, maman... Albert, mon éventail est tombé..

Pas un beau cavalier ne passait sans avoir le salut d'Amanda.

Eh, eh! songeait le cousin, il me paraît que ma cousine connaît beaucoup de beaux messieurs!... Oh! c'est sans doute encore un usage de Paris... Nous sommes trop sauvages en province... Et d'ailleurs, quand on est si belle, peut-on passer inaperçue?...

Cependant le cousin devenait un peu pensif... mais il aimait toujours: Elle était si jolie!

CHAPITRE V.

Le lendemain, il y avait bal.

Un bal de Paris!... Quand on eut allumé, quand les salons furent pleins, le cousin d'Avallon se crut au sein de l'Olympe, et pensa voir la cour de Vénus... Néanmoins, les messieurs tout noirs et sans linge, quoique fort bien tournés, dérangeaient quelque peu son illusion mythologique, et, pour la circonstance, il les trouvait *funèbres*... Mais Amanda! oh! Amanda!... c'était Flore, Aglaé, Terpsichore, toutes les Muses, toutes les Grâces, toutes les Nymphes, sous les traits d'une sylphide, d'un lutin, d'un amour... C'était une demoiselle au bal.

Tous les élégans cavaliers du bois, et beaucoup d'autres, avaient pris dès long-tems leur tour de contredanse et leur rang d'inscription. Le petit cousin venait un peu tard: il invita... — La dix-septième. — Dieu!... — Toutes les autres sont retenues.

Ne danser qu'une fois avec elle!... la dix-septième! Mais ne la voyait-il pas chasser, balancer et faire le moulinet avec les plus beaux danseurs de Paris?... Qu'elle était légère, et piquante, et jolie! on eût pu croire, à ses charmans sourires, à ses coquets regards, qu'elle avait entrepris de faire la conquête de tous les cavaliers...

— La valse, messieurs!

— Ciel! la valse! répéta le cousin; on valse

donc à Paris? Ah! du moins, mademoiselle, ma cousine, avec moi seul, je vous en prie!

— Impossible, mon cousin; j'ai mon valseur pour tout l'hiver; M. Amédée: c'est le plus fort de Paris.

Le signal est donné; l'archet résonne, un cercle étroit s'ouvre avec peine, et vingt couples charmans, deux à deux enlacés avec grâce, souplesse et volupté, partent, se suivent, s'atteignent, se croisent et se défient sur le parquet glissant... Le cousin n'en suit qu'un du regard... le plus joli, le plus ardent... et contemple à loisir comme on valse bien à Paris.

Bientôt tous les autres couples s'arrêtent; Amanda et son beau danseur restent seuls dans l'arène, qui s'élargit pour eux. Animés, infatigables, de plus en plus légers, c'est alors qu'il faut les voir! ils ne dansent plus, ils tourbillonnent, ils volent: la sauteuse a triplé la mesure. On les admire, on les excite... Unis, serrés, les pieds entre les pieds, les genoux s'effleurant, ils semblent ne plus former qu'un seul être, et n'avoir plus qu'un même souffle, un même élan, tant leur mouvement rapide est égal, tant leurs bonds sont d'accord, tant la flexible taille de la légère Amanda obéit aisément au bras nerveux qui l'étreint et l'enlève, à la main qui la presse, la ramène et la guide... jusqu'au moment où, palpitante, enivrée, les joues en feu, et le sein haletant, la valseuse, étourdie, tombe enfin sans haleine, riante et folle, dans les bras du danseur, qui, fier de la victoire, la rapporte à sa mère, enchantée des bravos... C'était charmant, divin, éblouissant à voir!... En effet, le cousin semblait tout ébloui, et disait tout sérieux: Peste! que les

demoiselles de Paris valsent bien!... Oh! il n'avait rien vu; il n'était pas au bout, le cousin d'Avallon!

— Le galop, messieurs!

Pour le coup, le cousin bondit sur sa banquette... Il court, il vole vers la maman: elle était entourée d'un cercle d'adulateurs.

— Madame, est-ce une erreur! Ai-je bien entendu? Quoi! réellement... le galop?

— Le galop, certainement, mon cher petit cousin; c'est le triomphe d'Amanda; elle y excelle, elle s'y surpasse: aussi, pas un bal comme il faut où je ne sois priée, où ma fille ne le danse: c'est la fureur cet hiver: vous allez voir... Tenez!... on se range... on fait silence... Voilà son cavalier, le danseur à la mode, le seul qui soit de sa force au galop... Voyez! voyez! on applaudit d'avance... Ils partent!... on bat des mains... C'est charmant! charmant!... Mais applaudissez donc ma fille, petit cousin.

Le cousin ne dit mot, mit ses mains dans ses poches, et regarda au plafond... Quelque chose, aurait-on dit, blessait sa vue, embarrassait sa contenance... Je ne sais vraiment ce que ce pouvait être, car le couple galopant... galopait à ravir... Le prétendu d'Avallon aurait peut-être préféré que sa fiancée figurât le menuet d'Exaudet... un peu moins près de son cavalier... Qu'on est ridicule en province! ne s'avisait-il pas de grommeler dans son coin (tout bas): La police interdit, aux guinguettes, certaine danse... dont la pudeur proscrit jusqu'au nom: la décence qu'on exige du peuple est-elle donc bannie des salons?... Le méchant trait du petit pédant sentait un peu le provincial. Pourtant il ajoutait, avec quelque bon sens: Après

tout. si c'est l'usage de Paris... si c'est la mode de galoper, comme... alors... au fait... et puis, les demoiselles de Paris galopent si joliment!... Cependant...

On ne se coucha qu'au jour; et sur son traversin, le cousin d'Amanda ne trouva point de songes couleur de rose... Mais il aimait encore... Et le lendemain matin, elle était si charmante, devant son piano, en petit tablier de pourpre sur une robe de neige... Oh! demoiselles de Paris! que vous êtes jolies! le matin comme le soir, et le soir comme le matin.

CHAPITRE VI.

Le lendemain, pour se reposer du bal, on allait au théâtre. Les plaisirs se suivaient par ordre progressif... Bon! songea le cousin; jusqu'ici je n'ai vu, de ma belle cousine, que les grâces, les talens, et l'esprit un peu coquet. Les qualités de l'âme sont l'essentiel... La comédie, m'a-t-on dit au collége, est l'école des moeurs... et le miroir du coeur... Nous allons voir un drame! O Dieu! fais donc ce soir que le charmant visage de ma vive cousine soit le miroir de son âme!

Le soir vient; on dîne à peine; depuis longtems l'impatience éclate au front d'Amanda; elle adore le spectacle... L'heure sonne... Partons, maman!... On s'envelloppe d'écharpes,

on jette des châles dans la calèche, on vole... Enfin, on est au temple de Thalie, et le dernier coup d'archet fait lever le rideau, au milieu d'un long murmure d'attente et d'intérêt.

La pièce était nouvelle, de l'auteur à la mode, et le sujet du poëme un des chefs-d'oeuvre de l'époque: on attendait merveille.

Au premier acte, pourtant, chétif se montrait le drame; rien qu'un petit adultère, encore en perspective: c'était maigre pour le tems; cela donnait peu d'espoir. — C'est froid, disait Amanda; l'auteur fait mieux habituellement. — Attends, ma fille, attends; laisse-le commencer; il est si riche d'intérêt!

Au second acte, un inceste... A la bonne heure! on s'en doutait. — L'intérêt va venir, mon cousin.

Au troisième acte, deux adultères... On commençait à pleurer, on ouvrait les flacons... — Vous n'êtes pas ému, mon cousin?

Au quatrième acte, trois incestes... Les loges s'inondaient de pleurs, les trépignemens du parterre se mêlaient aux bravos des galeries, le mouvement onduleux des chapeaux et des plumes manifestait l'émotion des dames; trois jolies femmes s'évanouissaient; Amanda sanglotait... — Vous n'admirez pas, mon cousin?

Au cinquième acte, confusion générale, mélange inextricable d'adultères et d'incestes; pères, mères, époux, femmes, filles, gendres, enfans, amis, voisins, valets, tout le monde en est, je crois même le souffleur. Le cintre allait crouler sous les applaudissemens. Le monstrueux délire de ces folles passions, de ces hideuses orgies de la débauche, des visa-

ges plâtrés des acteurs, avait passé sur les traits frémissans, convulsifs des spectatrices de tout âge, des jeunes filles et des mères, des épouses et des fiancées... La moitié de la salle était dans l'ivresse; l'autre... stupéfaite... On voyait les nerfs d'Amanda tressaillir autour de sa bouche... hélas! encore parée des grâces enfantines; ses jolis yeux de demoiselle, que le pur éclat de son âge eût seul rendus si beaux, étaient inondés de pleurs; et son sein jeune et frais, qu'un amour innocent, peut-être, n'avait pas même agité, palpitait sous les brûlantes impressions du vice, jeté nu sur la scène.

Le petit cousin était pourpre, et sa pudeur de jeune amant, en présence de sa fiancée, ruisselait en sueur de son front.

On essuyait ses yeux, on mettait les châles, on exprimait ses émotions.

— Ah! maman! quel intérêt! quelle vérité! quel amour de femme! que c'est naturel!.. Regarde donc comme j'ai pleuré!

— Vous voyez, petit cousin, comme ma fille est sensible, nerveuse, impressionnable... Pauvre Amanda! elle comprend tout cela; n'est-ce pas, mon enfant?

— Ah! maman! quelle soirée charmante! Nous reverrons cette pièce.

. . . .

Le lendemain, au déjeuner, le petit cousin ne paraissait point.... C'est qu'il dort. — Montez chez lui, Joseph; appelez-le...

— Madame, la chambre de monsieur était ouverte, ce billet sur la table...

— Et lui?...

Le billet répondit.. Le petit cousin était sur le chemin d'Avallon...

— L'impertinent!...

— Ne te fàche donc pas, maman! c'est un petit sot... N'aie pas peur que je manque de mari, va!

Je le crois bien, vraiment! Elle est si jolie, Amanda!

Ce soir-là sa charmante mère la mena voir... *Un de plus.*

VICTOR DUCANGE.

LES

APPARTEMENS A LOUER.

Voici une lettre que j'ai reçue vers le milieu du mois de juillet dernier :

Londres, 4 juin 1832.

» Après tous les chagrins que j'ai éprouvés ici, mon cher ami, j'éprouve le besoin de quitter ma belle Angleterre pour quelques années, et c'est à Paris que je désire passer ce tems d'exil. Quoique assez jeune encore, mon brick et ma calèche ont tant couru, que je connais tous les petits et grands états des quatre ou cinq parties du monde connu, aussi parfaitement que mon comté de M....; et ce que j'ai rapporté de plus clair de mes voyages, c'est que, lorsqu'on ne voyage plus, il faut en revenir à votre Paris. On parcourt, on visite d'autres capitales avec plus d'intérêt et plus de charme peut-être, mais c'est Paris qu'il faut habiter, quand on ne peut pas habiter un bon château

de la Grande-Bretagne. Paris, c'est le grand asile et la fête perpétuelle. Tout le monde y trouve sa place; chacun y est le bien venu; personne n'y gêne personne. Paris est réellement la patrie de tous ceux qui fuient la leur; d'ailleurs, mon ami, vous y faites votre résidence habituelle, cette seule....» (Je passe quatre lignes de flatteries amicales, afin que personne ne puisse dire que j'ai inventé la lettre entière tout exprès pour ces quatre lignes.)

»Et puis, vous le dirai-je? Mathilde N*** était de Paris!... Bref, aurez-vous le tems et la bonté de me chercher un *grand et bel appartement non meublé*, pour le mois d'octobre prochain? Ma mère et ma soeur m'y viendront voir tous les ans; il faut donc quelque chose de très-complet. Vous connaissez mes goûts, vous savez le prix que j'y puis mettre. Voyez le plus de maisons que vous pourrez, et ce que vous aurez choisi sera bien choisi. Surtout un jardin; n'oubliez pas le jardin. Le quartier m'est indifférent, pourvu qu'il soit *comme il faut;* avec des chevaux, on est voisin de tout.

»J'ai encore quelques affaires à régler, mais j'irai bien certainement vous serrer la main au commencement de l'automne. Que deviendrais-je, bon Dieu, si j'attendais à Londres les brouillards de novembre!... de ce mois néfaste, à l'approche duquel l'Anglais le plus heureux a toutes les peines du monde à ne pas se brûler la cervelle!

»Tout à vous, *for ever*.

»ROBERT S***.»

P. S. »Pour que cette lettre vous arrive plus promptement et plus sûrement, je vous l'envoie par une bonne occasion. Répondez-moi vite un mot.»

Je répondis en effet par le premier courrier le billet suivant que j'eus l'attention, pour ne pas rester en arrière de politesse, d'écrire en *anglais*, tout aussi peu élégant que le *français* de la lettre de sir Robert.

(Traduction française de ma réponse.)

Paris, 18 juillet 1832.

»Comme vous m'avez adressé, mon cher Robert, par une occasion sûre et prompte, votre lettre du 4 juin, je ne la reçois qu'au bout de six semaines et dans un tel état d'avarie, qu'en l'ouvrant elle est tombée en mille morceaux; on dirait du premier billet d'amour que vient de lire une jeune fille, ou du dernier miroir qu'une vieille coquette a brisé de dépit. Enfin, j'ai tout rapproché, tout recomposé ou deviné, et je vous envoie ce mot de réponse par la poste, la meilleure des occasions.

»Je sais les tristes motifs qui vous éloignent pour quelque tems de votre pays natal; j'approuve, pour mille raisons, et surtout pour une qui vaut les mille autres, le choix que vous avez fait de ce cher Paris que je ne quitte jamais; et c'est moi qui vous remercie de la peine, très-légère d'ailleurs, que je vais prendre avec un grand plaisir, pour vous trouver un appartement à votre convenance... J'allais dire *confortable;* mais c'est un mot qu'on a tant répété avec un rire bête, qu'il ne faudrait maintenant rien moins que la torture pour le faire sortir de ma bouche. Ne plaignez pas le

moins du monde mes ennuis ou mes fatigues. Je vous dirai en confidence que je suis le *cent quarante-troisième* des *Cent-et-Un;* et, en cette qualité, rien ne peut me dispenser d'avoir de l'esprit ou d'en faire, à telle époque, sur quelque sujet qui se *rattache* à Paris, comme disent nos grands orateurs qui ne s'attachent pas à bien parler. Or, l'échéance approche, et j'ai le désert dans la tête!... Peut-être en courant pour vous dans toutes les rues, attraperai-je quelques idées, accrocherai-je quelques observations?... Et le monde littéraire vous sera ainsi redevable d'un chapitre dont l'absence eût été vivement sentie par trois personnes: moi, d'abord, mon libraire, et puis, je ne sais plus qui.

»Toutefois, je n'userai pas des pleins-pouvoirs que vous me donnez. Je ne ferai que prendre note des appartemens qui me paraîtront le plus selon votre goût, et j'irai les revoir avec vous à votre arrivée, et c'est vous, s'il vous plaît, qui choisirez parmi tous ces candidats; je ne me réserve que le droit de présentation. Car, il est aussi difficile de loger quelqu'un que de le marier. On a beau savoir qu'il veut un appartement de tel prix et de telle grandeur; une femme de telle dot et de telle taille; il y a toujours quelque petite chose qu'on ignore dans l'ami que l'on connaît le mieux, et c'est ordinairement une très-petite chose qui détermine nos préférences ou nos antipathies. Cela tient à l'organisme humain. Le plus sûr est donc de se marier et de se loger soi-même. — Et encore!...

»Ne craignez pas, mon ami, qu'on nous enlève, dans l'intervalle, les appartemens que j'au-

rai notés. Hélas! dans tout Paris, en l'an de colère et de choléra 1832, les écriteaux sont fidèles aux loyers de 6000 francs! c'est la solitude des palais de Venise, avec de bons impôts français!

»Puisse du moins notre Paris... ce qui reste de notre Paris, suffire à distraire votre mélancolie. Et le souvenir de vos chagrins! j'en retiens la moitié pour ma part; c'est déjà un allégement. Qu'en dites-vous, mon cher Robert?

»A bientôt, à toujours. Votre ami, etc.»

Sir Robert S*** avait fait son entrée, pour la première fois, à Paris, le 31 mars 1814, avec toute l'Europe; il était alors le plus jeune capitaine de cavalerie de l'armée anglaise. Le maire du premier arrondissement, ou le destin, si vous l'aimez mieux, voulut que cet officier nous fit une visite par billet de logement; la visite se prolongea un peu, elle dura trois mois! et pourtant, lorsqu'il se leva pour s'en aller, nous lui dîmes tous: »Quoi, déjà! mais il n'est pas tard!» C'est qu'on n'a jamais vu d'ennemi plus amical, de vainqueur plus attentif. Il comprenait, il ménageait toutes les susceptibilités de notre patriotisme blessé. Je me rappelle qu'il n'entrait jamais dans le cabinet de mon père avec son habit rouge. Il y avait dans ses jeunes manières quelque chose de la vieille politesse française; du reste, blond, silencieux et instruit comme un officier anglais.

Pour moi, à peine sorti du lycée, où j'avais dépensé dix ans à apprendre mal un peu de

latin, je continuais, ou plutôt je recommençais mes études dans ma famille, et tout ce qui se passait ne me donnait pas coeur à l'ouvrage; pauvre petit bonapartiste que j'étais! Sir Robert, tout en causant fort peu, m'apprit l'anglais. Sans lui, je croirais encore, avec mon vieux professeur de seconde, et avec la moitié de l'académie, que Shakspeare est un *barbare!*

Depuis cette époque, sir Robert est revenu dix fois à Paris, et je l'aime dix fois davantage. Deux traits de sa vie: En 1814, il coupa de son sabre étranger la première corde que des Français avaient attachée au cou de leur empereur de bronze, pour le jeter à bas, et il cria: »Du trône, *wery well,* mais de la colonne, *horror!*» — Dix-sept ans après, vers le mois de février 1831, il reconnut la même corde qui traînait dans quelque ruisseau la croix d'une église; de son pied hérétique il arrêta le sacrilége, et dit à cette populace: »Vos bazars et vos théâtres ont tous leurs enseignes; et Dieu, lui seul, ne pourrait pas avoir la sienne sur ses temples! Quelle égalité! quelle liberté!» Point de coups de pied au lion ou à l'agneau tombés! la vérité à tous les pouvoirs de la terre, et l'encens à Dieu seul! voilà votre politique, sir Robert. Vous avez fait sagement de venir au monde avec de la fortune. Vous n'auriez pas habité de si tôt un appartement comme celui que je vais vous chercher.;

Les chagrins de mon honorable ami sont bien *anglais;* je vous laisse en juger.

Il y a un an que le père de sir Robert, se trouvant à Naples, fut insulté de la façon la plus scandaleuse par un seigneur sicilien. »C'est

de la mort qu'il s'agit entre nous, lui dit-il; pour de telles offenses, on prend chacun un pistolet, et on se les tire à bout portant dans la poitrine: c'est la seule manière dont je consentirais à me battre avec vous. Mais des affaires impérieuses me rappellent à Londres; il est indispensable que j'y mette ordre avant de mourir: qui sait ensuite où et quand nous nous retrouverions?... Il est un moyen plus simple et plus certain d'en finir. Jurons ici que, le 2 novembre prochain, jour des Morts, à 6 heures du soir, nous monterons, moi, sur le toit de mon hôtel de Portland-Place, vous, sur la terrasse de votre palais de la rue de Tolède, et que chacun de nous se précipitera du haut en bas, la tête la première. Acceptez-vous ce duel, ou sinon?... Vous acceptez; bien. Je jure par l'honneur de la marine anglaise! jurez par telle madone que vous voudrez. Adieu.»

Il revint à Londres, s'occupa de trois procès avec son sang-froid ordinaire et extraordinaire, et le 2 novembre, au moment où sa famille allait se mettre à table pour dîner, on entendit un bruit affreux, comme la chute de quelque cheminée... C'était lui, qui venait de se jeter par la fenêtre du grenier dans la rue. Un billet de son écriture, laissé ouvert sur son bureau, expliquait la chose, et pourquoi, et avec qui il *s'était battu.*

Malgré cette précaution, les hommes de justice ne voulurent jamais reconnaître qu'il eût été tué en duel, et ses amis furent obligés de le *certifier insensé,* afin de soustraire son cadavre au supplice des suicides.

Les malheurs arrivent par légions, dit le poëte. En effet, peu de tems après, le jeune

frère de sir Robert tomba *fabuleusement* amoureux de dona Léonora, jeune veuve espagnole, d'une conduite équivoque, mais d'une incontestable beauté, qui venait à Londres chercher un second mari ou un vingtième amant. Quoi qu'il en soit, le *gentleman* ne voyait rien... que ses yeux de velours noir, et ses mains de satin blanc. La dame, qui le trouvait riche et sans doute aimable, mais qui en espérait de moins aimables peut-être, et de plus riches encore, tenait son amour en haleine avec un art merveilleux. Le tout pour elle était de gagner du tems, sans que lui crût perdre le sien. C'étaient donc chaque jour des jalousies inconcevables, des épreuves inimaginables, des exigences impossibles... Mais tout s'aplanissait et s'exécutait avec un grâce et une facilité désespérantes. Toute la science de la coquetterie venait échouer contre la naïveté d'un premier amour. Il n'y avait plus moyen de reculer. Poussée à bout par tant de résignation, elle s'avisa de prendre en haine la jument adorable sur laquelle il volait à sa porte soir et matin; un Anglais, lui dit-elle, renonce à tout, excepté à ses chevaux, qu'il aimera toujours plus que femme et maîtresse. Le malheureux gémit comme un cerf aux abois, mais le lendemain *Sylphide* était vendue, et il arriva dans un landau. — Bon! dit-elle; mais si je cède à votre amour... et au mien, qui me répondra que, bientôt après, je ne serai point seule à me promener dans ce landau, tandis que vous courrez sur quelque nouveau cheval, faisant admirer ses jambes et les vôtres! cette idée me tue. — Faut-il, Léonora, vous signer de mon sang que je ne monterai jamais à cheval? Donnez-moi cette aiguille

d'or... Tenez, êtes-vous contente? — Elle étancha le sang avec ses lèvres; il posa les siennes sur les yeux de velours noir, et il partit triomphant.

Un soir de la même semaine, Léonora revenait d'une longue promenade, dans une voiture bien fermée, avec *ce monsieur moins aimable, mais plus riche,* qu'elle avait enfin trouvé, lorsqu'elle aperçut, à deux milles de Londres, son jeune amant qui galopait sur une bête d'assez mauvaise mine. Oh! la bonne rencontre! Le pauvre enfant, avant de se coucher, reçut un billet dans lequel on lui disait: »Vous m'avez trompée indignement;... je ne puis croire à aucun de vos sermens... Ne remettez plus les pieds chez moi... Je veux mourir seule!» Il eut beau répondre dans vingt lettres: »Mais c'est un mauvais cheval de louage que j'avais pris pour courir au château de ma mère, afin d'obtenir son consentement à notre mariage, ou de lui jurer désobéissance!» tout lui était renvoyé recacheté. — Ah! c'est ainsi, dit-il, nous verrons!

Pendant un mois, amis ni parens ne surent ce qu'il était devenu. Au bout de ce tems, il se rend chez Léonora, frappe avec autorité à la porte, écarte tous les domestiques sur son passage... On entendait sur le tapis de l'escalier *pouf, pouf, toc, toc;* il entre dans le salon. — »Eh! bien, Léonora, dit-il avec une émotion qui laissait percer l'assurance, vous m'avez défendu de remettre les pieds chez vous; je n'y en mets qu'un. Voyez! j'ai trouvé un chirurgien qui a bien voulu me couper une jambe pour que je ne lui brisasse pas la tête. Craindrez-vous encore que je monte trop à cheval,

avec ma jambe de bois? Oh! ma chère Lé...
— Ah! mon cher, quelle sottise vous avez faite là! Vous étiez mille fois mieux avec vos deux jambes. Mais prenez garde de vous blesser en descendant... et de marcher sur le pied de lord B*** que j'entends monter. » Le pauvre jeune homme tomba raide mort. Que vouliez-vous qu'il fît?

Quant à Mathilde N***, c'est une jeune Parisienne que sir Robert rencontra aux eaux de Bath, avec son mari, il y a plus de quinze mois. Il m'écrivit alors qu'un regard de Mathilde avait décidé de sa vie entière. Je croyais donc qu'il n'y pensait plus. Mais les Anglais ont le coeur entêté.

Avec tout cela, nous nous amusons (nous amusons-nous?) et nous ne cherchons pas d'appartement. Commençons.

Si vous voulez bien connaître une ville, il faut avoir, comme moi, un Anglais qui vous a prié de le loger. Jusque-là, à l'exception des lieux publics, et de quelques domiciles amis, vous ne connaissez que l'écorce des cités. Cela est vrai, surtout de Paris, qui cache souvent au fond de ses cours, et derrière quelque insignifiante façade, un majestueux chateau, avec son parc, ou quelque gracieuse maison d'Athènes, avec ses grands vases de fleurs et son petit bois sacré. On dit qu'il n'y a qu'un Paris dans le monde; on devrait dire qu'il y a deux Paris bien distincts dans Paris même: la ville des boulevards, des quais, des promenades, des magasins, des monumens, la ville *officielle*, en un mot; et puis, la ville *intime*, belle aussi, mais voilée et variée à l'infini, et toujours imprévue. Londres a je ne sais combien de rues

magnifiques, bordées de bâtimens alignés et assez réguliers, mais sans caractère architectural, et dont les intérieurs sont fatigans de convenance et d'uniformité. Un étranger qui s'est promené dans Londres, a vu les plus belles rues de l'Europe, et peut se vanter de connaître Londres à fond. Au contraire, il y a telles rues de Paris, d'un aspect assez mesquin, qui ne sont composées que d'hôtels splendides ou d'habitations charmantes; mais vous n'en voyez que les murailles extérieures ou les *communs*. On n'en a jamais fini avec Paris; c'est une capitale dont l'observateur doit faire le siège maison par maison. Il faut sauter par-dessus les murs pour y surprendre des palais tels que ceux qui vous sautent aux yeux dans les rues de Gênes ou de Berlin. J'habite depuis six ans la même maison, et je sais depuis six semaines que j'ai pour voisin, porte à porte, un Trianon, un palais de fée!...

Il se trouve à louer en totalité ou en partie, et c'est par là que j'ai commencé mes perquisitions. Un grand valet de chambre m'en a fait les honneurs avec une prévenance très-digne. En me conduisant de pièce en pièce, il ne manquait jamais de me dire avec un ton de respect orgueilleux: »Ceci est le cabinet de monsieur le duc;... voici l'appartement de madame la duchesse;... l'appartement de mademoiselle est auprès;... ces trois pièces étaient occupées par monsieur le vicomte quand il venait en semestre, etc., etc.» Puis il ajoutait, en baissant son diapason: »A gauche est le billard; plus loin, la bibliothèque; à droite, la salle de bain; et, dans le fond, là-bas, un oratoire avec son prie-Dieu, mais dont la personne

qui prendrait l'appartement, continuait-il avec une intention marquée, pourrait facilement faire un boudoir. » Du reste, grand vestibule, salle à manger en marbre, salons en boiseries dorées, tentures de damas partout; enfin, un de ces beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré, qui sont les frères cadets de ceux du faubourg Saint-Germain, presque aussi grandioses, avec des distributions plus commodes, des ornemens plus modernes, et les mêmes valets de chambre. Je sortis par le jardin qui va se perdre dans les quinconces des Champs-Élysées.

» Cocher, au faubourg Saint-Germain, par le pont Louis XVI... c est-à-dire, le pont de la Révolution... non, le pont de la Concorde... je disais bien, le pont Louis XVI;... enfin ce pont aux grandes statues. » Nous passâmes au milieu de cette double haie de grands hommes, qui se termine à la Chambre des Députés, et nous voilà dans la rue de Lille. — Une haute et large porte cochère de bois de chêne, sculptée comme le choeur de la cathédrale de Rheims, encadrée de colonnes corinthiennes, et surmontée d'armoiries de pierre qui se découpent blanches sur le ciel bleu: j'entre dans une cour spacieuse, semi-circulaire; tout à l'entour, de grosses bornes enchaînées; des deux côtés, des arcades dessinées comme des arches d'aquéduc; au fond, l'hôtel, ou pour mieux dire, le château aves ses deux ailes et son vaste perron. C'est l'architecture un peu vague, mais noble et sévère de la fin du siècle de Louis XIV; des colonnes plates, des balcons saillans, des fenêtres énormes, dont quelques-unes ont encore de petits carreaux; un toit à mansardes aussi élégantes que mansardes peuvent l'être,

et des cheminées monumentales. A l'intérieur, même style; d'abord, au rez-de-chaussée, une salle d'armes, avec des faisceaux et des trophées en bas-reliefs, puis des antichambres, salle à manger, salon de 22 pieds de hauteur, et partout doubles portes et doubles croisées, plafonds peints et corniches d'or. (Moi, je me trouverais pourtant mieux là-dedans avec une banquette de jonc, et une peau de tigre, que dans nos jolis appartemens, bourrés de meubles et si commodément *distribués*.) Je montai au premier étage par quarante marches longues de deux toises. Un aigle volerait à l'aise dans la cage de l'escalier. Là, sont les chambres à coucher d'hiver et d'été pour Monsieur et pour Madame, avec toutes leurs dépendances; les unes sur la cour, au midi; les autres, au nord, sur le jardin et la Seine. C'est, avec les maisons de la rue de Rivoli, la plus belle position de Paris; de même que les maisons du boulevart Italien sont celles qui ont la vue la plus animée et la plus amusante. Au deuxième étage sont les logemens des enfans et des amis. Quant aux mansardes (avant la première révolution), elles étaient habitées par l'abbé, un musicien, un homme de lettres et trois perroquets attachés à la maison. — Telle fut jadis l'ancienne distribution de l'hôtel, qu'on a depuis divisé en autant d'appartemens qu'il a d'étages. Voilà ce que m'expliqua un petit vieux concierge qui, du fond de sa loge, avait vu entrer, briller, gesticuler et disparaître, douze propriétaires et cinquante locataires, comme autant d'acteurs dont le rôle est fini. Lui seul était resté, avec les jambes torses, un œil de moins, cinquante ans de plus, des douleurs par tout le corps

pauvre comme Job, et gai comme Piron; il avait en outre une femme acariâtre et sept enfans sans ouvrage. Si cet homme-là était triste, comme il serait malheureux! Mais Dieu est juste. En descendant, je lui demandai pourquoi on avait laissé, dans des chambres démeublées, deux douzaines de grands portraits de famille. — »Oh! monsieur, c'est la famille de tout le monde; ils sont à louer avec le reste... Excusez que je remette mon bonnet de coton de soie noire... Mon maître actuel s'étant fait marquis en 1816, avait acheté des aïeux sur le quai, pour 20 ou 25,000 francs... A présent, ceux qui en ont vendraient leurs vrais aïeux pour moins que ça, n'est-ce pas, monsieur?... — Eh! mais, mon cher, vous êtes un savant, et je vois que vous marchez avec le siècle. — Tout comme un autre, reprit-il en boitant des deux jambes.

J'ai visité, je crois, dans le même quartier, des appartemens vacans pour quinze cent mille francs de loyers. Et les propriétaires qui ont horreur du vide, comme les philosophes cartésiens! mon Dieu, mon Dieu, où en sont-ils logés? Soyons justes pourtant; il y a, de ce côté, quatre ou cinq hôtels parfaitement occupés, et qui même, dit-on, sont retenus d'avance; ce sont les hôtels du ministère de l'intérieur, du ministère de la guerre, du ministère des cultes, du ministère des travaux publics, du ministère etc.

Sir Robert m'ayant recommandé d'étendre mes recherches dans tous les quartiers *comme il faut*, je ne pouvais pas oublier la Place-Royale qui, dans son tems, a remplacé l'île Saint-Louis, en qualité de quartier à la mode, et qui,

plus tard, a été remplacée elle-même par le faubourg Saint-Germain, qui l'a été par le Palais-Royal et la place Vendôme, qui l'ont été par la Chaussée-d'Antin, qui l'a été par le faubourg Saint-Honoré, qui le sera par Beaujon et la ville François Ier. Paris va toujours s'allongeant au sudouest vers Auteuil et Neuilly, tandis qu'il est comme paralysé du côté de Charenton et de Saint Mandé, et que la vie se retire peu à peu de ses extrémités nord-est. Toute ville, par une pente irrésistible, suit le courant de sa rivière; elle est, pour ainsi dire, embarquée. Les deux préfets, soutenus du conseil-général-municipal, tenteraient en vain, pendant quinze ans, de reculer de quinze toises la barrière du Trône; et demain Passy sera dans Paris, sans que personne n'y ait songé; mais la Seine est là qui commande. C'est une loi naturelle que les populations exécutent aveuglément et d'instinct. On ne fait pas plus rebrousser les fleuves et les villes que rétrograder le tems: il faut que tout le monde en prenne son parti; c'est le meilleur qu'on ait à prendre.

Revenons à la Place-Royale. Il tombait une pluie fine et serrée quand j'y arrivai: mais, grâce aux longues arcades qui règnent tout autour, j'ai pu faire à pied sec mes perquisitions. Ces arcades de larges pierres écrasées sous leurs grosses maisons de briques; la teinte garance des façades, d'une construction assez irrégulière, quoique uniformes entre elles; le vaste carré qu'elles décrivent; la grille carrée qui, au milieu de la place, entoure quatre allées d'arbres taillés et plantés carrément; le bruit faible et monotone des quatre fontaines épuisées qui pleurent aux quatre angles de ce

maigre jardin; tout cela, par un tems de brouillard, a quelque chose de mélancolique et de monacal, comme Louis XIII, dont la statue n'était pas possible ailleurs. Cependant, cette tristesse a de la majesté; cette architecture, quoique d'un ordre peu harmonieux, a encore un caractère et une physionomie qui décèlent une époque et une école. A tout prendre, ces constructions sont infiniment supérieures aux faces de plâtre de nos maisons blafardes: c'est la différence de l'architecte à l'entrepreneur.

La disposition des hôtels de la Place-Royale ne ressemble en rien à ce que j'avais vu précédemment. — Ici, l'on entre d'abord sous un portail assez bas, où débouche le grand escalier; après le portail, la cour entourée de trois côtés par des bâtimens; au fond de la cour, le jardin emprisonné dans une grille. Les escaliers sont beaux, sans avoir rien de très-remarquable, si ce n'est leur rampe qui, ainsi que les balustrades des balcons, sont tortillées et embrouillées comme des logogriphes de fer. Le plus bel appartement que j'aie visité est un premier étage qui se trouvait encore occupé; à cela près de poëles et de cheminées immenses qui auraient avalé en quinze jours le bois de Boulogne, quand il avait des arbres; de quelques tapisseries à jets d'eau, à guirlandes et à Dianes poudrées; de solives saillantes et dorées à quelques plafonds, tout y est moderne et presque à la mode. Un domestique très-âgé, très-goutteux, et surtout très-prévenant, s'offrit à me conduire. Quand nous entrâmes dans le salon, une dame, jeune encore, brodait un meuble au métier, en souriant à ses deux filles, déjà grandes, dont l'une peignait des fleurs, et

l'autre faisait de la porcelaine du Japon avec des découpures de robes; tandis qu'un cousin leur lisait des vers que je reconnus à une rime pour être de mes amis. Je traversai le salon en baissant la tête et en me faisant petit, comme un conscrit qui passe au milieu des balles; on me conduisit de là vers la chambre du fils de la maison. Ce grand jeune homme travaillait avec son maître d'allemand; je ne fis qu'entr'-ouvrir la porte, et je la refermai honteusement comme un voleur qui se trompe. Nous passâmes ensuite dans le cabinet du père; c'était une bibliothèque de quatre mille volumes: un vieillard, poli et coiffé comme autrefois, vint à moi avec une physionomie sereine et un sourire grave; puis, après m'avoir dit deux mots de l'appartement qu'il quittait, il saisit l'occasion de sa bibliothèque pour m'entreprendre sur la littérature. On voyait que c'était sa grande affaire; il en avait suivi toutes les révolutions, sans être jamais abandonné du goût qui critique, et du goût, bien plus rare, qui admire. Aussi conservait-il la jeunesse et la mobilité des impressions, n'ayant de la vieillesse que l'expérience et la mémoire. On peut dire de lui: Il a tout appris, et rien oublié. J'oubliais les heures dans sont entretien, et la pendule, en sonnant, me réveilla d'un songe pour me rappeler que j'avais manqué l'heure d'une affaire très-essentielle. — Tant mieux.

De la poésie qu'on écoute, au lieu du journal des modes; un maître d'allemand, au lieu d'un tailleur ou d'un chien de chasse; une bibliothèque de quatre mille volumes dans le siècle des cabinets de lecture,.... et un domestique de quatre-vingts ans!.... Oh! oh! me dis-

je, en reprenant mon cabriolet, nous sommes bien loin du centre de Paris; bien loin des quêteurs de places, des quêteurs d'argent, des quêteuses de regards et de frivolités. C'est à la Place-Royale que s'est réfugiée la vie de famille, la vie du coeur et de l'intelligence; on ne vit noblement qu'à la Place-Royale. Aussi n'est-elle guère peuplée. Tous les poètes devraient y aller demeurer.

Continuons. — Pendant une semaine entière je ne sortis pas de la Chaussée-d'Antin. Là, malgré le haut prix des loyers, on voit peu d'écriteaux; les locataires y sont beaucoup plus communs. Nous ne nous arrêterons qu'à la rue de Londres, qui est la plus nouvelle *expression* de ce riche quartier. D'ailleurs, ne serait-ce pas tout concilier que de loger Sir Robert, à Paris, rue de Londres? — C'est donc là où fut Tivoli! Tivoli, les délices des soirées de 1799; le jardin des feux d'artifice et des amours du *Directoire;* le rendez vous des *muscadins,* ces prédécesseurs classiques des *dandis!* Tivoli, l'aristocrate, le parfumé, l'illuminé! le salon d'été, la promenade nocturne de l'ex-bonne compagnie; l'endroit de l'Europe, enfin, où les femmes honnêtes ont étalé les plus belles épaules, et attrapé les meilleures fluxions de poitrine! A peine reste-t-il quelques tilleuls mourans avec leur lampion mort; et ces belles épaules, où se cachent-elles!!... Mais rien ne périt, tout change. Quel magicien, venu d'Orient, a bâti dans une nuit ces portiques, ces belvédères, ces colonnades, ces kiosques, ces maisons-pagodes, qu'on appelle la rue de Londres? — Voici la plus extravagante et la plus jolie. Entrons. Aux formes élégamment bizarres de l'architec-

ture, à l'extrême délicatesse des murs et des toits, à l'air d'étrangeté fantastique de tout l'édifice, on croirait voir une charmante décoration de Daguerre ou de Cicéri. Quelqu'un siffla dans l'arrière-cour, et je trouvai que le changement à vue se faisait attendre. Si l'on peut faire du feu dans ces cheminées, si un porteur d'eau peut monter par cet escalier sans qu'il croule avec lui dans la cave; si, dans cette rotonde magique et sous ce plafond aérien, il ne faut pas dîner, la moitié du tems, avec un parapluie; si, enfin, tout cela est habitable, c'est une délicieuse habitation.

La divinité de ce temple était en plein déménagement, mais elle paraissait n'en rien savoir. Etendue sur un sopha dans la seule pièce encore meublée, elle écoutait les propos de quelques jeunes élégans, et la romance d'un vieux fat, au piano; et elle bâillait fréquemment, en signe d'attention, tandis qu'un petit singe lui dénouait ses souliers et les emportait par toute la chambre. J'entrevis cette scène à travers une porte en glace, et je passai rapidement aux autres parties de la maison. Cependant, douze laquais, en bas blancs et en gants blancs, avec des aiguillettes sur l'épaule, présidaient à l'emballage de tout le mobilier. Ce n'étaient que vaisselle et *surtout* de vermeil, fauteuils de velours et d'or, lustres et candélabres, tableaux et statues; à remplir un palais, que sais-je? Deux carrosses s'arrêtèrent à la grille de la rue; deux ambassadeurs en sortirent, et coururent à la déesse, que ses domestiques n'abordaient qu'avec un religieux respect. Je me dis, c'est une princesse russe, ou une danseuse de l'Opéra.

En sortant, j'eus la curiosité de la regarder plus fixément. — Eh! mais.... oui.... Oh! non. — Si-fait.... — C'est Agathe, la gentille grisette d'autrefois, maintenant la *prima dona*. — Comment, c'est toi, belle Agathe! — Comment, c'est vous, madame! — Oh! comme tu étais fraîche et pauvre! — Comme vous voilà riche et fardée! — A peine avais-tu un petit jeune homme pour t'aimer le dimanche dans ta chambrette; et votre hôtel, madame, ne désemplit pas de courtisans et d'adorateurs. — Tu avais dix-huit ans, tu étais mince et grasse, tes joues faisaient honte aux pêches de Montreuil; tu portais deux colliers de perles dans ta bouche et un ruban de velours au cou; et tu donnais à un seul tout ton amour pour quelque fleur; car qui connaissait la pauvre Agathe! — Vous avez, madame, l'âge qu'une femme n'a jamais; votre cou est éblouissant.... de perles et de diamans; votre blancheur, votre fraîcheur, vos paroles d'honneur et d'amour, toutes ces choses ne sont pas très-vraies; et la moindre de vos faveurs est, dit-on, hors de prix; car, qui ne connaît pas la célèbre *prima dona?* — On te plaisait avec la moindre chose, un rien, bonne Agathe, quand tu valais des trésors. — Aujourd'hui, madame, on jette à vos pieds des trésors, quand vous ne valez plus.... Oh! double sottise des hommes! ce n'est pas le coeur, ce n'est pas la beauté, c'est le nom d'une maîtresse qu'ils convoitent! Ils n'aiment plus par amour, plus même par les sens, mais par vanité! Ce ne sont plus des plaisirs secrets, mais du scandale public qu'ils achètent. — Adieu donc, ma petite Agathe!..... Va, je ne t'aurais pas

changée pour tout l'or que vous avez gagné, madame, depuis que vous l'êtes tant.

Arrêtons-nous un peu, et réfléchissons. Ce serait grand'pitié que de toutes ces courses il ne nous restât dans la tête que des écriteaux, des numéros et des portiers. Autant vaudrait voyager comme ces Anglaises qui ont fait trois fois le tour du monde, et n'en ont rapporté que leur ombrelle.

Donc Paris, à ce que j'ai pu voir, est une oeuvre qui ne brille point par l'ensemble et la composition, mais par la richesse et le charme des détails. C'est une ville qui manque d'harmonie et d'unité. Regardez-la bien, elle na d'autre caractère que le caprice, d'autre physionomie que la mobilité. Ce sont de belles parties qui ne se coordonnent point entre elles. Il y a de tout à Paris, et cela ne forme pas un tout. Les différens quartiers de Paris, comme les provinces de France, n'ont rien d'homogène. Le type parisien, le type français, pour la nature comme pour l'art, est peu saisissable. C'est un thême qui disparaît sous les variations. Mais, en cherchant un peu, vous trouverez, dans les monumens, dans les figures, dans les sites et les productions de ce peuple et de ce pays, des modèles perfectionnés de tous les genres de beautés et de mérites qui sont divisés entre vingt autres peuples. La *spécialité* de Paris et de la France, c'est *l'universalité*.

Si l'aspect des rues et des maisons de la capitale offre tant de contrastes heurtés, tant de bigarrures architecturales, c'est sans doute parce que *Paris n'a pas été fait dans un jour*; sorti de son berceau romain, il a passé par une adolescence gothique pour arriver à sa virilité.

Mais, à cette raison chronologique, il faut ajouter une autre cause, tirée de l'irrésolution même du goût français; car des constructions de dates pareilles n'ont bien souvent, entre elles, que cette seule analogie. Encore une fois, les Parisiens n'ont point de parti pris sur les plus simples choses. Sont-ils Grecs ou Gaulois, anciens ou modernes, hommes du Nord ou du Midi? Ils ne se rendent pas bien compte de ces petits détails. De là les variétés et les indécisions de leur *archithecture domestique.* Rien n'y est franchement abordé. Sous le prétexte fort léger d'un climat tempéré, on y a négligé le plus essentiel: les cheminées, par exemple. Toutes fument, et aucune ne chauffe; ce sont deux grands défauts sans doute pour des cheminées, mais passe encore pour cela. Ce qu'elles ont d'impardonnable, c'est qu'elles sont abominables. Les toits de Paris sont monstrueux et barbares, et si j'étais *le Diable boiteux,* je les ferais sauter d'un coup de béquille, moins pour voir ce qu'il y a dessous que pour ne les plus voir eux-mêmes. Je ne suppose pas d'architecture possible avec toutes ces oreilles de plâtre ou de fonte, dressées sans symétrie et sans grâce, sur la tête de nos habitations. Nos plus jolies maisons ne seront-elles jamais que des élégantes mal coiffées? Dans les pays chauds, le peu de cheminées dont on a besoin se trouve facilement caché derrière les grandes corniches des toits dits à *l'italienne;* dans les pays froids, où le gothique est resté en vigueur, les cheminées, sculptées et disposées artistement, se groupent dans un ordre pittoresque, autour des toits en clocher, et simulent, à l'oeil, comme un grand jeu d'échecs, dont les figures verti-

cales remplacent, par d'autres agrémens, la pureté des lignes horizontales de l'architecture grecque. Mais nous, dans notre pays tiède, avec les toits simplement inclinés de la plupart de nos maisons modernes, comment dissimuler nos horreurs de cheminées, ou comment en faire un ornement qui s'harmonise avec le reste de l'édifice? — Et comment aucun architecte n'a-t-il tenté la solution de ce problème, en se rappelant surtout que le toit est le trait caractéristique, et, pour ainsi dire, le *générateur* de tout ordre d'architecture?

Puisque, par mille raisons d'économie, de convenance, ou d'habitudes impérieuses, les toits à *l'italienne*, ainsi que les toits *gothiques*, ne peuvent être appliqués à nos maisons ordinaires, le gouvernement devrait ouvrir un concours solennel sur la question suivante:

»Proposer, *pour les habitations bourgeoises de* »*Paris,* une forme de toit appropriée au climat, »et qui donne la possibilité ou de cacher les »cheminées, ou de les employer comme orne»ment architectural.»

Pendant que nous y sommes j'ouvrirais encore un autre concours, en ces termes:

»Proposer, *pour les monumens publics de Paris,* »plusieurs ordres d'architecture *nationale* et *ac*»*tuelle,* de manière à ce qu'on puisse distinguer »extérieurement une église d'une bourse, un »musée d'une halle et une chambre de députés »d'un théâtre.»

Telles étaient mes petites réflexions en courant d'appartement en appartement. J'achevai ma tournée par les magnifiques quartiers du coeur de Paris; entre la rue de Richelieu et la place Vendôme (la place Vendôme, Louis

XIV et Napoléon tout à la fois!); entre le boulevart des Capucines et les Tuileries. On y remarque peu d'hotels à jardins, mais un grand nombre de belles maisons à plusieurs locations, et dont beaucoup de gens fort riches préfèrent les premiers étages à des hôtels entiers dans d'autres parties de la ville. C'est encore le contraire de Londres, où le moindre bourgeois un peu aisé a sa petite maison pour lui, dont il emporte la clef dans sa poche, et où il rentre, le soir, tout seul, comme un égoïste. Ce que j'ai vu de logemens dans ce Paris central serait à tuer mille fois de lassitude un homme mille fois plus fort que moi, s'il n'y apportait que l'esprit *locataire.* Mais la philosophie nous soutient dans toutes les circonstances de la vie; et un philosophe ne se fatigue point, tant qu'il observe. — Savez-vous qu'il n'y a pas de commissaire de police, dans les tems même de grande liberté, qui puisse lutter de persécutions et de visites domiciliaires avec le plus simple particulier qui cherche des appartemens? C'est un inquisiteur qui pénètre partout, et à toutes les heures, et qui poursuit les plus chastes mystères du domicile jusque dans le fond des *gynécées,* sans aucune pitié des pénates effarouchés. — Combien de jolies demoiselles se sont-elles enfouies à mon approche, de peur que je ne reconnusse, sous le tablier de Cendrillon, les nymphes couronnées de nos bals! Combien ai-je entendu, à travers quelque indiscrète cloison, de gentilles pensionnaires babiller hardiment sur des choses!... elles qui encore, hier au soir, osaient à peine répondre: Oui, monsieur! Combien de beautés, de diamans et d'amabilités *du soir,* qui, le matin, ne

sont que mauvaise humeur, créanciers et jaunisses! — J'ai trouvé, devant un déjeuner splendide, trois banqueroutiers qui ont fait mourir de faim trente familles; j'ai trouvé, sur une mauvaise couchette sans rideaux, un jeune fashionable qui répand l'or sur toutes les tables de bouillotte. Et nos grands politiques, nos profonds diplomates qui, dans les cercles ébahis, pèsent et traînent leurs paroles, *houa! houa!* et qui hochent la tête et se grossissent les épaules, *oh! oh!* comme s'ils portaient le fardeau du monde et le secret de Dieu... combien en ai-je trouvé de ces messieurs, gravement occupés, chez eux, à de misérables futilités dont nos petites filles ne se mêleraient plus.

J'ai eu vraiment du bonheur; j'arrivais toujours aux bons momens, comme au signal d'une fée qui voudrait

Étaler devant moi les coeurs, la vie à nu,
Et des types humains le revers inconnu;

d'une fée qui m'aurait dit, de grand matin:

Viens, et lorsqu'il se glisse à peine hors du lit,
Prenons Paris entier comme en flagrant délit.

Mais je l'ai souvent pris aussi en *flagrante vertu;* et, dans mes *visites domiciliaires,* je me suis convaincu de tout le bien que fait, avec peu d'argent, l'ingénieuse charité. C'est le vice qui est cher; l'or s'y abîme comme dans un gouffre; tandis que le denier de l'aumône prospère et se multiplie miraculeusement comme les pains de l'évangile. Les riches qui, en général, aiment à s'enrichir, ne devraient pas

chercher d'autres plaisirs que la bienfaisance; ne fût-ce que par économie.

Une autre vérité dont je me suis convaincu encore, en étudiant, avec ma méthode expéditive, le langage et les manières de tant de propriétaires ou locataires, si différens de professions, de naissance et de fortune, c'est qu'un étranger, sir Robert, par exemple, qui voudrait se former, à Paris, une société charmante d'instruction et d'éducation, devrait la prendre ça et là dans tous les états et dans tous les étages, comme l'abeille compose son miel du suc de mille fleurs. Il n'y a plus, comme autrefois, de castes, de rangs, de professions qui présupposaient l'élégance ou la vulgarité des moeurs, l'érudition ou l'ignorance, l'esprit délié ou l'intelligence épaisse. La société entière a été *déclassée* par les révolutions; le fort et le faible, le commun et le distingué, sont épars et mêlés sur les divers degrés de l'échelle sociale. L'individu est tout par lui-même aujourd'hui, et peu de chose par sa position. On demande beaucoup moins: *Qui est-il?* et beaucoup plus: *Comment est-il?* C'est presque le dernier mot de la philosophie chrétienne. Voilà pourtant le progrès moral qui s'est accompli graduellement depuis 1789, à travers toutes les turpitudes de l'esprit de parti, *le plus bête des esprits* (je le répète), quelque drapeau qu'il prenne. Il faudra bien que la politique, qui est toujours en arrière du mouvement intellectuel, reconnaisse à son tour que l'argent même a perdu de son poids dans la balance de l'opinion, et que l'aristocratie flottante du mérite personnel est la seule aristocratie de l'avenir.

J'en étais là de mes prophétiques médita-

tions lorsqu'un équipage à quatre chevaux m'éclaboussa depuis la cheville droite jusqu'à l'oeil gauche, pour me rappeler que l'argent garde encore quelques-uns de ses priviléges. Tacheté comme un zèbre, je me réfugiai sous une porte-cochère... Est-ce bien l'ancienne maison que nous avons occupée vingt ans?... Oui; c'est elle, c'est notre chère maison de la rue Saint-Florentin! Et notre vieux appartement est vacant! Oh! j'y monterai! J'y monte; j'y suis monté! Je veux en baiser tous les murs, regarder par toutes les fenêtres, m'asseoir dans tous les coins, là,... là,... comme autrefois,... quitte à en mourir de joie ou de douleur! Le toit de notre enfance, l'appartement de nos belles années, c'est une patrie; tout autre, c'est l'exil! un exil bien désert, bien froid! Hier, hier, toujours! Jamais, demain!... Voyons, voyons: on ne t'a point changé; j'avais peur qu'ils eussent voulu t'embellir, les barbares! Personne ne t'habite, oh! non! personne ne t'habitera, n'est-ce pas? Ferme religieusement tes portes. Ce sont des ombres qui t'occupent; trois fantômes adorés ont passé avec toi le bail éternel de la tombe; et moi, je reviens demeurer avec eux! Je te ramène tous mes amis, et nos fraîches amours qui ne devaient point se faner, et nos rires, et nos fêtes poétiques;... mais, pourquoi donc ne les vois je pas, ces trois pauvres ombres... dans cette glace, au moins, comme dans un tableau magique!

Oh! qui me rendra ma jeunesse,
Ma jeunesse de dix-huit ans!
Qu'avec vous encor je renaisse,
Première saison, heureux tems,

Où l'azur du ciel se reflète
Au fleuve indolent de nos jours;
Age où la famille est complète,
Age où l'on aime pour toujours!...

Auprès d'une mère et d'un père,
Quel malheur peut nous effrayer? etc.

Ces stances me reconduisirent, tout en pleurs, jusque chez moi. J'y trouvai sir Robert qui descendait de sa calèche de poste, et je l'abordai en souriant,... même en riant. — Toujours gai, me dit-il. — Toujours, lui répondis-je, quand je vous vois. — Je devrais être ici depuis deux heures, ajouta-t-il, mais j'ai fait le tour de Paris, pour entrer par la barrière de l'Étoile. Aucune capitale du monde n'a une entrée comme celle-là. Si nous pouvions la transplanter à Londres!... Ah! çà, mon ami, m'avez-vous retenu un logement? — Mais vous avez le mien d'abord; nous verrons les autres ensemble. — Pourquoi? je ne comptais que sur votre choix. C'est mal.

Je revisitai avec lui les soixante et quinze appartemens que j'avais mis en réserve, sur troit cent trente; aucun ne lui convint. Quand je vous le disais! — Un jour, nous entrâmes dans une nouvelle maison à louer, dont les domestiques étaient en demi-deuil. Une dame d'un certain âge nous pria fort poliment de revenir le lendemain, parce que sa fille, qui occupait le grand rez-de-chaussée, était en conférence avec des hommes d'affaires. Il fallait que je partisse le soir même pour quinze lieues et pour quinze jours, de sorte que sir Robert dut y retourner seul. J'étais à peine arrivé au

but de mon petit voyage, que je reçus le billet suivant:

» Revenez vite, my dear; c'était la mère de » Mathilde!... Mathilde est veuve depuis près » d'un an!... Mathilde m'aimait!... Qui eût pu » imaginer tant de hasards?... Enfin, je prends » l'appartement, et Mathilde y reste. Vous aviez » raison: il n'est pas plus difficile de se marier » que de se loger. »

Ils sont mariés depuis hier: c'est un des ménages les plus unis que je connaisse.

Emile DESCHAMPS.

LE NAPOLÉON NOIR [1].

La génération présente doit s'attendre à être encombrée de fils de Napoléon, concurremment avec les faux dauphins: chaque dynastie déchue nous léguant ses glorieux bâtards et ses faussaires. Ce n'est pas que les branches nouvelles s'alarment beaucoup de ces prétendans apocryphes; il y a mille raisons pour cela: d'abord le nombre exclut la vraisemblance; et, dans le contingent des héritiers présomptifs, les imbéciles nuisent trop aux fripons. Mais les superstitions populaires s'alimentent à cette source équivoque; et pour peu qu'on ait le nez ou la bouche offrant quelque ressemblance avec le

---

[1] Il a fallu l'immense intérêt qu'inspire le livre de M. Ladvocat pour m'obliger à livrer au vent de la publicité cette vie si tragiquement exaltée, et dont la confidence m'était personnelle. J'aurais voulu ne pas le savoir. Mais c'est de l'histoire: cela ne m'appartenait pas.

masque de l'ex-souverain, le chapeau fait le reste. La foi nationale est robuste. On a compté cinquante-huit faux Néron, trente-deux faux Charles-Quint; on a perdu le nombre des faux Louis XVII. Qu'on juge, après cela, si le vol de filiation souffre le moindre blâme, quand les pères sont dans une proportion si effrayante.

Ce préambule accuse, par anticipation, et le peu d'envie que j'ai de séduire la crédulité du lecteur, et mon indifférence à lui faire partager une conviction. Je suis jaloux seulement de lui inspirer, par la simplicité de ce récit, et l'autorité des dates, des faits et des noms que j'invoque, quelque confiance dans mes doutes.

Rien n'est moins prouvé que cette stoïque froideur de Napoléon pour les femmes; ceux qui ont voulu en doter le vainqueur de Wagram, n'ont jugé de Napoléon que le buste; ils en ont fait une dame qui écrit ses mémoires. Il en eût singulièrement ri lui-même, si la flatterie était allée jusque là devant lui. Corse, Italien par tout son sang, d'une constitution ardente, toujours en combustion d'idées, faisant de la passion avec tout, n'aurait-il trouvé de la froideur que pour ce qui en suppose le moins? Soutenir cette thèse, c'est abuser du silence que n'osent rompre des regrets superbes; d'un autre côté, c'est s'exposer à voir fondre sur nous de nouveau ces révélations d'alcôve qui ont déjà touché le prix de leur spéculation dans les mémoires.

Je ne conclus pas pour cela, et en faveur de mon anecdote, que Napoléon ait eu autant d'enfans qu'il a gagné de batailles et conquis de contrées; au contraire, je pense surabon-

damment avec le poète Boursault, que les personnes d'esprit, fort estimables d'ailleurs, ont fort peu de talens pour créer leurs semblables. Je ne réclame ici, en faveur des héros et des gens d'esprit, que le bénéfice des chances. Napoléon a pu avoir des enfans.

Si je voulais indirectement raffermir les probabilités du fait que je rapporte, j'ajouterais qu'à l'époque de l'expédition d'Egypte, Napoléon était dans toute la hardiesse du tempérament et de l'âge : c'est à cette époque que je dois remonter.

Dans les loisirs des mille prodiges qui ont fait de cette campagne un poëme, une féerie, Napoléon, qui ne se nommait alors que Buonaparte, promena ses caprices dans les amours colorés des femmes égyptiennes. Belles, soumises, nues, couchées sur le sable ou sur les divans, exaltées par la vue d'un homme qui projetait son ombre du Caire à la Haute-Egypte, comme une pyramide, il n'est pas étonnant que ces femmes aient demandé par enthousiasme, et obtenu par reconnaissance ce que les hommes ordinaires n'obtiennent guère que par amour. Ainsi le caractère du héros est sauvé, quoique au fond l'observation de Ninon subsiste : Il faut finir par où finissent les paysans.

Je suis d'accord avec tout le monde qu'il est prodigieux de vaincre, et d'avoir vaincu les Anglais, les Mamelucks, la peste, l'ophthalmie, la soif, et le désert; convenez qu'il l'est boaucoup moins d'avoir un descendant. Je vous concède le merveilleux, passez-moi le possible; passez-moi que Napoléon ait eu un fils en Egypte, et que ce fils ait été mulâtre, petit, taillé comme son père, cuivré comme sa mère.

Je connus à Marseille, et au sortir du collége, en 1824, un jeune Egyptien âgé de vingt-six ans, nommé Napoléon Tard... Une certaine communauté d'opinions politiques, les mêmes goûts, d'isolement, nous eurent bientôt étroitement liés. Tout le désavantage de cette union était pour lui: car je puisais dans sa conversation, forte des plus belles études dans les langues grecque et arabe, sillonnée de mille traces de voyages en Nubie, en Ethiopie, et à travers le Jourdain, des connaissances nouvelles, de ces aperçus que les livres ne donnent pas, parce que les livres, stupides muets, n'ont, pour arriver à l'âme, ni la surprise du geste, ni l'éclair des yeux, ni la musique de la voix, ni le tremblement des muscles. Sa mémoire, qu'il se plaignait d'avoir perdue, était une encyclopédie: si vous lui demandiez un mot, elle vous donnait un volume. Je ne l'écoutais pas: je le lisais. Mais, dès que ce débordement de poésie, de science, de pensées, d'enthousiasme, tarissait, Tard . . . tombait dans la plus sourde mélancolie. Rien ne pouvait l'éveiller. Un rire continuel et doux dénotait seul chez lui la mobilité de la vie. C'était dans cette tranquillité léthargique qu'on était frappé par ce qu'il y avait de puissant dans le jet ramassé de son corps, dans ses épaules pensives, arquées et modelées à l'antique. Il était petit; à peine devait-il atteindre cinq pieds; mais, dans de pareils hommes, le corps, c'est la tête. La sienne était dans une effrayante disproportion avec son buste, bien que très-fort, et avec ses jambes grêles et nerveuses comme les ont, sans exception, les Orientaux qui habitent la lisière des déserts. Elle offrait le

concours du plus large développement célébral chez un Européen, du plus beau choix de caractère dans un Africain. Son nez, énergiquement acquilin, descendait sur des lèvres plus naïves de forme que fines: on voyait que sa pensée sortait plus habituellement de ses yeux que de sa bouche, qui n'était ni déchirée par la colère, ni renversée par le mépris. Seulement son menton, tendre et caressé, rebroussait trop vers la bouche: ce qui donnait au bas de son visage, une expression énervée et un peu monacale. Mais il était impossible de s'arrêter à ce défaut, devant ce qui caractérisait chez lui la prétention la plus légitime à la ressemblance dont il était fier. D'un bleu hasardé et transparent, ses yeux peignaient cette supériorité d'âme que Dieu jette, de siècle en siècle, dans le coeur de certains hommes, pour prouver aux niveleurs de tous les âges le mensonge de l'égalité. La persécution de son regard vous entraînait dans le cercle de sa volonté; il fallait y demeurer pour subir le choc de ses émotions, et l'ébranlement de sa masse nerveuse. De ces yeux, qu'on n'aurait jamais voulu avoir vus, et qu'il était impossible d'oublier, selon la belle expression du P. Mathurin, il jaillisait du feu; et, à l'orbe noir et fatigué qui enfermait ces deux miroirs ardens, on comprenait à quel prix Dieu verse le génie, et quelle perpétuelle souffrance il allume dans les coeurs qui en sont les autels. A ce signalement, qu'une exécution inhabile laisse manquer de précision, le lecteur retrouvera dans sa mémoire cette grande figure de Napoléon, qui passera à l'éternité comme celles du Christ et de Voltaire: ce sont les portraits de famille de l'humanité.

On n'aurait qu'une idée incomplète de la figure de Tard... si l'on oubliait qu'il était mulâtre. Sur son crâne vaste, épais et dur, s'étendait une peau tannée et toujours en sueur. Les cheveux plats du Corse baignaient deux oreilles primitives, longues, et à peine plissées: c'était la charpente de Napoléon sous la peau de Sésostris.

Que ceux qui comprennent la mission de Napoléon sur la terre, qui savent quel énergique ressort il a dû emprunter au sang corse, génois et florentin, dont il était formé, mesurent, s'ils l'osent, le désordre qu'eût jeté, dans l'économie sociale, le même homme, né en Afrique, gorgé de sang noir, galopant nu sur un cheval nu, montrant aux peuples soulevés l'Occident au bout de son sabre, comme on le ferait d'un quartier de viande fraîche à un lion; et cet homme ne remuant pas les hommes avec des idées d'indépendance et des mots de gloire, symboles qui n'ont un sens que chez les peuples vieillis et les civilisations usées, mais avec des miracles de faits; prolongeant le désert partout où il passe; réalisant l'unité des empires par la mort, la paix universelle par le silence; laissant dans chaque ville pour drapeau de conquête une flamme, l'incendie pour garnison.

La conscience de sa haute naissance et de sa double origine ne laissait jamais Tard... sans sombre préoccupation. Dès que notre intimité put oser toutes les confidences, il ne manqua pas de me parler de ses espérances folles, tournées vers l'Orient. — »L'Orient est à moi, me disait-il, comme l'Occident fut à Napoléon mon père. Je dirai mon sang, mon nom, mes projets; je me mettrai à la tête, non des Turcs, mais des

Arabes: les Turcs sont finis. Avec les Arabes, je reprendrai la civilisation des Ptolémées. Je parle leur langue, je suis de leur race, de leur chair; ils m'écouteront. J'appellerai chaque ville, chaque hameau, chaque homme, chaque enfant par son nom. Tout viendra à moi; et le Nil, et les sables, et les vents rouleront sur le Caire et sur Alexandrie, comme les soldats de Cambyse. La croix cophte et les trois couleurs opéreront des prodiges nouveaux. Je ferai pour l'Égypte ce que mon père n'a pas eu la générosité de faire. Il la destinait à un grand chemin pour passer aux Indes, au lieu de la rendre indépendante. Elle sera avec moi, et par moi, libre; libre par mon épée, par la croix, et par les trois couleurs. Plus de beys, ni de pachas, ni d'esclaves. L'affranchissement comme au tems des kalifes, et voilà! Voyez-vous cette casquette, disait-il, je la poserai sur l'aiguille de la Mecque, et la civilisation tournera tout autour. Je ne la quitterai qu'à ce moment. Et alors nous rouvrons les saintes bibliothèques. Nous appelons chez nous la science esclave en Europe. Nous l'appelons de l'Allemagne, de l'Italie; de l'Espagne; les chaires retentissent. L'arabe des kalifes, le grec de Platon, le latin de Tacite, courent les rues d'Alexandrie. La lumière vient encore de l'Orient: les prophéties s'accomplissent.»

Et je l'ai vu plein de ces idées étranges, et de ces projets conquérans, courir à demi nu sur le sable, emporté par un cheval, le long de la mer, appelant de sa voix forte toutes les populations qui bordent le Nil, le désert, qui s'échelonnent jusqu'aux montagnes de l'Ethiopie, tendant la main au vent, comme si le sabre courbe

s'y balançait, et criant en arabe: »Peuples! peuples! voilà le fils de Kébir!»

Puis s'arrêtant tout-à-coup pour reprendre ce sourire doux et continuel dont j'ai parlé, tandis que le haut de son visage gardait la plus profonde immobilité. Et insensiblement la teinte joyeuse se dégradait, allait se perdre dans la tristesse qui descendait de son front; et c'était encore cette immortelle douleur de Napoléon, si admirablement reproduite dans le tableau de la bataille d'Eylau.

A une époque où des vanités bourgeoises n'avaient pas encore déshonoré l'attitude familière de l'empereur, où les tailleurs et les chapeliers, à défaut de son génie, ne nous avaient pas rendu la redingote et le tricorne de Marengo, je voyais souvent Tard... croiser, par un pli héréditaire, ses bras sur sa poitrine, arrêter sa tête comme sur un piédestal, et enfoncer sa pensée dans l'espace.

Admettons un instant, sous le privilége de la poésie, que le fils légitime de Napoléon, le duc de Reichstadt, eût réalisé quelques-unes des espérances sublimes rêvées par les idolâtres du nom de son père, gens assez enthousiastes pour adorer ce nom comme un prodige, et assez irréfléchis pour le déshonorer en croyant à la facilité banale de l'illustrer deux fois de suite, et par bénéfice de race; admettons que les liens de la politique si bien et si adroitement tordus autour de l'existence du duc de Reichstadt, fussent tombés d'eux-mêmes, et que, soldat à Saint-Roch, canonnier à Toulon, général en Italie, le fils de Napoléon eût mérité de pousser nos armées sur les plages de l'Égypte où nous serions allés chercher une seconde fois ce qu'était allé chercher son père, du soleil assez chaud pour

sécher les taches de sang d'une autre révolution (car après des meurtres civils il faut de la gloire : il faut choisir entre la guerre au dehors et les bourreaux au dedans); qui sait si alors la Providence n'eût par mis face à face deux princes sortis, comme Oromane et Arimane, de la même origine, et n'eût renouvelé pour nous, peuples incrédules, ces mythes qui, d'abord sous des formes réelles, mènent les hommes par troupeaux à quelque régénération ou de sang ou de feu, et qui, plus tard, lorsqu'ils disparaissent, sont des vérités morales comme Typhon, Isis et Osiris ? Pourquoi celui-ci, le Napoléon légitime, n'aurait-il pas résumé cette éternelle tendance de l'Europe à s'emparer de l'Égypte, pour remonter dans l'Inde, berceau de tout; et pourquoi celui-là, le Napoléon adultérin, n'eût-il pas été la figure de ce besoin déjà senti pour l'Afrique, sous les Mamelucks et sous les pachas, de sortir de la tutelle hébétée des sultans ? C'eût été un prodige bien grand pour la terre, que ces deux hommes nés d'un même sang; mais l'un pâle comme l'Europe, l'autre bronzé comme l'Afrique, se rencontrant sous la courbe de leur sabre dans une première marche l'un vers l'autre, se demandant leurs noms, et répondant tous deux: »Napoléon! — Napoléon!»

Oui, je crois à la puissance énergique et divine de la rencontre des nombres et de certaines syllabes; je crois, sans dérouler ici tous les trésors mystérieux de la cabale, que ces deux noms auraient réveillé de leur sommeil de pierre, Alexandrie, et son phare, et ses rues qui toutes regardent la mer; les bazars, les arsenaux, les tours, neuf cent mille âmes; je crois que le souffle puissant de cette double apparition au-

rait emporté le sable fin qui ronge tant de granits; que de cette poussière se seraient élancés les pilastres, les chapiteaux, pétrifications du dattier, et toute cette population de statues qui sont les productions naturelles de l'Égypte.

Le sol de l'Égypte ne produit que des statues qui sont faites de son sable, et du sable qui n'est fait que de ses statues. Le néant et la forme vont et viennent: aujourd'hui une pyramide, demain quelques tombereaux de sable. Le grand désert n'est qu'un amas de villes pilées.

Mais laissons le champ des suppositions, et rentrons dans la réalité de mon histoire.

Tard... joignait à son caractère, d'une trempe si énergique, des goûts simples et une grande innocence de distraction: il aimait passionnément les fleurs; un coucher du soleil dans notre Méditerranée le tenait en extase; la vie orientale reprenait toujours le dessus dans ses habitudes européennes; il faisait excès de bains et de parfums, et quand la chaleur était ardente, un voile de sommeil jetait sur ses yeux cette langueur qu'ont, aussi bien que les lions et les tigres, les femmes de l'Orient.

Avant d'aller plus loin je dois prévenir que Tard... était fou: mais sa folie n'était qu'une monomanie philosophique; elle était si bizarre qu'il serait puéril de la rapporter, si elle n'expliquait le dénoûment de sa vie, si elle ne justifiait pleinement la fatale circonstance qui l'a amené. Je ne sais dans quelle lecture insensée il avait puisé son système. Il ne croyait ni à la mortalité de l'âme, ni à la mortalité du corps. La mort, autant qu'il a pu me le définir, n'était qu'une mutation de pays, un voyage forcé. L'homme assassiné ou présumé mort à Paris se retrouvait à Berlin ou

à Londres; il niait hautement la disparition complète. Ainsi il disait avoir rencontré quelque part, se promenant ensemble, Rousseau et Raynal, Buffon et Linnée; et, selon lui, les fossoyeurs étaient des sinécuristes, les cimetières des plaisanteries. Avec de pareilles croyances et le secours officieux de la logique, le meurtre n'était qu'un enlèvement, l'arrêt de mort un passeport visé pour l'étranger. Je crois que sa fatale extravagance provenait d'un accident assez explicable au fond: dans son enfance, et peut-être à propos de quelque soulèvement tenté en faveur de ses droits au trône des Pharaons, il avait poignardé au Caire un conducteur de chameaux; quelques années après cet assassinat ou ce duel, il avait rencontré ou cru rencontrer le même homme à Alep. Maintenant, le conducteur de chameaux avait-il été la victime de l'application de son système, ou l'idée première de son erreur? c'est ce que je n'ai jamais su. Quoi qu'il en soit, il niait la mortalité du corps.

Il était arrivé à cet âge de la vie où le contraste d'une position précaire avec les voeux immenses de l'avenir cesse d'être en équilibre. La poésie s'évanouissait. »La douleur, m'assurait-il un jour, n'est pas d'ignorer son père: on pleure sur le sort des bâtards; il y a du préjugé dans cette compassion. Citez-moi une famille, une seule, à la circonscrire du grand-père au petit-fils, qui n'ait dans son sein une fille sans moeurs, un fils débauché, un membre enfin dont l'existence ne compromette le nom qu'il porte? Je ne parle pas des douleurs gratuites qu'on est obligé de partager à la mort de ses proches; on a toujours cinquante décès à regretter avant la fin de sa carrière. Le bâtard est exempt de ces

chagrins-là. Du reste, jusqu'à la preuve du contraire, il a le droit de se croir fils de duc, de prince, de roi même. Si je n'étais le fils de l'empereur, je voudrais être bâtard; mais ce qui est un éternel désespoir dans le coeur, c'est de savoir qui l'on est, et de voir l'immense intervalle qui sépare ce qu'on est de ce qu'on pourrait être: à quel signe, par quel nom se faire reconnaître, légitimer par la foule qui me croirait plutôt si je lui annonçais, qu'au lieu du fils de Napoléon, je suis le fils de Dieu?»

Ces réflexions amères présageaient la résolution qu'allait prendre Tard.... Fatigué des lenteurs qu'apportaient à son voyage deux oncles respectés, négocians recommandables, dont l'un avait été proposé plusieurs fois avec succès à la représentation nationale, Tard... se plaignit de leur parcimonie; il ne concevait pas qu'ils lui refusassent l'or nécessaire à sa prise de possession de la couronne des kalifes. Les honnêtes commerçans, sans nier la naissance auguste de leur neveu, eussent préféré augmenter leur famille d'un bon teneur de livres, plutôt que d'un Pharaon Ier, d'un Aroun, ou d'un Abasside. L'argent de l'expédition fut refusé.

Un jour que je me promenais sur le port de Marseille avec lui, il se prit à jouer avec un petit couteau de deux pouces de longueur, puis il me pria de l'attendre; il revint ensuite froidement me dire, en pliant son couteau: — »Je viens de faire partir mes oncles pour l'Amérique; dans votre langage, je viens de tuer mes deux oncles [1].»

En même tems deux gendarmes de la ma-

[1] Un des deux a survécu à l'assassinat.

rine complétèrent ma stupéfaction, en arrêtant par ces mots l'expéditif neveu: — »Au nom de la loi! Napoléon Tard..., vous êtes notre prisonnier; vous avez assassiné vos deux oncles.»

Conduit aux assises d'Aix, Napoléon Tard... ne démentit point son caractère. Sa folie métaphysique sur la mort ne le sauva point. Que pouvait-il y avoir de commun entre dix ou douze jurés de province et cet être excentrique qui ne daigna pas même leur expliquer la moralité de son action. Des négocians de Marseille décidèrent gravement s'il fallait lui couper le cou ou le brûler à l'épaule. Ce jour-là, ces estimables patentés durent négliger la bourse. Je ne veux pas dire par là que cette considération entra pour beaucoup dans la sévérité de leur jugement, et que c'est parce qu'ils manquèrent la vente de douze sacs de cochenille, au moins, que Tard... fut condamné à mort.

Il marcha au supplice sans peur, sans plainte, fort de l'idée qu'il n'allait point mourir. Il ne laissa échapper que ce sourire moitié sinistre, moitié divin qu'on lui connaissait.

Il dut même être bien content de voir tant de fleurs et de fruits sur la place où on le conduisait.

Ce lieu de supplice est embaumé deux fois la semaine de toutes les merveilles végétales de la Provence; le Delta du Midi. Le Nil n'est pas plus généreux que le Rhône et la Durance. Il crut qu'ils étaient pour lui, ces parfums! Dépouillé de la cravate, le cou libre, l'oeil clair et riant, il marcha à travers la foule, comme il allait à travers la campagne.

Si l'on avait voulu lui permettre d'avoir un oeillet à la boutonnière et un jonc à la main!

Il était sur la place du marché, à Aix, un jour de marché.

C'est l'usage : à Aix, on guillotine les jours de marché, afin que les paysans qui retournent dans leurs montagnes aient quelque chose à raconter de la civilitation des villes. Il ne faut pas qu'ils rentrent les mains vides.

A Aix la guillotine est fixée au milieu de pyramides de pommes, entre des corbeilles de raisins et des gerbes de fleurs. On est très-poétiqne dans le Midi. On finira par attacher un chapeau de bergère au sommet de la guillotine. Et quelle guillotine encore! une guillotine de province, vieille et sale comme un juge au parlement.

Par un beau soleil de Provence, sa tête impériale tomba sous le couteau de la guillotine : le sang de Napoléon jaillit sur le pavé.

Un jour que le bourreau était venu à Marseille pour acheter une meilleure lame et deux ais plus solides, un jeune homme, on me permettra de ne pas le nommer, reçut de la part de Tard... une casquette.

C'était celle qui devait couronner le minaret de la Mecque, et rallier la civilisation de l'Orient.

LÉON COZLAN.

LES MUSÉES EN PLEIN VENT.

On doit regarder comme un des plus notables agrémens de Paris toute la jouissance qu'on peut s'y procurer pour rien. C'est une des villes du monde où le pauvre s'amuse le plus, et, parmi ces plaisirs qui s'offrent gratis à un chacun, les boutiques de gravures occupent incontestablement un rang fort distingué.

Les boulevarts, les passages, les quais, particulièrement le quai Voltaire et le quai Malaquais, sont des espèces de galeries populaires, d'expositions permanentes, où les amateurs trouvent sans cesse à se récréer. Ce n'est pas comme le Louvre et le Luxembourg qui ne s'ouvrent au public que le dimanche; se n'est pas comme le salon des peintres modernes qui revient une fois tous les trois ou quatre ans: les magasins d'estampes sont là tous les jours et pour tout le monde. Point de suisse ni de factionnaire qui vous observe; s'y arrête qui veut; personne n'est repoussé, pas même celui qui porte une casquette

au lieu d'un chapeau, une veste au lieu d'un habit. Je ne connais guère de plaisir moins aristocratique et qui réalise mieux, pour un moment, la chimérique égalité des philosophes. Le millionnaire est coudoyé par le mendiant, l'homme de génie supplanté par le garçon perruquier: en un mot, c'est un nivellement parfait, une promiscuité plus que saint-simonienne.

Une seule chose m'intrigue, je l'avoue, quand je songe à un magasin d'estampes: comment le marchand peut-il vivre? Ou je me trompe fort, ou ce commerce-là doit donner de maigres profits. Je comprends très-bien qu'un marchand de comestibles étale ses denrées, son gibier, ses volailles, ses pâtés, ses poissons, ses fruits: s'il s'adresse à la vue, c'est pour tenter un autre sens; il sait bien qu'on ne mangera pas tout cela avec les yeux. Mais une gravure, c'est différent; tout ce qu'on peut en faire, même quand on la tient, c'est de la regarder. Or, je le demande, est-il probable qu'on ira l'acheter, lorsqu'on est libre de la voir tant qu'on veut, sans qu'il vous en coûte un sou? Tous les promeneurs se sont fait une douce habitude de cette jouissance économique; ils vont de boutique en boutique, de station en station, et, quand ils ont bien regardé, ils s'en retournent pleinement satisfaits; cela ne leur laisse aucun regret, aucun désir. Remarquez-le, les curieux sont toujours en grand nombre: quant aux acheteurs, on n'en voit point, et c'est précisément là ce qui m'inquiète et m'embarrasse. A moins que la province n'offre de larges débouchés, c'est pour moi un problème que l'existence du marchand d'estampes.

Du reste, si le marchand n'est pas heureux, le

passant par compensation l'est infiniment. Je suppose que mon lecteur a plus d'une fois passé dans la rue du Coq, devant la boutique du célèbre Martinet. C'est là qu'on peut juger quel attrait a pour l'homme la représentation de lui-même. Il n'y a presque pas un individu, jeune ou vieux, homme ou femme, désoeuvré ou appelé par ses affaires, qui ne s'arrête un moment pour contenter sa curiosité, ou qui du moins ne jette en passant un coup d'oeil scrutateur sur ces vitres bariolées de figures. Aussi la presse y est-elle toujours fort grande. Comme ce musée se trouve dans un quartier singulièrement fréquenté, on s'y précipite avidement, on s'y dispute les places. Il faut faire queue si l'on veut voir il faut attendre son tour; et, lorsqu'à force de persévérance et de poussades on s'est faufilé au premier rang, lorsqu'on a fini son examen, c'est un autre travail pour sortir de là: on se trouve cerné, bloqué, emprisonné par une épaisse muraille de badauds qu'il faut démolir à coups de coudes, de genoux et d'épaules, avant de continuer sa route; car le Parisien est d'une patience mirifique, dès qu'il y a quelque chose à voir, il attendrait des siècles derrière vous, plutôt que de s'en aller sans avoir vu. Et notez que, parmi les regardans, il se trouve parfois de minutieux observateurs qui, sans pitié pour le prochain, restent des heures immobiles devant une gravure, l'étudient dans tous ses détails, la savourent avec une lenteur allemande, sans se soucier le moins du monde des malheureux qui aspirent à leur succéder.

Il n'y a qu'un moyen à Paris de circuler librement, même dans la foule la plus compacte; voulez-vous que je vous donne ce beau secret? le

voici: c'est d'être maçon, c'est d'avoir ses habits de travail, une veste et un pantalon tout blancs de plâtre. Ces vestes et ces pantalons-là sont bien connus, je vous en réponds, des élégans qui vont à pied. C'est une espèce de fléau qui fait trembler tout le monde: aussi du plus loin qu'on aperçoit un maçon, chacun s'empresse-t-il de se détourner et de lui laisser le passage libre; il n'a jamais besoin, lui, de s'écarter de sa route; sans crier gare, il se fait faire place. La presse est-elle grande, on se tient à distance; on fait cercle autour de lui comme autour d'un pestiféré. Il peut, tout en déjeunant, regarder à son aise les caricatures; personne ne le touche, et, s'il veut se retirer, il verra le flot de l'assistance s'ouvrir respectueusement devant lui. La cause de tout cela est sa redoutable veste, épouvantail des habits propres, attendu que qui s'y frotte, je ne dirai pas s'y *pique,* mais s'y *blanchit* infailliblement; et, à coup sûr, il y a tels de nos fashionables qui aimeraient beaucoup mieux être piqués, blessés même, pourvu qu'il n'y parût pas, que de voir ainsi leur beau drap, noir ou bleu, poudré à neige en pleine rue.

La foule, suivant moi, est un grave inconvénient qui gâte le plaisir. Aussi n'est-ce pas chez Martinet qu'il faut s'arrêter: il y a tant d'autres étalagistes dont les cartons sont bien fournis, et chez lesquels on peut badauder plus à son aise. Quelques spectateurs, fort bien; mais il ne faut pas de cohue. Quelle suprême félicité, une fois tous les mois, de rôder, de faire sa ronde, de passer en revue la devanture du magasin d'estampes, pour se tenir au courant des nouveautés! Quelle variété d'ob-

jets, des gravures au burin, des lithographies, des aquarelles, marines, paysages, monumens, vignettes, caricatures ! tout se présente pêle-mêle et dans un piquant désordre: croquis informes, boutades d'artistes, assortimens de portraits, compositions grotesques, diableries, scènes de caserne et de guinguette, archives de nos moeurs, de nos ridicules, de nos opinions, de nos révolutions. Les anciennes célébrités et les notabilités contemporaines, les princes, les députés, l'Institut, M. Enfantin et Paganini, le duc de Reichstadt et le duc de Bordeaux, tous les tems, tous les partis sont là, confondus, forcés de se souffrir et de vivre ensemble.

Ce serait chose curieuse de suivre l'historique de la caricature, et de voir les révolutions que ce genre a subies dans notre siècle. Quelle immense différence, pour les idées et pour l'exécution, entre ce qui se faisait sous l'empire et ce qui s'est fait depuis la restauration ! Comme nos anciennes charges paraissent plates et insipides auprès des délicieuses et bouffonnes esquisses d'Henri Monnier, des têtes d'animaux de Grandville, métempsycose si plaisante, et des innombrables bambochades, des tableaux si naturels et si fins du grand artiste Charlet !

Mais, il est tems de le dire, la description de toutes ces oeuvres d'art, que chacun connaît et peut voir encore tous les jours, n'est point le but spécial de ce chapitre. Une pensée plus grave m'occupait lorsque je l'ai entrepris : c'est ici, à proprement parler, une réclamation au nom de l'honnêteté et de la décence publique ; c'est un requisitoire, un acte d'accusation contre des hommes coupables que l'au-

torité semble craindre de réprimer. Tout le monde comprend déjà ce que je veux dire, car tout le monde les a vues ces compositions licencieuses qu'on étale ouvertement dans Paris et qui nous inondent depuis quelque tems.

La vérité exige que nous en fassions la remarque: c'est depuis juillet 1830 qu'on s'est mis à outrager ainsi publiquement les moeurs; non que je veuille tirer de cette date et de ce rapprochement aucune conséquence fâcheuse pour notre révolution; je ne prétends pas lui faire porter la responsabilité de tout le mal qu'on peut commettre en abusant de la liberté qu'elle nous a donnée; mais il n'est pas moins vrai que l'invasion de ces estampes scandaleuses coïncide avec l'établissement du nouvel ordre politique. Depuis long tems on n'avait osé porter à ce point l'indécence et le cynisme, et pour retrouver pareil déréglement, pareil oubli de toutes les lois de la pudeur, il nous faudrait, que sais-je? rétrograder jusqu'au directoire, jusqu'au dix-huitième siècle, jusqu'à la régence.

De tout tems, en effet, il s'est trouvé des malheureux que le besoin ou une imagination dépravée poussait à déshonorer leur plume ou leur burin par des productions licencieuses; mais le public n'en était point scandalisé, et si un marchand se hasardait à vendre des gravures libres, du moins il les vendait en cachette, sous le manteau.

Maintenant, au contraire, les peintures les plus immodestes paraissent à découvert, et cela est venu si subitement qu'il est difficile de n'en pas être frappé. Pour ma part, je doute que l'autorité ait fait son devoir en tolérant si

long-tems un pareil dévergondage. Elle laisse publier les gravures qui l'attaquent et la vilipendent elle-même, et de cela on peut la louer, bien que dans ces derniers tems la caricature politique soit descendue aussi à d'étranges licences, et qu'elle n'ait pas craint de faire usage de personnalités; mais bien certainement l'autorité a le droit d'empêcher qu'on ne blesse, comme on le fait tous les jours, la pudeur et la morale, et ce n'est pas dans cette occasion qu'on l'accuserait d'employer l'arbitraire et de gêner la liberté individuelle. Tous les honnêtes gens, je l'affirme d'avance, l'appuieraient de leur suffrage, et il n'y aurait qu'un cri pour approuver sa conduite.

A son défaut, c'est à nous, particuliers, de faire la police, et je vais l'essayer ici. Je suis même surpris, je l'avoue, de n'avoir entendu encore aucun moraliste, aucun journal élever la voix pour flétrir les excès dont je parle. Il est impossible qu'on ne les ait pas remarqués; il est impossible également qu'on les approuve. Pourquoi donc se taire? Serait-ce qu'on regarde cela comme une chose de nulle importance? Dans ce cas, je pense bien différemment, et c'est pour cela que je prends la parole. Je me porte dénonciateur des outrages qu'on fait chaque jour à la décence; je cite les coupables au tribunal de l'opinion, dont nous sommes tous en tout tems justiciables. Si on les a laissés tranquilles jusqu'ici, je vais leur payer les arrérages de blâme qu'on leur doit. Il ne faut pas que de semblables exemples puissent être donnés impunément; il faut que la pudeur publique trouve un organe et un défenseur, de peur que, si aucune protestation

ne se faisait entendre, nous ne parussions tous de connivence avec les délinquans.

Certes, ce serait un grand, un effroyable malheur, si les estampes dont je parle exprimaient la pensée générale, s'il fallait expliquer leur apparition par un besoin correspondant des esprits, si elles avaient été provoquées et inspirées par la corruption intime de nos coeurs, si enfin on les exposait chaque jour avec l'approbation tacite du public. Dans ce cas, je les regarderais comme le plus sinistre des présages.

Mais, je puis bien le dire ici sans être démenti, des gravures libres, publiquement mises en vente, sont de nos jours quelque chose d'étrange, d'intempestif, une sorte d'anachronisme moral.

Il s'en faut bien que tout le monde applaudisse à une pareille impudeur, et il suffit, pour s'en convaincre, d'observer l'impression que les passans en reçoivent: j'ai vu plus d'une fois de bons bourgeois, des pères de famille, d'honnêtes citoyens portant l'uniforme de la garde nationale, que ces estampes scandalisaient profondément, et qui confiaient hautement à tout ce qui les entourait l'impression de leur vertueuse indignation.

Ainsi donc le désordre que j'attaque est loin d'avoir l'approbation publique. J'aime à croire, au contraire, que ce sont là des excès purement individuels; j'aime à supposer, dans ceux qui s'en rendent coupables, de l'irréflexion, du vertige. Quelques écervelés, qui ne savent pas mesurer les conséquences des choses, n'y voient peut-être qu'un badinage, que des joyeusetés pardonnables à la rigueur. Peut-être aussi,

dans notre siècle industriel où le lucre est la règle de tout, n'est-ce là qu'une spéculation mercantile, une entreprise comme une autre, qu'on espérait voir prospérer et donner de gros bénéfices. J'ignore si on en trouve effectivement le débit, de ces dessins effrontés; mais ce que je sais, c'est que le plus brillant profit est une triste chose, lorsqu'il résulte d'un travail déshonnête, lorsqu'auteur, éditeur, acheteur sont obligés, pour ainsi dire, d'entrer en complicité de crime et en partage d'ignominie. Je ne conçois même guère les marchands, comme j'en ai remarqué quelques-uns, qui ont des filles, de jeunes personnes, et qui n'en exposent pas moins derrière leurs carreaux des images libidineuses.

Eh quoi! les promenades seront donc désormais des endroits dangereux, où mille embûches attendront l'innocence et la pudeur! Un père, une mère devront craindre que leurs enfans, à peine échappés des lisières, ne soient fatalement impressionnés par des images lascives! Quelle école, en effet, pour ce premier âge à qui l'on doit tant d'égards, que les gravures qui se publient depuis quelque tems! quels instituteurs pour lui que de pareils artistes!

Non, cela ne peut être toléré. Nous avons tous des filles, des soeurs, des épouses, des mères que nous voulons qu'on respecte. Laissons à l'enfant son ignorance et à la femme sa modestie. C'est un scandale que celle qui n'y voit point de mal, contemple ingénûment ces coupables productions; c'est un autre scandale que celle qui comprend, jette en passant un furtif regard sur ce qu'elle n'ose envisager en

face. Un homme même, ne craignons pas de le dire, un homme ne peut se défendre de quelque confusion à l'aspect de ces figures impudiques. Grande est en effet la différence entre les conduites privées et les principes ostensibles et publics.

Que peut penser un étranger, un Russe, un Allemand, qui se promène pour la première fois dans Paris, et qui ne voit dans nos magasins d'estampes que des compositions libres et des groupes lascifs ?

Quelle idée veut-on qu'il prenne de nous ?

Malheureusement c'est a qui, dans ce genre, ira le plus loin : il y a émulation ; on enchérit les uns sur les autres ; car il est de la nature de l'homme d'avancer toujours, dans le mal comme dans le bien. Aussi Dieu sait où l'on en viendra, si cette licence n'est promptement réfrénée. De coupables artistes ont trouvé moyen de rendre indécens les sujets naturellement les plus chastes. S'ils représentent l'intérieur d'une famille, une scène de ménage, ils y impriment le cachet de l'immoralité ; on sent que c'est la main du vice qui a souillé, en le traçant, le portrait de la vertu. Tout a été pollué par eux, les caresses conjugales, la maternité, l'allaitement ; on ne peut regarder, sans que la rougeur de l'embarras et de la honte vous monte au front, les compositions même où ils ont mêlé des enfans, innocentes et saintes créatures, dont ordinairement la présence purifie tout !

L'intrépidité du vice est poussée si loin, qu'il y a, si je ne me trompe, quelques-unes de ces estampes qui ne sont pas même anonymes : on les signe, on en fait trophée, on en réclame

la gloire. Quel mépris de toutes les convenances! quelle fureur de se diffamer soi-même! comme il faut être cuirassé d'impudence, pour ambitionner une aussi flétrissante célébrité! Est-il possible que des artistes connaissent si peu les obligations que ce titre leur impose? Puisqu'ils les ignorent, je m'en vais les leur apprendre: la plume, le pinceau, le crayon, le burin, le ciseau, sont choses sacrées; celui qui abuse de ces nobles instrumens pour encourager les coupables passions de l'homme se rend indigne de les manier. Il n'y a pas de sophisme qui puisse ébranler le principe que je pose. La mission des lettres et des arts est d'augmenter l'attrait de la vertu, d'élever les âmes par la contemplation du beau, d'épurer nos sentimens et nos pensées, de tempérer nos mauvais désirs, de nous rendre meilleurs, de nous fournir d'honnêtes distractions, et non de démolir les peuples, de salir les imaginations, de préparer des amorces au vice, de multiplier les tentations du crime, de seconder en un mot et d'irriter les perverses inclinations de notre nature. C'est déroger à la dignité de l'art, c'est avilir et déshonorer une profession sublime, c'est dégrader tout ce qu'il y a de noble au monde, c'est tomber du ciel dans la boue, c'est enfin faire œuvre de mauvais citoyen, que de blesser la décence, d'outrager les mœurs par des ouvrages destinés à la publicité, que ces ouvrages soient des écrits, des dessins, des tableaux ou des statues.

Parcourez la série des hommes célèbres: tous les grands poètes, tous les grands artistes ont été chastes dans leurs productions. Tous ont montré sur ce point une retenue, un scru-

pule, un sentiment des bienséances, une circonspection admirables. Le génie sent confusément qu'il serait infidèle à son mandat, s'il oubliait de rester fidèle à la pudeur. Aussi voyez Homère quoique Grec, voyez Virgile quoique Romain; voyez, dans le christianisme, Dante, Raphaël, Michel-Ange, Le Corrége, Milton, Racine, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, Walter-Scott, Lamartine. Quels hommes! quelle chasteté de pinceau! comme ils ont respecté, comme ils ont maintenu dans sa pureté virginale ce génie qu'ils reçurent du ciel pour enchanter et pour édifier la terre! Qui ne voit combien cette palme est à envier? qui ne sent combien cette gloire sans reproche est une belle auréole au front de l'artiste ou de l'écrivain?

On a beau faire et beau dire; on a beau entasser les subtilités et les quolibets: la conscience décide nettement que ceux qui font ainsi font bien, que ceux qui font autrement font mal. Le talent, don magnifique de la Providence, ne saurait avoir été jeté parmi les hommes pour les égarer, pour leur complaire au détriment des moeurs et de la vertu. Il a une plus noble tâche à remplir, et tant pis pour lui s'il trompe sa destinée; car une loi équitable et mystérieuse semble avoir établi que la supériorité serait la récompense de la sagesse, et voilà pourquoi, dans l'histoire de la littérature et des arts, on trouve que les plus austères et les plus purs sont aussi les plus renommés et les plus grands.

En vain m'objecterait-on que les gravures dont je parle ne sont pas précisément des obscénités, qu'on y garde une certaine mesure,

qu'on n'y soulève point tous les voiles. Je maintiens que le délit d'outrage aux moeurs est ici parfaitement caractérisé. A qui ferait-on accepter ces excuses dérisoires? ne sait-on pas qu'au moyen de semblables escobarderies on éluderait toutes les lois de la morale? ne sait-on pas qu'il y a moyen d'être indécent avec des draperies, comme il y a moyen aussi d'être chaste, même avec la nudité la plus entière? Certainement, il y a tel Apollon, telle Vénus antique, mille fois moins inconvenans et surtout mille fois moins dangereux que ces figures gazées tout juste assez pour allumer l'imagination sans trop effaroucher l'honnêteté. Mieux vaudrait une effronterie complète, mieux vaudraient des peintures tout-à-fait immondes; car alors, il faut le croire, l'indulgence cesserait et on mettrait un terme à l'audace des coupables; au lieu que ces malheureuses compositions, qui ont l'air de ne pas franchir toutes les bornes, apprivoisent doucement au vice sans que la luxure y perde rien.

Et observez que la lithographie, cet ingénieux procédé qu'on a tourné au mal comme tant d'inventions utiles, donne le moyen de les multiplier et de les répandre avec une profusion et une facilité déplorables. Mais qui donc enfin exploite une si dégoûtante industrie? Je ne crois pas me tromper en disant que ce sont des jeunes-gens. Chose étrange! funeste délire dont l'aspect contriste le philosophe! Ceux qui contaminent ainsi le crayon et le papier sont peut-être (car aucune contradiction ne doit étonner dans l'homme), sont peut-être les mêmes qui affichent un ardent civisme, qui demandent à grands cris plus de liberté, plus de

bonheur pour la France: ils prétendent aimer la patrie, et ils lui font un mal irréparable. Quelle absurde inconséquence! vice et liberté, choses incompatibles, véritable antinomie! Quoi! nous vivons dans un siècle de réformes, dans un tems de régénération, comme on dit, et voilà les principes qu'on y propage! On croirait vraiment parfois que certaines gens ont compris notre derniere révolution comme le droit acquis à chacun de braver toutes les censures, de mépriser toutes les bienséances, de secouer tous les jougs, de contrevenir à toutes les lois. Si c'était là, en effet, cette civilisation et cette perfectibilité tant vantée, mieux vaudrait cent fois la barbarie: la barbarie est inculte, mais du moins elle n'est pas moisie.

Jeter dans la circulation des ouvrages immoraux est à mes yeux une action des plus graves, et beaucoup de ceux qui s'en rendent coupables n'ont pas réfléchi, j'en suis sûr, aux conséquences qu'elle entraîne. Le mal que peuvent produire ces productions déhontées est immense et incalculable. Qu'on y songe, en effet: cela ne se borne pas à un lieu, à un tems; cela reste, cela circule, cela exerce une influence dont on ne peut assigner les limites. Le mal en existe-t-il moins, parce qu'il n'est pas immédiat et visible, parce que ce n'est point un fait accompli à telle heure et en tel endroit, un acte du corps qui se puisse constater comme un vol ou un meurtre sur le lieu et à l'instant même du délit? Un mauvais livre, un dessin obscène iront corrompre les générations futures après avoir corrompu les contemporains. On ne sait dans quelles mains ils tomberont; on ne sait quelles pensées ils feront

naître, ni quels crimes seront conseillés par eux. Et nul doute que la responsabilité de tous les malheurs auxquels ils auront contribué jusqu'à leur anéantissement ne doive peser sur ceux qui ne rougissent pas de les mettre au jour.

Si l'on avait l'histoire fidèle d'une de ces indignes productions depuis qu'elle a été lancée dans le monde, si l'on pouvait suivre, récapituler, additionner toutes les passions qu'elle a stimulées, tous les enfans qu'elle a corrompus, tous les coeurs qu'elle a pervertis, tout le venin, tous les fermens de vice qu'elle a jetés dans le corps social, il y aurait de quoi effrayer l'auteur lui-même.

Il n'y a que les esprits frivoles, les hommes à vue courte, les gens qui rient de tout, même de l'opprobre, qui puissent regarder les égaremens de cette espèce comme d'innocentes plaisanteries. On prend des précautions contre les fléaux physiques: n'en doit-on pas prendre aussi contre l'invasion des vices? n'y a-t-il pas l'hygiène des âmes comme celle du corps? si une épidémie qui attaque notre chair est une chose si terrible, ne redoutera-t-on point celle qui vient gangrener nos coeurs? sera-ce un forfait irrésistible que d'enfreindre les lois sanitaires d'un pays et d'y apporter la peste, et ne sera-ce rien que d'y infecter la pensée publique? Qui osera dire que la pudeur soit moins importante que la santé? qui osera dire que la salubrité des moeurs ne mérite pas autant d'attention que celle des rues?

Je regarde donc un livre et un dessin licencieux, rendus publics, comme des objets très funestes, et si on me demandait lequel des

deux l'est davantage, je répondrais, je crois, que c'est le dessin. Il n'y a rien de tel que ce qui frappe nos yeux : la vue est dans l'homme le sens le plus énergique, celui qui nous transmet les impressions les plus vivaces et les plus profondes. Il faut acheter un mauvais livre, et tout le monde n'a pas de l'argent à mettre à de pareilles emplettes; tout le monde non plus ne sait pas lire. Mais une estampe exposée dans la rue, et dont la vue ne coûte rien, porte son poison dans tous les coeurs sans exception : elle parle un langage qui n'a pas besoin d'être interprêté, et que tout le monde comprend sans truchement; elle exhorte au vice avec la plus terrible éloquence.

Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est de voir que l'art en général s'engage, depuis quelque tems, dans cette malheureuse voie. Je ne sais qui lui a imprimé une si pernicieuse tendance; mais, sous ce rapport, le dernier salon frappait l'observateur. Or est-il étonnant qu'on voie dans la rue des gravures immodestes, lorsqu'au Louvre même on se complaît à nous représenter des tableaux voluptueux et des nudités sans motif.

Assurément, pour blâmer cela, il n'est pas besoin d'être bigot, rigoriste, puritain : il suffit d'être honnête homme et d'avoir un tant soit peu réfléchi. Ce n'est pas comme chrétiens, ce n'est pas au nom d'une loi divine que j'interpelle ici les artistes : je leur parle au nom de l'honneur, qui est la dernière religion du peuple, et dont on reconnait toujours la juridiction, pour peu qu'on s'estime soi-même. J'invoque la seule chose que l'on comprenne

aujourd'hui, les intérêts positifs, matériels, palpables de la société.

Des hommes qui se croient de profonds penseurs traitent la pudeur de préjugé: à la bonne heure. Mais, à moins que ces gens d'esprit-là ne soient les plus grands sots de la terre, je parie bien que, quand ils veulent se marier, ils n'ont garde d'aller choisir une compagne délivrée du préjugé de la pudeur, et que, s'ils ont une fille à élever, ils ont grand soin de la laisser et de l'entretenir dans le même préjugé. Pour mon compte du moins, quoique j'aie aussi l'orgueil de me croire au-dessus de quelques préjugés, je sais qu'il m'eût très-fort déplu d'avoir ou une mère, ou une soeur, ou une épouse, ou une fille, dégagée du préjugé dont nous parlons. Les esprits étroits peuvent seuls regarder la pudeur comme une convention frivole; les hommes d'état et les véritables philosophes savent bien quelle est son importance sociale, et combien il y a de danger à la laisser outrager impunément.

On voit qu'en réfléchissant sur cette nature, il est possible de rattacher des considérations bien sérieuses à un désordre que beaucoup de personnes regardent peut-être comme une bagatelle. Que les artistes respectent donc le public et se respectent eux-mêmes; car, ainsi que l'a dit excellemment Victor Hugo, c'est quand on a toute liberté qu'il sied de garder toute mesure. Si on persiste à nous inonder de lithographies indécentes, les honnêtes gens seront obligés de réclamer l'intervention de l'autorité, et elle défendra au moins de les exposer en vente, si elle n'a pas le droit de les faire supprimer. N'y aurait-il pas, en effet, une insigne

contradiction à les laisser paraître, tandis qu'on distribue des prix de vertu, que la philanthropie cherche à augmenter la moralité des masses, qu'on affecte un respect délicat pour la décence, qu'on fait couvrir les écoles de natation et mettre des feuilles de vigne aux statues dans les jardins publics?

Peintres, dessinateurs, gens de lettres, ne jouez pas avec les moeurs; ce n'est point là de la gaieté, sachez-le bien; c'est de l'impudence. Laissez à l'homme ses illusions, dans l'intérêt même de son bonheur; rappelez-vous qu'ici-bas la réalité est toujours affligeante, et que l'imagination seule est poétique.

Amédée POMMIER.

LES FILLES D'ACTRICES.

Mlle ROSE D*** A Mlle JENNY R***.

Paris, 1er mai 1832.

Ma chère cousine,

Je suis bien malheureuse, et je veux te faire part de toutes mes peines; car, dans les rôles que l'on me fait apprendre malgré moi, j'ai lu souvent que les peines diminuent à les partager avec une amie. Oh! mon Dieu, je suis tout effrayée; mon sort est décidé; je sais déjà mon rôle par coeur; j'assiste aux répétitions tous les jours; mon nom est sur l'affiche; me voilà livrée au public; on veut que je débute avant un mois: j'en mourrai. Mon Dieu! mon Dieu! quand on n'a qu'une fille, peut-on la destiner au théâtre! Mais elle est perdue. Cette vie-là me répugne et me dégoûte. Que ne suis-je née dans la rue Saint-Denis, entre deux bal-

lots! Que ne suis-je la fille d'un marchand de bonnets! Ma Jenny, tu as du bonheur, toi, ta mère ne te fait pas réciter des vers du matin au soir; tu n'es pas condamnée à Racine et à Molière du soir au matin. On ne te traîne pas au théâtre en plein jour, au moment où il est si doux de se promener aux Tuileries! A midi, quand le soleil est chaud et l'air pur, il faut, moi, que je respire dans les coulisses! Tu vas au spectacle, toi; moi, je vais au théâtre. Si tu savais ce que c'est qu'un théâtre à midi, sans spectateurs et sans lustre; c'est affreux comme une tombe vide. Figure-toi d'abord trois quinquets qui fument plus qu'ils ne brillent; un pompier qui s'ennuie, un directeur qui gronde, s'il est vieux; qui vous dit des douceurs (ce qui est pis), s'il est jeune; des acteurs qui se disputent, des actrices sales et fières; de tems en tems un pauvre auteur qui hasarde une observation avec une timidité d'écolier; enfin quelques habitués qui ont leurs entrées, qui donnent des poignées de main aux *jeunes premiers*, qui lorgnent toutes les figures nouvelles. Ces moeurs-là me sont odieuses! Quand on te parle, on te dit *Mademoiselle Jenny*, à toi! Moi, c'est fini! on m'appelle à présent *la Rose D****, tout court; car il n'y a plus de respect possible pour moi: j'ai perdu cette obscurité qui fait l'indépendance, qui permet de sortir sans être reconnue, sans qu'on vous montre au doigt, sans qu'on vous dise en passant: C'est *la Rose D****. Je suis marquée! Chacun, pour cinquante sous, achètera le droit de me reconnaître. Quand tu seras mariée, eh bien! tu porteras le nom de ton mari: on mettra *madame* sur ton adresse. Moi, j'aurais beau me

marier cent fois, je suis demoiselle à tout jamais! Ah! je suis bien malheureuse. Si mes parens avaient été riches comme les tiens, comme toi j'aurais existé dans le monde, j'aurais été une bonne femme de ménage, je le sens; j'aurais vécu dans l'obscurité la plus profonde, entre les quatre murs de ma maison, pour mon mari et mes enfans! Hélas! je n'étais pas destinée à ce bonheur bourgeois, si simple et si vrai. On me lance dans une vie de confusion, de tourbillon, de rotation continuelle; cela me fatigue et me tue; il faut que je n'aie pas une organisation d'artiste, car j'aimerais mon mari, j'aimerais à ranger un ménage, à tricoter, à plier des chemises, à tenir un petit enfant sur mes genoux; je ne voudrais être que la femme de mon mari, je voudrais n'avoir de charmes que pour lui, ne plaire qu'à lui! J'ai des goûts, tu vois, très-peu dramatiques; je rougis facilement; ma timidité est excessive. Comment, avec cela, paraître sur la scène! Ah! que l'on est bien dans une loge, à côté d'une mère, à regarder avec la lorgnette une pauvre actrice qui s'efforce de rire ou de pleurer! On vient la voir quand on veut; quand on a envie de rire ou de pleurer, on prend son billet au bureau, et tout est dit. Mais l'acteur est forcé; c'est le fou du peuple, il faut qu'il le fasse rire ou pleurer! Et si je suis joyeuse, moi, lorsque vous me demandez des larmes; et si j'ai perdu ma mère lorsque vous voulez ma gaieté? C'est affreux, Jenny! Plains-moi, écris-moi, relève un peu mon courage, si tu peux, j'ai besoin que tu penses à moi, que tu me consoles; dis-moi que tu ne rougiras pas de m'appeler ta cousine, même quand j'aurai

débuté, quand je serai une actrice? Ce mot-là m'épouvante, je ne peux ni l'entendre, ni le prononcer sans frémir. Adieu, ma bonne, ma chère Jenny; plains-moi comme je t'aime.

Ta cousine Rose D***.

Mlle JENNY A Mlle ROSE.

Paris, 15 mai 1832.

Ma chère cousine,

De quoi te plains-tu donc? que désires-tu? Nous ne nous comprendrons guère, car nous ne nous ressemblons pas. Ce qui fait ta peine, fait mon bonheur; ce qui cause ta joie, cause ma désolation. J'envie ton sort autant que tu regrettes le mien! Oh! si j'étais à ta place! oh! quelle brillante carrière! Si tu étais la fille de ma mère, quel ennui pour toi! quelle vie monotone et insipide! sans accidens, sans émotion, tranquille et sereine, et longue à me faire croire que les jours sont des années. C'est la mer vue toujours avec un calme plat. Si tu savais comme j'ai été élevée. Ah! je voudrais bien, comme toi, être née de parens pauvres! Au moins, j'aurais fait comme les enfans de la vieille Egypte, j'aurais exercé le métier paternel. Au contraire! on veut me marier au fils d'un banquier, moi, enfant de troupe dramatique, moi, née au théâtre et par le théâtre, moi, comédienne dans le sang, dans l'âme, qui sais tout Molière par coeur! car je l'ai appris en cachette; j'ai acheté la plus petite édition,

et je cache le livre dans mon fichu quand ma mère entre. Oh! c'est moi qui ai besoin de consolations: écris-moi souvent, longuement; révèle-moi tout le théâtre, explique-moi tout, emmène-moi derrière le rideau, au fond des coulisses: que je sois initiée à tous ces mystères si poétiques, si pleins de charmes pour nous autres bourgeois! Que j'entende parler ces acteurs, ces auteurs, ces hommes qui ont le privilége d'émouvoir les masses, qui règnent sur les esprits! Ils ne doivent pas parler comme d'autres, ces hommes-là! Mon Dieu, que tu es heureuse! Que dirais-tu, si, comme moi, on te sevrait de tout ce que tu aimes, de tout ce qui est grand et beau; s'il faillait te cacher pour pleurer avec la pauvre *Iphigénie*; si tu n'avais que le matin, au lever du jour, avant le réveil de ta mère, pour lire ces beaux vers de Racine; si l'on ne te menait au spectacle qu'une fois par an; si l'on te faisait apprendre la musique, la danse, le dessin, tout cela pour amuser froidement quelques vieux habitués du salon maternel? Là, vois-tu, ni applaudissemens, ni pleurs, ni trépignemens; c'est un compliment fade, une félicitation à froid! mais il n'y a que le public payant qui s'emporte et se passionne, qui applaudisse à vous faire venir les larmes aux yeux, et tout le sang au coeur! Oh! la scène! la scène! Changeons, si tu veux. Sois Jenny, je serai Rose: veux-tu? Je te demanderai un peu: c'est bien la peine d'avoir pâli sur mes livres de solfége et sur mes tableaux; d'avoir étudié long-tems, d'avoir travaillé avec tant de patience et d'exaltation; d'avoir eu les leçons de Hertz et de Redouté, pour faire de la musique à des sourds, ou de la couleur à des aveugles!

Que me parles-tu d'un mari, d'enfans! Si tu voyais dans le monde ce que sont les maris; la plupart, absorbés par leurs intérêts et leurs affaires, s'occupent moins encore de leurs femmes que de celles des autres! A toi, heureuse cousine, la haine des femmes et l'amour des hommes! Mariée, au contraire, tu aurais le déplaisir, dans ta loge, dont tu me vantes la douce obscurité, d'entendre ton mari applaudir une autre femme, l'admirer des pieds à la tête! Et cette autre femme, c'est l'actrice, la femme de tout le monde, dont tout le monde s'inquiète, qui est aimée et fêtée, qui a, dans les journaux, ses bulletins de voyage et de santé comme un prince: le beau métier! et c'est le tien; et tu te plains, et tu parles de mari jaloux et injuste, de ménage, d'enfans, de chemises à ranger! que sais-je! tu es folle, ma chère. Ton bonheur t'a fait perdre la tête! Voilà ma mère qui entre dans ma chambre; je jette mon mouchoir sur ma lettre pour la cacher, risque à tout effacer: mais si elle voyait ce que je t'écris, je serais morte! Bientôt viendra l'heure du salon. Il me faudra me poser fille nubile, m'habiller avec recherche, me tirer à quatre épingles, être bien raide et bien froide, bien élevée, c'est à dire baisser les yeux, fermer la bouche, clore les oreilles, c'est à-dire n'avoir pas la permission de ses sens! être ennuyeuse autant qu'ennuyée; faire dignement les honneurs de la maison! Tant pis! je ne suis pas née pour ce genre-là! Pourquoi suis-je la fille d'une actrice? Il ne faut pas être si près du feu quand on ne veut pas brûler: je vais tout te révéler; ma mère n'en saura rien: ma mère, qui aime beaucoup sa fille et beaucoup la fortune, m'a dit

plus d'une fois en confidence: Je te mettrais bien au théâtre, mais le métier est perdu; la révolution de juillet a tout gâté. Le bon tems est passé pour les actrices surtout; le tems des grands seigneurs, des maréchaux de l'empire, et des calèches. A présent, il n'y a plus de calèche pour nous; les grands seigneurs sont morts, les maréchaux sont vieux. Il n'y a plus que des banquiers, et les banquiers épousent les femmes, et ne les entretiennent pas! Les banquiers sont funestes à l'art dramatique: ils ont des épouses, et non des maîtresses! Il n'y a donc pas d'autre avenir pour nous, toujours selon ma mère, que d'être la femme d'un banquier, faute de mieux. Alors il faut renoncer au théâtre, il faut se faire bonne bourgeoise; il faut savoir ce que c'est qu'une lessive, et un pot-au-feu! Alors il faut composer son maintien, prendre un air sage et réservé, ne pas rire quand les hommes rient; ne parler que lorsqu'on interroge, mais non toutes les fois qu'on interroge; être enfin un modèle de réserve et de dignité, à faire perdre la raison à un négociant de la place des Victoires; à figurer admirablement au comptoir d'un change de monnaies, dans la boutique d'un orfèvre, ou à la tête d'un grand magasin de confiance, à prix fixe. Voilà pourtant ce qui m'arrive. Un papillon doré s'est déjà pris, ma chère, à l'éclat de toutes ces qualités! M. Jules C***, marchand quincaillier en gros, est reçu chez ma mère tous les soirs: il est stupide comme un quincaillier en gros; il me sourit toujours, parce qu'il prétend avoir des dents blanches; il met peu de gants, quoiqu'il ait les mains rouges; il parle toujours de la tenue des livres,

du compte courant, de la prime, de ses commis, de ses débiteurs! Il est insupportable! Voilà pourtant l'homme qui probablement me fera quitter mon nom pour le sien! Voilà l'homme pour qui Dieu m'a fait une âme, pour qui je suis belle et jeune, pour qui je lis couramment Mozart et Beethoven; j'aurai appris Corneille, tout Shakspeare, tout Schiller, et l'admirable *Faust*, de Goëthe, cette tragédie qui résume si fortement l'inquiétude et la curiosité humaine, pour aller tenir des registres en partie double, pour écrire le *doit* et l'*avoir*, balancer la recette et la dépense, et tenir un fonds de quincaillerie! Non! ma mère dira, fera tout ce qu'elle voudra, je me révolterai, j'irais te retrouver! je m'engagerai à ton théâtre. Tu me donneras des leçons, n'est-ce pas? N'aie pas peur; je profiterai, je serai bientôt en état de débuter; j'ai une mémoire excellente, à force de l'excercer le matin dans ma chambre. J'ai de la bonne volonté, des dispositions. Je m'entends dire tous les jours au salon que je suis jolie. Mais le public payant est plus difficile. N'importe, je travaillerai tant et tant, qu'il faudra bien que je réussisse. Donne-moi des conseils, écris-moi comment il faut faire pour étudier; dis-moi les principes que tu as appris de tes maîtres de déclamation; je suis résolue à ne pas être quincaillière, vois-tu; je t'en prie, une lettre longue, bien longue, à ton amie et cousine.

JENNY.

MLLE ROSE A MLLE JENNY.

Paris, 10 Juin.

Ma chère cousine,

Il faut que je te raconte toute mon existence, pour te faire adorer la tienne. Il faut que je te fasse voir le théâtre à nu, dépouillé de ses prestiges, de ses décors et de ses illusions, pour que tu le prennes en horreur avec ses femmes fardées, ses cartons peints, ses hommes laids et flétris, au teint hâve, aux yeux brûlés par la rampe.

Le matin, ma mère me fait lever de bonne heure; alors on m'enferme dans une chambre où se trouvent une chaise, une table, et une psyché, le meuble indispensable de l'actrice. On m'enferme là avec une tasse de café et un Molières, et puis, mange si tu veux, mais apprends tant que tu peux, car à dix heures viendra le professeur de déclamation qui fera réciter, qui fera lever les bras, qui fera marcher, qui fera poser la tête, qui me mettra à la torture pendant une heure. Lorsque j'aurai été bien serinée, lorsque j'aurai appris comme un perroquet toutes les inflexions du maître, que j'aurai imité tous ses gestes comme un singe, que j'aurai observé comme lui la cadence du vers, le sens de la phrase, la ponctuation, le repos; que j'aurai pris haleine où il aura pris haleine, que j'aurai couru où il aura couru; enfin, quand je serai un calque ridicule et faux, sans idées, sans inspiration à moi, que je serai montée comme une horloge qui doit tourner pendant soixante minutes comme toutes les hor-

loges, alors viendra la répétition au théâtre. Je me mets un châle sur les reins et je vais avec ma mère à ce maudit théâtre infect; là, j'entends les plaisanteries les plus grossières sur les mères d'actrices; les complimens sur ma beauté à me faire rougir, même quand j'aurais du fard! Là, il se passe des choses étranges, inouïes, que je vais te dire, puisque tu me demandes, dans ta dernière lettre, des avis et des renseignemens sur les acteurs et les auteurs, sur *ces grands hommes qui ont le privilège d'émouvoir les masses;* écoute bien. Si l'auteur est peu célèbre encore, il paraît humble et rampant; il a une tabatière, et offre du tabac aux acteurs. Il les reprend quand ils font des fautes, mais d'un air si contrit, qu'on dirait que c'est lui qui a fait la faute. Si au contraire, il est déjà connu par plusieurs succès d'argent, oh alors, il est fier et despote; les acteurs tiennent la tabatière alors et lui offrent la prise à leur tour! ils lui demandent servilement des rôles, et lui demandent même des conseils, entends-tu bien? Faut-il qu'ils se fassent violence! Entre eux, les auteurs se déchirent; les acteurs se dévorent. Dans ce monde-là, ils sont tous jaloux, plus que des femmes qui n'ont que cela à faire, des sultanes par exemple. Tu me parles de poésie, d'illusion, d'art: l'art est une chimère; la poésie n'existe pas, l'illusion serait un ridicule. C'est le trafic le plus prosaïque, le plus positif, et le plus ignoble. Les auteurs se volent entre eux, ils se vendent des idées; ils s'associent; les acteurs s'achètent des rôles: j'en ai entendu un qui disait à l'autre: Tu as de beaux vers dans ton rôle, vends-moi les..... et les vers étaient vendus. Et il fallait que,

bon gré mal gré, le pauvre auteur trouvât moyen de les enchâsser au rôle de l'acheteur; parce que le vendeur ne les voulait pas apprendre, parce qu'il prétendait que ces vers le gênaient, lui coupaient la respiration! J'en ai entendu un autre forcer l'auteur à retrancher les derniers vers de son rôle, parce que les vers étaient de rime féminine, et que l'acteur ne voulait pas sortir sur une finale en *e* muet, et qu'il voulait sortir bruyamment par la rime masculine. Enfin, j'ai vu les tripotages les plus honteux, les plus ridicules; oh! cette vie de trouble et de querelles n'a pas assez de compensation pour être préférée à la paix d'intérieur, aux joies tranquilles de la vie domestique.

Après la répétition, je rentre dans ma chambre étudier encore! alors on me fait essayer ma robe de théâtre, pour m'y habituer, pour m'apprendre à marcher avec, et à ne pas marcher sur la queue; pour que je n'aie pas l'air gauche et neuf dans mes atours de reine. Si tu me voyais ainsi vêtue, toute de velours de la tête aux pieds, avançant, reculant, faisant des mines et des gestes devant l'immense psyché, tu rirais de ta pauvre cousine. Et ta pauvre cousine pleure, emprisonnée dans son royal corsage; apprenant à saluer, à sourire, à s'indigner, à s'évanouir, à embrasser, à parler sans montrer les dents; car tu sais, malheureusement, que je n'ai pas les dents belles! Ah! oui, je déchirerais mes rôles, je jetterais les livres par la fenêtre, je briserais la psyché, quand je suis seule, enfermée dans cette chambre, en tête-à-tête éternel avec Pyrrhus, ou Oreste, ou Pylade! Que je m'ennuie! Et je n'ai rien pour me distraire dans cette maudite chambre, rien

de ce qui fait le charme d'un appartement de jeune fille.... Des romans, des pinceaux, des aiguilles à broder! Tout cela m'empêcherait de travailler.

22 juin.

Voilà plusieurs répétitions qui ne servent qu'à me mettre en colère. Tu vas voir. Tu sais que l'odeur des fleurs me fait mal. Eh bien! l'actrice qui joue avec moi, et qui, dit-on, est jalouse de ma jeunesse, ne manque jamais d'apporter en scène ces énormes bouquets dans lesquels le seringat domine, de façon que je ne peux l'approcher, ni jouer avec elle, et les répétitions n'ont pas lieu; pourtant elles seraient nécessaires, car le tems presse. Je débute après demain! Depuis long-tems ma robe est prête! c'est ma robe nuptiale, car je vais aller me marier, mais à un mari bien autrement fantasque que ton quincaillier! si tu songeais combien c'est un mari quinteux, inégale, brutal, bizarre, volontaire, jaloux de son pouvoir, et difficile à contenter! Je tremble de paraître devant ce public inexorable, qui a tant de goûts, blancs et noirs, dont les volontés sont si mobiles et si contradictoires! moi qui aurais voulu être la femme d'un seul homme, moi qui l'aurais tant aimé, qui aurais élevé mes enfans moi-même avec tant de soin et d'amour! Ah! personne que moi ne les eût allaités, personne que moi ne les eût habillés, lavés, soignés, mes enfans! et je n'en aurai pas! ou, si j'en ai, il faudra m'en séparer, les donner à nourrir à des mercenaires; car le théâtre me réclamera chaque soir avec ses cruelles exigences qui ne vous

tiennent compte ni de l'amour maternel, ni de vos joies, ni même de votre deuil. Votre nom est sur l'affiche, il faut paraître. Mais vous voulez bercer vos enfans, vous voulez les veiller s'ils sont malades, les pleurer s'ils meurent: une autre fois! car le public vous attend, le public vous appelle; mettez votre joie ou vos larmes où vous voudrez. Le public a pris ses billets au bureau.

Je ne t'écrirai plus qu'après mon début, ma chère Jenny, et je crains bien que tu ne reçoives plus jamais de lettres de ta cousine Rose. Je crains de tomber malade! je crains de ne pouvoir supporter la terrible secousse du début; je crains que toutes ces émotions fortes ne détruisent ma santé après avoir détruit tout mon bonheur. Adieu, ma chère cousine, c'est peut-être la dernière lettre que je t'écris.

Adieu. ROSE D***.

MLLE JENNY A MLLE ROSE.

24 juin.

Rose, d'où vient donc ce désespoir, ces pressentimens si tristes, mon Dieu! Du courage, le public ne te mangera pas; le public est bon enfant; il te trouvera charmante et applaudira! Tu m'as peint le monde artiste sous un jour bien défavorable; mais avoue que le trait est chargé; et puis d'ailleurs, que de compensations! que de récompenses! Qu'importe ce qui se passe derrière la toile? qu'importe ce qui se fait dans le jour? l'artiste ne vit que le soir, de sept heures à minuit, devant le public, quand

le lustre brille de toutes ses étoiles; quand les loges sont pleines, quand l'orchestre éclate; quand les femmes pénétrées, et respirant à peine, agitent leurs mouchoirs, en s'essuyant les yeux; quand les hommes battent des mains et jettent des couronnes de fleurs; quand la foule enivrée t'envoie de toutes parts mille acclamations et mille baisers! La coulisse est oubliée, n'est-ce pas? les décors de carton s'agrandissent et se solidifient; on ne pense plus aux taches d'huile, aux propos des jaloux; on ne sent plus le seringat de la rivale. Alors tout le public est à toi, corps et âme; tu l'animes, tu le domines, tu en fais ce que tu veux; il est à tes pieds, haletant, hurlant, prêt à rire ou à pleurer, ton amant, ton esclave! O femme heureuse, femme idolâtrée! dans ces communs transports, tous les coeurs s'élèveront vers toi, et tu ne seras soumise à aucun d'eux, et tu n'auras juré fidélité à aucun; et tu ne t'es engagée à personne pour la vie; et l'existence est un droit que tu n'as aliéné au profit de personne, et tu es libre autant qu'un homme. Rose, sois donc heureuse! comprends donc un peu ce que c'est que le bonheur! on ne le trouve pas avec un mari quelquefois sans intelligence, à coup sûr sans amour. Dis-moi quel homme à lui seul a autant de passion que la foule, autant d'ivresse qu'un parterre, autant d'amour que tout un peuple, autant de transports et d'embrassemens que la multitude; trouve-le celui-là si tu peux, et sois sa femme!

Tu trouveras, comme moi, quelque quincaillier, quelque bonnetier, quelque propriétaire ayant un domaine en Beauce, ou une maison dans la rue Montmartre; tu lui sacrifieras plei-

nement toute ta liberté, tes sympathies, tes goûts les plus chers, et il ne t'en aura aucune reconnaissance! il s'imaginera avoir payé tout cela en te donnant sa fortune et son nom!

Moi aussi je vais débuter dans le triste emploi des femmes mariées. Car décidément j'épouse M. Jules dans huit jours. Je t'invite à mes noces, comme tu m'invites à t'aller voir au théâtre; et tu ne seras pas plus timide, pas plus ennuyée que moi! La corbeille de noces m'a été apportée par le futur hier soir. Il m'a fallu savoir combien les bijoux avaient coûté, dans quel magasin on les avait achetés, pourquoi ils avaient telle forme plutôt que telle autre. Puis, on me les a essayées toutes ces parures! j'avais l'air d'un devant de boutique de joaillier, d'un étalage du Quai des Orfèvres! Puis il a fallu faire des visites de famille; je dîne en ville presque tous les jours, chez les grands parens; je fais connaissance avec les gens de mon *prétendu*. Tu comprends combien je dois être enrouée à force de chanter! car chaque famille veut une romance, chaque dîner une cavatine! Si tu les entendais parler musique, littérature, beaux-arts, tous ces quincailliers, bonnetiers, rentiers, c'est à mourir de rire quand on n'en meurt pas d'ennui. C'est ce dernier parti que je prendrai. Je ne pourrai jamais m'habituer à vivre dans ce monde-là. Tout en eux me choque et me blesse, même leur honnêteté. Le chagrin me ronge; je ne me sens pas la force de consentir à cette complète immolation! Encourage-moi, je t'en prie, ne m'abandonne point, ma chère Rose, je suis souffrante, très souffrante. Ma santé s'altère au milieu de toutes ces contrariétés; je suis

obligée de sourire à des êtres qui me dégoûtent; de faire bon visage, de paraître gaie, aimable, quand j'ai envie de pleurer, quand les larmes me sortent des yeux! Je n'y tiendrai jamais! Oh! mon Dieu! vivre jusqu'à la fin dans une boutique, la femme de M. Jules, marchand quincaillier; aller tous les dimanches d'hiver dîner chez son papa, qui a une toux de quatre-vingts ans; aller tous les dimanches d'été à Montmorenci! bien sûr j'en mourrai. Adieu. Réjouis-toi de ton sort en connaissant le mien.

JENNY D***.

ROSE A JENNY.

1er août 1832.

Pardonne-moi, chère cousine, d'être restée si long-tems sans t'écrire. Je ne t'ai pas oubliée. Mais les embarras de mon début m'ont empêchée de causer plus tôt avec toi. Es-tu heureuse, dis-moi, maintenant? Je commence, moi, à m'habituer à ma nouvelle position. Mon Dieu, le public n'est pas si méchant qu'on pense! Il ne m'a pas mangée, comme tu me le disais. J'ai débuté, et débuté avec succès. J'ai vaincu la grande difficulté; j'ai fait le premier pas. J'éprouve moins de répugnance maintenant pour le théâtre, même pour l'odeur du seringat; je m'accoutume à mon métier et à ses inconvéniens; je commence à mieux comprendre tous ses avantages; enfin je suis guérie de cette maladie d'ennui et de désespoir qui m'avait prise au coeur le jour de ma dernière répétition, la

veille de mon début; il faut bien que la joie soit moins bavarde que la peine; car, après t'avoir dit que je t'aime, je ne trouve plus rien à te dire maintenant.

Ta cousine Rose.

JENNY A ROSE.

4 août 1832.

J'ai reçu ta dernière lettre avec plaisir, car tu m'apprends que tu es heureuse! Eh bien, je suis heureuse aussi, moi, à te parler franchement. Je t'écris au comptoir avec une lettre qui a en tête: Maison *Jules D*** et Compagnie.* Je t'avoue que j'avais craint de ne pas m'habituer si vite à la vie bourgeoise. Je ne regrette rien. Mon mari s'occupe peu de moi: aussi, je suis libre et maîtresse dans la maison! je vais, je viens, je tourne, je range. Sais-tu que je fais déjà très-bien une chemise, et que je m'occupe à présent, je te dis cela en confidence, de faire un petit trousseau. J'aime mon mari. Je l'aimerai davantage lorsque ce petit trousseau servira. Je compte les mois; il y en a encore sept à passer! Je te retiens pour être marraine, toi, la première tragique du théâtre, avec le frère de Jules, qui fait le commerce des cuirs, et qui sera le parrain. Je suis forcée de m'arrêter là, car on m'appelle au magasin. Au revoir, ma charmante cousine, viens dîner un soir avec nous, et apporte nous un billet de spectacle.

Ton amie et cousine Jenny.

Ainsi, par ces lettres que le hasard nous a fait tomber entre les mains, et que nous avons l'indiscrétion de publier, vous voyez que mademoiselle Rose avait fini par ne plus penser aux maris, aux enfans, à tout le bonheur de la vie privée; que mademoiselle Jenny avait oublié Racine, Molière, et toutes les émotions de la vie dramatique. Ce qui prouve la force de l'habitude, la malléabilité de notre nature, toutes choses qui n'ont pas besoin d'être prouvées; ce qui prouve enfin qu'on peut se faire à toutes les positions sociales, s'accommoder à toutes les circonstances, s'arranger des moeurs bourgeoises, ou de la vie d'artiste; puisque, des deux femmes les plus opposées de caractère, l'une, si prosaïquement organisée, s'habitue à l'art; et l'autre, si poétique et si hostile au code civil, s'habitue même au mariage!

Jules MAYRET [1].

Spa, ce 10 septembre 1832.

---

[1] M. Jules Mayret, qui a bien voulu nous faire part de ces lettres, dont il possède l'original, est l'exécuteur testamentaire de M. Paul Robert, dont nous avons annoncé les Mémoires.

(Note de l'Éditeur.)

L'HOTEL CARNAVALET.

Le sixième personnage, qui n'avait encore rien dit, se leva et se mit aussi à raconter son histoire.

Candide.

Au fond du Marais, à deux pas de la place Royale, est encore la maison qui fut habitée si long-tems par madame de Sévigné. On l'aperçoit à l'angle de la rue Culture-Sainte-Catherine, ou de la Couture-de-Sainte-Catherine, comme on disait autrefois. Cette culture ou terrain cultivé appartenait aux religieux de Sainte-Catherine; ce qui n'empêchait pas les courtisanes d'y demeurer; car à ce même coin de rue logeait, du tems de Charles VI, la belle Juive, dont son frère, le duc d'Orléans, était si épris, et à la porte de laquelle fut assassiné le connétable de Clisson, meurtre fameux, si curieusement conté par nos historiens, qu'il semble qu'on y assiste. On le voit passer, par

une nuit sombre, ce grand connétable, armé seulement d'un petit coutelas, et longeant au trot de son bon cheval cette étroite rue déserte. On est caché avec les assassins sous l'auvent du boulanger, où ils l'attendirent; on entend le bruit de la lourde chute du cheval percé de trois grands coups d'estramaçon, le bruit de la chute du connétable, dont la tête va frapper contre une porte qu'elle fait ouvrir; ses plaintes, ses gémissemens, les pas des assassins qui s'enfuient, puis le silence. Puis les cris des bourgeois accourant avec des flambeaux, pieds nus, sans chaperon, et le roi qu'on a réveillé comme il allait se mettre en sa couche, à qui on a annoncé la mort de son bon connétable, et qui, au lieu de refermer le rideau et de se rendormir comme fit l'évêque de Châlons en apprenant la mort de M. de Turenne, se couvre d'une houppelande, *se fait bouter ses souliers ès pieds*, et accourt à l'endroit où on disait que son bon connétable venait d'être occis. Lisez l'histoire du connétable de Clisson, elle est bien belle.

A deux portes de là, deux siècles plus tard, une autre maison de courtisane s'ouvrit au petit jour, et un homme en sortit le manteau sur le nez, et tirant le long des murailles. La maison était bien connue: c'était celle de la belle Romaine, la fille de joie la plus renommée du tems de Henri II; l'homme, bien connu aussi; il se nommait Charles de Lorraine, duc de Guise, cardinal, archevêque; l'homme le plus hardi, le plus éloquent et le plus vicieux de son tems. Sa compagnie des gardes qui ne le quittait jamais, même à l'autel, où elle mêlait l'odeur de la poudre à canon et de la mèche

au parfum de l'encens, n'était dispensée de le suivre qu'en de semblables lieux. Il s'en trouva mal; car il faillit subir le sort du connétable et laisser sa dépouille sacrée dans cette rue dangereuse, où il eut toutes les peines du monde à échapper aux rufiens qui l'attendaient, et à gagner son bel hôtel de Cluny gardé par trois cents hallebardes.

En ce même tems, peut-être la veille de ce jour, dans cette même rue, un nommé Jean Goujon, debout sur un échafaudage, était occupé à orner à sa manière, de quelques gentilles figures, le devant d'une maison qu'on venait de bâtir. C'était à l'hôtel Carnavalet que travaillait le bon sculpteur. Jean Goujon mourut comme mourait presque tout le monde dans son tems et avant lui, comme mouraient les connétables, les cardinaux, les hommes illustres et ceux qui passaient tard à travers la Culture de Sainte-Catherine. Il eut son coup d'arquebuse à la Saint-Barthélemy, ainsi que bien d'autres hérétiques. Le lendemain de la grande nuit, Jean Goujon s'en alla, comme de coutume, à son échafaudage du vieux Louvre, où il venait de terminer sa belle salle des cariatides: l'artiste prit son ciseau et se mit à travailler paisiblement au fronton extérieur, à deux pas de la fenêtre du bon roi Charles IX, à deux pas de la rivière toute teinte du sang des protestans. Il achevait de sculpter sur les murs rougis, et encore humides de la veille, ses riantes et légères nymphes, ses gracieuses figures d'enfans et de sylphes, sans se laisser troubler par le bruit des coups de pistolet et d'arquebuse, par les cris et les hurlemens qui retentissaient partout sur les pas des assassins;

car il disait que l'art doit préserver la croyance, et que lui, protestant, qui n'avait pas hésité, par amour pour ce bel art chéri, à tracer le triomphe du saint sacrement sur la croix des Innocens, ne devait rien avoir à craindre de l'épée des catholiques. Le pauvre sculpteur ignorait que l'éloquence n'avait pas préservé Ramus dans son collége de Presles, dont le fanatisme avait brisé les portes, et que la science n'avait sauvé Ambroise Paré que grâce à la honteuse maladie de Charles IX. Comme tous les grands artistes, Jean Goujon n'entendait rien aux affaires de son siècle; une balle d'arquebuse qui lui fracassa les reins vint lui apprendre qu'il l'avait méconnu. Le Phidias français tomba au pied de son échafaud: peut-être expira-t-il victime de quelque détestable jalousie; peut-être un sculpteur obscur et envieux guida-t-il le bras du meurtrier, comme Jacques Charpentier avait guidé les assassins du pays latin jusqu'au grenier et au lit de paille de Ramus. N'importe! il périt devant son ouvrage et sa gloire, et la reine, suivie de ses femmes, put venir aussi parcourir son corps avec une impudique curiosité, et s'assurer si Jean Goujon, qui avait toutes les qualités du génie, possédait aussi toutes les puissances de l'homme! Puis, tout fut dit: ses amis chéris, ses élèves, Germain Pilon, Pierre Lescot, Bullant, passant par là, versèrent quelques larmes sur le cadavre de leur maître; mais le courage leur manqua pour lui creuser un marbre. Le restaurateur de la sculpture en France ne trouva pas un ciseau ami pour graver son grand nom sur une pierre, et son épitaphe ne fut tracée que sur le registre des dépenses de la ville, avec

celle des douze cents victimes qu'on tira de la rivière, et, pour lesquelles on inscrivit dans ce livre une quittance de vingt écus comptés aux fossoyeurs qui les ensevelirent. — Heureusement, Jean Goujon avait achevé les frises de l'hôtel Carnavalet, immortalisé Diane de Poitiers par ses merveilleuses sculptures du château d'Anet, couvert de bas-reliefs la tribune de la salle des Suisses, la porte Saint-Antoine, et orné la fontaine des Innocens de ses cinq naïves et délicieuses naïades. Ne demandez pas ce que devint l'hôtel Carnavalet après la mort de Jean Goujon! L'hôtel Carnavalet ne réveille en moi que deux idées: le souvenir de Jean Goujon et celui de madame de Sévigné; le réveil des arts sous le règne de Henri II, et le goût spirituel et fin de la cour de Louis XIV.

Un jour que vous n'aurez rien à faire, dirigez vos pas vers les grands boulevarts déserts du quartier Saint-Antoine, vous suivrez la rue des Minimes, vous passerez devant le cloître de ces capucins qui s'intitulaient *Minimi*, les plus petits de tous. Ce cloître, jadis si fameux par sa messe, rendez-vous de toute la noblesse d'épée, et de robe, de toute la livrée de tout le luxe, de tout l'orgueil, du tems, est devenu une caserne. Un garde municipal couche et fume sur la place où madame de Sévigné venait s'agenouiller, chaque jour, et prier délicieusement pour sa fille, à haute voix, afin qu'on pût l'entendre. Tout est flétri en ce lieu, passez; vous n'irez pas plus loin que l'angle de la rue voisine; là, vous serez arrêté involontairement par les figures de Jean Goujon.

La porte est largement cintrée et surmontée d'une femme légère, à la robe flottante et dia-

phane comme les naïades de Jean Goujon, élégante, riante et svelte comme toutes ses figures, debout sur un seul pied, et ce pied appuyé snr un joli masque. Au-dessous du masque, qui faisait partie, je le suppose, des armes parlantes des Carnavalet, est un écusson mutilé par le marteau, où se trouvaient sans doute les armoiries noires et blanches des Sévigné, et les quatre croix des Rabutin dont le comte de Bussy était si jaloux et si fier. Des lions, des victoires, des boucliers romains et des renommées s'étendent en longs bas-reliefs de chaque côté de la porte, qu'un artiste de mauvais goût, du tems de Louis XIV, a travaillée en rocailles, en *bossages vermiculés*, ainsi que disent les architectes en termes non moins barbares que la chose. C'est un bel ornement que le bossage! Il produit un effet admirable sur la porte Saint-Martin, où Desjardins a étalé ses vermicelles de pierre tout autour de Louis XIV, armé de la massue d'Hercule et couvert de la perruque de Cassandre; le bossage est bien à sa place sur cet arc de triomphe, qui semble avoir été élevé par les Sicambres au grand Attila, au retour du sac de quelque noble cité romaine; mais jeté près des sculptures de Jean Goujon, le bossage, tout ingénieux qu'il soit, est un odieux sacrilége.

Il y a quelque chose de si doux, de si terne, de si placide dans les traits des habitans de cette partie du Marais, qu'ils ne semblent pas appartenir à la génération de ce siècle. En franchissant une des deux petites portes de l'hôtel Carnavalet, je me trouvai en présence d'une de ces figures, celle du portier nommément. Tout ajoutait à l'illusion; la maison, qui est

aujourd'hui une pension autorisée par l'Université, comme dit l'affiche, était déserte. C'était le tems des vacances; le maître, les écoliers, les valets, tout s'était échappé; le calme régnait dans cette vaste demeure, et de longs rideaux blancs, flottant au soleil, annonçaient seuls qu'elle n'était pas inhabitée. Un instant je fus tenté de demander à cette bonne figure du vieux tems, qui m'avait accueilli à la porte, si madame la marquise de Sévigné était chez elle, ou à Grignan, à sa terre des Rochers, ou à Bourbilly? Quelque chose me troubla bientôt dans ces illusions, c'était la voix d'un pauvre cuistre qui expliquait Quinte-Curce à deux ou trois enfans encore plus infortunés que lui. Je me souviens que jadis, dans mon collége, j'allais rarement en vacances, et c'était justement ce fatal Quinte-Curce qu'on me faisait traduire pendant ces jours de repos et de réjouissance. L'émotion que j'allais chercher en parcourant cette maison, fut remplacé par une autre émotion plus vive, mais je ne dirai pas plus agréable. Je ne m'attendais pas à trouver mon ennemi personnel, Quinte-Curce, établi sous l'alcôve de madame de Sévigné!

La cour est belle, la maison grande, tout ornée au dehors de ces belles figures de Jean-Goujon, gâtées partout par les artistes du grand siècle. Un gracieux fronton s'élève dans la cour derrière la porte, il est surmonté d'une galerie que couronnait jadis une terrasse; mais sur cette terrasse on a bâti un toit et des greniers, comme sur les frises du grand sculpteur de Henri II, on a jeté de lourdes figures des mois, surmontées des signes du zodiaque. Au dedans, tout a disparu. Les dorures, les pan-

neaux, les boiseries, rien n'est resté. Hélas! telle que se trouve maintenant cette maison, Boileau y serait bien à l'aise. Pas le plus petit feston, pas la moindre astragale! On monte un grand escalier qui n'a même plus sa rampe gothique, et l'on parcourt à perte de vue des dortoirs blancs, peints à la chaux qui a mangé jusqu'au moindre souvenir. Enfin, après avoir traversé ces longues distributions monacales, qui ne vous permettent de reconnaître ni un appartement, ni un salon; au moment de sortir et de m'en aller, très-fâché de ma visite, le bon pédagogue, qui avait bien voulu quitter son Quinte-Curce et ses marmots pour me conduire, me dit négligemment sur le seuil de l'antichambre: »Il y a encore un petit cabinet de ce côté. Vous plaît-il le voir?» — J'allai au cabinet. Jugez de ma joie! dans le cabinet, je trouvai madame de Sévigné tout entière.

D'abord, le cabinet est petit et carré; il a deux doubles croisées encaissées, bien conservées, avec de lourds balcons en fer dignement travaillés et chargés de ces bons ornemens qui disent toute une époque. Les peintures, les sculptures en bois, les corniches manquent comme partout; mais une petite vieille cheminée de marbre s'est conservée intacte, et dès qu'on se met aux fenêtres, il semble qu'on voie tout le mouvement et qu'on entende tous les bavardages du tems. De l'une de ces fenêtres, votre regard plonge dans le grand jardin de l'hôtel de Lamoignon, avec ses débris de statues, de vases et ses restes de cascades. De la fenêtre d'une maison construite sous Henri II, vous examinez à loisir un hôtel bâti sous François Ier, et qu'on essaya, comme la maison

où vous êtes, mais vainement, de terminer sous Louis XIV. C'est qu'il faut vous dire que l'hôtel Carnavalet est inachevé, outre que par ses deux styles il est informe. On voit bien qu'on a tenté de tems en tems de pousser plus loin ce grand édifice. Un oeil attentif y marquerait les dates. — Voilà une aile qui a été bâtie par madame de Sévigné avec la succession du bon abbé de Coulanges; une autre commencée avec celle de l'évêque de Châlons: mais bientôt il a fallu s'arrêter; le lansquenet et la dot de madame de Grignan ont empêché d'élever davantage cette façade: puis sont venues les dissipations et les campagnes du jeune baron; la Champmêlé a mangé tout ce qui manque à ce premier étage, et le second a été employé à faire les équipages du beau guidon, lorsqu'il s'en alla montrer sa valeur en Candie. Véritable et bon gentilhomme que ce baron de Sévigné, qui n'avait que de nobles passions, la gloire, le jeu et les filles!

Ce n'est pas certainement un de ces goûts de grande famille qui a mis obstacle à l'achèvement de l'hôtel Lamoignon. Fléchier a comparé la famille des Lamoignon à ces larges fleuves qui, se séparant en nombreuses branches, se creusent de nouveaux lits, et s'étendent sur toutes les campagnes sans rien perdre de leur abondance et de la pureté de leurs ondes; comparaison aussi vraie qu'elle est noble et belle. Dans ces antiques maisons de magistrats, nul trouble, nul désordre, nul embarras, ne venaient déranger la sérénité des jours et le sommeil des nuits. On se léguait, de père en fils, une vie honorée, laborieuse et tranquille. Le président de Lamoignon succe-

dait au président de Lamoignon, comme le roi au roi; ce grand nom, ce personnage docte et grave, siégeait toujours sur les lis de la grand'-chambre, sous Henri II comme sous Henri IV, comme sous Louis XIV. A toute heure vous pouviez pénétrer dans son antique demeure; rien n'y changeait, pas même le maître. En tout tems le plaideur n'avait qu'à frapper à cette grande porte aux anneaux majestueux; dès l'aube du jour elle était ouverte à ceux qui demandaient justice; et, comme un grand orateur l'a dit sur la tombe du président Guillaume, on n'y essuyait jamais de mauvaises heures. Des laquais fiers et bien vêtus, mais sans insolence et sans luxe, étaient déjà debout, veillant à la porte du vaste cabinet où, à la lueur d'une lampe dont la clarté mourante combattait les premiers feux du matin, le maître lisait assidûment des recueils de jurisprudence et des mémoires, pénétrait dans les ennuyeux détails des procès, et se préparait de toute la force de ses lumières, de sa conscience et de sa raison, à rendre bonne et fidèle justice. Puis, le jour venu, selon le tems, selon les moeurs, l'austère chef de cette famille mettait le pied sur l'étrier de sa mule, ou montait dans son carrosse suivi de sa livrée grise, pour se rendre au tribunal, et y consacrer tout son tems au repos des citoyens, à la conservation de leur honneur et de leur fortune. Aux seuls jours des grandes fêtes, au tems des vacations, l'hôtel de Lamoignon, l'hôtel Daguesseau étaient fermés et déserts; les grands présidens s'en allaient dans leurs belles retraites, à Bâville, à Fresnes, se décharger du poids de leur dignité, sourire librement au milieu des leurs, s'adonner

sans contrainte aux plaisirs des champs, et terminer, pour se distraire les différens des villageois, après avoir apaisé les querelles des princes, des seigneurs et des grandes familles. Aussi quelle succession de grandeur et de richesses ; quelle transmission de bien-être et de prospérité ! Si grande qu'elle éclate encore au milieu des ruines de leurs habitations, et que de toutes ces pierres écroulées sortent les témoignages d'une fortune inouïe, et d'un éclat qui, pendant des siècles, ne s'est pas affaibli un moment !

De la fenêtre du cabinet de madame de Sévigné, vous apercevez ces grands arbres qu'une main industrieuse a cessé de contenir et d'émonder, et qui périssent par un excès de vie et de sève ; qui meurent comme notre génération, faute de règles et d'appui dans leur liberté ; de larges pans de murailles, de hautes croisées, d'immenses pavillons, une horloge muette et brisée, un écusson vide et rompu ; et, comme par une dérision amère du tems que semblait défier cette longue et heureuse lignée, il ne reste plus, çà et là, sur la façade, que des ornemens modernes inventés par quelque sculpteur facétieux. Un artiste du tems de Louis XIV, comme son style l'indique, employé par les Lamoignon a embellir cette maison, l'a décorée de mascarons bizarres formés par de maussades figures de robins dont le rabat et le manteau s'étendent en ailes de chauve-souris au-dessus de leurs têtes, et que des cornets d'épices, ingénieusement disposés, surmontent de deux longues cornes. Les artistes ont souvent exercé de la sorte leur verve satirique contre ceux qui les employaient, et l'on voit

ainsi, dans les vitraux de la chapelle des princes de Corbie, en Westphalie, les injures les plus obscènes et les moins équivoques contre ces grands dignitaires de l'église.

Je vous ai dit que ce cabinet a deux fenêtres. La seconde fenêtre ouvre sur le jardin de l'hôtel Carnavalet. Le jardin est maintenant une cour où les écoliers jouent à la toupie et à la corde, où jure, où se bat, où s'injurie cette florissante jeunesse. Il ne reste que deux grands sycomores qui ont été plantés par madame de Sévigné, m'a-t-on dit. Leurs larges feuilles, luisantes, sombres et découpées, s'échappent au dehors et ombragent la rue voisine, en formant un parasol de verdure au-dessus de la petite porte du jardin. Cette porte est fermée; les verroux, les gonds sont rouillés; jamais elle ne s'ouvre, cette porte inutile; la clef est peut-être restée dans le dernier juste-au-corps du baron de Sévigné; et, depuis, personne n'a songé à la réclamer ni à en faire usage. Que de fois le baron de Sévigné, quittant la rue des Tournelles, et s'esquivant de la maison de Ninon pour regagner furtivement la sienne, a dû rencontrer le président de Lamoignon, près de cette petite porte! Le joyeux et fringant gendarme-dauphin, pâle alors, débraillé et défait, ruiné par l'amour et par le jeu, sa perruque renversée, ses rubans chiffonnés et en désordre; tandis que le grave président portait sur ses traits toute la sérénité d'une nuit tranquille, et s'en allait, l'oeil vif et frais, l'habit de velours bien boutonné, à la matinale audience de sept heures. En vérité, l'immobilité de l'hôtel Lamoignon n'était rien près de cet enchantement de la rue des Tournelles, où rien

ne finissait non plus, où les générations passaient sans emporter une grâce à mademoiselle de Lenclos, sans lui laisser une ride! Vingt-cinq ans avant, la jeune Marie de Rabutin, fière de sa beauté et de sa fraîcheur, accourant du fond de sa province pour se jeter au milieu des plaisirs et des inquiétudes de la Fronde, avait vu son mari prendre le chemin de cette maison fatale, et dissiper sa vie et son avenir aux pieds de Ninon. — Qu'elle est dangereuse, cette Ninon! s'écrie, vingt-cinq ans plus tard, la jolie fille, changée en une femme spirituelle, la jeune femme jalouse de son mari, devenue une mère inquiète de son fils. Son fils a trouvé aussi le chemin de la rue des Tournelles; il y passe ses nuits et ses jours; sur le coussin où s'agenouillait son père, à son tour il est à genoux aux pieds de Ninon; ses lèvres s'attachent aussi sur ses mains encore douces, blanches et polies; et il a pris possession du lit de la belle Lenclos comme on entre dans son héritage. — Qu'elle est dangereuse, cette Ninon! aurait encore pu s'écrier madame de Sévigné vingt-cinq ans plus tard; car, cette fois, le petit-fils avait pris la place de l'aïeul et du père; la maison, le boudoir, le lit de la rue des Tournelles s'ouvraient encore pour un Sévigné; et l'éternelle Ninon, toujours voluptueuse, toujours attrayante et adorée, semblait défier cette race qui finissait, et se plaindre qu'elle n'eût pas une quatrième génération à jeter dans sa ruelle.

Si la pauvre madame de Sévigné avait pu, du moins, échapper aux confidences! Mais, quand elle avait passé la nuit à se désoler, à calculer combien il faudrait couper de ses beaux

chênes et de ses grands, marronniers de Bretagne, pour payer les pertes que faisait en ce moment son fils à la bassette, le baron venait gaîment la relancer dans ce cabinet, et lui contait sans pitié ses amours burlesques et ses joyeuses histoires nocturnes. — »Il me conte »toutes ses folies,» écrivait la mère; »je le »gronde, et je fais scrupule de les écouter, et »pourtant je les écoute.» — Elle entendait en effet des mots étranges pour l'oreille d'une mère! Aussi n'y put-elle tenir; elle écrit tout à sa fille. Les lettres sont curieuses: »Votre frère »est dans un grand embarras,» lui mande-t-elle; »la maladie de son âme est tombée sur son »corps, et ses maîtresses sont d'une manière à »ne pas supporter cette incommodité avec pa»tience: Dieu fait tout pour le mieux.» — L'intention pieuse de ce retour à Dieu, n'est-elle pas admirable de la part de la bonne mère! Elle continue toujours d'écouter son fils: »Le »baron est plaisant; il dit qu'il est comme le »bonhomme Éson; il veut se faire bouillir dans »une chaudière avec des herbes fines, pour se »ravigoter un peu. Il a de plus une petite »comédienne, et tous les Despréaux et les Ra»cine, et paie les soupers; enfin, c'est une »vraie diablerie.» — Le baron de Sévigné voyait assurément bien mauvaise compagnie; la Champmêlé, Ninon, Molière, Boileau, et Racine; des femmes galantes et des hommes de génie, deux espèces auxquelles n'a jamais pu pardonner le grand monde, et qu'il confond toujours dans son mépris. Encore les femmes de plaisir ont-elles un peu de contact avec les goûts et les idées de la société; aussi, quant à la comédienne et à Ninon, madame de Sévigné

ne s'en plaint jamais que gaîment; elle se sent involontairement un fond d'indulgence pour ces vices et ces entraînemens dont la nature l'a faite exempte. Ouvrez encore une de ses lettres à sa fille: »Le baron n'est pas guéri de »ce mal qui fait douter ses précieuses maîtres»ses de sa passion. Il me disait hier soir que, »pendant la semaine sainte, il avait éte si »épouvantablement dévergondé, qu'il lui avait »pris un dégoût de tout cela, qui lui faisait »bondir le coeur. Il n'osait y penser, il avait »envie de vomir; il lui semblait toujours voir »autour de lui des *panerées* de baisers, des pa»nerées de toutes sortes de choses en telle »abondance, qu'il en avait l'imagination frappée, »et ne pouvait pas regarder une femme... Il »me montra des lettres qu'il a retirées de cette »comédienne; je n'en ai jamais vu de si chau»des ni de si passionnées, il pleurait, il mou»rait; il croit tout cela quand il écrit, et s'en »moque un moment après: je vous dis qu'il »vaut son pesant d'or.» — Mais, qu'il s'agisse de Racine, de Boileau, des petits soupers littéraires, des innocentes débauches d'Auteuil, il n'y a pas de termes assez forts, de lamentations assez hautes pour déplorer ces grands désordres. La chose est bien simple et facile à concevoir: près de Ninon et de la comédienne, le baron ne risquait que sa personne, son corps, et sa santé; dans cette affaire, il n'aventurait que lui-même; au lieu que, vivant avec Racine et Boileau, disputant sur une règle d'Aristote et sur un vers d'Horace, il hasardait sa qualité et sa noblesse, et descendait de son rang de gentilhomme. Tout ceci n'avait pas besoin d'explication du tems de madame de Sévigné.

Tout le siècle de Louis XIV se trouve dans l'esprit, dans le caractère, jusque dans les traits de cette femme; le grand siècle qui commence, comme elle, dans les troubles de la Fronde, dans cette guerre de boue et de pots de chambre, avec la famine, les épigrammes, les intrigues de boudoir au milieu des camps, et une fin encore plus ridicule et plus futile que le commencement. Louis XIV qui plus tard devait fouler de ses bottes de chasse les tapis de velours du parlement et les déchirer de son éperon, fuyait alors sur un cheval maigre devant la puissance de ces robes noires, et courait jusqu'à Saint-Germain, poursuivi par les cavaliers de Bussy et par les sarcasmes de sa belle cousine, qui riaient de son pourpoint troué et de sa misère, sans prévoir qu'un jour les Indes n'auraient pas assez de diamans pour orner la casaque de ce prince sans titre, sans château et sans refuge; qu'il le ferait languir, lui, dans un misérable exil; et que pour la jeter pâmée d'admiration à ses genoux, il n'aurait qu'à danser un menuet avec elle.

Le roi grandit: il devient beau, fougueux, passionné; tout se range, tout obéit. Bussy s'en va expier ses satires dans une obscure terre, et madame de Sévigné, que Ménage, son précepteur, avait trouvée pétrie de dédains et de glace; dont le mari avait été forcé d'aller près de Ninon se réchauffer du froid de la couche conjugale; que Bussy, son cousin, avait trouvée si insensible; que le comte de Ludre n'avait pu toucher par sa courtoisie; devant qui Turenne avait senti expirer sa timide tendresse, se prend de la plus vive passion du monde pour Louis XIV! Peu s'en faut qu'elle

n'envie tout haut le sort de madame de Montespan; au moins prend-elle tout-à-fait le ton du siècle. Les rieurs avaient passé, mais non pas la licence. La duchesse de Mazarin qu'on voulait réunir à son mari, s'en allait crier à tue-tête à Versailles, comme du tems de la Fronde: Point de Mazarin! point de Mazarin! Quand passait une fille d'honneur assez décriée de madame Henriette d'Angleterre, la prude madame de Lafayette ne se gênait pas pour s'écrier qu'elle sentait la chair fraîche, et le reste était à l'avenant. Madame de Sévigné, si rigide autrefois, trouve tout au mieux dans la plus belle des cours: elle fait violence à son tempérament froid pour ne pas paraître trop guindée dans ce monde de jouissances et d'amours, et je crois que Bussy-Rabutin eût réussi près d'elle, s'il l'eût courtisée, comme il l'avait fait gauchement dix ans plus tôt; cette fois elle l'eût peut-être écouté pour se conformer au bon ton; elle se fût rendue, crainte de choquer les bienséances.

Versailles change. Madame Scarron s'établit, avec sa coiffe noire et son mantelet de veuve, sur le fauteuil où la radieuse Montespan étalait ces robes d'or sur or, brodées d'or, rebrochées d'or, que lui donnait Langlée. Le roi devient lourd, scrupuleux, dévot, rigide. Madame de Sévigné, sans le vouloir, toujours par cette influence qu'à son insu la cour exerçait sur elle, se fait rigide, scrupuleuse, dévote. Elle passe sa vie aux Minimes et aux sermons du P. Bourdaloue. L'admiration qu'elle avait pour les yeux du roi, pour la jambe du roi, elle la transporte tout entière au P. Bourdaloue. Elle n'a jamais rien entendu de plus

beau, dit-elle, de plus noble, de plus étonnant que le P. Bourdaloue! Elle prêche la dévotion à son fils et à sa fille: elle ne veut plus entendre parler ni de Ninon, ni de la Champmêlé; et cette femme qui fatigue chaque jour trois courriers de sa sensibilité et de sa tendresse, qui a mal à la poitrine de madame de Grignan, qui pleure aux coliques de sa chienne Marphise, exalte la révocation de l'édit de Nantes, montre la joie d'un inquisiteur dans un auto-da-fé, et applaudit aux dragonnades!

C'est pourtant cette même femme qui gardait noblement fidélité à ses amis les jansénistes dans le malheur, et qui posait la première pierre d'une succursale de Port-Royal, le jour où madame de Maintenon faisait signer la destruction de Port-Royal à Louis XIV! Déjà cette femme s'était attachée seule, avec l'innocent La Fontaine, à la mauvaise fortune de Fouquet; elle avait passé des journées entières, le visage couvert de son masque, sur un toit voisin de l'Arsenal, pour voir passer le surintendant, gardé par cinquante mousquetaires; et quand elle avait obtenu de son pauvre ami un signe de la main et un triste sourire, ses jambes tremblaient, et le coeur lui battait si vite qu'elle avait peine à lui répondre. Après cela, évertuez-vous, disputez, écrivez des volumes pour savoir si madame de Sévigné a aimé ou si elle n'a pas aimé sa fille: comme s'il était possible de savoir ce qui a passé dans le coeur d'une femme, — surtout d'une femme d'esprit!

Madame de Sévigné avait dit, en parlant de madame de Coulanges, que l'esprit est une dignité en France, on peut en dire autant de sa tendresse pour sa fille. C'est une position

qu'elle avait prise et qui lui rapportait les honneurs et les distinctions des positions les plus éminentes. Aussi quelle publicité dans cette tendresse maternelle! A la cour, à la ville, on se passe les lettres de madame de Sévigné à sa fille, comme les nouvelles à la main. Sa fille se marie. Elle se jette aux genoux de son gendre: — »Monsieur le comte, au nom du »ciel, ménagez ma fille! vous m'en répondez »sur votre tête, monsieur le comte!» Sa fille s'en va à Lyon. Elle se jette au cou du voiturier: — »Monsieur Busch, au nom du ciel, »ne versez pas ma fille! vous me répondez de »ma fille sur votre salut, monsieur Busch.» Sa fille partie, elle la redemanda à son gendre, à sa gouvernante, aux états de Provence, à la reine, au monde entier; et sa fille revenue, elles se querellent, se tourmentent, se font mourir; elles ne peuvent vivre ensemble. Loin de moi la pensée de suspecter le coeur d'une mère. Oh! je n'en doute pas, madame de Sévigné avait bonne envie d'aimer madame de Grignan; elle avait arrangé sa vie de façon à la remplir par cette longue tendresse; ce n'est pas sa faute, à cette aimable femme, si l'objet de ses adorations se trouva un beau matin une créature raide, égoïste, pédante, qui oubliait souvent sa mère pour s'occuper de son *père* Descartes, qui s'éloignait d'elle pour se rapprocher de Peslages et de saint Augustin, prenant parti pour M. de Cambrai et M. de Meaux contre Claude et Arnaud, et substilisant si fort sur les cinq amours célestes qu'il ne lui restait pas de loisir pour l'amour filial au milieu de toutes ses controverses. Madame de Sévigné fit alors ce que tout autre femme d'esprit eût

fait à sa place; elle continua d'aimer sa fille avec violence pour ne pas changer ses habitudes, et sa tendresse maternelle alla son train dans le salon de l'hôtel Carnavalet, à l'hôtel de Sens et à Versailles. Mais les portes fermées, elle faisait, je pense, d'étranges retours sur elle-même, et le petit cabinet où je me trouvais hier, dut entendre souvent des exclamations et retentir de mouvemens d'impatience qui eussent bien étonné les belles âmes qui lisent en toute confiance les six gros volumes de lettres qu'elle y a tracées! Quant à moi, vraiment, je montre une bonhomie tout aussi grande en agitant cette importante question qui faisait les délices et le tourment des littérateurs de l'empire. Si elle se fût présentée avant le seizième siècle; à la bonne heure! Au tems où le P. Kirchmann écrivait son lourd traité sur les anneaux, Balduinus sur les chaussures, un savant serait monté dans son grenier, il eût vitement taillé sa plume, et après deux ans de solitude et de travail en fût descendu tenant à la main une effroyable thèse tachée d'huile, par laquelle il eût prouvé que madame de Sévigné aimait beaucoup sa fille et que cette fille se nommait madame de Grignan. Mais nous, hommes graves et à tête froide, que nous importe?

Tout en me disant les choses au moins inutiles dont j'ai couvert ces pages, je m'en allais le long des grands appartemens de l'hôtel Carnavalet, encombrés par des lits en fer, et je traversais la chambre à coucher qu'un procureur au Châtelet, du tems de Louis XV, a peinte en gris pour n'être pas distrait dans ses

rêves de procureur par les peintures de Hyacinthe Rigaud et de Lebrun.

Tout ce qui m'avait manqué, en pénétrant dans cette demeure, se retrouvait alors dans ma pensée, avec son coloris et son éclat. Je revoyais cette antique société tout entière sur laquelle se sont modelées toutes les cours et toutes les sociétés de l'Europe; je m'étonnais de n'avoir pas aperçu en entrant les lourdes dorures, les peintures majestueuses, les tapisseries, les vastes fauteuils, les girandoles, et tout l'attirail de luxe et de grandeur dont ces murs étaient chargés. Il me semblait entendre, dans la chambre voisine, les causeries spirituelles, libres et folles de madame de Coulanges, de madame Saint-Aignan; le bégaiement de la duchesse de Ludre, le rire éclatant de l'abbé, et la parole grave et fine du duc de La Rochefoucault. Les battans s'ouvrent. C'est le cardinal de Retz, le grand coadjuteur, bras dessus bras dessous avec le chancelier Seguier, avec Pierrot, comme on le nomme en ce lieu de bonne humeur; le parlement et l'Eglise n'ont plus rien à faire, sous cette royauté absolue, que se promener et deviser ensemble. Qui vient, en pâmant de rire, à travers l'antichambre pleine de laquais? C'est le marquis de Pomenars, qui n'a plus que deux petits procès, l'un pour un rapt, l'autre pour fausse monnaie. Hier il soupa et coucha chez le juge qui l'avait condamné la veille comme empoisonneur. Aujourd'hui, il vient chercher le baron pour passer la nuit chez des comédiennes; il est doré, brodé, parfumé, couvert de dentelles et de rubans; demain il se confessera à Bourdaloue, ôtera sa perruque blonde, et se couvrira

de cendres. Quel bruit dans la cour! quel mouvement! que de flambeaux! que de carosses! Place à monsieur le Prince! place à M. de Turenne! Place, surtout, à son éminence monsieur de Marseille, car on l'a surnommé *la grêle;* il est brutal, et il se fâche. Le bon Corbinelli reçoit tout le monde dès la porte, et madame de Sévigné, sur son sofa, avec sa cour, entourée de Brancas, de Latrousse, de Thianges, brillante, parée, le sein découvert et garni d'une longue guirlande de fleurs, comme l'a peinte Petitot, prodigue ses grâces et son esprit, et recueille toutes les histoires, toutes les nouvelles du jour, pour les mander à sa fille. J'allais enfin entendre, par un trou de serrure, une de ces conversations dont l'esprit a disparu avec les dernières années du siècle de Louis XIV; j'allais m'initier au secret de cette pensée noble et grave, entremêlée de licence et de trivialité, de ces égards familiers, de ces personnalités innocentes, de cette ignorance gracieuse, que l'usage du monde, et la connaissance des hommes rendaient presque semblable à du savoir; toutes choses que madame de Sévigné a emportées dans la tombe, lorsqu'on me tira doucement par la manche. C'était mon bon pédagogue qui avait laissé ses écoliers sur les bords du Granique avec Alexandre-le-Grand, et qui avait hâte de retourner à son Quinte-Curce.

Ce fatal Quinte-Curce!

A. LOEVE-VEIMARS.

LES

AMOURS DE DILIGENCE.

C'était une femme comme on en trouve beaucoup à Paris, mais comme il n'y en a qu'à Paris: élégante, belle, jeune avec trente ans, et riche avec dix mille francs de rente. Ces femmes-là sont, pour l'ordinaire, réellement veuves, et gardent un fils de sept ou huit ans dans un des deux grands colléges. Quelquefois leur mariage les a fait baronnes, mais elles n'en tirent nulle vanité; elles comptent sur elles-mêmes pour se parer d'un mot. Elles ont des cheveux blonds, une peau de satin, des ongles blancs, un corps frèle, une physionomie douce, des bas de fil d'Ecosse, des robes faites par la bonne faiseuse, des mouchoirs de batiste, et des gants de Suède. Toute leur personne est d'une délicatesse exquise, et elles laissent après elles un parfum presque insensi-

ble de mille odeurs délicieuses. Elles habitent une jolie maison dans la Chaussée-d'Antin, meublée avec recherche, toujours ornée de fleurs, dans laquelle on trouve un domestique attentif, une cuisinière indifférente, et une femme de chambre dévouée. Elles passent ordinairement l'été à la campagne, ne reçoivent pas avant midi, se promènent quelquefois sur les boulevarts, et jamais aux Tuileries. Elles ont une place le dimanche à Saint-Roch, et une loge le vendredi à l'Opéra. Saluées respectueusement par les vieillards, courtisées par les jeunes gens, beaucoup regardées par les jeunes femmes, elles vont dans le meilleur monde, où elles sont étudiées comme modèles de bonne compagnie. Possédant au plus haut degré ce que l'on appelle le bon goût, elles dédaignent profondément les salons de Louis-Philippe; et si elles avaient assez de coeur pour avoir une opinion politique, elles seraient républicaines. Du reste, elles sont fort ignorantes, lisent peu, ont une écriture de mouches, qu'elles vous envoient, à propos de tout, sur du papier *bath*, et ne savent l'orthographe que des mots courans. Leur conversation est généralement nulle, mais il y a dans leur langage quelque chose de fin, dans leur société quelque chose de parfumé qui charme et captive. A tout prendre, ce sont des objets d'une valeur réelle assez mince; on peut les considérer comme une monnaie sans cours hors du département de la Seine; c'est enfin une création de fantaisie essentiellement parisienne, qui serait tenue pour inutile et vile, malgré ses formes séduisantes, par tout homme qui n'en connaîtrait pas l'usage, ou ne serait pas accutoumé à la voir.

Quand vous rencontrerez une de ces femmes-là quelque part que ce soit, en chemin ou dans un salon au théâtre ou dans la rue, tenez-vous sur vos gardes, autrement vous en aurez pour huit jours à penser à elle; car elles ne rougissent plus, il est vrai, mais elles ont une voix douce comme celle des anges, des airs de tête et des regards à remuer l'âme la plus stoïque!

Or, celle dont je vous ai parlé au commencement de cette hisoire, monta un matin dans le coupé de la diligence où je me trouvais pour aller je ne sais plus où; n'importe! Nous étions seuls, les chevaux couraient vite, et la route était, autant que je puis me rappeler, peu fréquentée. Sitôt qu'elle fut assise, elle tira gracieusement son gant. et passa ses doigts avec élégance dans les touffes de ses cheveux: cela voulait me dire qu'elle avait de beaux cheveux blonds, de longs doigts bien effilés, et une grosse bague ciselée au dernier goût, non pas avec ces vilains chiens qui courent gauchement après de vilains lièvres, mais avec ces beaux feuillages enroulés, larges et brillans, comme les Anglais savent les faire.

Quand je vis cela, j'eus grand peur, et je me mis à réfléchir sur ce qu'il pouvait arriver de moi.

Peu de minutes après, elle respira un flacon de vinaigre; je lui demandai si elle se sentait incommodée; elle me répondit froidement: Non, monsieur. Ma demande était assez sotte pour me valoir cette froideur. Je gardai le silence durant au moins un quart d'heure.

La femme était calme, et ne jeta sur moi, pendant cet espace de tems, qu'un coup d'oeil

assez indifférent. C'était un coup d'oeil d'observation: elle voulait savoir à qui elle avait affaire. Ces femmes-là jugent très-bien un homme sur sa redingote et sa cravate. Cependant je me rappelai que ma mère m'avait mis dans la poche, avant de partir, une boîte de pastilles de chocolat. J'en mangeai une, et je présentai la boîte; on me fit un petit sourire tout plein de grâce, mais on refusa.

Je n'avais plus qu'à regarder la campagne; je commençais à être piqué: la diligence relaya, et je fus bien heureux d'avoir les chevaux à examiner.

Il se passa ainsi pour le moins une grande demi-heure!

Alors elle me demanda le nom d'une ville que nous traversions, et comme cette ville était célèbre par de grandes beautés d'art et d'antiquités dont j'avais entendu parler, je me mis à en causer, et la conversation s'engagea. Tout en bavardant, je lui faisais la cour sans savoir où cela me conduirait, sans un but bien déterminé. Notre société est arrangée ainsi, que, sous peine de passer pour un homme mal élevé, vous devez toujours être amoureux de la femme que vous voyez pour la première fois en tête à tête. Que voulez-vous que je fasse à cela? Ma compagne savait d'ailleurs trop bien son monde pour s'étonner de mes galanteries, et peut-être ne les prenait-elle que comme un moyen de passer sa journée sans ennui. Froide et blasée, elle se croyait en état de jouer impunément à ce jeu. Elle avait tort. Elle n'était pas si dévergondée assurément que de se prendre aux mots de tendresse d'un premier venu, mais elle était assez pervertie pour cher-

cher un combat toujours déshonorant, parce qu'elle se croyait sûre de la victoire.

Rien dans nos coquetteries ne fut d'abord personnel; toutes les choses d'amour se disaient indirectement, comme ces choses-là se disent en pareilles circonstances. Oh! nous savions notre métier l'un et l'autre! il était évident néanmoins que mon adversaire avait beaucoup d'envie de se moquer de moi; cette intention perçait malgré elle, et, de moment en moment, je me sentais frappé de traits ironiques, qui ne me laissaient pas de doute sur ses desseins.

Malheureusement il arriva ce qui m'arrive toujours: j'avais commencé en plaisantant, presque par devoir de société; j'avais fait la cour à cette femme, en diligence, comme je l'aurais saluée dans un salon; mais je ne puis prendre l'amour qu'au sérieux, mon coeur avide d'émotions tendres s'épanche avec enivrement sitôt qu'il est ému, et je ne sais plus tromper; je deviens grave, pénétré, fougueux; je suis sincère. La belle dame me voyant ainsi, devint sérieuse à son tour; en vain voulut-elle se débarrasser par des moqueries et de la légèreté, elle n'était plus maîtresse d'elle-même; et, soit entraînement, soit tout autre sentiment que vous voudrez lui prêter, au bout de quelques heures elle me regardait avec tendresse à ses pieds, et me répétait: »Ivan, je vous aime,» quand je lui disais: »Lina, je vous aime.» Comment nous avons été amenés là, on concevra bien qu'il m'est impossible de le dire. Ce fut une foule de nuances qu'il faut renoncer à analyser, un échange de petites coquetteries et de mouvemens passionnés qui s'épuraient à mesure qu'ils devenaient plus vifs. Il

y eut des colères, des souvenirs, des confidences, des jalousies, et mille projets romanesques.

Une fois, après être descendu de voiture pendant un relais, pour me délasser un peu et respirer, je la trouvai en remontant triste et préoccupée. Il ne lui avait fallu qu'une minute de réflexion, disait-elle, pour être épouvantée de ce qu'elle avait fait, je devais mépriser une femme, ajoutait-elle, qui livrait ainsi son âme en quelques heures. Ce n'était là qu'une comédie. Restée seule un instant, elle avait déjà recouvré ses pensées du monde; mais j'avais, moi, trop d'intérêt, je trouvais trop de contentement à maintenir son exaltation, pour la laisser faire: aussi j'employai de bien tendres paroles afin de chasser ces vieilles idées, afin de la mettre au-dessus de nos étroites conventions sociales, et de lui prouver que l'amour ne se calculait à la journée qu'au milieu d'une société corrompue comme la nôtre qui, pour déguiser ses vices à ses propres yeux, à tout réglé, tout étiqueté, même les sentimens les plus intimes. De tels principes lui plaisaient, l'ardeur que je mettais à les soutenir paraissait exciter sa curiosité, elle m'écoutait attentivement, et à la fin, la sérénité reparut sur son beau visage. Elle souriait en me remerciant, je roulais ma tête dans ses blanches mains, ses lèvres touchaient doucement mon front, les boucles odoriférantes de ses cheveux plus fins que la soie effleuraient ma figure, et je me mirais dans ses yeux humides. La route ne fut plus qu'une longue caresse d'une voluptueuse chasteté; nous sentions le besoin de paraître purs et candides aux yeux l'un de l'autre, de

nous montrer dignes de cette passion rapide, qui était venue à nous comme un rayon du ciel, et, sans nous en rendre compte, nous cherchions à nous faire illusion sur nous-mêmes; car l'amour des enfans, cet amour sans regret et sans arrière-pensée, cet amour si vif et si doux, a tant de charmes dans son innocence virginale, qu'on voudrait toujours y revenir, même lorsqu'on a goûté les enivremens de la terre. Pour moi, quand nous vîmes les murs de la ville où nous devions nous séparer, quand elle s'écria d'un ton de regret, Déjà! j'éprouvai, je l'avoue, un véritable chagrin. J'étais heureux du bonheur factice que je m'étais créé; ne connaissant pas ma nouvelle maîtresse, je lui prêtais toutes mes qualités favorites, et elle les avait; je la faisais tendre, suave, mélancolique, timide, malicieuse, et elle était tout cela; mais je comprenais bien qu'une fois descendus de cette voiture, nous rentrerions dans la vie réelle pour reprendre les vices et les doutes que nous venions d'oublier; je comprenais bien que la société viendrait tomber de toute sa prosaïque lourdeur entre elle et moi, et j'étais triste.

Peut-être avait-elle la même pensée, car elle était triste aussi!

Enfin il fallut se résigner; nos adieux se firent long-tems d'avance, nous nous promîmes vingt fois de nous revoir dès notre retour à Paris, de nous écrire chaque matin; il fut bien convenu que Dieu seul avait pu faire en si peu de tems deux amans dévoués de deux indifférens, et qu'elle n'avait aucun reproche à s'adresser. La diligence arrêta; on m'attendait: je descendis après lui avoir pressé la main;

puis nous saluant avec respect devant le monde, elle continua son voyage.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il n'y a pas de jouissance intime égale à celle de saluer avec respect, devant le monde, une belle femme bien habillée, à qui l'on peut toucher la main sitôt que le monde ne vous regarde plus, à qui l'on peut dire *toi* sitôt que le monde ne vous écoute plus. Concevez-vous en effet une joie plus vraie que celle de voir une femme entrer pompeuse et superbe dans un théâtre, de vous trouver au milieu de la foule qui se récrie et admire à son aspect, et d'entendre cette divinité vous dire d'un regard plein de tendresse: »A vous ce triomphe, mon ange, tout pour vous!» Est-il un bonheur plus ineffable que celui d'être ainsi deux tout seuls sur la terre?

L'amour est au fond une impulsion simple et tranquille dont le cours régulier ne peut engendrer que plaisir. Tel honnête fermier éprouve le véritable amour, et cependant n'aime pas autrement qu'il ne s'assied à table avec un bon appétit pour prendre un bon repas; mais il y a des hommes qui ont été amenés, je ne sais comment à sentir tout autrement que ce brave fermier; leur irritabilité n'est excitée que par la quintessence de perfections réelles ou imaginaires, et quand ils deviennent amoureux, ce qui leur arrive très-souvent, leur imagination se monte à un tel diapason, qu'elle n'est plus d'accord avec rien: de là des extases, des ravissemens, des joies du ciel; mais bientôt après, des désappointemens et des déceptions; car il est presque impossible que ces gens-là rencon-

tent des femmes assez folles pour répondre à leur délire par un délire égal.

Je n'ignorais pas ces choses, je n'ignorais pas que Lina avait perdu la primeur de pensée nécessaire à l'idéalité que je voulais conserver à notre union; et cependant, dès le lendemain je lui écrivis: mais je ne tardai pas à être obligé de renoncer à toutes mes illusions; ses lettres étaient autant de modèles d'égoïsme, de lieux communs et de parti pris; rien de naturel ni de vrai dans cette correspondance, et c'était pitié de voir y grossir la froideur et l'insensibilité à mesure que le tems s'écoulait, à mesure que les souvenirs du voyage s'effaçaient. La première lettre était triste, on voyait dans le style les yeux de Lina à demi fermés, et elle disait en terminant: Je vous presse sur mon coeur; dans la seconde, elle écrivait plus tranquillement: Tout à vous; dans la troisième: Je vous serre la main; dans une autre: Mille tendres complimens; une dernière enfin était close presque avec civilité par: Je vous offre mes amitiés.

Quelques extraits de ces épîtres amuseront peut-être nos philosophes psychologistes. Je les leur livre sans accepter la responsabilité du style, je ne veux pas même corriger les fautes, afin de mieux conserver à toute cette histoire le cachet de la vérité. Dans la première on trouvait encore quelque sensibilité, elle se ressentait de l'influence du coupé de la diligence. « Votre lettre a été bien douce à mes yeux, écrivait Lina, car elle m'a appris que vous m'aimez encore. J'avais peur vraiment, je suis si coupable! Mais je réclame votre indulgence; je ne puis vous dire par écrit ce que je voudrais

vous confier, le tems me permettra un jour cette satisfaction.

»Dites-moi ce que vous faites et ce qui vous occupe. Si vous voulez que je vous le dise, mon bon Ivan, vous me paraissez un peu fou, mais c'est égal. Je veux partager vos peines et vos plaisirs. Adieu, mon ami, vos billets aimables seront reçus avec plaisir; j'ai dit ce qu'il fallait pour qu'on ne s'étonne pas que je les reçoive. Adieu encore, *je vous serre sur mon coeur.*»

Dans la seconde, il y avait déjà plus de calme, et moins d'intimité.

»Je voulais répondre hier à votre joli billet, mais impossible. Je suis accablée des visites de gens que je ne connais pas, et qui viennent directement à moi pour savoir de mes nouvelles: rien ne m'amuse comme cette usage. J'ai déjà reçu vingt invitations à dîner. On dit que c'est un honneur que l'on doit faire à ma famille.

»Votre lettre n'a pas servi à me rendre ma gaîté. Je suis d'un sombre à faire peur. Je connais tous mes torts, et quoi que vous disiez, votre jugement sur mon compte doit être défavorable. Je vous quitte, car je suis peu disposée à être aimable aujourd'hui, et je crois que j'ai été déjà dérangée dix fois de ma lettre. Pour me dédommager des importunités dont je souffre, ne pouvant vous écrire en repos, *je vous presse affectueusement la main,*»

Voici l'avant-dernière. Elle est bien courte. Quinze grands jours de séparation avaient passé par-là.

»Je n'ai que le tems de vous dire que je pars demain. Vous ne pouvez douter du regret que j'ai de ne pas vous avoir vu ici, mais

j'espère que j'aurai le plaisir de vous recevoir dès votre retour à Paris. J'écris au milieu des paquets, je ne puis vous en dire plus long, et je suis toute honteuse de vous envoyer un pareil griffonnage. *Mille tendres complimens.*»

La dernière n'est pas la moins curieuse, je la reçois après m'être présenté chez elle, lors de mon arrivée à Paris.

»Le hasard a voulu que je sois absente hier soir, j'espère qu'il vous sera possible de revenir demain avant onze heures, heure à laquelle je pars pour la campagne, au château de Leach. Un mot. *je vous offre mes amitiés.*»

Je n'ai pas besoin de dire que depuis longtems je ne considérais plus cette aventure que comme un sujet d'observation; je prenais intérêt à étudier les phases de cette rapide décroissance, et quoique je connusse bien la mauvaise qualité de la matière que j'avais employée pour faire mon idole, j'avoue que je m'émerveillais encore à la voir si vite se décomposer et tomber en poudre. Aussi je ne manquai pas d'être exact au rendez-vous de Lina, la chose en valait la peine. Je la trouvai brillante, penchée sur un riche canapé, ravissante de bon air et d'hésitation. Jamais je n'ai vu de tenture d'appartement qui allât mieux à une tête de femme, jamais je n'ai vu de petit jour qui fût plus avantageux à une figure un peu fatiguée. Je ne sais pas si l'on trouvera beaucoup d'esprit dans sa correspondance, mais je sais qu'il y en avait énormement dans son cabinet. Elle me reçut avec une grâce à me faire tourner la cervelle, et je crois que je serais retombé sous le charme, si j'avais été moins prévenu d'avance; mais j'arrivais froid, je restai froid.

Elle, de son côté, était redevenue femme coquette, femme de Paris comme je l'ai décrite, belle, délicate, séduisante, mais blasée, vaniteuse, pleine de mensonges, sans passion et l'âme desséchée. Elle se fit grande dame : elle parut confuse des souvenirs de la diligence; elle voulait commencer une intrigue selon les règles, elle n'avait rien compris au rôle que je prétendais lui faire remplir; mais elle joua le sien avec un charme inexprimable. Tout cela me parut pitoyable, et au bout d'une heure, je me levai plein de dégoût pour prendre congé. Je vis bien qu'elle comprenait ce qui se passait en moi. Mais elle ne voulut pas paraître s'en apercevoir, et me reconduisit jusqu'à la porte du salon avec une exquise politesse. Depuis je n'ai jamais remis les pieds chez elle, et quand nous nous rencontrons au théâtre ou à la promenade, elle ne semble pas du tout embarrassée. Nous ne nous saluons pas.

Quand une femme fixera sur vous ses regards, et vous laissera entendre de douces paroles, écoutez, mais doutez; et si le lendemain elle a disparu, ne vous roulez pas dans la cendre, ne rasez pas votre tête, ne fuyez pas au désert.

Voilà mon histoire. Elle paraîtra peut-être assez futile, surtout dans un tems où l'on s'occupe sérieusement de choses sérieuses; à moi cependant, il m'a semblé bon de l'écrire, pour l'instruction de ceux de nos jeunes frères au coeur ardent, qui s'en vont voyager en diligence dans notre pays de France.

V. SCHOELCHER.

LE LUXEMBOURG.

Je me connais mal en architecture: aussi au risque d'être appelé Vandale, je dis franchement que j'aime peu le palais du Luxembourg.

J'avoue que le travail en est savant et régulier; mais tous ces bossages qui sillonnent l'édifice et le zèbrent horizontalement me paraissent un enjolivement mesquin, sans grâce comme sans candeur. Il me semble voir une tête d'étude qu'une main inhabile a voulu ombrer, et qu'elle a chargée de hachurès raides et tirées pour ainsi dire au cordeau. Enfin quel qu'il soit, de grands souvenirs le recommandent à notre attention.

Passant de maîtres en maîtres, et d'usages en usages; tour à tour sanctuaire de plaisirs et sanctuaire de douleurs; poussant des cris d'allégresse ou des cris de terreur; ayant à ses portes des geôliers ou des gardes; tribunal et

prison en même tems; se parant un jour pour une fête, se voilant le lendemain pour une mort; espèce de monument *factotum:* propre à tout, même à couvrir des têtes royales; insignifiant par cela même qu'il est sous la main du premier venu haut placé, et qu'il sert de pis-aller à tous venans; maintenant changé en un prytanée politique où toutes les vieilles gloires et les vieilles réputations vont prendre leur retraite, en cassant ou en sanctionnant des lois: voilà qu'elles ont été ses destinées!

Il fut bâti en 1615 par Marie de Médicis, sur le modèle du palais de Pitti à Florence, et d'après les dessins de l'architecte Desbrosses. Marie avait acheté quelque vieille maison d'un certain duc d'Épinay-Luxembourg, quelques arpens de certains chartreux, et sur cet emplacement avait jeté les fondemens du palais qu'elle voulait habiter. Son séjour y fut court et bientôt elle le céda à Gaston de France, duc d'Orléans: Ce prince lui donna son nom et le palais s'appela *Palais d'Orléans* jusqu'à la révolution, époque à laquelle on détacha de la façade la table de marbre où ces mots étaient gravés en lettres d'or. Plus tard Élisabeth, duchesse de Guise et d'Orléans, le donna à Louis XIV, sans doute pour attirer sur elle les regards bienveillans du grand roi. Après la mort de Louis XIV, il devint le théâtre des galanteries d'une princesse royale.

Sous la Régence, on sait qu'il était de bon ton d'avoir sa petite maison. Les grands seigneurs roués en outraient même la mode. Richelieu et le duc d'Orléans en comptaient au moins une dans chaque quartier. Dans ces petits harems bien coquets, bien élégans, nos sul-

tans poudrés du dix-huitième siècle venaient *célébrer leur délire.* La petite maison était indispensable à un homme né. C'était le boudoir transformé en salle à manger, ou mieux le boudoir et la salle à manger à la fois: c'était le bosquet de Daphnis et Chloé transporté à Paris, au premier sur le derrière (crainte du bruit et du guet): l'île de Cypre entre quatre murs ailés, sa Vénus nue, et son encens fumeux et odorant. La petite maison fit donc fureur: et les dames elles-mêmes voulurent prendre exemple sur les hommes. Le croirait-on? les maris du tems accédèrent sans trop de difficulté au caprice de leurs femmes. La fille du régent, Madame de Berri, tenait beaucoup à avoir la sienne. Sans doute elle se plaignait à son père de ce qu'une femme comme elle n'eût pas sa petite maison. Le duc trouva la plainte juste, et lui donna le Luxembourg. Que de débauches alors, que de danses, que de repas ce palais ne vit-il point! Naguère il était une propriété de la couronne, peut-être alors était-il un peu abandonné, un peu désert; peut-être ne servait-il que comme un pied-à-terre aux têtes couronnées qui venaient en France. Louis disparaît, et le Luxembourg devient le *Thalamus* d'une femme de mauvais vie et de bonne qualité. Vite des fleurs et des essences; qu'on l'éclaire, qu'on le parfume; la Messaline française va y célébrer ses dégoûtantes saturnales. Là, les raffineries de la luxure, et de la luxure sur le flanc: là, ces monstrueuses voluptés, ces indicibles saturations des sens: là, une fille de sang royal, se faisant déesse de l'orgie, dressant ses tréteaux, et jouant la farce scandaleuse avec un petit nombre d'acteurs. Elle fit murer tou-

tes les portes du jardin, une exceptée, pour pouvoir se livrer, sans d'autres témoins que ses complices, à ses honteuses débauches. Par les beaux soirs d'été, demi-nue au milieu de ses mignons, elle prostituait la dignité royale, et privait déjà Louis XV, enfant, de cette auréole majestueuse qui avait resplendi autour de la tête de son bisaïeul. A quoi bon vous récrier ensuite contre le Parc-aux-Cerfs? du tems de Louis-le-Grand et de la dévote Maintenon, cette reine de France à huis clos, les moeurs déréglées se cachaient sous le manteau de la religion: sous le régent, le manteau tombe, et les moeurs se montrent sans masque dans leur hideuse nudité. Louis XV les prit telles qu'il les trouva, et Saint-Cyr fut remplacé, ou du moins supplanté par le Parc. A qui la faute?

Le Luxembourg, après être retombé dans les propriétés du roi, fut donné par Louis XVI à M. le comte de Provence, qui l'habita jusqu'à son évasion de Paris.

La terreur arrive, et les cachots regorgent de prisonniers: les demeures royales sont vides par la mort ou la fuite de leurs hôtes: qu'elles servent au moins à quelque chose; on en fait des prisons. Des grilles aux fenêtres, des gardiens aux portes, et le Luxembourg remplace la Bastille démolie. »De quoi se plaignent donc ces damnés d'aristocrates?» disait »un montagnard, nous les logeons dans des »châteaux royaux!» Il n'eût plus fallu, après les avoir guillotinés, que de les enterrer à Saint-Denis: alors le mot de Bossuet serait devenu d'une épouvantable vérité.

Que de noms, que de plaintes les murs ne révéleraient-ils pas à notre curiosité, s'ils n'a-

vaient été recrépis! On m'a montré la fenêtre d'une petite chambre au second étage, donnant sur le jardin, où David fut renfermé. C'est là qu'il conçut le plan de son magnifique tableau des Sabines. Etrange privilége de l'artiste, de pouvoir toujours être lui, jusque sous le couteau de la guillotine, et d'être poëte à sa manière alors que toutes les questions d'art se débattaient sur la place de Grève! Un jour, se sentant inspiré, David s'arme d'un pinceau ou d'un crayon, ou d'un charbon, n'importe; et il esquisse à grands traits le plan de son tableau. Au fort de son travail, le guichetier arrive suivi de gens armés. — »On demande le citoyen David au tribunal, dit une voix rauque. David continue sans rien répondre. Heureusement le guichetier avait été sobre ce jour-là, et les hommes qui l'accompagnaient n'étaient point par trop ivres. Sans quoi notre grand peintre aurait pu avoir le sort d'Archimède. — Allons, citoyen, reprend le porte-clefs, tu griffonneras la muraille à *ton retour*, le tribunal attend. — Je ne demande qu'une heure, répond David en se retournant à peine: mais il me la faut, je n'ai pas le tems à présent. »Le geôlier sortit tout stupide: la réponse fut portée au tribunal: on mentionna le tout dans un procès-verbal. L'artiste se sentait dans un de ces rapides et précieux instans de la vie où la poésie et l'inspiration vous tiennent, et il ne voulait quitter ni l'une ni l'autre. Aussi faisait-il faire antichambre au bourreau. Par bonheur, ce dernier attendit en vain.

C'est là encore que fut écroué le vieux maréchal de Mouchy, serviteur fidèle de Louis XVI. Brusquement séparé de sa femme, et jeté

dans un cachot, il attendait qu'on le traduisît devant le tribunal révolutionnaire. La maréchale se présente au Luxembourg pour partager la captivité de son époux. »Puisque mon mari est arrêté,» dit-elle au guichetier, »je le suis. »Ce dernier haussa les épaules, et lui ouvrit la porte sans rien comprendre. Quand le maréchal comparut devant ses juges, la maréchale était à son côté: »Puisque mon mari est mandé,» dit-elle à l'accusateur public, »je le suis.» L'accusateur public eut la cruelle bienveillance d'accéder à sa demande. Lorsque enfin le maréchal fut extrait de prison pour marcher à l'échafaud, la maréchale, moins âgée que lui, guidait ses pas tremblans sur les marches sanglantes: »Puisque mon mari est condamné,» dit-elle au bourreau, »je le suis.» Ce dernier ne se fit pas plus prier que le geôlier et l'accusateur. Touchante solidarité! sublime dévouement!

La terreur est détrônée: le Directoire lui succède, et va droit s'installer au Luxembourg. Alors recommencent les saturnales et les orgies dont ce palais avait déjà été le théâtre. Cependant un homme inquiète la liesse directoriale. Les lauriers de Napoléon empêchent les directeurs, je ne dirai pas de dormir, mais de se livrer sans crainte, pendant la nuit, à leurs longues débauches. Néanmoins, lors de son retour de sa grande campagne, quand il apporta au Directoire le traité de Campo-Formio, rien ne fut épargné pour donner à croire que la plus grande intelligence régnait entre lui et les directeurs. C'est dans la grande cour du Luxembourg qu'eut lieu la réception de Bonaparte. M. de Talleyrand le présenta, et prononça, à

cette occasion, un long discours digne de remarque. Dans cette harangue d'apparat, M. de Talleyrand repousse loin de Bonaparte les soupçons qu'on pourrait concevoir sur ses projets ambitieux, et, à ce propos, il fait valoir le goût du général pour les poésies d'Ossian. Un homme qui choisit Ossian pour sa lecture favorite peut-il inspirer des craintes sérieuses ? Peu s'en est fallu que M. de Talleyrand, pour laver Bonaparte des *injustes* soupçons qui pesaient sur lui, ne le représentât comme un berger de Théocrite, amant de la campagne et du chalumeau, fuyant le fracas des villes, ou comme le vieillard des *Géorgiques* de Virgile, habitant les bords du Galèse. En vérité, je ne sais si tout cela fut une plaisanterie, mais Bonaparte, qui pensait déjà au 18 brumaire, dut trouver étrange l'apologie que M. de Talleyrand faisait de sa conduite. Quoi qu'il en soit, dans son discours au Directoire, il passa Ossian et ses poésies nébuleuses sous silence. Barras lui répondit très-longuement au nom de ses collègues, l'accabla de louanges comme d'ordinaire, et finit son allocution par l'accolade obligée. Bonaparte prit toutes ces marques d'amitié pour ce qu'elles valaient, et ne renversa pas moins le Directoire malgré les prévisions du célèbre diplomate.

Sous lui, le Luxembourg devient successivement *Palais du Consulat* et *Palais du Sénat conservateur* : enfin, depuis la restauration, il a pris le nom de *Palais de la Chambre des pairs*, et il se conserve de nos jours.

Le petit Luxembourg, qui fut bâti en 1629 par Richelieu, pour lui servir de demeure en attendant que le Palais-Cardinal fût construit, communiquait jadis au grand par un corps de

bâtiment. Ce fut là que le *brave des braves,* le maréchal Ney, attendait sa condamnation. Depuis la mort de Ney il avait été désert; la révolution de juillet s'est chargée de lui donner de nouveaux habitans. Les ministres de Charles X y furent écroués avant le jugement de la Chambre. Singulier rapprochement! Le premier hôte du petit Luxembourg fut ce cardinal qui le premier établit solidement sur sa base la monarchie absolue; et les derniers hommes qui en ont passé le seuil étaient les derniers soutiens de ce même pouvoir absolu battu en ruine par le peuple! Le tems, ou pour me servir du mot adopté par le dix-neuvième siècle, le progrès a fait cela.

Mais laissons ce pêle-mêle de tristes souvenirs: ne fouillons pas trop avant, de peur que notre pied ne se fige ou dans la boue, ou dans le sang. Je n'ai pas la prétention de dérouler ici les annales du palais du Luxembourg, j'aime mieux être l'historiographe du jardin.

D'autres loueront la célèbre Rhodes ou Mitylène, ou Éphèse, ou les murs de Corinthe baignée par deux mers; d'autres célébreront les Tuileries avec son peuple fashionable, ou le boulevart de Gand avec ses promeneurs indolens, ou le bois de Boulogne avec ses cavalcadours, et ses rieuses amazones.

Moi je préfère chanter le jardin du Luxembourg, dire comment les Faublas du quartier latin y font leurs premières armes auprès des marquises de B*** en bonnet de dentelle et en tablier de soie. Je ne vous passerai pas sous silence, dignes rentiers et rentières à 800 livres qui venez promener vos rêveries et vos petits chiens dans les fraîches allées. Ma plume ne

vous oubliera pas, jeunes filles qui embellissez de votre présence ce riant Eldorado.

Quittons donc le péristyle du palais, et engagez-vous sous ma conduite dans ce labyrinthe verdoyant où le fil d'Ariane n'est pas tant à dédaigner que vous pourriez le croire.

Depuis nombre d'années il appartient à l'étudiant: il est inféodé à ses étourderies et à ses amours; c'est le Cours du basochien; le seul fief qu'il ait pu sauver du naufrage où se sont engloutis tous ses privilèges. Mal serait venu qui voudrait lui contester ce dernier débris: il a été érigé en majorat en sa faveur, bien que le *Bulletin des lois* n'en dise mot. L'étudiant, suzerain absolu, se montre peu insolent dans son jardin. Le tems des hommes d'armes rossés, des mules arrêté par son bon vouloir, des estocs tombant sur l'échine des sergens, des femmes enlevées, des capes trouées autant par l'épée ou le poignard que par la misère, a disparu. L'étudiant ne bat personne, pas même les paisibles gardiens; il ne hurle, ni *sus sus,* ni houra sur les passans: le jonc inoffensif a remplacé dans ses mains le gros bâton ferré; il porte des gants et pas de trous à ses habits: effet de la civilisation. Néanmoins, il se promène dans son empire en homme sûr de son autorité, et certain que nul n'a l'envie ni le pouvoir de le tourmenter dans l'exercice de ses prérogatives. De tous les droits dont il jouissait, il en a conservé un seul: je veux parler du droit du seigneur; encore est-il restreint et ne s'étend il qu'à certains visages: la grisette est la vassale du lieu; mais non plus vassale, telle qu'au moyen âge, assujétie aux caprices et aux baisers d'un haut, d'un puissant, et la

plupart du tems d'un très-laid baron. La grisette est une vassale de bonne volonté, n'obéissant qu'au maître qui a su captiver son coeur. Rebelle à toutes les figures qui lui déplaisent, d'un abord aisé à celles qui lui conviennent, elle sait se faire respecter, et elle jouit d'une certaine puissance dans le jardin. Il faudrait une plume exercée pour peindre les attaques de sa coquetterie, son habile continu, ses colères, ses jalousies et ses faciles amours. Quoique la grisette ne soit pas ennemie de la gaîté, la mélancolie ne laisse pas que d'avoir une grande influence sur son coeur: elle s'attendait à la vue d'un visage pâle et triste; elle résiste difficilement à deux yeux languissans; enfin elle s'abandonne tout-à-fait à deux mains croisées derrière le dos et à un pas lent et rêveur. Aussi les Werther abondent-ils au Luxembourg, vous les voyez la tête baissée, soupirant ou se parlant à eux-mêmes, chercher dans une solitaire promenade un allégement à leurs souffrances. C'est ordinairement la grisette qui met un terme à ces douleurs: on se rencontre par hasard; par hasard on prend place sur le même banc; le hasard fait qu'une conversation s'engage; l'intimité s'établit bientôt; viennent les confidences, les épanchemens On se quitte pour se revoir le lendemain. On se revoit en effet; même abandon que la veille dans la causerie; on se plaint de ne *pouvoir trouver une âme qui comprenne son âme;* on s'apitoie mutuellement sur sa *bizarre destinée.* Puis, arrivent les demi-mots, les demi-aveux, les demi-consolations; enfin les amours, les plaisirs, les distractions, les froideurs, les reproches et les séparations. Il n'y a qu'au Luxembourg que

les passions passent par toutes ces phases en aussi peu de tems. Charmant théâtre d'amours hebdomadaires, champs-élisées terrestres où l'on aime vite, et qui ont aussi leur Léthé, afin qu'on oubli encore plus vite que l'on a aimé.

Puisque je vous parle de la grisette, je vous prie de ne pas la confondre avec la gent commune et trotte-menue des ouvrières des rues St.-Denis et Vivienne. Ce qui distingue la grisette du Luxembourg de ces demoiselles, c'est un fonds de paresse inépuisable. Toujours elle vient de sortir d'un magasin, et toujours elle est sur le point d'y rentrer. Cependant comme elle tient autant que personne à paraître travailleuse, la grisette emporte de l'ouvrage au jardin: d'ordinaire elle festonne. Je vais plus loin, il n'y en a pas une qui n'ait son feston dans le cabas qu'elle porte avec elle. Le feston est un des charmes de la grisette, et ce n'est pas le moins à craindre. Moi qui vous parle, je l'avoue à ma honte, j'ai été pris par le feston.

Insouciante à l'excès, vivant au jour le jour, de peu ou même de rien, ressemblant beaucoup au lazzarone italien, moins la cruauté et le poignard cependant, mettant le *far niente* au-dessus de tous les biens, s'acclimatant à tous les amours, la grisette se contente de ce que lui apporte le tems, peu soucieuse de l'avenir, entière au présent, se faisant oreiller de tout, même du sort le plus dur, dormant indifféremment sur le côté gauche ou sur le côté droit, égale dans la bonne et la mauvaise fortune, excellente fille au demeurant, mais qui rencontre tôt ou tard sur son chemin la porte d'un hôpital.

Elle a ses allées favorites, et ce ne sont pas les plus fréquentées : je ne dirai pas que c'est par amour de la solitude, mais elle aime le bosquet ; comme le bosquet manque au Luxembourg, elle choisit les lieux les plus retirés. Ainsi vous la rencontrerez de onze heures à deux dans l'allée qui longe la rue d'Enfer, et sous les arbres qui l'avoisinent. La grisette se place toujours sur un banc, ne voulant avoir aucune dispute avec la loueuse de chaises. Et là elle attend son amant ou celui qui veut l'être. Une chose remarquable, c'est qu'elle fait élection de domicile dans les mêmes lieux et sous le même couvert que la vieille fille. Ainsi, la vieille fille va tricoter ses bas dans l'allée d'Enfer et dans celles qui aboutissent à la rue de l'Ouest et à la grille Fleurus : et ces dernières allées sont du ressort de la grisette. Quoi qu'il en soit, elles se détestent d'instinct quand elles se parlent, elles laissent tomber leurs paroles du bout des lèvres, en arrondissant la bouche avec préciеuseté, et en mettant le mot *madame* dix fois dans une phrase. Sur les deux heures, la grisette et la vieille fille émigrent du Luxembourg pour n'y plus revenir que le soir. La révolution de juillet a fait beaucoup de tort à la grisette : la politique lui enlève ses adorateurs ; aussi est-elle carliste ou républicaine : mais elle penche beaucoup plus pour les exilés d'Holy-Rood que pour les admirateurs de Marat et de Robespierre.

C'est à peu près à l'heure où ces dames s'en vont que les bonnes d'enfans arrivent. Elles établissent leur quartier-général sur la terrasse de droite. La bonne d'enfant est la rivale de

la grisette, il existe de longue date une guerre sourde entre ces deux puissances.

La bonne d'enfant laisse ses petits maîtres sauter à la corde, se traîner sur le sable, déchirer leurs habits, se barbouiller la figure: elle se promène çà et là, admire les statues, s'arrête devant les gladiateurs et les Hercules, s'extasie devant les Vénus nues sortant de l'eau, qui, disons-le en passant, sont tellement noires, qu'on serait tenté de les prier de rentrer dans le bain qu'elles viennent de quitter pour se décrasser un peu. Je ne sais pourquoi Charlet ou Bellangé, dans leurs caricatures, nous représentent le simple conscrit cherchant à captiver la bonne d'enfant. Je n'ai jamais vu de bonnes se compromettre avec l'uniforme bleu de roi. Elles gardent leur rang et leur sérieux vis-à-vis du militaire, et si l'enfant de Mars voulait s'émanciper avec elles, et les pousser dans leurs derniers retranchemens, c'est-à-dire, jusqu'au bout du banc, leurs paroles de dédain sauraient le remettre à sa place. La bonne d'enfant raffolle de l'étudiant, ce dernier la tient peu en estime.

Aussi ne parlerai-je pas des oeillades indiscrètes, et des minauderies infructueuses de la bonne d'enfant, pour vous faire lier connaissance plus vite avec le vieux garçon. Passons devant la façade du palais, donnons un coup d'oeil au quinconce d'érables et au rosarium qui ont remplacé les bâtimens de communication entre le petit et le grand Luxembourg, et arrivons dans l'allée qui côtoie la rue de Vaugirard. Je pourrais ici vous faire une belle description imitée de Virgile, vous dire que cette allée est une allée Paria, que le soleil ne

la visite jamais, qu'on l'évite et qu'on la fuit comme l'antre de Pluton, qu'un silence horrible y règne, silence interrompu par les cris funèbres des oiseaux de mauvais augure: mais pour laisser tout ce fatras mythologique de côté, je vous dirai tout simplement qu'elle est consacrée à la politique.

Que ce mot ne vous fasse pas reculer comme le voyageur à la vue d'un serpent caché sous l'herbe. La politique de l'allée de Vaugirard n'a rien d'effrayant. Elle n'a ni chapeau, ni bonnet rouge, point d'habits ou de redingotes boutonnées séditieusement jusqu'au menton, point de virgule ni de bouches barbues, point de paroles âpres surtout; ma politique est sexagénaire, porte perruque, marche lentement, a la goutte, un habit marron, des souliers carrés à boucles d'argent, canne à poignée d'ivoire, culottes courtes et pas de mollets.

Tous les politiques de l'allée Vaugirard sont des transfuges du jeu de boules. Quand ils sont fatigués du *cochonnet*, ils s'acheminent par l'allée de l'Observatoire à leur salle de délibération, et là ils agitent entre eux les hautes questions d'état. La chose se passe fort bien, je vous assure. On discute le pour et le contre, on propose des lois, on lance des amendemens: on demande la parole, on monte à la tribune (métaphore), on fait des discours: on s'interrompt et on finit par ne pas s'entendre.

Je me suis souvent demandé quel rôle pouvait jouer la canne en politique, et je me suis répondu qu'il était immense. Je ne sais pas comment Fox et Pitt ont négligé la canne. C'est elle qui tranche le noeud gordien; c'est elle qui renverse les villes, crée les empires,

bat les armées, et sauve les peuples. Vous penseriez comme moi si vous aviez vu mon aréopage en plein vent la faire servir dans les crises les plus difficiles. A l'aide de la canne, on décrivait sur le sable la position géographique de chaque peuple européen: on faisait avancer les corps de troupes: on intervenait en Belgique, en Italie: on sauvait la Pologne: on écrasait les Russes: on se couvrait de gloire, on garantissait l'honneur national, et on *rentrait couvert de lauriers dans la capitale, aux acclamations de la population entière.*

Que de fois, pour ma part, n'ai-je pas vu dans l'allée Vaugirard, la Russie éventrée et les Hollandais en fuite! que de manoeuvres stratégiques n'ai-je pas admirées! que de magnifiques protocoles n'ai-je pas entendus! Et quelles marches forcées: que de fleuves, de montagnes, mes généraux sédentaires ne traversaient-ils pas! J'aimais surtout, dans ce conciliabule, un petit bossu fort singulier. C'était le président, le doyen d'âge. Un petit chapeau d'étoffe grise, plissé sur les bords, dominait son vénérable chef. Une redingote, qui pouvait peut-être avoir été blanche, couvrait ses membres grêles et délicats. Un gros jonc guidait ses pas fort incertains. Le petit bossu était l'âme de la société, c'était lui qui ordonnait l'attaque et qui donnait le signal du combat; lui qui arrêtait l'effusion du sang avec sa canne: comme ces rois du moyen âge qui avaient le privilége de terminer le duel en jetant dans la carrière une baguette de bois vert. Avec quelle dignité il ouvrait la séance! avec quelle clarté il dirigeait la discussion, et surtout avec quelle ponctualité il prononçait la clôture. Quand

trois heures sonnaient, il fermait les débats et coupait court à toutes divagations et à tous mouvemens. Le tems du diner était venu. Aussi, aurait-on été sur le bord d'un fleuve, serait-on arrivé aux portes d'une ville, n'importe, il fallait retourner à sa poule au pot, rue Cassette ou rue des Canettes. » Messieurs, disait le petit bossu en s'en allant, nous reprendrons demain la discussion et la route où nous les avons laissées : à une heure précise nous passerons le Rhin, ou bien encore nous entrerons dans Ancône. »

Le digne homme n'a pas reparu au jardin cet été, et je crois bien qu'il faut mettre son absence sur le compte du choléra. C'est une grande perte pour les diplomates de l'allée Vaugirard. Aussi la session de cette année a-t-elle offert peu d'intérêt : les membres n'ont pas été exacts : heureusement il n'y a pas d'insertion dans le *Moniteur*, ni de mention dans le procès-verbal. Et puis le mauvais tems qui a régné ce mois-ci a singulièrement entravé les opérations. On est resté huit jours de suite devant une bicoque, pour cause de pluie. Enfin le froid et le brouillard viennent de dissoudre la chambre, qui ne rouvrira qu'au printems 1833.

Le Luxembourg est encore le Paestum et le Tibur des mercières et des bonnetiers retirés. C'est plaisir de voir ces couples sexagénaires s'acheminer gravement vers l'allée de l'Observatoire. Certes, lorsque Napoléon faisait faire cette allée, il était loin de prévoir qu'elle dût servir un jour exclusivement aux promenades oisives des bonnes gens du quartier Saint-Germain. Mais le plus grand homme

ne lit pas tout dans l'avenir. A coup sûr il pensait encore moins que ce serait au milieu de cette rangée d'arbres plantés par ses ordres, que l'un de ses plus braves soldats, le maréchal Ney, marcherait à une mort sans gloire. Et qui alors l'aurait pu croire? il y avait tant de plaines où l'on pouvait mourir glorieusement!

L'allée de l'Observatoire est, comme je le dis, le rendez vous de la petite propriété. Sans doute on s'arrête pour donner un coup d'oeil aux rosiers en fleurs, sans doute on fait halte devant le bassin pour admirer la limpidité de l'eau; mais, ces deux stations faites, on se rend à son allée pour ne plus la quitter. C'est là qu'on rencontre ses voisins de pallier: là, qu'on parle d'affaires, qu'on se rend compte de l'emploi du tems, qu'on se demande ce qu'il faudra manger à dîner le lendemain. Puis on regarde le coucher du soleil, on prédit le beau tems ou la pluie, selon que le ciel est couvert, ou que les chats ont léché leur queue; on appelle son chien qu'un autre vient débaucher, on crie après lui, on court à sa recherche, on l'attache, on le fait porter au mari, crainte d'une nouvelle fuite. Quelle grande ressource pour la conversation quand le télégraphe agite ses bras! les commentaires abondent, on parle de la découverte de l'imprimerie, que l'on trouve fort belle, on disserte sur la sténographie, puis sur la télégraphie. On travaille à deviner les énigmes du sphinx aérien; on passe en revue toutes les inventions brevetées ou non brevetées. — Chez qui prenez-vous votre café, madame? — Chez M ***, au coin de la rue des Mauvais-Garçons. — Ah! moi je prends le mien

chez M ***, vis-à-vis le marchand de meubles. Tel est le résumé des entretiens les plus importans, entretiens qui ne finissent qu'avec le jour. Ces estimables rentiers ont tellement pris leurs habitudes au Luxembourg, qu'ils se croiraient de bonne foi expropriés si on fermait le jardin pour cause de réparation. Ils invitent leurs parens d'outre Seine à venir les voir au Luxembourg, comme on engage un ami à venir passer une huitaine de jours à la campagne que l'on possède. »Venez, leur disent-ils, nous voir à notre jardin, de midi à quatre, ou de six à huit heures; nos lilas sont passés, mais nos roses sont magnifiques; nous ferons élaguer les arbres dans deux mois. Un de nos cygnes est mort: celui que nous aimions le mieux. Mon mari emportait chaque jour dans sa poche un morceau de pain pour lui: l'épidémie régnante a tant fait de ravages!»

Au printems, le Luxembourg n'a rien à envier aux plus belles promenades. Le soir, la terrasse de droite devient une fraîche et odorante succursale des Tuileries. Les toilettes, à la vérité, ne s'y font pas remarquer comme aux Tuileries. Les habits ne sortent pas des ateliers de Staub ni de Chindé; les robes n'ont pas passé par les mains de mademoiselle Victorine: il y a moins de monde: pas d'élégans, peu d'élégantes; toujours l'abandon, le laisser aller du propriétaire. Les galeries ne sont pas aussi longues ni aussi bien fournies. Çà et là s'échelonnent sur deux rangs quelques robes blanches bien simples, quelques familles qui viennent prendre le frais et lire le journal. Au milieu nombre d'étudians, canne de fer creux

à la main, cigarre à la bouche, parlant de politique ou d'amour, racontant la chronique scandaleuse du jour, ou les succès de leurs examens, s'égayant aux dépens des passans dont ils connaissent la biographie. Car au Luxembourg tout se sait, impossible de garder l'incognito. On connaît le nom, l'adresse de toutes les personnes qui y viennent. Si par hasard on découvre quelque jeune femme inconnue, on interroge, on s'enquiert, on prend des renseignemens sur la jolie intruse, et bientôt vous la connaissez comme si elle était votre parente. Ces traditions se livrent d'année en année par les étudians qui retournent en province, aux étudians qui arrivent à Paris.

A votre entrée au Luxembourg, on vous dénombre tous les habitués, on vous met au fait de la place. On vous apprend que cette jolie enfant de seize ans, aux yeux voilés, aux cheveux noirs descendant en bandeau sur les tempes, à la taille svelte, à la figure de Madone, est mademoiselle ***, la reine du lieu, et qu'elle a plus de prétendans tacites que n'en avait jadis Pénélope; que sa voisine, dont la tête noble et sévère accuse certaine fierté aristocratique, est la fille d'un conseiller à la cour des comptes. Enfin, personne n'est à l'abri de la curiosité et de l'indiscrétion. Mais aussi la critique y est moins mordante qu'aux Tuileries.

Aux Tuileries on fait la guerre aux habits, aux gilets, aux chapeaux, aux tournures, aux figures: au Luxembourg, si vous exceptez quelque envie de rire de jeune fille, mal étouffée sous le mouchoir, quelques *aparté* bien inno-

cens, la critique n'a pas droit de bourgeoisie. On se promène sans façon, et seulement pour se promener.

A la campagne, quand on a fini de dîner, on propose toujours un tour de jardin pour faire la digestion. Alors le grand-père prend sa canne, le père sa casquette, et les jeunes filles placent capricieusement sur leur tête le large chapeau de paille dont elles laissent flotter les rubans ternis.

Les habitans du faubourg Saint-Germain viennent faire leur digestion au Luxembourg: le grand-père prend aussi sa canne: le père met un chapeau, et les jeunes filles nouent leurs rubans: voilà toute la différence.

Si la critique est exilée du jardin, c'est dire que la coquetterie est frappée aussi d'ostracisme. Sans doute il y a des amours au Luxembourg, le soir sur la terrasse; amours bien platoniques, amours sous les tilleuls, amours qui se déclarent par un coup d'oeil, un signe, une expression du visage; mais il n'y a pas de coquetterie en jeu. Une jeune fille coquette, au Luxembourg, serait la plus malheureuse des femmes. Car il règne partout un certain abandon de famille. Quand on se rencontre, on se salue avec affection, on va même jusqu'à s'embrasser. Quel crime de lèse-bon ton! S'embrasser en plein jardin: c'est à faire éclater de rire tous ces dandis en gants jaunes, au cou emprisonné dans une cravate de satin. Mais cette conservation des moeurs antiques et des bonnes moeurs a son nombre d'approbateurs. Pour ma part, je l'avoue, j'éprouve un indicible plaisir à voir les deux plus jolies jeunes

filles, quand elles se rencontrent, courir l'une au-devant de l'autre, et s'embrasser avec autant de cordialité que lorsqu'enfans toutes deux elles jouaient au cerceau, ou sautaient à la corde.

La civilisation n'a pas encore pénétré, comme il paraît, tout entière au Luxembourg, et il faut espérer qu'elle n'y prendra pas pied de sitôt. Je prêterai main forte pour m'opposer à ses invahissemens: elle nous a gâté tant de choses, qu'elle ferait probablement des siennes au Luxembourg.

Les Tuileries ne perdent pas tous leurs promeneurs pendant l'hiver: dans les jours secs les femmes y font acte d'apparition, cachées sous des manteaux, emaillottées dans des douillettes, et vont exposer aux intempéries de l'air leurs visages pâles et déflorés. Il n'en est pas de même au Luxembourg: à la fin de l'automne le jardin devient désert. Déjà même les promenades sont plus rares. Les robes blanches sont abandonnées: la moire, la cachemirienne et le gros de Naples reparaisent. Les arbres perdent leurs feuilles, et les allées leurs habitués. Plus de chaises rapprochées en groupe pour la causerie du soir, plus de chapeaux sur les genoux, et de cheveux nattés abandonnés aux caresses du vent! Déjà on a fait ses déménagemens sans bruit et sans embarras: on jette un coup-d'œil d'adieu à sa place favorite, à ses orangers:

Linquenda tellus.

Il faut abandonner sa villa, ses conversations au crépuscule, son Arno immobile, ses cygnes

au duvet argenté. Qu'on fasse les apprêts du départ. — Rome nous appelle: Rome, si froide, si bruyante, et si triste. — Plus d'ombrage, plus d'oiseaux au chant joyeux, plus de ciel bleu, plus de brise embaumée. O mes rosiers, ma verdure; ô mes fraîches allées, mes belles statues, honneur du ciseau de Zeuxis et de Praxitèle, mes vases étrusques, mon vivarium; ô mon silence sous les arbres aussi vieux que la terre qui les porte; mes oliviers au suave parfum, mes ruisseaux au murmure dulcisonnant, mes rêveries de poésie et d'amour, mes tièdes soirées, mes bains, mon vieux Falerne dans mes celliers humides! — A Rome. — Mes greniers plient et gémissent sous le poids de mes blés: mes moissons sont rentrées, mes vendanges sont faites: qu'on couvre mes plantes venues de l'Hespérie, car l'Aquilon et le Notus sont à craindre: qu'on prépare ma toge et mon char. Un dernier gâteau de miel en l'honneur de Pan: une dernière libation à Cérès, un dernier adieu à mon bonheur passé. — Et maintenant à Rome; à la vie agitée, aux inquiétudes du Forum, aux jours occupés par l'ambition. Nous roulons sur la voie Appia, et nous voici dans la Ville.

On quitte donc le jardin: on s'arrache à son banc et à ses habitudes champêtres. La jeune fille retourne à sa toilette et à ses bals: l'étudiant à son estaminet: la grisette à son cinquième étage: la vieille fille à sa partie de loto. Et tous passent le tems, tant bien que mal, en attendant les premiers lilas. Mais le vieux garçon, maussade et morose, revient à son petit logement où il n'y a pas de Babet. Lui seul regrette vraiment sa maison de campagne. Par

les belles gelées il va y donner le coup-d'oeil du maître; puis, de retour au coin du feu, il médite en tisonnant le vers de Virgile:

O fortunatos nimium sua si bona norint
Agrìcolas...

A. Félix JONCIÈRES.

LE

MARCHAND DE CHIENS.

Vous avez lu sans doute les Mémoires de lord Byron : une des choses qui m'a étonné le plus dans ces étonnans Mémoires, c'est la facilité avec laquelle le noble lord renouvelle ses boule-dogues et ses lévriers à volonté. — Envoyez-moi, dit-il, un boule-dogue dEcosse ; les boule-dogues de Venise n'ont pas les dents assez dures. Envoyez-moi un beau chien de Terre-Neuve pour le faire nager dans les lagunes. Il écrit, il donne des ordres à son intendant, comme un autre écrirait à Paris : Envoyez-moi de l'eau de fleur d'oranges ou des gants.

Si lord Byron avait eu son correspondant à Paris, ce correspondant aurait été bien embarrassé de satisfaire aux désirs de son maître : il aurait eu beau chercher dans tout Paris un boule-dogue, un lévrier, ou un chien de Terre-

Neuve à acheter, je suis assuré qu'il aurait eu grand'peine à rencontrer de quoi satisfaire lord Byron, qui s'y connaissait. Dans ce Paris où tous les commerces se font en grand, même le commerce de chiffons et de ramonages à quinze sous, il n'existe pas un seul établissement où l'on puisse aller, pour son argent, demander un chien comme on le veut. En fait de marchands de chiens, nous en possédons, il est vrai, quelques uns et en plein vent, fort versés dans la science de dresser des caniches et qui élèvent leurs chiens dans des cages sur le parapet du Pont-Neuf; mais c'est là tout. Allez donc chez ces gaillards-là, une lettre en main de lord Byron, demander à acheter un boule-dogue, un lévrier, ou un chien de Terre-Neuve!

Vous voyez donc, sans que je vous le dise, que malgré toute ma bonne volonté, je ne puis vous faire ici une dissertation savante sur cette branche d'un commerce qui n'existe pas, et qui pourrait être très-florissant. Après la race humaine, ce que le Parisien néglige le plus, c'est la race canine: il est impossible de se donner moins de peine pour les uns et pour les autres; il est impossible de mélanger les races avec plus de caprice insouciant et de hasard stupide: voilà pourquoi nous avons de très-vilains hommes et de très-vilains chiens.

Venez donc avec moi, si vous voulez voir les chiens parisiens, venez sur le Pont-Neuf, à gauche, en descendant la rue Dauphine; quand vous aurez passé la statue de Henri IV, vous trouverez cinq à six artistes en chaussures entourés chacun de cinq ou six caniches taillés et ciselés comme le buis des jardins de Ver-

sailles. L'un porte une moustache, l'autre et dessiné en losange; l'un est blanc, l'autre est noir; l'un est croisé avec un griffon, l'autre est croisé avec un épagneul. Il y a quelquefois dans un seul chien dix espèces de chiens. Envoyez un de ces chiens à lord Byron, et vous verrez ce qu'il vous dira!

C'est que, pour le marchand de chiens de Paris, élever un chien, vendre un chien, ce n'est pas une spéculation: c'est un plaisir, c'est un bonheur. Le marchand de chiens à Paris est d'abord portefaix, décroteur, père de famille, et enfin marchand de chiens. Il est portefaix pour vivre; il vend des chiens pour s'amuser: c'est un goût qui lui est venu quand son père était portier. Le propriétaire de la maison avait tant défendu à son père d'avoir un chien que son fils en a eu trois dès qu'il a été majeur. Pour ses chiens, il a perdu en même tems la porte et l'affection du propriétaire de son père. Zémire, que vous voyez là étendue au soleil, a empêché le mariage de son maître avec une cuisinière, ma foi! dont elle dévastait le garde-manger; puis Zémire étant devenue pleine dans la rue, a mis bas dans le lit de son maître; son maître voyant ces pauvres petits souffrans, les a élevés lui-même avec du lait, et une fois élevés, il les a vendus sur le Pont-Neuf, ou plutôt il les a placés de son mieux, tenant plus au bien-être de ses chiens qu'à son profit.

Tous les marchands de chiens de Paris ont des petits issus de Zémire et d'Azor; regardez tous les chiens qui passent, ce sont les oreilles de Zémire, c'est la queue d'Azor, c'est la patte blanche d'Azor: ces chiens-là sont gourmands,

maliagres, paresseux, voraces, stupides, très laids et très sales; au demeurant, les meilleurs chiens de l'univers.

J'imagine qu'au lieu de juger les hommes par les traits de leur visage ou les signes de leur écriture, on ferait mieux de les juger par leurs chiens. Le chien est le compagnon et l'ami de l'homme; le chien est sa joie quand il est seul, c'est sa famille quand il n'a pas de famille. Le chien vous sert d'enfant, et de père, et de gardien; il a l'oeil d'une mobilité charmante, il est arrogant, il est jaloux, il est despote, il a toutes les qualités d'un animal sociable; il vous donne occasion très souvent de vous imposer de ces petites privations qui coûtent peu et qui font plaisir, parce qu'elles prouvent que vous avez un coeur. Ainsi la meilleure place au coin du feu est au chien, le meilleur fauteuil de l'appartement est au chien. On sort souvent par le mauvais temps pour promener son chien; on reste chez soi pour tenir compagnie à son chien, on se réjouit avec lui, on pleure dans ses bras, on le soigne quand il est malade, on le sert dans ses amours; c'est un sujet inépuisable de conversation avec ses voisins et ses voisines; c'est un admirable sujet de dispute aussi. Pour un célibataire, pour le poète qui est pauvre, pour tout homme qui est seul, pour la vieille femme qui n'a plus personne à aimer, même en espoir, il n'y a plus qu'un seul secours, un seul ami, un seul camarade, un seul enfant, leur chien!

On peut donc, à coup sûr, juger de l'homme par le chien qui le suit. S'il en est ainsi, vous aurez une bien triste idée du bourgeois de Paris en voyant les chiens qu'il achète. Pour ai-

mer de pareils chiens, il faut avoir perdu toute idée d'élégance, toute sensation, tout odorat, tout besoin de beauté et de formes. Le caniche du Pont-Neuf est, à mon sens, une espèce de honte pour un peuple qui a quelques prétentions artistes. Le caniche est, en effet, le fond de tous les chiens parisiens.

J'entends le caniche bâtard; c'est un animal dont on fait tout ce qu'on veut, un domestique d'abord, et le Parisien a tant besoin de domestique, que, ne pouvant les prendre aux *Petites Affiches*, il en achète sur le Pont-neuf un écu. Il s'en va donc sur le Pont-Neuf, à l'heure de midi, flairant un chien, étudiant son regard, marchandant, discutant, s'en allant et revenant.

— Combien ce chien? — Le chien qu'il achète est âgé ordinairement de trois mois; pendant qu'il marchande, tous les connaisseurs se rassemblent autour de lui, et chacun donne son conseil. A la fin on convient du prix; le prix ordinaire d'un caniche bâtard, plus ou moins, varie d'un écu à sept francs. Quelques-uns se vendent dix francs; mais en ce cas-là, il faut que l'acheteur soit un maître d'armes, un employé du Mont-de-Piété, ou un commissaire de police pour le moins.

A peine a-t-il acheté son chien, le bourgeois de Paris remonte tout radieux à son quatrième étage. Arrivé à la porte, toute résolution lui manque, sa femme a bien juré qu'elle n'aurait plus de chien, comment faire accepter ce nouveau chien à sa femme? A la fin il prend son parti, il ouvre la porte, il entre. — Tiens, ma femme, regarde le joli petit caniche! La femme résiste d'abord, puis elle cède; car le moyen

de ne plus aimer, une fois qu'on a aimé, même un caniche! Et voilà notre heureux couple qui s'occupe du charmant animal, on le blanchit, on le pare, on l'engraisse, on lui apprend à descendre dans la rue tous les matins. Ce bon ménage qui s'ennuyait tête à tête, et qui n'avait plus rien à dire ni à faire, se trouve à présent, grâce à son caniche, très-occupé, et très-heureux. Qui vous dira toute l'éducation du caniche? Que n'apprend-on pas au caniche? On lui apprend à rapporter d'abord, on lui apprend à fermer la porte, on lui apprend à marcher sur deux pattes, on lui apprend à faire le mort, on lui apprend à vous ôter votre chapeau quand vous entrez. C'est une plaisanterie très-agréable. Le caniche saute sur vous à quatre pattes, et vous arrache votre chapeau avec ses dents, ce qui est très-ennuyeux quand vous avez un chapeau neuf. Il y a des caniches qui font l'exercice, qui scient du bois, qui jouent à pigeon vole, qui vont chercher leur dîner chez le boucher. J'en ai connu un qui fumait une pipe très-agréablement. Le caniche est la joie de la grande propriété bourgeoise; c'est une dépense de tous les ans assez considérable, il faut le faire tondre tous les deux mois, il faut changer de logement à peu près tous les ans, il faut être brouillé avec tous les voisins qui n'ont pas de chiens, quand on a un caniche un peu supportable.

Ce sont là de grands sacrifices, sans doute, mais comme on en est dédommagé! quel plaisir, quand on passe dans la rue, d'entendre l'animal aboyer contre les chevaux, et de se venger sur les chevaux des autres de ceux qu'on n'a pas! Quel bonheur, dans le bois de

Romainville, de voir galoper son caniche! ou bien de le voir nager dans la Seine, ou courir après un bâton qu'on lui jette, à la grande admiration des amateurs!

Le caniche est de tous les tems, et de tous les âges, et de tous les sexes. C'est le chien du rentier, c'est le chien du propriétaire, c'est le chien du portier surtout. Le portier! cet être amphibie, qui est à la fois propriétaire, bourgeois, domestique: propriétaire, parce qu'il ne paie pas de loyer; bourgeois, parce qu'il a un propriétaire; et domestique, parce qu'il est obligé d'aimer les caniches des autres, et que rarement il peut avoir un caniche à lui.

Le caniche est le chien de l'homme et de la femme, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-cinq ans.

Arrivé à cinquante ans, les goûts changent. Tel qui s'était fait le chien d'un caniche impétueux, hardi, ardent, ne pouvant plus suivre à la course son animal, n'est pas fâché de s'en défaire; ce chien meurt; alors on le remplace par un animal d'une espèce plus douce et moins fougueuse. Avant cinquante ans, c'était l'homme qui décidait du choix de son chien dans le ménage; après cinquante ans, c'est la femme qui en décide; c'est qu'après cinquante ans, la femme aime son chien non plus pour son mari, mais pour elle-même; et alors, aimant son chien pour elle-même, elle prend un chien d'une nature frileuse et calme, qui ne la quitte pas, qui aille d'un pas lent, et qui aime les promenades de courte haleine; elle le veut peu libertin surtout, et peu coureur; à cet effet, il existe en France plusieurs sortes de chiens; le chien noir avec des taches

couleur de feu; le chien couleur de feu avec des taches noires Sous l'empire, les vieilles femmes avaient trouvé une race de chiens admirable, et qui leur convenait parfaitement; le carlin! Le carlin, infect et ennuyeux; criant toujours têtu, volontaire. délicat; depuis l'empire, le carlin a complètement disparu de nos moeurs; il a été remplacé par le griffon. c'est un progrès. Au reste, ce n'est pas la première fois que la France perd des races de chiens. Le petit chien de marquise, au dix-huitième siècle, tout blanc, tout soyeux, et que relevait si bien un collier en ruban rose, s'est perdu presque complétement parmi nous. Les beaux lévriers du tems de François Ier se sont perdus, ou à peu près. Il n'y a, en fait de chiens, que le caniche qui soit imperdable. Le caniche est à sa race ce que le gamin de Paris est à la sienne. Toutefois, à la règle générale des caniches il y a des exceptions qui, au reste, ne font que prouver la règle, comme toutes les exceptions. Plusieurs corps de métiers se distinguent, à Paris, par le choix de leurs chiens qui n'appartiennent qu'à eux. Ainsi le boucher se fait suivre ordinairement par une vilaine et sotte espèce de boule-dogue, tout pelé, qui a l'air de dormir, et que nous n'avons pas vu une seule fois en colère, soit dit sans vouloir le chagriner. Le cocher de bonne maison se procure comme il peut, et quand il peut, un griffon anglais, tout petit, qui suit très-bien les chevaux, et qui a remplacé les grands danois d'autrefois, du tems de J.-J. Rousseau, quand il fut renversé par ce chien danois que vous savez. Autrefois, quand les petites voitures étaient permises, il y avait à Pa-

ris de gros chiens, de gros dogues qu'on attelait en guise de cheval, et qui portaient, avec une ardeur sans pareille, leurs légumes au marché. Telles sont à peu près les seules races de chiens usitées dans cette grande capitale du monde civilisé; vous voyez qu'il est impossible d'être plus pauvres que nous, en fait de chiens.

La révolution de juillet qui a détruit les chasses royales, a porté un coup fatal aux chiens de chasse; les chiens de Charles X ont été vendus à vil prix, et l'on a vu les chiens du duc de Bourbon hurlant dans les carrefours après la mort de leur noble maître, comme hurlait le chien de Montargis.

Je ne veux pas cependant, tout en déplorant notre funeste insouciance, je ne veux pas passer sous silence un marché aux chiens assez curieux, et dans lequel l'affluence est assez grande pour prouver que si on voulait s'occuper d'améliorer cette belle moitié de l'homme, le chien, on en viendrait facilement à bout. Il existe au faubourg Saint-Germain, vis-à-vis le marché du même nom, une place assez étroite, dans laquelle, tous les dimanches, on amène des chiens d'une nature beaucoup supérieure aux chiens du Pont-Neuf. Ce sont des chiens de toutes sortes; les uns sont élevés par les fermiers pour la chasse, les autres sont élevés par des gardes-chassé pour la basse-cour. Le plus grand nombre a été trouvé dans les rues de Paris, et est destiné aux expériences médicales du quartier. J'ai fait plusieurs recherches pour savoir quelle était la profession qui élevait le plus de chiens à Paris, et j'ai découvert, non sans étonnement, que les sa-

cristains de cathédrale étaient ceux qui envoyaient le plus de chiens au marché. Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi?

Outre le marché du faubourg Saint-Germain, vous trouverez encore quelques marchands de chiens sur le boulevart des Capucines, vis-à-vis les Affaires-Étrangères. C'est là que se vendent les meilleurs chiens courans et les meilleurs bassets, soit dit sans allusion politique et sans esprit.

Cette industrie, toute négligée qu'elle est, fait vivre plusieurs établissemens de médecine canine dans lesquels tous les malades sont disposés avec art, et traités avec autant de soins qu'on le ferait dans un hôpital. Le docteur, comme tous les autres, est visible depuis huit heures du matin jusqu'à deux; le reste du tems il va en visite, avec cette seule différence qu'il est le seul médecin que paye le pauvre. Le soir, quand il est rentré, le docteur se délasse de ses travaux de la journée en empaillant quelques-uns de ses malades.

Le nombre des beaux chiens, à Paris, est fort restreint. On compte deux ou trois beaux chiens de Terre-Neuve tout au plus; cinq ou six boule-dogues de forte race. Les plus jolis chiens qui soient en France à l'heure qu'il est, ont été apportés de Grèce par notre grand poète M. de Lamartine. C'est à eux que M. de Lamartine, en quittant la France pour l'Orient, a adressé ses derniers vers. Moi qui vous parle, j'ai été trois ans à solliciter du poète un regard favorable; il m'a enfin donné un de ses chiens, c'était le plus beau cadeau qu'il pût me faire après ses vers, et voilà pourquoi, à la place d'un article de genre que

j'avais commencé, vous n'avez qu'un article didactique. Je ne comprends pas, en effet, comment on peut parler légèrement de cette amitié de toutes les heures, de tous les jours, de ce dévouement de toute la vie, de ce bonjour du matin, de ce bonsoir de la nuit, de cette famille, de tout ce bonheur domestique qu'on appelle un chien.

JULES JANIN.

DEUX MÉNAGES PARISIENS.

I.

Il faut être bien hardi pour toucher aux bourgeois, le plus petit peu du monde, quand on a lu le spirituel et délicieux article de M. Bazin sur ce sujet. J'y ai regardé à vingt fois; j'hésite peut-être encore: une seule chose me rend le courage; c'est que le bourgeois de M. Bazin a, pour ainsi dire, revêtu son habit des dimanches; il est en visite, hors de chez lui, à la revue, aux émeutes, aux fêtes publiques; il court la bourse, les affaires, se promène en fiacre; enfin il est toujours occupé. Mais le bourgeois chez lui, le bourgeois au coin de son feu, jouant le piquet avec sa femme, additionnant son livre de dépense, le bourgeois en bonnet de coton, vous ne le connaissez pas encore bien, ni lui, ni sa femme, ni ses enfans, ni sa bonne. On le trouve, il est vrai, dans beaucoup de romans nouveaux; mais j'avoue que je ne l'aime point là; il est chargé, ce n'est plus lui; presque toujours on le prend

pour dupe; et qu'on ne s'y trompe pas, il n'en est rien dans la réalité. Le bourgeois d'aujourd'hui tire l'épée comme le gentilhomme; le danger ne l'effraie point, et s'il est offensé, il force le grand seigneur à croiser le fer avec lui, ou bien, le pistolet en main, à échanger balles contre balles. A entendre les romanciers, il ne comprend rien aux usages; il a mauvais ton; il fait sottises sur sottises. Tantôt, c'est un négociant, un marchand de drap de la rue des Bourdonnais donnant une soirée, et ses lampes s'éteignent; le petit chien déchire la robe des dames; une cuisinière maladroite renverse dans le salon l'unique plateau de rafraîchissemens. Tantôt c'est une lingère du grand quartier, une lingère en vogue, qui a pour convives, le jour de sa fête, les domestiques des grandes maisons qu'elle fournit, lesquels, pour paraître quelque chose, endossent le nom et les habits de leurs maîtres; les jeunes filles de boutique de cette lingère disent: *Où ce qu'est mon aiguille?...* appèlent la grammaire la *grand'-mère*, une ottomane, une *ottomate*, etc. Je ne sais ce que faisaient et disaient les marchands et les bourgeois, il y a soixante ans; mais ce dont je suis sûre, c'est qu'aujourd'hui lorsque madame Colliot, que MM. Chevreux et Le Gentil donnent des soirées, leurs salles sont bien éclairées, il n'y a ni valets ni femmes de chambre invités, et les jeunes personnes qui travaillent en lingerie et en nouveauté, je ne dis pas seulement dans les premières maisons, mais encore dans celles du second et du troisième ordre, loin d'ignorer les premières règles de la langue, parlent et s'énoncent fort bien, ayant passé presque toutes plusieurs années dans un

pensionnat: nos jeunes auteurs le savent bien cependant; eux qui sont presque tous de cette classe moyenne, trouvent-ils que les salons petits, mais élégans et gracieux de l'intérieur de Paris, ne sont point fréquentés par des hommes aussi bien élevés, par des femmes aussi aimables, aussi spirituelles que les salons plus spacieux mais moins animés du faubourg Saint-Germain?... Il faut descendre très-bas aujourd'hui en France pour trouver du trivial.

Une autre fois, prenant nos simples et bons bourgeois au moment où ils ont fait une colossale fortune, le romancier les traite comme des ducs et pairs et ne nous offre plus que l'allure et le train des maisons de banquiers; même luxe de table, même ambition chez monsieur, même coquetterie, même élégance chez madame... Mais encore un coup, le bourgeois dans sa sphère, le bourgeois, ni pauvre ni riche, qui ne hante ni les guinguettes ni les palais des princes, où est-il?... Nous connaissons bien, trop peut-être, l'intérieur des grands, du moins tel qu'on nous le représente, car bien souvent il vaut mieux que ce qu'on en dit: l'or ne corrompt pas toujours; il laisse quelquefois de sa pureté au creuset par où il a passé. Nous connaissons bien aussi les différentes classes d'artisans, car toutes ont été exploitées; nous avons entendu leur franc et énergique parler; nous avons découvert leur pauvre et chétif ménage; nous avons assisté à leurs plaisirs: comme eux, nous avons ri chez Desnoyer, nous avons gémi quand ils sont entrés au grand usurier de la rue de Paradis, et notre coeur s'est serré en les voyant compter, avec l'avidité de la faim, dix francs qu'ils ont reçus en prêt sur leurs dernières

chemises; peut-être même a-t-on dépassé la vérité en nous les dépeignant toujours à plaindre par la faute des autres, et jamais par la leur; mais toujours est-il qu'ils souffrent; n'importe comment; respect au malheur.

Pourquoi donc, quand on a fait tant de volumes pour les deux extrémités de la société, n'avoir consacré que si peu de lignes au nombreux et intéressant juste milieu? serait-ce que la plupart de nos livres de moeurs et de critiques sont écrits par des jeunes gens qui ne veulent en rien du juste milieu?... Je ne le pense pas. Dans la bourgeoisie se trouve la médiocrité en tous genres; médiocrité de génie, de fortune, d'aventures, d'intrigues, bonne et simple vie, peu fertile en évènemens; chez eux une année ressemble à l'autre, une famille vit à peu près comme celle qui demeure dans la maison voisine; peu de bruit, peu de scandale, peu de matière à de terribles et sanglans épisodes! partant point de curée pour nos auteurs romantiques... Quant à nos auteurs joyeux et plaisans, ils voient ces braves gens du côté grotesque, et ne nous présentent que leurs ridicules, même pas toujours les leurs.

Voyons les donc une bonne fois au naturel...; je les connais beaucoup; moi: ils sont, pour la plupart, les pères de mes jeunes personnes sans fortune, que vous avez bien voulu regarder amicalement; ce qui m'enhardit à vous parler de leur parens; d'ailleurs, pour vous les faire supporter, je les mettrai en regard de cette classe riche tant décriée, si peu à envier, et qu'après tout on n'envie pas moins toujours un peu, à part soi...

Il est convenu qu'avant la première révolu-

tion une femme ne pouvait pas avoir un titre sans avoir aussi un amant; l'un était inhérent à l'autre; et en parlant d'une honnête femme, on devait dire: „Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait compter.“ Probablement la malice et le besoin de se faire écouter ont singulièrement donné cours à l'exagération; dans le cas contraire, la vertu aurait fait bien des progrès depuis ce tems là; car il existe à présent bon nombre de comtesses, de marquises attachées à leurs devoirs, chérissant leurs enfans, et mettant un ordre infini dans leurs affaires. Point d'intrigues, point de licence; elles ont des moeurs, de la religion: elles sont bonnes; si elles aiment tant soit peu la dépense, la toilette, les chiffons si chers et si inutiles, il faut leur pardonner: on voit si souvent leurs noms inscrits les premiers sur la liste des souscriptions de bienfaisance, ou bien au bureau de charité!... Puis, Paris, ville de luxe, que deviendrait-il, si l'on ne faisait qu'une dépense raisonnable? beaucoup de riches achètent par philantrophie. Mais il y a dans les vertus des femmes du grand monde quelque chose de moins admirable que dans celles des bourgeoises (exceptions à part, bien entendu): il leur en coûte moins pour remplir certaines obligations, ou pour mieux dire, elles ne les remplissent pas de la même manière, on remarque dans leurs moindres détails domestiques quelque chose d'opulent, d'ostensible, qui les prive de cette touchante simplicité qu'on retrouve en tout et partout chez les médiocres.

Par exemple, si le mari d'une jeune comtesse est malade, elle passera près de lui les jours et les nuits, pâle, défigurée, délirante de

douleur. Certes, voilà de la passion, les symptômes en sont les mêmes dans toutes les classes; mais après les premières années de mariage, quand l'amour est remplacé par l'amitié, par l'estime seulement..... l'estime, le plus froid des sentimens! sans doute la comtesse fera de même son devoir: sans doute elle s'établira dans la chambre de son mari, ne sera visible que pour les intimes, consultera tous les médecins de Paris; mais elle ira se coucher le soir, tranquillement, se reposant de tout sur les soins assidus d'une soeur Saint-Joseph dont elle louera le zèle, s'extasiant sur le bonheur de posséder une si parfaite garde-malade. On peut s'en fier à elle, dira la comtesse, et elle dormira tranquille. Ce ne seront pas ses mains délicates qui apprêteront les cataplasmes, les pansemens; tout au plus donnera-t-elle les cuillerées de potion: elle sera là, voilà tout.

Dans la classe bourgeoise, quelle que soit la situation morale du ménage, la femme se dévoue dès le moment où son époux est gravement malade; nulle autre qu'elle n'apprête les remèdes, ne pose les sangsues, ne veille la nuit; si le cas n'est pas dangereux, elle repose sur un lit de sangle auprès de son malade, se relève vingt fois s'il le faut; lui parle; devine ce qu'il aime, ce qui lui déplaît; connaît la partie la plus douloureuse de son corps, la regarde, la frictionne; elle seule sait l'arranger... S'éloigne-t-elle un moment: „Ma femme! crie le bon bourgeois, écoute.“ Et elle accourt.

Tout cela n'est pas étonnant: il y a plus d'intimité dans ces intérieurs que dans ceux du faubourg Saint-Germain; on se tutoie; on est souvent en tête à-tête, vivant dans un petit ap-

partement; on se retrouve toujours en face l'un de l'autre, et même sans s'aimer on se parle; car il n'est pas fort amusant de n'être que deux et de ne se rien dire; puis, à tout moment, le mari a besoin de sa femme: c'est un gilet que n'a point rendu la blanchisseuse; c'est le premier des deux plats du dîner qui n'est pas bon, c'est une toilette à apprêter pour un enterrement: tout cela passe par les mains de la femme; le moyen, autrement, que l'unique servante des maisons bourgoises puisse suffire à tout...

Or, je vous le demande, une seule de ces choses existe-t-elle chez les personnes très-riches? madame sait-elle seulement ce que monsieur a de linge? et lui, la consulte-t-il pour s'habiller? Ce n'est pas mauvaise volonté, mais ils demeurent si loin l'un de l'autre que le coeur manque souvent pour faire le voyage, la mode étant que les époux habitent à des étages diférens, ensuite il y à toujour des domestiques en tiers. Le bon ton exige qu'on ne parle l'un de l'autre qu'à la troisième personne: Donnez cela à monsieur... Demandez à madame... L'habitude de se traiter ainsi devant les étrangers se contracte, et on oublie de la quitter quand on se retrouve seul à seul. Je connais une baronne qui fait toujours trois révérences à son mari quand il entre chez elle.

Je sais que cette manière de vivre a son bon côté; on a moins de querelles, de petits différens; car de deux choses l'une, ou l'on s'aime, et dans ce cas on est si content, quand par hasard on se revoit, qu'il n'y a pas trop de ces courts instans pour se dire des douceurs; ou bien l'on ne s'aime pas, et alors rien n'est plus facile que de ne jamais se rencontrer; tan-

dis que les bourgeois, quelque unis qu'ils soient, ne sont pas toujours d'accord. Le moyen, lorsqu'on est ensemble la nuit, le soir, le matin, que par économie, par usage, par mille raisons, on est obligé de penser à deux, le moyen, dis-je, de ne pas se chamailler avant que la pensée de chacun soit devenue une et indivisible. Le mari, fatigué du travail de la journée, occupé d'un livre nouveau ou d'un journal, s'impatiente du bruit que font deux ou trois marmots criant et sautant dans la chambre à coucher. La femme, habituée à leur tapage depuis le matin huit heures, ne s'aperçoit seulement pas qu'ils remuent; cependant les continuels chut!... paix donc! de son mari lui ouvrent les oreilles... Allez jouer au salon, enfans, vous faites trop de bruit. Les enfans s'en vont avec billes, balles, poupées; mais au salon, ils sont seuls, l'un frappe l'autre: Attendez! crie la mère, je vais vous faire battre ensemble, moi, vous allez voir. Ernest, laisse donc ta soeur... Ou bien, les billes, les balles frappent le plafond: Ernest finiras-tu? tu vas casser les carreaux ou la glace... Alors c'est la porte qui est prise pour but: on dirait qu'elle est près de s'enfoncer... Fichus enfans! s'écrie le père impatienté; on ne peut rien faire ici avec eux. — Mais, mon ami, il faut qu'ils s'amusent; ils ne font pas de mal là — Ah! voilà comme tu les gâtes, tu ne sais pas les élever, et ensuite tu te plains d'eux. De là une querelle; la femme pleure même quelquefois; mais un ami commun arrive; chacun prend son air aimable; on cause, on fait la partie, et quand on se couche, la dispute est oubliée.

Dans les maisons opulentes, si les enfans

fatiguent, ils sont relégués au loin, on ne craint pas de s'en séparer: il y a des domestiques pour veiller sur eux, s'ils sont petits; un précepteur, une gouvernante qui les accompagne, quand ils sont grands.

Ici, la bonne ne peut pas y prendre garde; le matin elle fait le ménage, et va au marché; plus tard elle s'occupe du dîner; et le soir elle lave et range la vaisselle. L'unité de domestique est encore un des traits caractéristiques des maisons moyennes. Bien des familles ont quinze, vingt mille livres de rentes, et une seule bonne; seulement, quand la maman nourrissait, il y avait une jeune fille pour promener l'enfant; ou bien, si monsieur est médecin, courtier de commerce, l'intérieur est augmenté d'un cheval et d'un domestique; mais celui-ci est exclusivement préposé pour les affaires, et ne soulage en rien *la bonne à tout faire;* excepté, cependant, les jours fort rares où il y a beaucoup de monde à dîner; alors il sert à table.

„Je ne sais comment tu fais, dit le mari à sa femme, tu ne peux pas garder une bonne plus de six mois, et chez monsieur un tel, chez madame une telle, ils ont six domestiques dont le moins ancien est dans la maison depuis huit ans.“ Je le crois bien; et ce qui contrarie monsieur, devrait être pour lui un sujet de satisfaction; c'est une preuve que sa femme est bonne ménagère, qu'elle a l'oeil à tout; qu'elle surveille le pain, la viande, le vin, les friandises, l'huile, etc., etc.; qu'elle sait le prix des comestibles, qu'elle s'aperçoit quand la cuisinière fait danser l'anse du panier; qu'elle reçoit elle-même son linge des mains de la blanchisseuse; qu'elle vient à la cuisine faire les

oeufs au lait et les gâteaux au riz; et que peut-être même elle va au marché; toutes choses capables de doubler les revenus dans un ménage, mais toutes choses aussi qui valent à la maison le surnom de baraque .... et empêchent qu'une domestique y reste long-tems. Qu'y ferait-elle? il n'y a pas moyen de rien soustraire, et il est impossible, avec deux cent cinquante francs de gages, de porter des robes de gros-de-Naples, des chapeaux à fleurs, et de payer des spectacles pour deux. Et puis, monsieur ordonne une chose, madame une autre; il faut quitter une première occupation pour en commencer une seconde; être grondée, réprimandée: tout cela ennuie; on fait son service tant bien que mal; on raisonne, et, sous main, on cherche une autre place....

Chez les grands, c'est toute autre chose; là, il y a une personne pour chaque partie du service; tout le monde sait ce qu'il doit faire; tous les jours, à la même heure, même régularité, quand la femme de chambre a habillé sa maîtresse, que ses robes, ses chapeaux sont rangés, qu'elle a monté une ou deux collerettes, elle est libre comme l'air; le valet de chambre ne parle pas deux fois par an à madame; la cuisinière ne connaît que ses fourneaux; elle taille, rogne, achète, comme bon lui semble; personne ne vient lui dire: » Mais, Marie, voilà bien du feu pour une petite marmite; éteignez donc cette bûche... Pourquoi donc une livre de beurre hier? vous n'aviez que trois plats;... Marie, qu'est donc devenue la bouteille de vin qu'on a entamée hier au soir?...» Cela doit être ainsi dans un petit ménage; mais cela fatigue et ne donne aucun

profit; car, remarquez que les domestiqes supportent tout pour des profits. Généralement on est poli avec eux; les femmes surtout les traitent doucement; mais la dame de qualité a le ton sec, bref, en parlant à ses gens, elle les tient, pour ainsi dire, en respect; ils ne lui manquent jamais; d'eux-mêmes ils sont formés à lui dire: « Madame veut-elle permettre?... Si madame avait dit qu'elle désirait cela, madame aurait été obéie. »

Ils ne se trouvent pas humiliés de s'entendre commander, et non prier: Allez ici, faites cela, sans jamais un: s'il vous plaît, un remerciement; les enfans eux-mêmes parlent ainsi; c'est l'usage. Cela n'empêche pas les domestiques de rester long-tems dans l'hôtel; il est si beau de pouvoir dire: Je suis au service de madame la comtesse, de monsieur le marquis; ce sont de braves gens, ils ont huit domestiques; ils ne regardent à rien...

Eh bien, qu'une bourgeoise s'avise de prendre ce ton-là, elle verra! Voilà les réponses des bonnes les moins impertinentes; remarquez encore qu'elles n'ont pas l'intention de fâcher leur maîtresse. Ce qu'elles en font n'est que par familiarité..... — Allons donc, Marie, un peu plus vite, vous ne finissez à rien; il est midi, s'il venait quelqu'un, il trouverait l'appartement encore sens dessus dessous. — Pardi, madame, croyez-vous que je vais me mettre en nage pour vous faire plaisir; depuis ce matin, je n'ai pas arrêté. — Marie, vous avez donc cassé un vase? — C'est pas moi, madame, c'est mademoiselle. — Si vous l'aviez remis à sa place, elle n'y aurait pas touché. — Tiens, vous croyez qu'il est facile d'en faire ce qu'on veut

de mademoiselle, avec cela qu'elle est si commode, je n'ai jamais vu un si mauvais caractère; au reste, madame, vous êtes toujours après moi depuis huit jours, cela ne me convient pas, et vous chercherez quelqu'un; faut-il pas faire tant d'embarras pour 250 francs que vous me donnez; c'est pas le Pérou, encore être bougonnée, et il n'y a pas de profit.

Ecoutez à présent le colloque d'une grande dame et d'un domestique. Les chevaux étaient fatigués; on voulait aller se promener aux Tuileries, on envoya chercher un fiacre. Les enfans montent dedans, et la mère ordonne au domestique de ce mettre derrière. Celui-ci, comme craignant de profaner sa livrée en l'exposant sur le trottoir d'un char numéroté, refuse: — Madame ne peut exiger, dit-il chapeau bas, que je monte derrière un fiacre. — Mes enfans sont bien dedans, reprend la comtesse; au reste, vous êtes libre d'aller à pied; mais si vous ne vous trouvez pas à la grille du jardin pour leur ouvrir la portière et les faire descendre, vous ne rentrerez pas chez moi. Le fiacre part, et le laquais arrive à son poste deux minutes avant lui.

Permis à la bourgeoise d'agir et de parler ainsi, mais alors il lui faut un train de maison, des chevaux, une femme de chambre; il faut enfin qu'elle ne soit plus bourgeoise. Tant qu'elle va à pied, qu'elle s'habille seule, quelle que soit sa naissance, elle est priée d'être modeste, autrement elle recevra de tems en tems de petits affronts. Son argent est aussi bon que celui de la comtesse; elle paie aussi bien, peut-être mieux, et pourtant les fournisseurs ne les saluent pas l'une comme l'autre; ils ne

leur parlent pas du même ton; il est vrai qu'ils ne sont pas reçus de la même manière chez les deux; tel épicier, tel boulanger, fournit depuis vingt ans une maison du faubourg Saint-Germain, et n'en connaît que l'antichambre ou l'office; à peine a-t-il entrevu la maîtresse..... La bourgeoise lui donne accès dans sa chambre, s'informe de sa santé, de celle de sa femme, non pas comme dans la scène de don Juan avec M. Dimanche, mais bonnement, naturellement; le marchand lui conte ses affaires, elle paraît y prendre intérêt: la familiarité s'établit.... Et puis, j'en demande pardon à notre siècle niveleur, on a beau dire, on a beau crier à l'égalité, il y a quelque chose de respectable dans la noblesse; tel écrivain qui voudrait la supprimer, ne pourrait-il pas être suspecté d'un peu d'envie? n'a-t-il jamais souhaité un *de* devant son nom? et le jeune auteur qui s'en moque dans ses livres satiriques a pourtant soin que le héros de son vaudeville se nomme le comte de Merville, et sa jeune veuve la marquise de Blinval! Quelques-uns d'entre eux ne font-ils pas sonner bien haut (sans avoir l'air de rien, pourtant) l'invitation qu'ils ont reçue de M. le baron de***? Ils pensent en eux-mêmes que c'est leur mérite qui leur vaut cela, et moi je leur dirai qu'on craignait d'être à court de cavaliers pour la danse.

Il y a beaucoup d'ordre aujourd'hui partout; les marchands n'ont plus la sottise d'avancer tout leur magasin à des gens qui ne doivent pas payer, et cela parce qu'ils sont titrés; et les gens titrés ne font plus de grandes dettes; la révolution les a rendus sages; mais pour voir un livre de dépense bien tenu, une situa-

tion de caisse bien exacte, rien de tel qu'une maison bourgeoise; on a peu de fournisseurs, tout s'achète au comptant, et le reste est soldé le premier de chaque mois; on sait, à trois francs près, à combien montera la dépense du mois, puis celle de l'autre; on a une petite réserve pour la pension de ses enfans une autre pour le loyer, une troisième pour la cuisine, ainsi de suite. M. Bazin dirait: Le système politique se montre encore là: de l'ordre, toujours de l'ordre.

Il faut quelquefois aller cinq ou six jours de suite chez une dame du faubourg Saint-Germain avant de la rencontrer; non qu'elle fasse des mines en feignant de n'être pas visible, mais elle n'y est réellement pas, ou il est impossible qu'elle vous reçoive; elle rentre si tard qu'elle ne se lève que pour déjeuner; elle ne veut pas faire attendremonsieur, et descend en peignoir; dans cet état elle ne voit personne: puis vient la toilette, puis elle sort, et si vous ne la saisissez pas sur le marche-pied de sa voiture, c'est fini; car elle ne rentrera que pour dîner; puis les spectacles, le bal; il n'y a plus moyen d'en rien attendre. La bourgeoise, au contraire, est presque toujours chez elle, dans la journée; elle se lève matin, fait ses petits arrangemens de ménage dans un négligé fort simple, mais bien présentable: un joli bonnet garni, une redingote; presque toujours elle a son corset; elle est alors accessible à tout le monde. Ensuite elle s'entoure de chaussettes, de draps, de serviettes, fait des chemises à ses enfans, lit quelques romans nouveaux et ne sort guère, si ce n'est un jour par semaine peut-être, quand il fait bien beau; ella n'aime pas à porter un

parapluie, encore moins à gâter sa toilette, et nous savons qu'elle n'a pas de voiture; habituellement elle se soucie peu de quitter la maison, et puis il faut qu'elle soit là, quand son mari revient du bureau à quatre heures, ou lorsqu'il a fini ses visites, ou bien passé la matinée entière à débrouiller une affaire difficile; tout serait perdu si ce chef de famille ne trouvait pas sa femme en arrivant, et jamais, au grand jamais, madame ne dînerait en ville sans monsieur, même quand l'amour n'est plus de la partie; ce sont des déférences que les époux de la classe mitoyenne ont tout naturellement, tout bonnement, l'un pour l'autre. Moi je trouve cette simplicité touchante. Le soir, ils vont se promener ensemble, à moins que le mari n'ait l'habitude d'aller au café; mais encore, ce cas échéant, il manquera rarement, dans la belle saison, après avoir pris sa demi-tasse et lu son journal, de venir chercher sa femme pour la mener faire un tour. Ne croyez pas, au reste, qu'elle se soit ennuyée toute seule dans la journée, non; son ouvrage est pour elle une affaire d'état. Ensuite les petites tracassèries féminines l'occupent: elle a trois soirées en vue, et n'a que deux toilettes; elle ne voudrait pas faire grande dépense; être mise moins bien qu'une autre lui répugne, encore moins voudrait-elle paraître deux fois avec la même robe; il faut donc une certaine combinaison d'idées pour concilier sa bourse, son amour-propre et les convenances. En voilà assez pour tenir sa tête en affaire pendant quinze jours; car, je dois l'avouer, il y a dans la classe bourgeoise plus de tripotages mesquins et ridicules, plus de petites jalousies, de désir de s'éclipser mutuel-

lement, d'envies de femmes, de méchancetés, le dirai-je, que partout ailleurs: cela vient de ce qu'il faut presque toujours avoir l'air de faire beaucoup avec peu de chose, et cela sans que les autres s'en doutent. Pour rendre ma pensée, je renverrai au chapitre de mes jeunes personnes sans fortune; ce que je pourrais dire de plus sur ce sujet serait une répétition. Chez les grands ou dans les ménages très-riches on n'a rien à envier aux autres, aussi s'en occupe-t-on moins; un voeu est a peine formé qu'il est accompli; que servirait de se tourmenter l'esprit pour si peu? on vit naturellement au milieu du beau; on est inhérent à l'opulence, accoutumé à voir les autres applaudir à ce qu'on dit, à ce qu'on fait; aussi ne prend-on pas la peine de dissimuler sa pensée. Les mitoyens ont peur d'être raillés par leurs pairs; ils affectent une habitude de tout ce qui est grandiose, qui les rend ridicules, et ils ne s'aperçoivent pas que les gens qui leur coûtent quelquefois leur conscience rient d'eux en arrière.

Notre pauvre pays ne brille pas aujourd'hui par la religion; Paris, surtout, a presque oublié le culte qu'il professe. On a tellement dit au peuple que sot et religieux étaient synonymes, q'il a fini par en être persuadé; et comme il ne voudrait pas avoir l'air moins civilisé, moins spirituel que les gens qui ont écrit cela, il enchérit encore sur eux, en reconnaissant à peine le *grand Être, l'Être Suprême;* que les philosophes ont substitué au Dieu de leurs ancêtres; il blasphême ce qu'il ignore, et se croit l'esprit de Voltaire parce qu'il est impie. On commence à voir combien trop ont germé ces funestes maximes; les jeunes auteurs eux-mê-

mes reviennent sur leurs pas; l'un nous touche en représentant la sainte et furtive bénédiction arraché de nuit au chef du clergé en France; l'autre hausse les épaules à la parodie de nos cérémonies graves et solennelles; et si un troisième fait un déiste du plus vertueux des hommes, du moins l'ami de ce déiste est un prêtre chrétien. Tout cela promet; mais de longues années se passeront avant que le peuple soit religieux, n'importe la religion; son coeur est de pierre pour tout ce qui est culte.

La Restauration, en ramenant les hommes d'autrefois, a ramené les usages et l'étiquette qui existaient alors. On voit donc le faubourg Saint-Germain assister aux offices, à la messe, tous les jours, comme il le faisait jadis; peu de ses maisons font gras les vendredis et samedis; toutes les femmes ont leur directeur; aucune pratique extérieure n'est supprimée ou allégée, à la moindre fête on étouffe dans Saint-Thomas d'Aquin et à l'Assomption. S'il faut en juger par les apparences, toute la ferveur, toute la piété de Paris s'est réfugiée dans les coeurs aristocratiques; je le crois ainsi, car je ne suis pas méchante, et l'hypocrisie ne me vient pas à l'idée..... En considérant cependant qu'au sortir du sermon ces dames vont au spectacle, que leur vie est mondaine, dissipée, peu conforme à ce qu'ordonne l'Evangile, je soupçonnerais un peu de politique dans leur piété, n'était mon intime persuasion qu'elles sont de la meilleure foi du monde en alliant Dieu et Baal, et que l'habitude de faire ainsi, innée dans leur famille depuis sept ou huit générations, ne leur donne pas, à cet égard, le plus petit scrupule. Elles sont dévotes avec le même bon ton, la même

grandeur de manières, qu'elles sont petites-maîtresses ou femmes aimables. Leurs pieds mignons ne seraient pas à leur place sur les froides dalles de l'église, et il manquerait quelque chose à leur grave recueillement si elles n'appuyaient leurs bras sur le velours vert d'un prie-Dieu rembourré. Là, comme ailleurs, elles ne font rien comme tout le monde. C'est donc encore dans la classe juste-milieu que j'irai chercher la piété simple et bien entendue; elle n'est pas chez tous, il est vrai, on ne la trouve même que chez un très-petit nombre, mais alors au moins elle est naturelle, édifiante, sincère, dégagée d'ostentation et de politique.

Qui va vous en vouloir? me dira-t-on: la noblesse ou la bourgeoisie?.... Mais ni l'une ni l'autre, j'espère bien; je n'ai parlé qu'en général; ensuite j'ai dit plus de bien que de mal, je pense. S'il y a un peu à blâmer des deux côtés, c'est que rien n'est parfait dans ce monde. Mais qu'importent quelques défauts pour tant d'éminentes qualités qui distinguent aujourd'hui les classes instruites de la société? D'ailleurs depuis long-tems les oreilles françaises sont habituées à s'entendre dire la vérité; et, tel est le bon naturel de nos excellens compatriotes, qu'ils en rient les premiers; ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'ils en rient comme d'une chose qui regarderait leurs voisins. Ils ne se reconnaissent jamais au portrait qu'on a fait deux. C'est bien vrai:

» Nous sommes tous besaciers de la même manière. »

Victorine COLLIN.

L'ÉLÈVE

DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Si, après avoir visité le Panthéon et le chef-d'oeuvre qui en décore le dôme, vous descendez de ces régions aériennes vers le quartier fangeux de la place Maubert, arrêtez-vous un moment au coin de la rue Mouffetard, dont une partie s'enorgueillit aujourd'hui du nom de Descartes: quelques bâtimens de modeste apparence entourent une cour assez spacieuse. Celui qui s'élève en face de vous se distingue par une architecture moderne, deux paratonnerres et un cadran de Lepaute. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, les sciences, le désintéressement, le patriotisme y ont fixé leur séjour: c'est l'Ecole polytechnique.

L'origine de cette école, destinée à une si immense célébrité, remonte aux tems les plus orageux de notre première révolution. Lamblar-

die, directeur des ponts-et-chaussées, en conçut la première idée en 1793; Monge l'accueillit en homme qui devinait son avenir, et en hâta l'exécution avec ce zèle persévèrant qui fut une de ses vertus. Deux membres du comité de salut public se rencontrèrent aussi qui, doués d'une merveilleuse aptitude à pressentir les grands résultats, et du vif désir de les faire éclore, comprirent, comme l'illustre Monge, combien était vaste et féconde la pensée de Lamblardie. Leur influence, au sein de la Convention nationale, fit le reste. C'étaient Carnot et Prieur de la Côte-d'Or. Ce dernier se signala surtout dans les luttes actives qu'il fallut soutenir pour sauver une institution que sa célébrité rendit redoutable dès sa naissance; aussi le nom de Prieur doit-il briller au premier rang parmi ceux de ses fondateurs.

Instituée le 7 vendémiaire an III, sous le nom d'*Ecole des travaux publics*, l'Ecole polytechnique ne dut celui qui est devenu si populaire à tant de titres, qu'à une loi du 15 fructidor de la même année. Lamblardie en fut le premier directeur. Les hommes les plus illustres dans les sciences physiques et mathématiques se firent gloire d'initier à leurs savantes recherches des élèves dignes de les entendre. On est dispensé d'éloges quand on peut citer des noms tels que ceux de Lagrange, de Monge, de Berthollet, de Fourcroy, de Laplace, de Chaptal, de Guyton-Morveau, de Vauquelin, de Fourier et de Prony.

L'ouverture des cours eut lieu le 1er nivôse an III, au Palais-Bourbon. Ce fut dans ce local qu'on installa l'Ecole polytechnique jusqu'au 11 novembre 1805, époque de sa translation au

Collège de Navarre. Les élèves étaient logés en ville chez des personnes désignées par le directeur et chargées de surveiller leur conduite. Dès le premier jour se manifesta parmi eux cet amour de vérité, de justice et de sage indépendance qui, se transmettant de promotion en promotion, les rendit suspects à toutes les susceptibilités qui, jusqu'en 1830, ont traversé le pouvoir. La Convention qui tremblait devant son ouvrage, et n'osait avouer ses terreurs, voulut dissoudre l'école sous prétexte d'économie; le faible Directoire l'accusa d'aristocratie; Napoléon de républicanisme; la Restauration d'impérialisme. J'ignore si des évènemens récens ont fait peser sur elle quelques soupçons éphémères; mais placé par mon âge au milieu de la chaîne qui unit les plus anciens élèves aux plus modernes, touchant d'une main les hommes de l'école républicaine, et de l'autre les jeunes gens de l'école de juillet, participant ainsi de leurs pensées communes, j'atteste qu'aujourd'hui comme autrefois il n'existe dans l'esprit des élèves d'autre opposition que celle qui résulte de la nature même de leurs études, études rigoureuses, inflexibles, qui ne souffrent pas que les corollaires démentent les principes, et qui, dans la marche d'un système, ne tiennent point assez compte des frottemens qui l'entravent.

Bonaparte, vainqueur de l'Italie, vint se délasser de ses conquêtes au milieu des sciences; il visita plusieurs fois l'École polytechnique. C'était l'époque où, en simple habit de membre de l'Institut, il assistait aux pompes du Directoire. L'ambition est prévoyante, celle du jeune général calculait déjà les chances d'une popu-

larité sur laquelle il fondait d'immenses espérances. L'empereur se plaignit plus tard de l'inconstance des Français ; mais lorsqu'il eut exploité leur amour au profit de sa fortune, ne fut-il pas le premier à lui donner l'exemple de cette fatale mobilité ? Ses reproches étaient injustes ; le peuple, en l'abandonnant, ne fut ingrat qu'après lui.

En conséquence, et dès son avénement à l'empire, Napoléon essaya sur l'École polytechnique l'application d'un système qui, se développant de jour en jour, finit par le renverser du trône. S'effrayant de ce qu'il caressait naguères, il voulut briser la noble indépendance des élèves sous la verge de fer de ses soldats. Par décret du 16 juillet 1804, ils furent casernés, enrégimentés en corps militaire, soumis au maniement des armes, et chargés de la garde du bâtiment. Les plus braves officiers de l'armée furent choisis pour les commander, et Monge, qui avait remplacé Lamblardie dans ses fonctions de directeur, fut à son tour remplacé par le général Lacuée, qui prit le titre de gouverneur. Ce décret eut son exécution le 11 novembre 1805, jour où l'École quitta le Palais Bourbon et fut transférée au Collége de Navarre.

Les prévisions de l'empereur furent trompées : sous l'habit militaire comme sous le costume civil se perpétuèrent les sentimens qu'un décret avait voulu détruire.

On conçoit sans peine que ce qui offusqua dix ans la puissance de l'Empire dut glacer de crainte les lâchetés de la Restauration. La brillante conduite des élèves à la butte Saint-Chaumont ajoutait encore à l'antipathie qu'ils inspi-

raient aux royaux amis de la Sainte-Alliance. Aussi les Bourbons subirent-ils en 1814 l'École polytechnique comme une nécessité funeste ; mais ce fut seulement après l'invasion de 1815 qu'ils cherchèrent à l'anéantir en la constituant à leur manière. Le régime militaire fut remplacé par le régime des aumôniers ; on soumit les opinions politiques aux investigations des examinateurs, et l'on se crut certain de l'avenir. Les trois jours de 1830 firent justice de ces ineptes espérances.

Je n'ai point le dessein de publier, dans ce chapitre, une histoire scientifique de l'École ; ce sont des moeurs que je veux peindre, des souvenirs que je veux raconter. La peinture en sera plus vraie, renfermée dans les limites d'une époque ; mais la plupart de mes impressions seront applicables aux jours qui précédèrent l'Empire comme à ceux qui l'ont suivi. Quelques hommes ont passé, certaines habitudes se sont modifiées, mais la physionomie générale est restée la même. J'espère que nos successeurs se reconnaîtront en nous, comme nous nous reconnûmes autrefois dans les traits de nos devanciers.

Transportez-vous aux premiers jours d'août, dans l'un des colléges de Paris ou de la province ! L'heure de la récréation vient de sonner ; les jeunes écoliers s'élancent hors de leurs classes ; ils affluent de toutes parts dans les vastes cours naguères désertes. Voyez comme ils bondissent d'aise ! Ils crient, ils s'interpellent, ils s'exitent les uns les autres ; les parties se forment, les jeux commencent ; chaque muscle est en mouvement ; chaque geste décèle un plaisir. L'approche des vacances ajoute encore au

débordement de la joie commune. Non loin de là, quel bizarre contraste! quelques-uns de leurs camarades sont relégués au fond d'un quartier obscur; leur teint est pâle, leur front soucieux. Ils semblent lire leur destinée dans certains signes mystérieux que leurs doigts tracent lentement sur une ardoise, et qu'ils effacent souvent avec humeur. Quels sont-ils? qui les empêche de prendre leur part des plaisirs qui les entourent? Est-ce une punition qu'on inflige à leur paresse? Dressent-ils quelque plan de conspiration contre la sévérité du proviseur, contre l'injustice d'un maître d'étude? Rassurez-vous: ils ne sont ni paresseux ni rebelles; le collége les compte même au nombre des élèves les plus laborieux et les plus sages; mais le jour des examens approche, et ils aspirent à l'Ecole polytechnique.

Il faut avoir pâli durant deux longues années sur les figures géométriques et les formules de l'algèbre, pour se faire une juste idée de la terreur qu'inspire à la plupart des candidats l'approche des examens. Pour eux, Binet est un être à part, Francoeur un génie privilégié, Reynaud un demi-dieu de circonstance. Il paraît, et sa présence est accueillie par un murmure d'admiration et de respect; il prononce le nom du premier candidat inscrit sur la liste, et l'on se sent frissonner à chaque pas de la victime vers l'estrade où s'incline le fatal tableau. Bientôt cependant une douce espérance se glisse dans tous les coeurs: trois questions successives sont résolues avec aplomb. Le jeune adepte s'étonne de lui-même; sa timidité se change en assurance, et l'auditoire reprend courage avec lui. Voyez comme l'é-

ponge et la craie se croisent rapidement dans ses mains, comme tout se correspond dans les deux projections de ce cylindre, avec quelle légèreté ses doigts déroulent le double alphabet algébrique depuis *a* jusqu'à *z*, depuis alpha jusqu'à omega! De cette soudaine confiance qu'il vient de puiser dans son mérite, résulte nécessairement un peu moins de respect pour l'examinateur. Il s'approche de lui, il le regarde, il lui parle, et je crois, Dieu me pardonne! qu'il va l'interroger à son tour. C'en est fait, la victoire est assurée; les auditeurs émerveillés voient déjà poindre l'aurore d'un nouvel Arago... Mais, ô revers! une objection inattendue est méchamment lancée au milieu du triomphe! Legendre ne l'a pas prévue; Lacroix l'a passée sous silence, et une heureuse mémoire est impuissante à la résoudre. Que faire? On a besoin d'une parabole, et c'est une hyperbole qu'on rencontre; on cherche un solide, et l'on trouve une surface! Oh! comme ce front si rayonnant naguères est déjà sombre et décoloré! Quels regards supplians s'échappent de ces yeux où brillait en espoir l'orgueil de la victoire! Ne désarmera-t-il pas son bourreau? ne le fera-t-il pas sortir de son impassibilité désespérante? En vain ses camarades, à l'aide de quelques brèves paroles, de quelques gestes furtifs, cherchent à le remettre dans la route qu'il a perdue, il ne voit, il n'entend plus rien; le fil conducteur vient de se rompre, et le candidat désappointé, ne sachant plus où se prendre, s'égare sans retour avec son inconnue dans le dédale de l'équation.

Heureusement que dans cette foule qui se presse, chaque année, aux portes de l'Ecole

polytechnique, se trouve un certain nombre d'esprits froids, positifs, inébranlables, que ne peuvent émouvoir ni la froideur systématique, ni les objections calculées du docte explorateur de leur intelligence! on les range par ordre de mérite, et c'est parmi eux qu'on fait choix de la promotion nouvelle, appelée à remplacer, dans le sein de l'Ecole, les vétérans déjà répartis dans les services publics.

Les élèves de ma promotion arrivèrent à Paris vers la fin du mois d'octobre 1810. C'était l'époque des grandes choses. Napoléon, vainqueur de l'Europe, avait mis le comble à sa gloire en réunissant, dans un commun sentiment de fierté, les divers partis qui divisaient la France; les canons conquis à Wagram s'élevaient sur la place Vendôme, en colonne triomphale; on se coudoyait aux Tuileries avec une foule de rois devenus courtisans; Amsterdam et Rome comptaient parmi les cités françaises; d'immenses travaux, dignes de la vaste intelligence qui les avait conçus, couvraient la surface du grand empire; et, pour couronner tant de merveilles, l'orgueil de la maison de Lorraine venait de s'humilier jusqu'à consacrer, par les formes gothiques des chancelleries allemandes, cet étonnant mariage qui mit une archiduchesse d'Autriche dans le lit d'un soldat.

Il semble que, dans ces tems de féerie, notre jeune admiration ne dut hésiter que sur le choix des miracles. Eh bien! l'avouerai-je? Soit qu'une longue habitude les eût dépouillés de leur prestige, soit saturation d'enthousiasme, soit insouciance d'une gloire qu'on jetait à la France en échange de la liberté, nous parcourions, froids et silencieux, les rues de cette

capitale si riche d'illustrations vivantes, si peuplée d'imposans souvenirs. Dirai-je ce qui attachait nos regards, ce qui faisait battre nos cœurs? C'était la rencontre de quelques jeunes gens en simple uniforme de l'artillerie, guêtres montantes, shakos à mentonnière, surmontés d'un pompon rouge ou blanc. Leur habit ne différait de celui des simples artilleurs de l'armée que par des paremens de velours et des boutons à l'aigle. Ces jeunes gens étaient nos anciens d'une année; ils devaient nous faire, quelques jours plus tard, les honneurs de l'Ecole où nous étions admis. Or, indépendamment du respect qu'inspire toujours la supériorité des connaissances, chacun de nous savait déjà que ces honneurs n'étaient pas sans amertume, et qu'il fallait acheter, par des épreuves qui ne font pas partie du programme, le droit définitif de confraternité.

Le jury d'admission se bornant à constater la capacité scientifique des candidats, les anciens élèves se chargent bénévolement de leur faire subir un examen de philosophie expérimentale. Il faut que les nouveaux venus s'arment de résignation, car toute résistance est inutile, toute rébellion est considérée comme un grave attentat aux saintes lois de la vétérance. Aussi devant *un ancien*, la force se change-t-elle en faiblesse, et l'audace en pusillanimité! Celui-ci reçoit à bout portant, une bombe hydraulique qui l'inonde des pieds à la tête; et, tout ruisselant de ce choc imprévu, assailli d'amères plaisanteries, il continue sa marche sans se détourner, sans se plaindre, de peur d'aggraver sa fâcheuse position par quelque nouvelle mésaventure; celui-là que sa mauvaise étoile égare

dans un corridor ennemi, entend tout-à-coup retentir à son oreille ces mots sacramentels et terribles: *Absorbez le conscrit! absorbez le conscrit!* et, saisi par quatre bras vigoureux, violemment projeté, par une brusque rotation autour de ses reins, sur le plan horizontal de quelques tabourets, il subit, à l'aide d'un double mouvement d'ascension et d'abaissement, l'humiliant affront d'une *bascule*. Tel qui vient de se dérober, par une savante manoeuvre ou une fuite rapide, à l'imminence de l'absorption, reçoit presque immédiatement un mandat spécial qui le contraint de paraître devant ses juges; là, renversé en sens inverse, pivotant sur le nombril, les poignets fortement attachés aux jambes, il est puni de la vélocité de sa course par le supplice de *la crapaudine*. Chaque conscrit devient à son tour le principal personnage de cette trilogie de nouvelle espèce. J'en connais même un certain nombre qui ont plusieurs fois joué le premier rôle dans les trois parties. C'est un avantage qui dépend du hasard ou de la prudence. Je dois ajouter, au reste, pour rendre hommage à la vérité, que, depuis la Restauration, la charte a singulièrement modifié les antiques usages. A l'exception de la bombe hydraulique qui jouit encore de quelque faveur, du flacon d'hydrogène sulfuré dont on parfume quelquefois, vers le soir, les chambres des nouveaux camarades, tout se borne maintenant à de simples questions plus ou moins difficiles à résoudre, à des interrogations embarrassantes pour l'amour-propre, et dont la vanité seule peut souffrir. Il ne m'est pas permis d'apprécier, dans ces lignes frivoles, la marche successive de ces importantes modifications; mais

je me propose de publier un grand ouvrage, enrichi de notes, corroboré de pièces justificatives, et ayant pour titre : *De la Décadence de la Bascule, considérée dans ses rapports avec les mœurs constitutionnelles.*

Ces leçons de philosophie pratique coûtèrent cher plus d'une fois à ceux qui les professaient. Il est bien peu de promotions qui n'aient compté quelques élèves renvoyés de l'Ecole pour avoir été surpris en flagrant délit d'enseignement. Le nombre s'en éleva à sept vers la fin de 1812; et je me souviens que, l'année précédente, une énorme bombe rencontrant, dans sa parabole maladroite, le chapeau du gouverneur, fut sur le point de devenir funeste à toute la brigade d'où le malencontreux projectile avait été lancé. Heureusement que ce renvoi était rarement définitif! On admettait plus tard dans les services publics ces élèves dont la tête seule avait failli par quelques infractions à la discipline. C'était sagesse que d'en agir ainsi; car la plupart d'entre eux honorent aujourd'hui par leur amour de l'ordre, autant que par leurs profondes connaissances, les corps spéciaux dont ils font partie.

Savez-vous, lecteur, ce que c'est qu'une *poste?* Ici la plaisanterie disparaît, et la leçon devient sérieuse : tout conscrit qui a manqué de respect à son ancien, ou dont la conduite est signalée comme ayant compromis au dehors l'honneur de l'Ecole, est passible de cette peine. Une accusation est dressée en secret; des émissaires sont envoyés dans les diverses brigades. On écoute, on discute, on décide en silence. Le prévenu ignore ce qui se passe; mais ses amis en sont instruits et peuvent le défendre.

Si la majorité condamne, l'exécution ne se fait pas attendre. Que faut-il d'abord? tromper la surveillance des chefs? rien n'est plus facile. Une émeute est simulée dans quelque corridor éloigné, ils y courent, et, pendant ce tems, l'élève condamné est enveloppé par dix de ses camarades, et traîné dans la cour. Ils partent alors d'une course rapide qui s'accroît de moment en moment par le concours de nouveaux auxiliaires. Bientôt la vitesse du mouvement est telle que l'oeil se fatigue à le suivre. C'est la chute d'un corps pesant dans l'espace; c'est un tourbillon, une tempête! On dirait que la vaste cour a resserré son périmètre, tant il est promptement franchi. *Assez! assez!* s'écrient les spectateurs qui s'effraient de leur justice, *assez!* A ce cri on s'arrête, on se disperse, on rentre dans l'ordre. Les chefs arrivent, furieux d'avoir été pris pour dupes, ne demandant qu'à connaître et à punir... Que trouvent-ils? des jeunes gens tranquilles, se promenant deux à deux, causant avec calme de leurs projets, de leur avenir, des affaires publiques. Il n'est pas jusqu'à la victime qui, pâle et presque sans haleine, n'affecte un air d'insouciance et de gaîté. Ne craignez pas qu'on lui demande compte de ce qui s'est passé; et qu'on cherche à exploiter sa douleur au profit de la discipline. On sait trop que la délation fut de tout tems inconnu à l'École, et que, la punition une fois infligée, tous les élèves sont redevenus amis.

Le mois de janvier arrive et les épreuves finissent. Le front de l'ancien se déride; la qualification de conscrit n'est plus donnée avec l'expression du dédain. On se cherche, on se

rapproche, on se confond; et l'affection qui naît, à cet âge, de la communauté des études, ajoute un anneau de plus à la chaîne des promotions; chaîne sympathique, fraternelle, qui s'allonge d'année en année, et que n'ont jamais pu rompre les commotions politiques.

L'harmonie une fois établie entre les personnes, on s'occupait activement de l'organisation des concerts. Tous les talens étaient convoqués à la formation de l'orchestre. La musique nous délassait des fatigues de la journée, et charmait l'ennui des mortelles soirées d'hiver. M. Dupont, chef de bataillon du génie distingué, et poëte gracieux autant que modeste, était le Baillot de notre société philharmonique. Il est fâcheux que les merveilles d'Amphion ne se renouvellent pas de nos jours; M. Dupont serait l'un des ingénieurs les plus précieux au ministère; il saurait fortifier des villes et ne surchargerait pas le budget.

Une députation de l'École polytechnique assista à la cérémonie du Champ-de-Mars, lorsque l'empereur distribua ses aigles à l'armée. Sur le drapeau qui lui fut remis on lisait, en lettres d'or, cette inscription:

POUR LA PATRIE,
LES SCIENCES,
ET
LA GLOIRE.

On sait si l'École est restée fidèle à cette noble devise.

Le commandement du jeune et savant bataillon, confié d'abord à un ancien officier supérieur de la garde, le fut, en 1811, à M. le

colonel d'artillerie Greiner. Ce digne militaire, l'un des débris vivans de la grande armée, après avoir été incessamment repoussé par la Restauration, commande maintenant en second le château de Vincennes, où sa voix s'est récemment fait entendre sur la tombe de son vieux frère d'armes, Daumesnil, qui fut brave et loyal comme lui.

C'étaient d'anciens officiers de la garde qu'on avait placés à la tête des quatre compagnies dont se composait le bataillon de l'Ecole. Il n'est aucun de nous qui ne se rappelle les noms et les anciens faits d'armes des capitaines Richard et Redon, des lieutenans Letroublon et Bourdillet. L'adjudant Clément n'est pas non plus de ceux qu'on oublie. Mais leur célébrité disparaît devant celle de l'adjudant Rostan; Rostan, type primordial du soldat, esclave de l'ordre, séïde de la consigne. Jamais il ne lui arriva d'examiner si une chose était possible, mais bien si on la lui avait ordonnée. En Syrie, devant Saint-Jean-d'Acre, on dit à Rostan: — »Prends cette échelle, escalade ce mur, et »débarrasse-nous de ces deux Turcs.» Rostan part, essuie, sans être atteint, une triple décharge, monte, monte, encore, croit toucher au but... ô désespoir! son échelle est trop courte de six pieds! Que faire, comment remplir sa mission? Sa baïonnette et son sabre, enfoncés dans les interstices du revêtement, lui servent d'échelons pour se hausser jusqu'au niveau du parapet; mais il n'a plus d'armes! Déjà ses deux ennemis qui, heureusement, n'ont plus de cartouches, lèvent sur sa tête leurs redoutables cimeterres, et se penchent vers lui pour mieux le frapper; Rostan, saisi d'une sou-

daine inspiration, bondit jusqu'à leur barbe, s'y cramponne de ces doigts de fer, se précipite avec eux du haut de l'escarpe dans le fossé, se casse les deux cuisses; et, lorsque son capitaine accourt pour le relever, il lui montre les deux Turcs expirans à ses côtés, et dit froidement: — »Mon officier, voilà votre affaire!»

Nommé adjudant à l'Ecole polytechnique, Rostan voulut y mettre en pratique son principe d'obéissance passive. Les considérations les plus puissantes étaient sans force contre l'inflexibilité des ordres dont l'exécution lui était confiée. Si quelqu'un s'était avisé de lui dire qu'il est des cas où un agent secondaire peut modifier les instructions qu'il a reçues, il aurait haussé les épaules et ri de pitié; il aurait ri du célèbre axiome de jurisprudence: La lettre tue et l'esprit vivifie. Durant dix années, on l'entendit tous les matins, vers cinq heures, débiter du même ton, et les paupières baissées, cette phrase stéréotypée dans sa mémoire: — »Messieurs, vous êtes prévenus qu'il »faut que vos baraques soient bien fermées, »vos lits bien faits, vos shakos placés dans »leurs boîtes, et vos effets bien rangés sur les »planches à bagages! — Mais, monsieur Ros»tan, ma baraque manque de serrure. — C'est »égal! c'est l'ordre! — Mais, monsieur Rostan, »on m'a pris ma boîte à shakos. — C'est égal! »c'est l'ordre! — Mais, monsieur Rostan, je »n'ai jamais eu de planche à bagage. — C'est »égal! c'est l'ordre!...» et il ne sortait pas de là.

Rostan avait acquis de la science. Quelques-unes de ses définitions ont même fait fortune et seront éternellement citées comme des mo-

dèles de concision. Chargé de la surveillance des élèves, il huma plus d'une fois les émanations nauséabondes de l'hydrogène sulfuré. Il vit aussi disposer périodiquement, du haut du corridor qui dominait l'amphithéâtre, les instrumens de physique nécessaires aux expériences d'électricité. C'en fut assez pour lui: l'instruction lui vint, comme dit Delille, par la porte des sens, et un jour qu'on lui fournit l'occasion de la mettre en lumière, il laissa tomber ces paroles à jamais célèbres: *La physique est une boule de cuivre suspendue au plafond; la chimie est tout ce qui pue.*

Parlait-on devant lui de guerres, de batailles, oh! alors ce n'était plus l'homme des définitions scientifiques! on ne se détournait plus pour cacher un sourire; on l'écoutait dans l'attente de quelque expression pittoresque, de quelque réponse énergique. Il racontait une fois les détails d'une sanglante affaire, où la moitié de sa compagnie resta sur le champ de bataille. Il était encore soldat. — *Vous deviez être bien agité?* lui dit un élève. — *Sans doute, mon brave. — Que sentiez-vous lorsqu'un de vos camarades tombait à vos côtés? — Je sentais le coude à gauche.*

Il y avait par semaine un officier et un adjudant de service. Ces messieurs étaient chargés d'instruire les élèves au maniement des armes, et de veiller au maintien de l'ordre dans les corridors et dans les cours. L'adjudant présidait aux gardes montantes et descendantes, s'assurait que les factionnaires étaient à leurs postes, parcourait les réfectoires pendant le dîner, pour y lire la liste des punitions, et faisait, les jours de sortie, l'appel des consignés.

Il fut un tems où ces appels n'avaient pas lieu; on avait imaginé de priver les consignés d'une guêtre, et dans le ravissement d'une pareille découverte, on se tenait le coeur en joie et l'esprit en repos. Qu'arrivait-il? chacun le devine. Ceux-ci mettaient la seconde guêtre dans leur poche, et sortaient comme leurs camarades. On s'aperçut de la naïveté de l'invention, et on y substitua les appels.

Nous sortions d'habitude trois fois par semaine, mais le dimanche seulement depuis dix heures du matin jusqu'à sept ou neuf heures du soir, selon la saison. Il fallait rentrer avec exactitude, car le concierge nous forçait de signer une liste, où chaque quart d'heure de retard était scrupuleusement constaté. Cette liste servait le lendemain à la graduation des peines. Aussi, que de savantes manoeuvres, que de fraudes habiles! que de noms glissés entre deux noms! Les amateurs du Théâtre-Français devaient se résigner à n'assister perpétuellement qu'aux quatre premiers actes de la première pièce. Nous dévorions dix fois de suite *Rodogune*, jusqu'au cinquième acte, dans l'espoir, chaque fois, que les acteurs, hâtant leur traînante mélopée, nous permettraient d'arriver au dénoûment de cette tragédie; mais vaine espérance! l'heure de rigueur nous forçait à partir, à perdre le fruit de ce persévérant ennui qui méritait une autre récompense. Quelquefois cependant on se révoltait contre la consigne: les *Deux Gendres* me valurent une semaine d'arrêts, et je m'en consolai sans peine; mais je regretterai toute ma vie d'avoir subi quatre jours de salle de police pour le cinquième acte d'*Hector*.

La récréation du jeudi ou celle du samedi était consacré aux exercices militaires. Ils avaient peu d'attraits pour nous, au grand désespoir de nos braves officiers. En public cependant, nous nous piquions d'honneur, et l'amour-propre nous tenait lieu d'expérience. Il me souvient que le jour du baptême du roi de Rome, le bataillon de l'Ecole faisait partie du cortége, et suivait de près la voiture impériale. Napoléon fut frappé de la régularité de notre tenue et de la précision de nos manoeuvres. Aussi le lendemain un ordre du jour nous témoigna-t-il sa haute satisfaction. Certes, il fallait l'en croire; car, jusqu'aux désastres de 1814, nous n'étions pas les enfans gâtés de ses tendresses.

Les fonctions de sous-officiers appartenaient de droit aux premiers élèves de chaque promotion. Ils étaient de plus les chefs des salles d'étude dont ils faisaient partie. On devine sans peine que leur responsabilité, garantie presque toujours par l'amitié de leurs camarades, ne risquait pas d'être compromise. On respectait en eux ce que la jeunesse estime par-dessus toutes choses, l'autorité du talent. La brigade n° 15, où je fus placé la première année, eut pour chef M. Larabit, membre actuel de la chambre des députés. Que de vivans souvenirs n'a-t-il pas laissés dans tous les coeurs! nous étions tous ses amis comme il était le nôtre. Je craindrais d'être taxé d'exagération, si je disais sur combien de qualités précieuses se fondait notre affection pour lui. Aussi garderai-je le silence; mais qu'on en convienne, ce n'est pas une médiocre estime que celle où prennent naissance des sentimens

sur lesquels vingt ans ont passé sans les affaiblir.

Entendez-vous le roulement du tambour? Voyez-vous se précipiter hors des brigades cette jeunesse ardente et avide de savoir? C'est l'heure des leçons. Elle court aux amphithéâtres. Chacun se hâte d'arriver le premier, parce que les places ne sont point marquées, et que la première appartient de droit à qui s'en empare. C'est Ampère, Arago, Poinsot, Andrieux qu'on veut entendre: Ampère, homme-analyse, algèbre vivante, se pâmant de joie devant une formule, comme Houdon devant les formes divines de l'Apollon du Belvedère; Arago, dont la suave parole rendait aimable la science la plus abstraite, membre de l'Institut, comme Bonaparte fut général, et professeur d'analyse transcendante à l'âge où ses contemporains étudiaient encore sur les bancs des lycées; Poinsot, savant à la fois et homme du monde, parlant calcul différentiel au sortir du bal, jetant un coup d'oeil philosophique sur les courbes légères qui s'échappaient de ses doigts, et sachant donner à ses paroles les grâces élégantes de sa personne; Andrieux enfin [1], le bon, l'excellent Andrieux, aussi spirituel qu'aimant, aussi naïf que plein de malice, nous instruisant et nous amusant à la fois, nous faisant, de sa voix

---

[1] M. Andrieux n'ayant pas voulu, à cause de son âge avancé, reprendre les fonctions de professeur dont la Restauration l'avait privé, a été remplacé par l'auteur de *Germanicus*, M. Arnault de l'académie française, un des hommes dont le caractère et le talent honorent le plus la vraie littérature.

presque éteinte; pâmer de rire aux scènes du *Lutrin*, et frisonner d'admiration aux sublimités du grand Corneille; Andrieux qu'on écoutait avec religion, de peur de ne pas l'entendre, et qui, parmi ses nombreux élèves, n'en compte pas un seul qui ne soit resté son ami.

D'autres prêtent l'oreille à des voix non moins illustres: Poisson, Gay-Lussac, Petit [1], Thénard expliquent à leur auditoire les secrets de leurs doctes découvertes.... Mais le tambour raisonne encore! Les élèves de la seconde année sont appelés au Laboratoire de chimie pour y faire l'application de leurs connaissances théoriques. Vite! qu'on se revête du costume de rigueur! qu'on passe ces manches de toile verte! qu'on se couvre des pieds au menton de ce large tablier dont en vingt endroits les acides ont déjà percé le tissu ou jauni la couleur! Allons! que l'hydrogène s'échappe par l'action du feu de ce tube où le fer et l'eau sont renfermés [2]! Que ce vase où les élémens sont in-

---

[1] Petit (Alexis-Thérèse) mourut en 1819, à peine âgé de vingt-huit ans. Les sciences physiques firent en lui une perte irréparable.

[2] Une chanson fort spirituelle, et dont j'ignore l'auteur, était souvent chantée par les élèves, et comme sous le nom de *chanson de l'École*. Je n'en ai retenu qu'un seul couplet sur l'air de *Calpugi*. Les procédés au moyen desquels on obtient l'hydrogène y sont indiqués avec la plus remarquable exactitude. Le voici:

Pour obtenir de l'hydrogène,
Prenez un tube en porcelaine,
Mettez-y du fer et de l'eau,
Chauffez le tout dans un fourneau:

visibles, se remplisse d'eau au contact de l'étincelle électrique! formez des sels, dégagez les bases, composez, décomposez les corps; mais gardez-vous d'oublier le point important, celui sans lequel toute manipulation resterait imparfaite! Que dans une capsule soigneusement couverte et dérobée aux profanes regards, cuise, sous un feu doux et soutenu, la succulente saucisse ou la tendre côtelette! Cette opération culinaire est le complément indispensable de toute préparation chimique; qui la négligea n'est savant qu'à demi. Les bons élèves l'ont toujours mise au premier rang de leurs devoirs.

Lorsque les cours sont terminés, que les répétiteurs ont fermé leurs cabinets d'interrogation, vulgairement appelés *cabinets de colle*, que le terrible mois d'août approche, on se dispose aux examens généraux qui doivent fixer définitivement le sort des uns, et faire franchir aux autres le pas difficile qui sépare la seconde division de la première. Les brigades annuelles se désunissent, et de leurs élémens différemment combinés se forme, dans l'ordre des examens, une nouvelle composition de salles d'étude, qui prennent le nom de *brigades de pioche*. Les élèves les plus forts ou les plus pressés choisissent les premières salles; les dernières sont réclamées par les plus paresseux ou les plus faibles; les autres deviennent naturel-

---

L'eau par le fer decomposée,
Est par là même analysee;
L'oxigène s'unit au fer,
L'hydrogène s'en va dans l'air.

lement le partage des élèves doués d'une foi moyenne. C'est alors que l'application devient sérieuse! Sur combien de matières diverses ne faut-il pas reporter son intelligence! Pour en posséder complètement les détails et l'ensemble, pour satisfaire à-la-fois la sauvage brusquerie de Legendre, la glaciale immobilité de Malus [1], la bonhomie de Vauquelin, ce n'est pas assez des longues journées du solstice, il faut encore une partie des nuits. Lorsque tout dort ou feint de dormir, officiers et camarades, les *camps volans* se forment; quelques élèves transportent dans les corridors des tables et des lumières furtives. C'est là qu'ils se débattent encore contre l'aridité de la science. Au moindre bruit les lumières s'éteignent ou disparaissent pour reparaître avec le silence. Touchante lutte entre la sollicitude qui veille et l'étude qui s'obstine! De graves maladies se déclarent ordinairement à cette époque, et on compte bien peu d'années où l'école n'ait à regretter la perte de quelque élève, victime de ses studieux excès.

Ce serait me livrer à des répétitions inutiles, que de parler de ces nouveaux examens. Qu'il suffise de savoir qu'on tombait d'abord entre les mains de Lacroix ou de Legendre, pour passer ensuite de Malus à Vauquelin. Durant ce tems d'épreuve les élèves ne s'adres-

---

[1] Malus mourut le 24 février 1812, âgé de trente-six ans, au moment où ses découvertes en optique venaient de le placer à la suite des Newton, des Huyghens, et de le porter dans l'Institut au milieu de leurs successeurs.

saient qu'une seule question: *Êtes-vous content?* Êtes-vous content? retentissait dans les dortoirs, dans les réfectoires, dans les brigades. Ces trois mots formaient, pendant un mois, le seul vocabulaire de l'École. Cependant les anciens abandonnaient leurs salles, et sur les tableaux retournés se dessinaient avec élégance des pots à colle brisés, des pioches volantes, heureux symboles de leurs espérances. Las romans s'entassaient dans les brigades des modernes: chacun, à mesure qu'il échappait à la triple investigation de son mérite, se jetait avec avidité sur ce spécifique de nouvelle espèce. Que pouvaient faire de mieux des cerveaux obsédés, des imaginations presque étouffées dans les vapeurs de l'abstraction? Romans vieux ou nouveaux, excellens ou détestables, depuis Fielding jusqu'à Ducrai-Duménil, depuis Lesage jusqu'à la comtesse de Bournon-Mallarme, tout était pris et dévoré de la même ardeur. Il n'était pas jusqu'aux oeuvres inédites d'un de nos tambours, nommé Duguet, qui ne servissent d'aliment à notre insatiable appétit. Duguet composait des mélodrames, son esprit novateur avait devancé les hardiesses de la nouvelle école; et sans doute il est mort ignoré, il est mort déshérité de cette auréole de gloire dont se sont couronnés, depuis quelques années, tant de génies moins puissans que le sien.

Enfin, l'heure de la séparation est arrivée! nos anciens nous disent adieu. Placés selon leur mérite dans l'ordre des services qu'ils ont demandés, tous n'obtiennent pas ce qu'ils désirent. Quelques-uns, en petit nombre, relégués dans les rangs de l'artillerie maritime, sont dé-

signés à l'école sous le nom singulier de *bigreneaux;* d'autres, en moindre nombre encore, ayant épuisé sans résultat l'année de grâce qui leur fut accordée, n'obtiennent aucun emploi civil et militaire, et reçoivent la qualification de *fruits secs.* Mais aussi, fier de sa destinée, l'artilleur léger arbore déjà l'aigrette rouge, et traîne bruyamment son bancal, l'ingénieur militaire hasarde l'épaulette à demi-torsade, et l'élève des ponts-et-chaussées reprend avec orgueil le parapluie de famille dont il a seulement pris soin de faire graduer la canne.

L'élève de l'École politechnique a, comme tous les types originaux, une phisionomie à part, un caractère spécial qui se modifie rarement et qu'il porte avec lui dans le monde. Son amour du pays est devenu proverbial. Voyez: il méprise la faiblesse du Directoire, mais il l'aide de ses épargnes pour soutenir la lutte contre l'Angleterre; après la rupture du traité d'Amiens, non content du sang qu'il est prêt à répandre, il se fait charpentier, construit de ses mains, à ses frais, la péniche *la polytechnique* et l'offre au premier Consul de la république expirante; un monarque parjure foule aux pieds ses sermens et nos libertés, l'élève se place à la tête des légions populaires et renverse un trône en trois jours; les Cosaques menacent Paris, il lutte vaillamment contre eux à Saint-Chaumont, et brûlant de faire plus encore, il envoie à l'empereur, au commencement de 1814, une magnanime adresse pour lui demander l'honneur de combattre au premier rang sous les drapeaux de l'indépendance. On

sait la réponse de Napoléon: *Dites-leur que je ne veux pas tuer ma poule aux œufs d'or.*

Désintéressé, content du bien qu'il fait, des services qu'il rend, l'élève de l'Ecole polytechnique n'est jamais dirigé par l'appât d'une récompense. En 1830, on lui propose des grades, des croix, il les refuse. Modeste autant qu'instruit, il ne participe pas de ce vertige d'amour-propre qui aveugle la France nouvelle et lui fait jeter un dédaigneux regard sur le passé; son esprit méditatif ne se plaît guère au milieu du tumulte des salons; si son devoir ou les simples convenances de la société l'y conduisent, il observe plus qu'il ne parle, il répond plus qu'il n'interroge. Poli sans être obséquieux, ne cherchant pas les discussions, mais ne les évitant jamais, il soutient son opinion sans aigreur et cause simplement avec tous et sur tout. Les coteries littéraires, politiques ou scientifiques, les bureaux d'intrigue où se font et se défont les réputations lui sont entièrement inconnus: son âme droite, loyale, se refuse même à croire qu'il en existe. Comment, en effet, un homme de cœur, un ami de la vérité pourrait-il concevoir des aggrégations d'individus, ayant tous des prétentions à l'honneur, et prenant plaisir à se déshonorer par la délation ou le mensonge, par des attaques sans conscience ou des éloges sans conviction? Le plus doux de ses souvenirs est celui qui le reporte sur les bancs de son amphithéâtre, sur le tabouret de sa brigade; il chérit de l'affection la plus tendre non pas seulement ses contemporains; mais ceux qui l'ont suivi, ceux qui l'ont précédé dans l'heureuse enceinte,

objet de son amour et de ses regrets. Le titre d'ancien élève est un aimant infaillible qui l'attire vers celui qui le porte. S'il habite la province et qu'on lui dise: *Ce jeune homme qui passe dans la rue est un ancien élève de l'École polytechnique,* il court vers lui, l'embrasse, l'invite à dîner, lui fait les honneurs de l'endroit, et c'est tout au plus si, en le quittant, il se souvient de lui demander son nom.

Mais on le devine sans peine, c'est surtout à l'Ecole, c'est dans l'ardeur généreuse de la jeunesse et lorsque de nombreuses ressources ne resserrent pas le dévouement dans de trop étroites limites, que cette sympathie d'élève à élève laisse éclater toute sa puissance. Elle rend les intérêts solidaires comme les sentimens, et les enchaîne dans les noeuds d'une responsabilité commune. Nul ancien élève victime d'un malheur immérité ne s'addressa jamais en vain à ses jeunes camarades. Il arrive assez fréquemment qu'un candidat, après avoir été admis à l'Ecole, se trouve par l'indigence de sa famille dans l'impossibilité de payer sa pension. L'administration, sans le nommer, en prévient les diverses brigades; aussitôt on se cotise et la pension est payée régulièrement par les élèves, sans que jamais, même dans l'épanchement de l'amitié la plus intime, on ait la pensée de rechercher le nom de celui qu'on oblige. Au commencement de l'année 1810, un article signé *Assymptote*, et insultant pour le caractère des élèves, fut inséré dans le *Journal de l'Empire.* On soupçonna M. Maltebrun d'en être l'auteur. Aussitôt les têtes fermentent, les esprits s'irritent; quelques voix pru-

dentes cherchent vainement à se faire entendre; on repousse de timides conseils et l'on nomme une députation pour aller demander raison au prétendu coupable de son insolente diatribe. Tout Paris a su les détails de cette triste aventure, qui commença par un appel au courage de M. Maltebrun et qui finit par des voies de fait. L'empereur en fut violemment irrité. Dès le lendemain, deux ou trois bataillons de la vieille garde pénétrèrent secrètement dans l'Ecole. Ils s'emparèrent des armes et occupèrent toutes les issues avant que les élèves eussent le moindre soupçon de ce qui se passait autour d'eux. Le projet du gouvernement était de faire un exemple; il voulait livrer à la sévérité des conseils de guerre ceux qui, après avoir provoqué un citoyen dans son domicile, s'étaient oubliés jusqu'à porter la main sur lui. Mais comment les connaître? M. Maltebrun, se conduisant en homme d'honneur, ne voulut désigner personne. On épuisa tous les moyens, les promesses comme les menaces; on finit même par accuser sans preuves, par emprisonner au hasard: six élèves furent arrêtés et conduits à Montaigu. L'idée était ingénieuse; on spéculait sur la générosité des coupables, qui voulurent en effet se dénoncer eux-mêmes; mais toute l'école était solidaire et veillait sur eux. Ceux même qu'on venait d'incarcérer, et parmi lesquels se trouvaient deux opposans à la funeste détermination de la veille, furent les premiers à se révolter contre un dévouement qui les sauvait aux dépens de leurs camarades. La colère de Napoléon s'apaisa; il sentit qu'il n'est point de faute que ne rachète une si noble

conduite. Aussi les prisonniers furent-ils bientôt délivrés, et la punition se borna-t-elle pour tous à quelques jours d'inquiétude et à deux mois d'arrêts.

Les fastes de l'Ecole polytechnique occuperaient trop d'espace s'ils n'étaient pas traduits en noms propres. Quelles gloires, en effet, plus nombreuses et plus belles ont jailli d'un plus éclatant foyer! elles ne se bornent pas, comme tant de gloires contemporaines, à éblouir le vulgaire par le faux éclat de quelques fugitives paroles, par le seul prestige d'une éloquence qui rayonne et ne féconde pas; créatrices et vivifiantes, elles laisseront après elles des monumens durables, des oeuvres que n'oubliera point l'avenir. Nommer Biot, Arago, Poisson, Malus, Petit, Dulong, Poinsot, Gay-Lussac, n'est-ce pas signaler à la reconnaissance du pays les dignes continuateurs des Berthollet et des Lagrange, des Laplace et des Lavoisier? Si les noms justement célèbres des généraux d'Anthouard et Rogniat, qui président les comités de l'artillerie et du génie, manquent à la liste des promotions, ne voit-on pas inscrits sur ses colonnes ceux des généraux Bertrand, Haxo, Berge, Evain, Dode, Rohault de Fleury, Duchand, Deponthon, Desprez, Valazé, Treussart, Prévost de Vernois, Fabvier, etc.? Quatre anciens élèves de l'Ecole polytechnique, les généraux Bernard, Athalin, Gourgaud et le colonel Berthois, sont au nombre des aides-de-camp du Roi des Français, et parmi eux les trois premiers étaient désignés au choix de Louis-Philippe par le choix antérieur de l'empereur

Napoléon. On trouve les enfans de l'Ecole partout, et presque toujours au premier rang: dans la diplomatie, dans l'administration, dans les deux chambres, et jusque sous la toge du magistrat. Elle a vu tour à tour siéger sur ses bancs, Chabrol de Volvic, Anglès, d'Arros, Walkenaër, Augustin et Camille Périer, Héricart de Thury, Héron de Villefosse, Rendu, de Wailly, Gueneau de Mussy, de Praslin, de la Villegontier, de Breteuil, de Tascher, de Saint-Aulaire, de Barante, de Clermont-Tonnerre, de Montebello, Cordier, Berigny, Jousselin, Riollay, Paixhans, Ch. Dupin, Admirault, Laguette-Mornay, de Tracy, Colomès, Lami, Chaillou, Tonnet-Hersent, Reboul, Freteau de Peny, Cottu, etc. Les étrangers les plus illustres ont brigué l'honneur d'en suivre les cours, et c'est une gloire que revendique aussi M. le duc d'Orléans, dont l'instruction déjà si brillante se rehausse encore de ce nouveau lustre.

Certes, ce n'est pas une mine peu féconde que celle dont en peu d'années on extrait tant de richesses! je n'en ai dit pourtant qu'une faible partie. Combien d'anciens élèves distingués par une capacité brillante, par des services de chaque jour, restent ensevelis dans l'obscurité d'une position subalterne. Estimés de leurs camarades qui apprécient leur mérite, ils sont ignorés de la France qui jouit de leurs travaux sans les connaître. Si Soult, si Montalivet ont pu donner un essor rapide à de précieuses facultés, c'est à la faveur du nom de leurs pères; si Goblet, qui serait encore sim-

ple capitaine de génie en France, se trouve à la fois général et ministre en Belgique, c'est qu'après la séparation des deux pays, l'un manquait des talens dont abondait l'autre: mais Dartois, mais Vanéechout, mais Blevec, qui marchèrent à la tête de leurs promotions, mais tant d'autres dont le nom m'échappe, que sont-ils encore? combien d'illustres avenirs la Restauration n'a-t-elle pas trahis; en desséchant les sources de la gloire. Aussi, durant cette triste époque, des hommes jeunes encore, des officiers d'un haut mérite, las de parcourir des carrières sans issue, se sont-ils jetés dans des voies nouvelles: Cabrol devient le créateur et le directeur des célèbres forges de Decazeville dans l'Aveyron; Ogée, Decaïeu quittent l'épée, l'un pour le compas de l'architecte, l'autre pour le mortier de procureur du roi; Choumara, auteur de plusieurs savans mémoires sur la fortification, inventeur d'un système économique de fourneaux pour les casernes, donne sa démission; Marquis se fait industriel; Michelot dirige l'un des meilleurs pensionnats de Paris; Bussière entre dans la carrière municipale, et le père Enfantin dans celle des dieux.

Un fait immense domine les nombreux souvenirs que j'ai consignés dans cet article, c'est que, depuis bientôt quarante ans, les arts, les sciences, l'industrie, n'ont pas fait un progrès dont l'Ecole polytechnique ne puisse revendiquer la gloire. Son nom se mêle à toutes nos améliorations sociales comme à tous nos triomphes militaires. Il est inscrit dans les annales de nos victoires comme dans celles de la civi-

lisation européenne. Sublime institution que celle dont la paix se montre reconnaissante comme la guerre, et qui trouve, dans la fécondité de ses ressources, un remède aux maux qu'elle a causés!

CH. LIADIÈRES.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE

AUX ENVIRONS DE PARIS.

J'ai vu bien du grotesque en ma vie; j'en ai vu dans nos bals, dans nos drames, dans nos concerts, dans nos amours-propres, dans nos modes, dans nos religions nouvelles, dans nos athénées, dans nos places publiques, dans nos palais, dans nos gouvernemens: j'en ai vu partout; mais je n'ai rien vu en conscience de plus grotesque que l'ouverture de la chasse dans la plaine de Saint-Denis, et je conseillerais vivement ce spectacle extraordinaire et gratuit à toute personne minée par le spleen, si l'on ne courait risque d'en revenir avec un membre fracassé, ou même de n'en pas revenir du tout.

C'était un premier de septembre; de gran-

des affiches blanches, signées du préfet de police d'alors, placardées dans tous les quartiers de Paris, dans toutes les communes du département de la Seine, avaient depuis huit jours annoncé officiellement à la capitale et à la banlieue, que le premier septembre était le jour de l'ouverture de la chasse (l'ouverture de la chasse dans nos départemens du centre a toujours lieu le premier septembre, sauf quelques exceptions totales ou partielles, résultat de la fantaisie des saisons, ou de la fantaisie des administrateurs).

Coiffé de ma casquette de peau de loutre, à forme de ruche d'abeilles; armé de mon beau fusil de Lepage, aux canons à rubans, à la monture de bois d'érable; muni d'un port-d'armes que la préfecture de police m'avait donné la veille, en échange de trois pièces de cinq francs; enharnaché de mes grandes guêtres de cuir fauve, de mon sac à plomb en bandoulière, de ma poudrière de cuivre où se meurt un beau cerf, de mon carnier à poils de sanglier, de mon fouet à manche de houx, et de ma veste bleue aux boutons bronzés, images de toutes sortes de bipèdes et de mammifères; accompagné de Galaor, mon bel épagneul au double nez, aux grands poils marbrés et soyeux, aux oreilles larges et tombantes, ce bon chien qui, en me voyant le fusil à la main, m'avait léché les pieds, avait bondi, hurlé de joie, et avait dédaigneusement repoussé le morceau de pain que je lui avais jeté; avide d'un spectacle dont on m'avait beaucoup parlé, je m'étais acheminé vers cette plaine immense, rayée d'avenues et de grandes routes, qui s'étend entre les moulins de Montmartre et les

redoutes de Chaumont, la Seine de Saint-Ouen et le canal de la Villette, les frais ombrages de Romainville et les tombeaux de nos vieux rois.

J'arrive; il était environ six heures, et déjà la grande plaine était semée de tourbillons de chasseurs et de chiens! déjà l'air était obscurci de nuages de fumée! déjà de toutes parts éclataient des décharges de mousqueteries semblables aux décharges de nos exercices à feu! J'approche, j'avance, et je me trouve bientôt au travers d'une foule de gens de toute espèce, avec des fusils simples, des fusils doubles, des fusils à pierre, des fusils à piston, des fusils à percussion, des fusils de munition, des pistolets de tir, des pistolets d'arçon, des carabines à balle forcée, des espingoles à large bouche, de longues et lourdes canardières; et puis des chiens, quels chiens! il fallait voir ces chiens-là! des danois et des tourne-broches, des caniches et des roquets, des chiens de Terre-Neuve et des carlins, des dogues et des bichons, des mâtins et des levrettes: il y avait, je crois, de tous les chiens excepté des chiens de chasse. Vous devez juger, d'après cela, quelle sensation durent produire ma présence et la présence de Galaor au milieu de ce chaos hétéroclite. Mon costume, mon chien, mon fusil, tout excitait des regards de surprise, des cris d'admiration de la part de mes étranges compagnons de chasse; mais bientôt ils me regardèrent comme une de leurs connaissances, un de leurs amis: à la chasse, c'est comme aux eaux, aux bains de mer, en diligence, en pays étranger, on se lie si vite!

Le premier qui m'adressa la parole était un

jeune homme blond, assez joli garçon; il portait une veste ronde de drap gris, et un chapeau de cuir bouilli; il avait près de lui un caniche assez sale, noir et blanc, frère germain du chien du Louvre, lui peut-être, qui sait? Puis, en s'approchant de moi, et me montrant son fusil, un beau fusil, ma fois, un fusil à percussion, portant écrit en lettres d'or: *Delpire, arquebusier du Roi:* — »Je suis sûr que vous êtes comme moi, monsieur; que vous ne pouvez plus tirer avec les fusils à pierres. Avec ces fusils nouveaux je tue communément dix pièces sur douze; avec les fusils à pierres je ne tuais que moitié.» Au même instant, un pigeon égaré se lève; il l'ajuste, lâche la détente droite, et le coup droit ne part pas plus que le coup gauche. — »Diable! s'écrie-t-il, qu'à donc mon fusil aujourd'hui? C'est jouer de malheur! Ces fusils-là qui ne ratent jamais!... — Rarement, repris-je; et, regardant la batterie de son fusil: Je ne suis point étonné que votre arme n'ait point fait feu, vous avez oublié, ce me semble, une chose essentielle: l'inflammation de la poudre ne peut avoir lieu qu'au moyen de capsules appliquées sur les cheminées du fusil. — Comment, monsieur, me répondit-il, un peu surpris de mon observation, est-ce que l'hydrogène, l'oxigène, la pression de l'air, ne suffisent pas pour produire l'inflammation?» et ce ne fut qu'après une discussion assez longue, dans laquelle j'appris qu'il était élève en pharmacie, qu'il consentit à se servir de deux capsules que je lui offris.

Mais Galaor battait devant nous, dans toute leur longueur, les sillons couverts de chaume; il fait un arrêt, le nez haut! — »C'est une per-

drix, dis-je à l'apothicaire, tirez.» La perdrix se lève; il tire ses deux coups; la malheureuse perdrix tombe, et l'apprenti chimiste, tout joyeux, de la faire rapporter vingt fois par son caniche. C'était la première fois qu'il frappait de mort un gibier!

Un peu plus loin je vis, au milieu d'un grand carré de pois, deux hommes, l'un en redingote bleue, l'autre en veste de velours vert, qui, de tout coeur, se donnaient des coups de poings, des coups de pieds, se prenaient aux cheveux, se mettaient en sang les mains et le visage, et cela, pour une pauvre caille qu'il prétendaient avoir tuée tous deux, et qu'ils pouvaient très-bien n'avoir tuée ni l'un ni l'autre, vu que le pauvre oiseau venait d'essuyer cinquante ou soixante coups de fusil. Le deux amis (je vis que c'étaient deux amis aux mots dont ils assaisonnaient leur lutte) avaient, ainsi que me l'apprirent les personnes qui se trouvaient là, commencé par s'emparer de la caille, à la barbe de tous les chasseurs, à la barbe de tous les chiens, grâce à un superbe chien de Terre-Neuve, d'un noir-luisant, qui, là tout près, attendait la fin de ce combat à outrance, assis gravement sur ses pattes de derrière, et comme accoutumé à ce jeu d'un genre particulier.

Mais ne voilà-t-il pas qu'à ma gauche, en un champ de pommes de terre, un lièvre, un énorme lièvre, court, vole, bondit devant une douzaine de chiens dont les abois, les hurlemens font un épouvantable vacarme; et mille cris de se faire entendre, les chasseurs d'accourir de toutes parts, cent fusils de faire feu, un roquet

de ne plus marcher que sur trois pattes, un danois d'avoir la tête brisée, un dogue, un magnifique dogue, de rouler dans les pommes de terre, de se débattre dans son sang; le lièvre de gagner le large; et moi de recevoir quelques grains de plomb dans la cuisse droite!

Peu tenté d'en voir davantage, comme le corbeau de La Fontaine,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus,

tout boîtant, je me dirigeai aussitôt vers une mauvaise chaumière, une espèce de cabaret qui est sur le bord de la route de Senlis, et qu'on nomme, je crois, *la Baraque;* j'y restai quelques heures, et j'y fus témoin d'une scène qui me fit un instant oublier ma mésaventure.

Un chasseur entre, avec un air triste et las, prend une chaise et s'assied. — » Auriez-vous été malheureux, monsieur? lui dit le maître du cabaret, avec une voix doucereuse, et en portant fort poliment la main à son bonnet de drap bleu, garni d'un vieux galon d'or. — Oui, mon brave, répondit le chasseur, d'un ton à faire pitié, je n'ai pas eu de chance aujourd'hui; je n'ai pas pu tuer une seule pièce; moi qui, ordinairement, reviens de la chasse avec ma carnassière pleine! — J'ai votre affaire, reprit le gargotier; j'ai là un beau levreau qui ne vous coûtera que trois francs, et que je puis même vous faire tirer. — Volontiers, repartit le chasseur, cela me va. » Et mes deux hommes de se rendre aussitôt dans un petit potager attenant à la chaumière, fermé seulement par une haie d'épines naissante; le paysan de nouer une

corde à la patte du levreau, de l'attacher à un pieu; le chasseur de tirer sur le levreau; la corde d'être coupée, et le levreau de s'enfuir à travers champs. De là, une querelle des plus chaudes, qui a dû nécessairement amener le chasseur et le gargotier devant le juge de paix du canton.

On doit bien penser que les chasseurs habiles, ces chasseurs auxquels on donne injurieusement le nom de braconniers, se gardent d'ouvrir la chasse dans la plaine de Saint-Denis, ou dans toute plaine voisine de Paris; ils prennent, au jour naissant, les petites voitures qui les conduisent à cinq ou six lieues, aux abords de propriétés gardées, à Bondy, à Garges, à Bonneuil, à Goussainville; ils s'aventurent même quelquefois jusque sur les terres confiées à la surveillance rigoureuse d'un individu à figure rébarbative, un ancien soldat communément, qui se permet de ne pas tolérer la visite de ces abateurs de gibier, et de verbaliser contre eux, témoin ce qui est arrivé à un avocat de mes amis: En revenant de la chasse, aux approches du soir, il passait devant un grand parc d'un aspect solitaire et mélancolique, entouré de murs, un grand parc avec de hauts arbres touffus, et une large pièce d'eau bordée d'aunes et de saules pleureurs; il aperçoit de la grille, ou du moins croit apercevoir un beau canard sauvage qui se promène au milieu des roseaux de l'étang; il ouvre la grille, entre dans le parc, court se tapir derrière les arbres de la rive, découvre l'oiseau, lui envoie un coup de fusil, et l'étend mort sur l'eau. Mais tandis qu'il attend sur le bord son chien qui nage et lui rap-

porte son gibier, se présente à lui un garde-chasse qui lui crie d'une voix rauque : — »Et de quel droit, monsieur, chassez-vous ici ? Vous avez tué la cigogne de madame la comtesse !» Puis il dresse procès-verbal, après avoir jeté superbement au nez de l'avocat, lui offrant une pièce d'or : »Monsieur, pour qui me prenez-vous ?»

L'affaire a été plaidée l'hiver dernier en police correctionnelle, et l'avocat a été condamné à cent cinquante francs de dommages et intérêts.

Si vous craignez les procès, si le tribunal de police correctionnelle vous fait peur (règle générale), ne chassez jamais sans permission sur les terres d'autrui, et comme les gendarmes, qu'on rencontre partout, sont pour le moins aussi intraitables que les gardes-chasse, ne chassez nulle part sans port-d'armes, à moins pourtant que vous ne chassiez en bataillon, et revêtu de l'uniforme de l'ordre public, comme cela s'est vu en 1830, dans la plaine de Vanvres.

Quant aux gens comme il faut, aux gens qui se respectent, au moyen de la calèche, du char-à-bancs, du tilbury, ils se rendent, pour l'ouverture de la chasse, dans ces vieux châteaux, dans ces délicieuses maisons de campagne qui surgissent de place en place à quelques lieues de Paris.

On arrive la veille ; on dîne gaîment avec une vingtaine de convives ; le soir on fait de la musique, on danse, on joue à l'écarté avec

de jeunes et jolies femmes aux doux yeux, au teint rose, à la robe de toile ou de guinguan; on se couche à onze heures, on dort bien, l'on se lève tout frais à sept heures du matin, lorsque le soleil a déjà séché la rosée, on arrose une croûte de pain d'un verre de rum ou de malaga; on se met en chasse au nombre de cinq ou six, on bat la plaine avec douze ou quinze chiens, épagneuls ou braques; on tire chacun une vingtaine de coups de fusil; et, vers trois ou quatre heures, on revient avec un vigoureux appétit, étaler de société sur la grande table de la cuisine, aux yeux de la maîtresse de la maison, qui en accepte toujours l'hommage, une soixantaine de pièces de gibier, cailles, lièvres, perdrix, accompagnés parfois d'un faisan aux plumes d'or, puni de ne s'être pas contenté pour sa promenade des vastes bruyères et des grands bois d'un domaine royal.

Le retour de ces chasses est souvent signalé par de joyeuses plaisanteries, qui frappent naturellement un des chasseurs.

A l'ouverture de la chasse de l'année dernière, je me trouvais au château de***, sur la route de Paris à Arpajon; au retour d'une sortie en plaine des plus heureuses, nous fîmes un exellent dîner sans étiquette, un dîner bruyant et joyeux, un dîner comme on n'en fait pas à Paris! puis après, la châtelaine, jeune et belle, chanta en italien le grand air de Ninette, une fraîche et suave romance de Bruguière; puis vinrent la contredanse et la valse! oh! oui la valse, la valse où mon coeur bondissait d'ivresse et de bonheur! Je crois y être en-

core!!... Mais onze heures sonnent à la pendule du salon; voici l'instant des adieux du soir; un domestique à livrée place sur une table les bougeoirs d'argent, où s'allume la transparente bougie, et la châtelaine de me dire: — »Vous recueillez des traditions, vous faites des légendes, mais vous ne croyez pas aux revenans, vous oseriez bien coucher, j'en suis sûre, dans une chambre où personne n'ose coucher, parce que toutes les nuits, dit-on, un mort s'y promène. — Sans doute, je ne demande pas mieux, répondis-je en riant, je suis curieux de voir un revenant. — Et bien, reprit la châtelaine, en s'adressant à son mari, Jules, conduis ton ami dans la chambre du mort»; et Jules me mène dans une chambre à murs blancs, garnie de toiles d'araignées et de vieux meubles; il me laisse seul, je me déshabille, je me couche dans un lit sans rideaux, j'éteins ma bougie, et je m'endors bercé d'enivrantes chimères. Mais tout à coup je me réveille en sursaut; je sens sur mes pieds, sur mes jambes, un poids qui se meut; des plaintes sourdes frappent mon oreille; des ailes d'oiseau battent mon visage; je saute de mon lit; le plancher tremble et craque, et fuit sous moi; je tombe; je roule au milieu d'un flux d'eau; je cherche à me relever, je saisis quelque chose de velu qui s'agite et fait entendre comme un râle de mort; je pousse un cri! aussitôt la porte de ma chambre s'ouvre, on entre en foule avec des lumières, et je me vois au milieu de tous les hôtes du château, qui rient aux éclats, de cinq ou six poulets que la clarté effarouche, de jattes de terre à moitié

pleines d'eau, et d'un jeune veau qui s'enfuit dans un coin de la chambre!

Je pourrais aussi raconter de quelle façon un de mes mystificateurs fut le jour suivant changé en cerf; mais je me tairai: le cadre du livre des *Cent-et-Un* ne comporte ni une métamorphose à la manière d'Ovide, ni un conte à la manière de Boccace.

ÉDOUARD D'ANGLEMONT.

LA VILLE NOUVELLE,

OU

LE PARIS DES SAINTS-SIMONIENS.

Ménilmontant, 6 octobre 1832.

» Voici un chapitre, mon cher Ladvocat, qui doit avoir pour titre, *la Ville nouvelle*. [1].

---

[1] Un système religieux est un fait trop grave pour qu'il soit permis de l'apprécier avec légèreté. M. Charles Duveyrier, un de nos amis, apôtre de la religion saint-simonienne, nous ayant adressé un chapitre intitulé *la Ville nouvelle*, nous le publions sans réflexion ni commentaire; seulement nous reproduisons pour plus de clarté, et comme préambule nécessaire, cette lettre qui l'accompagnait.

(Note de l'Éditeur.)

» A vrai dire, je ne sais trop si l'étrangeté des idées et du style ne vous éloigneront pas d'insérer ce morceau dans votre estimable et respectable livre des *Cent-et-Un*. Quand je pèse à leur poids toutes les célébrités dont les noms se pressent sur les couvertures de votre recueil, je ne puis me faire illusion sur le peu d'intérêt que pourrait exciter un nom nouveau, un nom d'*apôtre*, genre de noblesse qui n'a pas encore eu d'armoiriers au blason littéraire. Un jeune fou, dira votre beau monde, qui vit scrupuleusement célibataire et attend une Femme Messie, cela annonce trop de simplicité pour rien promettre de bien piquant. D'ailleurs, que signifie de courir les rues en un costume qui vous entoure d'ivrognes, et fait jaser jusqu'aux femmes de la Halle et aux demoiselles de comptoir? Cela sent son mauvais monde, et M. Delapalme l'a judicieusement observé: *Dans quelle société ces messieurs ont-ils donc vécu?*

» D'ailleurs, je dois craindre que le morceau en question, privé de cartes, de plans et de gravures, ne soit difficile à comprendre.

» Nous vivons dans une confusion de maisons, de temples et d'édifices de tout genre, qui peut donner une idée des saturnales des anciens, ou du chaos primitif du monde: mélange effronté et criard de toutes les antipathies, pêle-mêle d'orgies, vraie danse de sabbat. La jeunesse du Champ-de-Mars a pour vis-à-vis l'abattoir sanglant de Grenelle; les Invalides donnent une main aux Députés, et l'autre aux blanchisseuses du Gros-Caillou. Ici sautent les Enfans-Trouvés et leurs nourrices, côte à côte avec les astronomes de l'Observa-

toire, les femmes en couches et les Vénériens. Là, c'est une grande ronde des bambins des colléges, des pairs de France, des forts de la Halle-au-Vin, des vieillards de la Salpétrière; tout cela tourne autour des savans du quartier Latin et des animaux hurlant du Jardin-des-Plantes. L'Académie reste avec la Monnaie; l'Hôtel-Dieu avec les chanoines métropolitains; l'hôpital Saint-Louis soupire et pleure aux cris de joie et aux juremens des guinguettes, le Palais-Royal avec ses joueurs et ses prostituées, couché sur le même lit que le palais du Roi; et au milieu de cette grande danse satanique, les hommes et les femmes pêle-mêle, serrés comme des fourmis, les pieds dans la boue, respirant un air empesté, marchant à travers tous les embarras de leurs rues et de leurs places, enfoncés dans des rangées de hautes maisons noires ou blafardes, sans espoir ni souci de quelque chose de mieux. . . . . . .

» Comment donc faire sentir au peuple qui habite cette ville ainsi confusionnée, ce que nous pressentons de l'avenir de Paris, comme ordre, comme convenance et comme beauté? Comment le faire sans autre instrument que la parole nue? J'ai grand'peur que le morceau en question soit insuffisant.

» L'idée de NOTRE PÈRE est que toute ville, et surtout toute ville capitale, doit présenter dans sa construction, dans l'ordre et la diversité de ses monumens, l'image des moeurs, des habitudes et de la civilisation du peuple qui l'habite. . . . .

» Nous avons voulu donner la forme humaine à la première ville, comme sous l'inspiration de notre foi, en l'état de progrès où

elle est aujourd'hui; et la forme humaine mâle, car la société n'a encore qu'une forme mâle. La femme, comme être social, n'est pas encore sortie des *côtes* de l'homme, malgré la parole de l'Ecriture. Considérez toutes les institutions sociales, l'Académie, la Banque, l'Université, les deux Chambres, le Conseil-d'Etat, les administrations, la magistrature, le barreau, et toutes les facultés, vous n'y verrez que des chapeaux ronds et des fracs, ou des bonnets carrés et des robes noires; et l'opinion publique est solidement enfoncée dans l'admiration d'un pareil système; il n'est si mince garçon de boutique qui ne lève insolemment la tête à l'idée qu'il en puisse être différemment, et ne récapitule, dans son orgueil d'homme, toutes raisons qui font infailliblement de la femme un être débile, borné, faible; lierre qui tomberait sur le sol sans le chêne; lune qui doit tourner en satellite autour de la terre. La société est mâle; elle met ses enfans en coupe réglée par la conscription; elle leur impose une justice qui ne sait que punir; elle reclame ses améliorations à coups de fusil, elle les repousse à coups de canon. La société est mâle.

»Mais elle peut désirer de ne pas l'être exclusivement, elle le doit même. Ne serait-ce pas une chose heureuse que tout ce qu'il y a de délicat, de tendre, de bon dans le coeur des femmes, se fît jour à travers les inextricables embarras de la politique et du gouvernement, et que des mains blanches et de jolis doigts s'essayassent à dénouer ce que tant de grands sabres n'ont pu trancher?

»C'est là l'espoir des Saint-Simoniens, c'est là toute leur religion; car, ainsi que l'a dit le

Pierre lui-même, il est l'annonciateur, le *saint Jean* d'un nouveau messie, d'un Messie FEMME.

» On comprendra comment nous avons dû donner au temple, au monument où la religion doit le plus exalter les espérances humaines, les formes de la femme.

» Je terminerai cette lettre, déjà un peu longue, en vous priant d'employer toute votre influence auprès de vos lecteurs pour ranimer en eux cette vertu de courage et d'espoir, si rare aujourd'hui, ne fût-ce que pour un peu de tems, le tems de lire ces quelques pages. Car, au cas où elles seraient intelligibles, elles pourraient bien apparaître comme un rêve, une hallucination fantasque, si votre beau monde persistait obstinément dans cette disposition crédule, dans cette FOI poussée souvent jusqu'à la SUPERSTITION, et qui consiste à considérer comme d'une réalisation impossible toutes les pensées grandes, généreuses, excellentes pour l'amélioration du sort du peuple.

» Vraiment n'est-ce pas une chose connue de tous aujourd'hui, que nos pères ont par leur travail fait le globe ce que nous le voyons être, en dépit des obstacles qui les entouraient, et dont ils nous ont délivrés? Avec tout ce qu'ils ont mis de puissance dans nos mains, ne serait-ce pas une lâcheté à nous de rester en si belle route, et de nous coucher tout du long sur le sol, jeunes comme nous sommes, en disant avant le travail: Je n'en puis plus.

» Quoi! rien à faire au début de la vie? Hommes! femmes! rien de noble, de bon, de joyeux, de retentissant, rien à faire! Allez, allez, vous crie celui qui fait mouvoir les nations et les mondes, et qui parle toutes langues

à travers tous les siècles; allez, ma voix n'est pas éteinte, mon sceptre n'est pas brisé, et les battemens de mon coeur ne sont pas refroidis. Je suis toujours pour vous, toujours avec vous. C'est moi, l'éternel ouvrier! partout c'est moi! Quand on dit NOUS parmi *vous*, *moi* je dis MOI! marchez avec moi, car avec moi rien d'impossible!

» J'ai fait éclater de merveilleux spectacles!

» J'ai brisé de mon souffle les tempêtes qui rasaient le sol comme des lunes de malheur! j'ai pressé les mamelles des montagnes, et j'en ai fait sortir leur lait de feu!

» J'ai souri en voyant les abîmes comme des mâchoires de serpent, darder leurs flots dans l'espace, et j'ai fait glisser sur ces flots des villes armées, aussi sûrement que sur la glace un patineur.

» Aux entrailles de la terre ferme, j'ai fait plonger l'homme comme un plongeur, et je l'ai fait voler, vrai vautour, au haut des nuées.

» J'ai bâti des palais et des temples, des cités capitales par milliers, des ponts plus longs que les chaussées, et de grands animaux de fonte, aux muscles d'acier, à l'âme de vapeur, qui marchent seuls. J'ai rassemblé des armées innombrables de tribus et de hordes qui ne s'entendaient pas. J'ai mis la sagesse du monde en un seul homme, et j'ai donné plus de vigueur à la voix basse de ses apôtres disséminés, qu'aux rhéteurs, aux soldats, aux marchands, masse compacte qui parlait haut.

» Courage! enfans, espoir en moi; j'ai fait de grandes choses!

» Quand les sauvages, que poussait Attila comme des buffles, prirent racine en terre

devant la face d'un pontife, ce fut une grande chose !

» Quand Christophe, mon capitaine de mer, sous un soleil d'or, salua les bords empourprés de mon nouveau monde, ce fut une grande chose !

» Quand Napoléon, à pas de géant, courut l'Europe avec ses canons, passant les fleuves comme des ruisseaux ; ce fut une grande chose !

» Mais, par ma foi, rien de si grand n'a paru sur la terre, que ce que j'y veux montrer, en ce jour ! »

LA VILLE NOUVELLE,

OU

LE PARIS DES SAINTS-SIMONIENS.

Le Dieu bon a dit par la bouche de l'homme qu'il envoie :

J'établirai au milieu de mon peuple de prédilection une image de la nouvelle création que je veux tirer du coeur de l'homme et des entrailles du monde.

Je bâtirai une ville qui soit un témoignage de ma munificence. Les étrangers viendront de loin au bruit de son apparition. Les habitans des villes et des campagnes y accourront en foule, et ils me croiront quand ils l'auront vue.

Paris ! ville qui bout tumultueusement, ainsi qu'une chaudière de cendres ; ville semblable à

ton peuple ; comme lui, pâle et défigurée ! Tu gis sur les bords de ton fleuve, avec tes noirs monumens et tes milliers de maisons ternes, comme un amas de roches et de pierres que le tems rassemble au bassin des vallées, et il en sort comme un grondement monotone d'une eau comprimée sous ces pierres, ou d'un feu caché qui va les crever.

Paris ! Paris ! c'est sur les bords de ton fleuve, cependant, et dans ton enceinte que j'imprimerai le cachet de mes nouvelles largesses, et que je scellerai le premier anneau des fiançailles de l'homme et du monde !

Tes rois et tes peuples ont obéi à mon éternelle volonté, quoiqu'ils l'ignorassent, lorsqu'ils se sont acheminés avec leurs palais et leurs maisons du sud au nord, vers la mer, la mer qui te sépare du grand bazar du monde, de la terre des Anglais.

Ils ont marché avec la lenteur des siècles, et ils se sont arrêtés en une place magnifique.

C'est là que reposera la tête de ma ville d'apostolat, de ma ville d'espoir et de désir, que je coucherai ainsi qu'un homme au bord de ton fleuve.

Les palais de tes rois seront son front, et leurs parterres fleuris son visage. Je conserverai sa barbe de hauts maronniers, et la grille dorée qui l'environne comme un collier. Du sommet de cette tête, je balaierai le vieux temple chrétien, usé et troué, et son cloître de maison en guenilles ; et sur cette place nette, je dresserai une chevelure d'arbres, qui retombera en tresses d'allées sur les deux

faces des longues galeries, et je chargerai cette verte chevelure d'un bandeau sacré de palais blancs, retraite d'honneur et d'éclat, pour les invalides des établis et des chantiers.

Des terrasses qui saillent sur la grande place, comme les muscles d'un cou vigoureux et d'une gorge forte, je ferai sortir les chants et les harmonies du colosse. Des troupes de musiciens et des chanteurs feront retentir chaque soir la sérénade en une seule voix.

Je comblerai les fossés de cette place, et j'en ferai une large poitrine qui s'étalera, bombée et découverte, et qui se gonflera d'orgueil, lorsqu'aux jours des carrousels pacifiques, elle sentira briller à sa surface, comme des joyaux de toutes couleurs, les femmes plus belles et plus parées que les dames des cours d'amour et des tournois, les hommes plus brillans et plus forts que les chevaliers aux armes dorées, et les vieux grenadiers de Napoléon.

Au-dessus de la poitrine de ma ville, au foyer sympathique d'où divergent et où convergent toutes les passions, là où les douleurs et les joies vibrent je bâtirai mon temple, foyer de vie, plexus solaire du colosse.

Les buttes du Roule et de Chaillot seront ses flancs. J'y placerai la banque et l'université, les halles et les imprimeries.

Autour de l'arc de l'Etoile, depuis la plaine de Monceau jusqu'au parc de la Muette, je sèmerai en demi-cercle les édifices consacrés au plaisir des bals, des spectacles et des concerts; les cafés, les restaurans avec leurs labyrinthes,

leurs kiosques et leurs tapis de gazon, aux franges de fleurs.

J'étendrai le bras gauche du colosse sur la rive de la Seine; il sera plié en arc à l'opposé du coude de Passy. Le corps des ingénieurs et les grands ateliers des découvertes en composeront la partie supérieure qui s'étendra vers Vaugirard, et je formerai l'avant-bras de la réunion de toutes les écoles spéciales des sciences physiques et de l'application des sciences aux travaux industriels. Dans l'intervalle qui embrassera le Gros-Caillou, le Champ-de-Mars et Grenelle, je grouperai tous les lycées que ma ville pressera sur sa mamelle gauche où gît l'université. Ce sera comme une corbeille de fleurs et de fruits, aux formes suaves, aux couleurs tendres; de larges pelouses comme des feuilles les sépareront et fourmilleront de troupes d'enfans comme de grappes d'abeilles.

J'étendrai le bras droit du colosse, en signe de force, jusqu'à la gare Saint-Ouen, et je ferai de sa large main un vaste entrepôt où la rivière versera la nourriture qui désaltérera sa soif et rassasiera sa faim. Je remplirai ce bras des ateliers de menue industrie, des passages, des galeries, des bazars, qui perfectionnent et étalent aux yeux éblouis les merveilles du travail humain. Je consacrerai la Madeleine à la gloire industrielle et j'en ferai une épaulette d'honneur sur l'épaule droite de mon colosse. Je formerai la cuisse et la jambe droite de tous les établissemens de grosse fabrique; le pied droit posera à Neuilly. La cuisse gauche offrira aux étrangers de longues files

d'hôtels. La jambe gauche portera jusqu'au milieu du bois de Boulogne les édifices consacrés aux vieillards et aux infirmes, plus frais et plus luisans avec leurs parterres et leurs ruisseaux que les palais des lords et des princes.

Ma ville est dans l'attitude d'un homme prêt à marcher; ses pieds sont d'airain; ils s'appuient sur une double route de pierre et de fer. Ici se fabriquent et se perfectionnent les chariots de roulage et les appareils de communication: ici les chars luttent de vitesse. Par-dessus ces routes, le pont de Neuilly prolonge un arceau vers la face de ma ville et forme ainsi sa capitale entrée.

Entre les genoux est un manége en ellipse; entre les jambes, un immense hippodrome.

Voilà le colosse dont mon doigt creusera le tracé sur le sol.

Les membres qui le composeront, divisés et mêlés, sont une masse monstrueuse, informe, inanimée, morte. Ils sont comme étaient les chairs, les os, les nerfs, la cervelle et les entrailles de l'homme avant que d'une secousse de ma volonté je fisse se dresser cette masse inconcevable et effrayante en un être harmonieux et vivant; avant que les os s'emboitassent les uns dans les autres; que les nerfs, les veines, les chairs, s'appliquassent sur les os; que la cervelle versât dans le crâne sa membrane fragile; que la tête prît place sur les épaules, le coeur, le foie sous les côtes, les entrailles aux cavités du bassin; et que l'homme parût superbe, radieux, merveilleusement ordonné comme un seul édifice.

Ainsi je ferai sortir de leur chaos hideux les membres et les organes de ma ville. Je les appellerai à grands cris de voix d'hommes et d'instrumens de musique; et tous, doués de mouvement, prendront leur place.

On verra les manuscrits, les livres, les cartes et les rouleaux de dessins et d'images de la Bibliothèque, s'avancer en une armée innombrable vers la galerie du Louvre, bâti des mains du dernier de mes capitaines. Ils seront portés sur le dos de soldats. Des régimens auront été dressés à cette manoeuvre; les officiers les coucheront en ordre sur leurs rayons et dans leurs cases, et le cerveau de ma ville se formera. On verra tous les vieillards illustres de la science et de l'art dont la vie est encore un travail, mais un travail d'observation, d'attention et de jugement, entrer par files au frontail et aux ailes du palais, et ma ville aura des yeux et des oreilles.

Je ferai descendre des hauteurs de Sainte-Geneviève et du faubourg Saint-Germain, tous les savans emportant leurs chaires, leurs salles, et leurs instrumens d'expérimentation, et les animaux, les plantes et les arbres du Jardin-du-Roi, et les trésors de sciences naturelles enfouis dans son cabinet. Je ferai descendre les laboratoires, l'Observatoire avec ses machines et ses lunettes, l'école Polytechnique, l'école des Arts et Métiers, et tous les colléges. Ce sera une longue procession. Je mettrai au centre l'université tout entière, et les académies, précédées des imprimeries noires et graisseuses; en tête seront les vieillards, les malades et les infirmes; les immenses hôpi-

taux de la Salpétrière, de Saint-Louis et de l'Hôtel-Dieu, avec leurs ailes et leurs façades; et leurs lits innombrables se lèveront du sol, et marcheront donnant l'exemple. Puis viendra le bataillon des aubergistes, des hôteliers et de leurs serviteurs, qui ont le sentiment de l'ordre et de la continuité du service personnel. Cette caravane sera longue et marchera au pas lent de la science, de la patience et de la vieillesse. Elle coulera silencieusement avec ses habitations, et elle se couchera aux bords du fleuve, depuis le Palais-Bourbon jusqu'à Passy et de Passy à Vaugirard; depuis le milieu des Champs-Elisées, par Chaillot, l'arc de l'Etoile et la Muette, jusqu'au milieu du bois, et formera ainsi les os, les nerfs et les chairs de toute la moitié gauche du corps de mon colosse.

En même tems tous les entrepôts aux vins, aux blés, les halles, les marchés et les abattoirs, les grosses usines, les fonderies, les ateliers de construction des mécaniques avec leurs rouages, leurs chaudières et leurs cylindres de fonte, leurs enclumes, leurs marteaux, leurs soufflets et leurs laminoirs, les charpentiers et les forgerons en tête, se lèveront. Et aussi se lèveront les établis des travaux qui font plus briller la main de l'homme que la force des machines; les tabletiers, les fabricans de meubles, les tailleurs, les modistes, les chapeliers, les bijoutiers et les horlogers; les magasins et les boutiques des quartiers Saint-Denis, Saint-Antoine et Saint-Martin; l'immense bazar du Palais-Royal et des passages où sont artistement rangés en éventail les riches ciseleurs

d'or et d'argent, les pierreries, les cristaux et les bijoux d'émail, les plumes et les tissus de l'Inde et de l'Afrique, les étoffes lustrées aux figures fraîches et éclatantes, les meubles de bois colorés et odoriférans, les tentures, les candélabres avec leurs globes damasquinés. Toute cette grande armée industrielle, hommes et femmes, avec leurs marchandises, leurs instrumens, leurs chantiers et leurs maisons, rangés par troupes, et renfermant au centre la Banque et ses administrations, le Trésor, le Timbre, la Monnaie; toute cette armée active, bruyante, animée, marchant d'un pas vif, et fouettant l'air de ses gestes et de ses cris de joie, faisant voler autour d'elle, comme un nuage d'encens, la poussière du sol, s'ébranlera et roulera par-dessus les églises, les quais et les quartiers retardataires, et viendra de la Madeleine à la gare Saint-Ouen, et de l'Elysée-Bourbon, par Monceau et les Sablons, jusqu'à Neuilly, former les membres rebondis et fermes de la droite de mon colosse.

Je déracinerai des bords du boulevart les opéras et tous les théâtres avec leur matériel d'instrumens, de costumes et de décors, et leurs troupes passionnées, et les salles de danse et de concert, et les jardins aux fruits de neige et de glace, aux liqueurs brillantes comme le métal, et tous les édifices consacrés aux extases de l'esprit et au délire des sens. Ils s'enlèveront ainsi qu'une troupe de danseurs et de danseuses, dont les tressaillemens répandront le plaisir jusqu'aux extrémités du corps de mon colosse, et enlacés les uns dans les autres, tournoyant sur eux-mêmes, ils viendront se grouper autour de l'étoile.

Ainsi, par ma volonté et par les bras de mes enfans, sera bâtie, en un seul édifice, ma ville vivante. Et pour aucun ma volonté ne fera scandale ou servitude; car de ces hommes et de ces femmes, de ces vieillards et de ces enfans, et de ces édifices, ces magasins, ces chantiers, il n'y aura ni un clou, ni un cheveu qui bouge autrement que de son propre mouvement et par sa libre volonté. Beaucoup n'auront point de cette vie le sentiment de leur destinée. Ils resteront dans leur chaos de pavés boueux et de masures tremblantes. La ville ancienne reposera sur les épaules de la nouvelle. Fardeau léger sur ses larges épaules; fardeau sacré, car le colosse ainsi chargé de son vieux père, pressant son enfant sous son bras, sera, comme Enée, le symbole de la religion de l'homme qui sort de la guerre et appelle la femme.

Accourez donc! accourez tous, peuples du Nord et du Midi, Prussiens, Anglais, Russes, Saxons.

Vous vîntes chez mon peuple bien-aimé vous enivrer de ses raisins et de ses femmes, et nourrir vos chevaux des arbustes de ses jardins, parce que ce peuple, dans sa fureur, s'était hérissé comme un porc-épic, et qu'il courait par vos campagnes, emportant du bout de ses pointes les pans de vos places fortes, et les quartiers de vos villes, et foulant sous ses pieds vos moissons! Venez tous! accourez à cette heure. Ce peuple est enfin devenu industrieux et magnifique; le premier, au nom de ses frères, il a mis la main dans mon trésor. Venez! ici la terre se gonfle du désir

de vivre de la vie de l'homme; ici la terre se donne à l'homme, comme une femme à son amant. La ville qu'habite le peuple est vivante, ornée, sonore; elle pense, elle travaille, elle aime, elle rit, elle danse.

Et les peuples accourront, et ils sauront qu'ils portent en eux-mêmes les formes et le plan de ma ville; ils la reconnaîtront: ils descendront comme en extase devant la face et les membres du géant.

Ma ville est ample et de haute taille, mais nul ne craint de s'y perdre. Que vous veniez du Nord ou du Midi, des bancs de l'Allemagne ou des chantiers de l'Angleterre; que l'esprit ou la chair soit votre orgueil, que votre vie soit le mystère ou le mouvement, vous marcherez d'un pied sûr, dans mon colosse, vers le lieu que votre coeur appelle, à travers les places ombragées et les canaux remplis d'une eau limpide et les fontaines jaillissantes, entourés d'édifices dont les formes expriment le nom, vous marcherez!

Aux lieux qu'habitent les hommes de science, de contemplation, d'expérience, ceux qui sont l'ordre et la règle de la cité, le silence et le mystère règnent, les arbres régulièrement plantés sur les places prolongent au milieu du jour l'ombre et la fraîcheur de la nuit. Les monumens s'élèvent en surfaces planes, les murs tombent droit, se coupent en équerre et s'avancent en saillies brisées; le jour bondissant sur ces saillies ne fait luire sous les pilastres que des échos de sa lumière. Ce sont des bandes parallèles de hauts portiques à plafonds plats. Ce sont des places anguleuses au fond el

desquelles les monumens semblent descendre d'une grotte invisible, comme les palais de larmes du creux des montagnes, ou monter au ciel en légers cristaux.

Les flèches et les clochers abondent, et les gerbes d'arêtes en forme de prismes, et les treillages à losanges déliés, et les ogives sveltes et pointues.

Les merveilles de ma terre bien-aimée sont rassemblées au jardin d'un palais qui fait voir des animaux géans sous un portail égyptien couvert de fresques symboliques. Le chimiste est appelé vers le sol par les formes basses de son laboratoire aux pilastres druidiques, au triangle aplati; et des terrasses bordées de festons, chargées de flèches et d'aiguilles, élèvent au-dessus des nuées l'astronome et son télescope.

La Seine coule en silence et marie la couleur de ses eaux au milieu de ces monumens chargés d'incrustations, de grisailles, de peintures pâles; et ces couleurs et toutes ces formes se trouvent harmonieusement rassemblées dans l'immense université, dont les ailes, les bas-côtés et les façades portent la robe violette de l'évêque du Christ, et dont le pâté central se lance jusqu'à une prodigieuse hauteur en une masse triangulaire de clochers blanchis et dentelés, qui semblent quand le soleil couchant frappe leurs pointes argentées, une pyramide de cierges enflammés.

Aux quartiers qu'habitent les hommes d'action et de force, là où sont les établissemens de grosse et de menue industrie, là où le cuivre et le fer sont pétris et moulés comme la pâte, où les troncs des bois durcis dans les

eaux tièdes de la Gambie et du fleuve des Amazones sont coupés par tranches comme les chairs d'un fruit fondant; et là aussi où les cristaux et les métaux sont taillés en dentelle et en pierreries, où le lin et la soie sont tissus plus finement que la toile d'un insecte; dans toute la droite de mon colosse, les édifices s'élèvent en formes arrondies et bossueuses comme les muscles bombés d'un homme vigoureux.

Les rues sont sinueuses comme des anneaux qui s'entrelacent. Les murs sont couchés à terre, fermes et gonflés comme le turban d'un pacha, ou suspendus en l'air transparens et légers en des tresses de roseaux.

Il s'élève du sol des colonnades et des voûtes qui sont semblables à des champs de plantes grasses dont les larges feuilles s'unissent en arceaux massifs, ou à des forêts de minces bambous au sommet desquels reposent des cloches, comme les fleurs sur leurs tiges.

Les places circulaires n'y sont pas plantées de quinconces régulièrement serrés et étouffés; des bouquets d'arbres s'élèvent çà et là comme les touffes d'herbes dans la campagne: car ici la lumière et le son circulent avec vitesse et dans leur plénitude.

Du milieu de ces places on voit surgir à l'horizon les courbes paraboliques des fonderies et des forges, les cônes noircis des fours, les cheminées cylindriques ouvrant leurs gueules pleines de flammes, comme des serpens dressés sur leurs queues, les tours en tuyaux pour la fonte des plombs, et les chapeaux de magiciens qui couvrent les leviers, les grandes roues, les chaudières.

On voit se mouvoir au milieu des airs d'im-

menses engins qui marquent le tems dans l'espace; des étincelles jaillissent, et des nuées de vapeur montent dans le ciel qui retentit des coups des marteaux et des haches, du grincement des vis et des scies, des tournoiemens des laminoirs, des battemens cadencés des pompes à bascules et des chants des travailleurs.

Les couleurs éclatantes et fières sont partout jetées, depuis le vermillon, symbole de santé, jusqu'au jaune éblouissant des rayons du soleil, symbole de richesse. Des milliers de candélabres, groupés en guirlandes autour des places, ou soutenus dans les airs sur des trépieds de cariatides, prolongent dans toute la droiture de ma ville, comme les lustres dans les théâtres, la clarté du jour au milieu de la nuit.

Sur la mamelle droite de mon colosse s'étale la Banque, et c'est là que toute la magnificence de la force et de la richesse se trouve déployée en un seul édifice; c'est une assemblée des corps de l'espace. C'est l'univers avec ses sphères entassées les unes sur les autres; elles brillent de l'éclat de feu du soleil, de l'argent blanc de la lune, des couleurs brunes et vertes de la terre et des mers; et sur une dernière rangée de globes étincelans de la nacre des huîtres du Japon s'élève en pente douce un dôme d'azur tacheté d'or. Des touffes de colonnes d'herbes géantes des grappes de fruits et de fleurs saillent des intervalles; et ces sphères entassées reposent dans une vaste enceinte brodée, dentelée, et faisant luire le rouge pourpre de la robe des Césars.

Et au centre de ma ville, entre les globes de la Banque étalés en un large espace et les

cierges de l'Académie dressés à une immense hauteur, plus haut que ces cierges, plus étendu que ces globes, est mon temple.

Par tous les noms que je me suis donnés à la face de la terre, voici que j'enracine dans le sol et que je déploie dans l'espace un temple où je quis graver mon vrai nom.

Mon temple est mon soleil d'équité, mon noeud d'alliance parmi les hommes, ma fleur de grâce et de pureté, mon sourire de tendresse et de fécondité; mon temple est l'espoir du monde.

Mon temple est mon amour vivant, la joie de mon coeur, la beauté de ma face, ma main de caresse et de charité.

Levez vos fronts! vieux temple des Juifs! ruines de Thèbes et de Palmyre! Parthénon! Alhambra! levez vos fronts courbés dans la poussière! Dômes de Saint-Pierre et de Saint-Paul! clocher du Kremlin! mosquées des Arabes! pagodes de l'Inde et du Japon! palais de mes rois! temple de mes christs! morts et vivans! levez vos fronts et pliez le genou!

MON TEMPLE EST UNE FEMME!

Autour de son vaste corps, jusqu'à sa ceinture, montent en spirale, à travers les vitraux, des galeries qui s'échelonnent comme les guirlandes d'une robe de bal. Du haut de ces galeries, on voit par-dessus les toitures de verre des imprimeries, par-dessus les kiosques et les tentes bariolées des halles, par-dessus les théâtres et les cafés, et les salles de concert, groupés autour de l'Etoile, comme des bijoux de fantaisie; on voit le grand cirque, qui semble une coupe avec sa bordure de prairie et ses ciselures de hauts platanes, et ses écuries com-

me deux anses sculptées aux deux bouts. Et les chevaux des courses, quand leur ventre rase la terre, semblent des fourmis qui bougent à peine.

Sa robe descend en arrière sur la grande place des parades, et forme des plis de sa queue un immense amphithéâtre où l'on vient jouir du spectacle des pacifiques carrousels, et respirer le frais sous des orangers.

Le bras droit de la bien-aimée de ma ville est tourné vers les coupoles et les dômes industriels, et sa main repose sur une sphère au sommet de cristal, à la surface enluminée du vert tendre des jeunes gazons, du jaune argenté des blés mûrs, et de toutes les nuances vives que les belles campagnes épanouissent sous les premiers baisers du matin. Cette sphère forme en dedans du temple l'emplacement de mon théâtre sacré, dont les décors sont des panoramas.

J'ai mis das la main gauche de l'épouse de mon colosse un sceptre d'azur et d'argent qui touche à terre et se marie dans les airs avec les flèches droites et argentées de l'Académie, et son pourtour de pilastres violets. Du sommet élargi de ce sceptre monte, en pyramide effilée, une flamme, phare immense dont la lumière éclate au loin et rend visible au sein des nuits le sourire de son visage.

Les escaliers latéraux des industriels et des savans forment les plis de sa chaussure, le large escalier des prêtres et du peuple monte à travers les plis de sa robe entr'ouverte et agrafée.

On dirait à l'éclat des vitraux qui serpentent autour de son corps, le long de la spi-

rale des galeries, qui rayonnent aux rosaces de sa poitrine, que les pierreries des cinq continens sont dans sa robe et dans son corsage.

J'ai chargé ses bras de riches bracelets qui saillent en terrasses damasquinées à jour. J'ai tissu sa ceinture de lames métalliques, espacées et vibrantes. C'est là que repose le nouvel orgue, à la voix de cuivre, d'argent et d'airain, dont les mélodies et les harmonies descendent comme une chute d'eau sur le plancher de mon temple, et jaillissent de sa bouche, de ses oreilles, de ses yeux, des intervalles qui séparent les perles de son cou et les tresses de ses cheveux, et des créneaux de son magnifique diadème, semences de vie que ma bien-aimée répand dans la ville et dans le monde.

Voilà mon temple!

Mon temple et mon amour vivant, la joie de mon coeur, la beauté de ma face, ma main de caresse et de charité!

Voilà mon temple!

Voilà ma ville! —

Venez donc, accourez de toutes les parties de la terre, ô hommes! l'enfantement de ma ville sera un tems de réjouissance inimaginable. Je ferai passer sur ses membres d'airain et de pierre, sur son visage de fleurs, dans sa barbe et ses cheveux de bois élancés et touffus, une musique retentissante et suave; ouragan qui balaie les montagnes, brise molle qui se balance sur les eaux bleues de la mer. Je ferai tressaillir tout son corps d'une danse nouvelle; et quand viendra le soir, je l'endormirai dans un vêtement d'étincelantes lumières.

Alors vous sortirez en foule, et vous mon-

terez aux collines de Sèvres et de Meudon, au parc de Saint-Cloud, au Calvaire, à Montmartre, à Ménilmontant, sur les buttes de Chaumont; vous vous grouperez dans les bois de Romainville et de Clamart, comme sur les bords d'un cirque immense, pour contempler la nouvelle création dans tout son éclat, pour voir le géant homme de feu, dormir, couché sur son lit noir. Des ballons vous porteront tour à tour dans les airs, afin de le voir dans toutes ses dimensions et dans son ensemble.

Sa chevelure et sa barbe sont éclairées par un météore de lueurs pâles, qui se jouent dans les massifs, comme l'air et la lumière se jouent dans les cheveux. Ses yeux sont deux soleils tournoyans, éblouissans comme serait mon soleil si je gardais en lui les rayons qu'il disperse dans l'espace, et que je le voulusse montrer seul quand il fait nuit. De sa bouche s'échappe un bouquet de flammes et de jets d'étincelles qui montent à travers les airs, comme une création d'un monde d'étoiles que ma terre envoie dans mon ciel. Sa jambe droite et son bras droit, et la partie droite de son ventre, étincellent d'un feu rouge. C'est un tricot de pourpre qui colle à la peau et fait ressortir les saillies de ses muscles. Sur son épaule gauche, et sur toute la partie gauche de son corps, est jeté son manteau flamboyant d'un feu violet, comme la grande mer des îles de l'Inde. Le temple brille de la double blancheur des perles et des diamans. Le bandeau de palais qui fait le tour de sa chevelure, est une couronne de gigantesques pierreries, vertes, jaunes, rosées, bleues d'azur. Et le colosse, ainsi embrasé de feux de toutes couleurs, illu-

mine au loin les campagnes, et montre aux hommes un jour qu'ils n'ont pas vu.

Voilà, dit le Dieu bon qui fait largesse aux hommes, voilà le joyau que je tirerai des coffres de ma munificence! Voilà la première pierre de mon édifice! Je veux renouveler la face et les entrailles de ma terre. Je veux que les hommes déplacent les mers, et qu'ils fassent surgir de nouveaux continens; je veux qu'ils prennent ma terre dans leurs mains, et qu'ils la taillent et la policent, ainsi qu'un nouveau diamant de mon incommensurable couronne.

Terre! je t'inonderai des pluies de lumière de mon soleil, et ma volonté te promènera à travers les harmonies du ciel, aux yeux éblouis de tous les mondes!

Charles DUVEYRIER.

LE NAUFRAGE.

VERS

ADRESSÉS A MADAME RÉCAMIER.

Rebut de l'aquilon, échoué sur le sable,
Vieux vaisseau fracassé dont finissait le sort,
Et que, dur charpentier, la mort impitoyable
Allait dépecer dans le port!

Sous tes ponts désertés un seul gardien habite;
Autrefois tu l'as vu sur ton gaillard-d'avant,
Impatient d'écueils, de tourmente subite,
Souffler pour ameuter le vent.

Tantôt sur son beaupré, cavalier intrépide,
Il riait en plongeant la tête dans les flots,

Tu bondissais; tantôt du haut du mât rapide
Il criait, Terre! aux matelots.

Maintenant retiré dans ta carène usée,
Teint hâlé, front chenu, main goudronnée, yeux pers,
Sablier presque vide et boussole brisée,
Annoncent l'ermite des mers.

Vous pensiez défaillir, amarrés à la rive,
Vieux vaisseau, vieux nocher! vous vous trompiez tous deux.
L'ouragan vous saisit et vous traîne en dérive,
Hurlant sur les flots noirs et bleus.

Dès le premier récif votre course bornée
S'arrêtera; soudain vos flancs s'entr'ouvriront.
Vous sombrez! c'en est fait! et votre ancre écornée
Glisse et laboure en vain le fond.

Ce vaisseau, c'est ma vie, et ce nocher, moi-même;
Je suis sauvé! mes jours aux mers sont arrachés,
Un astre m'a montré sa lumière que j'aime
Quand les autres se sont cachés.

Cette étoile du soir qui dissipe l'orage,
Et qui porte si bien le nom de la beauté,
Sur l'abîme calmé conduira mon naufrage
A quelque rivage enchanté.

Jusqu'à mon dernier port, douce et charmante
étoile,
Je suivrai ton rayon toujours pur et nouveau;
Et quand tu cesseras de luire pour ma voile,
Tu brilleras sur mon tombeau.

DE CHATEAUBRIAND.

AVIS IMPORTANT

AUX AMIS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Livres de fond de la Rédaction de la *Collection portative d'Oeuvres choisies de la littérature française* et du Bureau des *Nouveautés de la littérature française*,

publiés par

CHARLES COURTIN

Professeur des sciences commerciales et des langues française et allemande.

Anne (Théod.), Journal de St. Cloud à Cherbourg, ou récit de ce qui s'est passé à la suite du roi Charles X, du 26 juillet au 16 août 1830; brochure in-8°, 18 kr.

Barthélemy, Douze journées de la révolution; poèmes, 1 fort vol. in-8°, 2 fl.

id. L'insurrection, poème dédié aux Parisiens; brochure in-8°, 18 kr.

id. Napoléon en Egypte, poème en huit chants; 1 vol. in-8°, 1fl.

id. Poésies satyriques; Livraison I et II, in-8°, par Livr. 18 kr.

id. et *Méry*, Le fils de l'homme, ou souvenirs de Vienne; brochure in-8°, 18 kr.

id., *Béranger* et *Lamartine*, Poniatowski — Hâtons-nous — Duel poétique; broch in-8°, 18 kr.

Béranger, Chansons; 1 vol. in-8°, 2 fl.

Bonaparte (Louis), Réponse à Sir Walter Scott sur son histoire de Napoléon; 1 vol. in-16, 48 kr.

Bourrienne (Ministre d'état), Mémoires sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration; 11 vol. in-16, 11 fl.

Campan (Made.), Mémoires sur la vie privée de Marie Antoinette; 3 vol. in-16, 3 fl. 36 kr

Châteaubriand, Atala René et: Le dernier des Abencérages; 1 vol. in-8°, 1 fl.

id. De la Restauration et de la Monarchie élective; brochure in-8°, 18 kr.

Cent-et-un (Le livre des) ou: *Paris* (9 vol. sont en vente); in 8°, sur papier vélin 1 fl. 12 kr., sur papier ordinaire 1 fl. par volume. (L'ouvrage entier aura 12 vol.)

Constant, Mémoires sur la vie privée de Napoléon etc.; 5 vol. in-8°, 6 fl. 45 kr.

Daru, (de l'académie française) Histoire de la république de Venise; 7 vol. in-16, 8 fl. 24 kr.

Delavigne (Casimir), Théâtre, Messéniennes et poésies diverses: 2 vol. in-16, 1 fl. 48 kr.

id. Louis XI, Tragédie en vers; 1 vol., 1 fl. 12 kr.

Douville, Voyage au Congo et dans l'Afrique équinoxiale; 3 vol. in-8° (le 1r vol. est en vente). 3 fl. 36 kr.

Duras (Made. de), Ourika, et: Edouard; 1 vol. in-16, 35 kr.

Elme (Made de St.), Mémoires d'une Contemporaine etc.; 4 vol. in-16, 5 fl. 6 kr.

id. La Contemporaine en Egypte, pour faire suite à ses Mémoires; 4 vol. in-8°, 6 fl.

Gourgaud, Napoléon et la grande-armée etc.; 2 vol. in-16, 1 fl. 48 kr.
Hugo (Victor), Notre Dame de Paris, roman historique; 2 vol. in-8°, 2 fl. 42 kr.
id. Marion Delorme, drame; 1 vol. in-8°, 48 kr.
id. Les feuilles d'Automne (poésies fugitives); 1 vol. in-8°, 1 fl.
id. Les Orientales (poésies); 1 vol. in-8°, 1 fl. 30 kr.
Jouy, L'hermite de la chaussée d'Antin etc.; 3 vol. in-16, 3 fl. 36 kr.
id. L'hermite en Province etc.; 3 vol. in-16, 18 kr.
L... de L..., Une semaine de l'histoire de Paris, dédié aux Parisiens; 1 vol. in-8°, 54 kr.
Lacretelle (Charles), Histoire de France depuis la restauration; 4 vol. in-8° (3 vol. sont en vente), 1 fl. 30 kr. par vol.
Lamartine (Alphonse de), Harmonies poétiques et religieuses; 1 vol. in-8°, 2 fl.
id. Méditations poétiques; 1 vol. in-8°, 1 fl. 12 kr.
Mémoires d'une femme de qualité, sur Louis XVIII, sa cour et son règne; 4 vol. in-8°, autrefois 6 fl. à présent 3 fl.
Mignet, Histoire de la révolution française depuis 1789 jusqu'en 1814; 2 vol. in-16, 1 fl. 48 kr.
Morgan (Lady), La France en 1829 et 1830; 2 vol. in-8°, 3 fl. 36 kr.
Rengger et Longchamps, Essay historique sur la révolution du Paraguay etc.; 1 vol. in-16, 36 kr.
Salvandy, Don Alonso, ou l'Espagne, histoire contemporaine; 3 vol. in-16, 3 fl. 18 kr.

Salvandy, Vingt mois, ou la révolution de 1830 et les révolutionnaires; 1 vol in-8°, 1 fl. 12 kr.

Ségur, Mémoires, ou souvenirs et anecdotes; 3 vol. in-16, 3 fl. 36 kr.

id. Histoire de Napoléon et de la grande armée en 1812; 2 vol. in-16 2 fl. 6 kr.

Staël (Made. de), De l'Allemagne; nouvelle édition; 3 vol. in-8°, 2 fl. 42 kr.

On peut se procurer ces intéressans ouvrages (dont le prix ne s'élève qu'au cinquième des éditions de Paris) chez tous les libraires de l'Allemagne, de la Suisse et des Pays-Bas.

Stuttgart, Décembre 1832.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

Tome dixième.

Stuttgart,

Au bureau des Nouveautés

de la littérature française.

1833.

LE PORTIER DE PARIS.

Ce serait avoir à peine entrevu l'une des opérations les plus vulgaires auxquelles l'être qu'on nomme *portier de Paris* daigne s'abaisser, que de s'imaginer que c'est tout simplement, et suivant la signification exacte qu'un esprit logique peut déduire de ce mot, un homme dont les fonctions se bornent à ouvrir et à fermer la porte d'une maison à ceux qui entrent, ou qui sortent. On ne me croirait pas si j'ajoutais aujourd'hui que la manie dramatique s'est emparée de toutes les facultés animales et intellectuelles du peuple le moins dramatique qui ait jamais existé sur la terre, si j'ajoutais, dis-je, que la vie du portier se compose d'une infinité de petits drames dont l'enchaînement et la péripétie se renouvellent chaque jour, à des intervalles périodiques et calculés aussi mathématiquement que ceux qui séparent les divers étages de la maison dont mon héros est consti-

tué le gardien. Mais j'espère prouver aisément aux esprits les moins crédules, si ce début, peut-être un peu trop pompeux, ne les a pas effrayés, que je n'ai exagéré aucun des priviléges de cette race moitié humaine et moitié canine, dont l'existence se consume sur les marches d'un escalier, et dans l'espace de quelques centaines de pieds cubes que l'on a assez justement appelé *loge,* ce qui est à remarquer dans un siècle où l'on ne nomme jamais les choses par leur nom.

Le portier de Paris ouvre la porte; c'est-à-dire qu'il se borne à tirer le cordon correspondant à sa loge, par un mouvement machinal, et qui finit par ne plus être qu'un épisode inaperçu au milieu des occupations multipliées entre lesquelles il partage ses mains, ses pieds et sa tête; car le portier pense; il pense beaucoup, et malheureusement même, il a la manie de penser trop souvent à ceux qui ne pensent point assez à lui. Aussi, quoique sa loge soit située à l'entrée de la maison, vous n'entendrez jamais dire qu'il ait arrêté un voleur. Jette-t-il le haro sur une personne suspecte? il arrivera précisément qu'il se sera adressé à l'une de ces figures respectables qui portent empreint sur leur front le type d'honnête homme. Avez-vous des créanciers? il ne manquera jamais de les laisser monter. Attendez vous impatiemment la visite d'un ami que vous n'avez pas vu depuis long-tems? il le prend pour votre créancier, et le congédie.

C'est l'argus de la maison. Non-seulement il connaît vos amis intimes et vos maîtresses, mais sa perspicacité s'étend à tout ce qui vous concerne; il sait vos habitudes, vos défauts, vos manies; il pénètre dans les replis les plus se-

crets de votre vie privée ; et, si vous êtes garçon, si la fortune vous a réduit à ne pouvoir prendre un domestique à gages, force alors vous sera de recourir aux soins du portier qui, pour autant d'argent qu'on en donne à un bon serviteur en province, ne vons rendra pas la centième partie des services que l'autre vous aurait prodigués, et se chargera tout au plus d'acheter le lait et le pâté dont se compose l'humble menu de votre déjeuner quotidien. Quand vous avez une fois franchi le seuil de votre chambre, ne vous avisez pas de retourner sur vos pas, ou du moins imitez ces sages maris dont la semelle criarde trahit le retour dès le bas de l'escalier ; car, sans cette précaution que je ne puis trop recommander à tous ceux qui sont assez philosophes pour préférer le bonheur qui ignore au malheur qui sait, vous risquez de surprendre le nez de votre portier enfoncé dans le tas de papiers que vous avez négligemment abandonnés sur la tablette de votre bureau; et, pour peu qu'une légère saillie lui ait fait flairer un tiroir entr'ouvert, il n'aura pas manqué de lire toutes vous lettres, de compter votre argent, et d'appliquer partout son regard et ses interprétations indiscrètes. Ce sont là des inconvéniens auxquels il faut nous résigner tous tant que nous sommes ; et, pour peu que nous ayons une dose suffisante de philosophie, nous considérerons le portier sous un point de vue plus élevé, en lui attribuant quelques-uns des avantages d'une conscience sévère qui veille continuellement sur toutes nos actions, et s'interpose entre nos vices et nos qualités pour faire prévaloir les unes aux dépens des autres

Le portier de Paris lit le premier les jour-

naux des locataires. Oh! avec quelle dextérité il enlève la bande protectrice pliée en sautoir, et parvient à déployer, sans la chiffonner, la feuille encore tout humide dont il déflore impunément les colonnes, tandis que, enfoncé dans vos draps, vous vous livrez aux charmes de ce sommeil du matin dont les songes légers bercent mollement votre imagination, ou que, peut-être, infortuné que vous êtes, tourmenté par une insomnie qui a brûlé votre sang, vous attendez avec impatience l'heure où le portier viendra allumer votre feu et ouvrir vos volets. Si, au moins, vous pouviez contempler, pour vous distraire, le tableau que présente sa loge, tableau vraiment digne de Rembrand! A moitié couché sur son établi, dans le coin le plus obscur de la petite chambre enfumée, un petit homme coiffé d'un bonnet de coton épargné par la lessive, et le nez surchargé d'une énorme paire de lunettes, lit à-la-fois de la tête, des yeux et de la langue, avec cet air de bonhomie crédule qu'il a volé aux lecteurs du *Constitutionnel;* et puis, de tems en tems, il relève son front comme quelqu'un qui cherche à se rendre compte d'un fait, et à fixer dans sa mémoire ces idées fugitives, ces longues colonnes de rêvasseries et de contes que, sous la forme de lettres écrites de Berlin ou de Vienne, nos dispensateurs de renommée politique jettent tous les matins à l'avidité toujours dupée et toujours confiante de leurs abonnés.

Il y a surtout dans le journal deux articles qui excitent particulièrement son attention, et vers lesquels ses yeux se portent tout de suite avec un instinct admirable; ce sont les extraits de la Gazette des Tribunaux, et les correspon-

dances de Prusse, qui, depuis deux ans, nous annoncent incessamment que nous allons avoir la guerre; car notre portier croit encore à la guerre, non par ardeur belliqueuse; — en fait d'armes, le brave homme ne connaît guère que son aiguille qu'il pousse à droite et à gauche, suivant les exigences de la couture ou du rempli; — mais il est dans sa nature d'avoir foi aux assertions de la Gazette, et s'il vient à lire qu'un mouvement de troupes s'effectue sur les frontières de la Russie, ou s'il apprend la nouvelle d'un changement de garnison entre un régiment du nord et un régiment de l'ouest, voilà un homme spontanément illuminé d'une inspiration fatidique; il lève les yeux au plafond, ôte ses lunettes pour en essuyer les verres, et se dit gravement, avec un accent de conviction qui proteste hautement contre le scepticisme de notre siècle: *Nous aurons la guerre!*

Quant aux relations des tribunaux et cours d'assises, c'est là sa partie littéraire, son article *variétés*, son feuilleton, mille fois plus intéressante pour lui que ne peuvent l'être pour leurs lecteurs les feuilletons de Janin et de Loeve-Veimars; et quand il arrive à cette quatrième page si attachante, il fait une pause, le brave homme! comme un régiment qui s'arrête au pied de la redoute; il se mouche, ranime la mèche de sa lampe, croise ses jambes plus soigneusement, et puis se jette tout entier, corps et âme, intelligence et matière, dans cet abîme mélodramatique d'infanticides, de viols et d'empoisonnemens. Si, alors, on pouvait étudier silencieusement cette tête d'homme, ce serait merveille que de savoir comment une cervelle si compacte devient tout-à-coup souple et moel-

leuse; comment cet homme pénètre à travers les replis de cette âme de criminel, avec une intuition plus profonde que celle d'un procureur du roi; de quelle manière les plus petits incidens du procès se classent un à un dans cette mémoire si instantanément organisée qu'il les répétera le soir, sans se tromper d'un mot, d'une lettre, à l'estimable assemblée des cuisinières et des femmes de chambre qui s'assemblent, suivant l'habitude, dans la loge officielle de M. Laurent, depuis sept heures du soir jusqu'à dix. Car j'oubliais de dire que le portier de Paris s'appelle ordinairement M. Laurent, M. Denis, ou M. Gibou, ou de tout autre nom du même genre, sauf les cas d'exception. L'extrait de naissance du mien, bien et dûment légalisé à la mairie du Xe. arrondissement, porte les nom et prénom de Jean Laurent.

M. Jean Laurent tient donc assemblée; et tout ce que l'hôtel compte de plus respectable dans les rangs de cette classe de gens à livrée et à tabliers de cuisine, vivant des débris de la table du riche, ne manque jamais de se rendre, au moins deux ou trois fois par semaine, à ce club politique, littéraire et épigrammatique. Le fauteuil appartient de droit au plus huppé de la campagnie; le fauteuil en velours d'Utrecht jaune, avec ses clous dorés. Usé par la vétusté, il ne s'en harmonie que mieux avec les meubles qui l'entourent.

Souvent c'est quelque gage abandonné entre les mains du portier par un pauvre diable de locataire qui ne pouvait payer son terme; ou bien c'est une vieillerie inutile, délaissée dans un coin du grenier, lors d'un déménagement; pauvre serviteur qui déparait le salon, et qui

fait l'ornement de la loge. Au-dessus de la cheminée, pend un morceau de glace souvent accaparé par les jolies femmes de chambre; dans l'angle de la fenêtre, s'élève un établi surmonté d'une double rangée de clefs et de bougeoirs. Une étroite couchette se cache au fond de la chambre, sous des rideaux jadis blancs, et, en face de la porte, dans son cadre doré, brille de tout l'éclat d'une parure de noce, et d'un épais vernis de graisse et de fumée, le portrait d'une jeune femme que les yeux de l'artiste le plus exercé auraient quelque peine à reconnaître pour celui de madame Laurent. Je ne parle pas de la peinture; un portier n'est pas tenu d'avoir des Raphaëls dans sa loge. Toutefois, cette mauvaise toile enfumée n'est pas le meuble de la cassine qui me plaise le moins; il est là comme le représentant unique d'un double amour: l'amour d'une femme, et celui des arts. Les arts pénètrent peu à peu dans le peuple; d'abord, les estampes coloriées, les soldats à cheval, et les saintes Vierges avec leurs rayons jaunes; puis, les Poniatowski et les Bonaparte coloriés; sans oublier les complaintes favorites de Geneviève de Brabant et de la châsse de Saint-Hubert, avec la poésie au bas. Voilà pour les campagnes. Dans les villes, la civilisation fait un pas; le pauvre ouvrier économise pour avoir le portrait de sa femme. Il achète quelques gravures dans les ventes, quelques cadres sur le quai, et cache, sous cette friperie de hasard, le papier sale et usé de sa petite chambre. N'ai-je pas trouvé dernièrement un *Berwick* chez ma blanchisseuse! Montons encore, et dans son salon, l'épicier nous montrera de bonnes estampes. Je me suis demandé souvent pour-

quoi l'épicier et le tailleur, ces deux membres si estimables de la société, ces deux ornemens si précieux de la corporation la plus pacifique qui existe au monde, affectionnent particulièrement les sujets de bataille et les tombeaux de Sainte-Hélène. Je m'occuperai une autre fois de résoudre cette question.

A Paris, chaque maison est une petite ville; chaque étage, un quartier. Toutes les classes de la société s'y résument à-la-fois; l'aristocratie financière, au premier, sous la forme opaque d'un banquier ou d'un notaire; au rez-de-chaussée, le petit commerce représenté par un coiffeur, ou une marchande de modes; et sous les combles, le pauvre ouvrier, côte à côte, cloison à cloison, avec la livrée qu'il dédaigne, et qu'il ne fréquente guère.... la livrée, classe à part, insolente et envieuse. Aux étages intermédiaires, se groupent assez confusément le rentier, l'employé, l'avocat, le médecin, l'homme de lettres, tous, aspirant à descendre vers l'atmosphère du premier étage. Eh bien, homme de lettres, médecin, employé, rentier, notaire, banquier, tous comparaissent à leur tour devant le respectable aréopage de la loge, pour y être jugés par lui. Là, les valets sont maîtres, et se vengent, chaque soir, sur leurs maîtres, de ne savoir être que valets. Là, personne n'est épargné sous la rude férule des commères; leur logique serrée et venimeuse grimpe à la rampe de l'escalier, et se glisse sous toute porte entr'ouverte, pour révéler les secrets intimes du ménage. Les lettres y sont lues sans être décachetées; les visites analysées. C'est un vrai sabbat de jacasseries, de médisances, de petites haines; il faut voir l'importance de tous ces

gens-là qui parlent mal de leurs maître, et copient leurs défauts. La suffisance des valets de chambre, la bouffissure des cochers, la coquetterie des soubrettes, sont presque toujours les fidèles miroirs des prétentions, des ridicules et des vices des étages supérieurs. Le cordon bleu élève la voix et toise du regard la petite chambrière du troisième; celle-ci, qui est jolie, se redresse aux propos agaçans de monsieur le chasseur qui frise ses moustaches. Au milieu de ce conflit, le portier reste impassible. Il paraît ne rien voir, et rien ne lui échappe. Il parle peu, mais s'il parle, on se tait. C'est un oracle que le portier, un oracle en lunettes, et qui s'exprime très-souvent par l'organe de sa femme. Toute la sequelle des valets et des cuisinières les craint et les ménage. On se dit bien le soir, entre soi, et à l'abri des mansardes, qu'ils sont chipotiers et vaniteux, mais on n'oserait braver ouvertement leur pouvoir. On les caresse, on les flatte; car on a besoin d'eux. Quand madame Laurent vient à la cuisine, on lui glisse en cachette une cuisse de volaille; et le grand chasseur vole de l'eau-de-vie et du café pour M. Laurent. Celui-ci accepte sans scrupule, sans se permettre aucune réflexion, se reposant d'ailleurs sur cet axiome de jurisprudence, que la recherche de la paternité est interdite. Mais ce soir-là, on a soin de faire vibrer plusieurs fois aux oreilles de l'assemblée les noms de mademoiselle Rose et de M. Baptiste, accompagés des épithètes les plus flatteuses. Les honneurs de la soirée sont pour eux; on leur adresse la parole de préférence; ils partagent le fauteuil de velours d'Utrecht; c'est un avis au reste de la compagnie, une petite

affiche instinctive, qui se lit tout couramment, comme si elle était imprimée sur papier rose : à bon entendeur, salut.

Il y a un jour important dans chaque année de la vie du portier de Paris; c'est le premier jour de l'an. Ce jour-là, le portier est sublime. Il s'est décrassé, et il a fait sa barbe dès le matin; il a mis une chemise blanche, une cravate blanche, un gilet blanc; il est coquet, gracieux, paré, essuyé, frotté, luisant, comme ne l'ont jamais été les marches de son escalier. Ce jour-là, il a du génie, tant il sait être, pendant vingt-quatre heures, humble, modeste, bavard, discret, complaisant, et cela toujours à propos. Ce jour-là, sa voix est douce comme celle d'un enfant; son pas est léger, son abord respectueux; ce jour-là, il ne lit pas les journaux, il les monte à chaque locataire, virginalement enveloppés de leur bande intacte; il remet les lettres dès que le facteur les apporte; il sourit à tout le monde, c'est-à-dire à tous ceux qui ont fait leur devoir. Malheur à qui ne l'a pas étrenné, ou a lésiné sur les étrennes! Il est portier, il saura se venger. A combien de petites ruses sa haine ingénieuse n'aura-t-elle pas recours? Les lettres égarées, ou remises trop tard, les cartes jetées au feu, les visites congédiées, la porte fermée à onze heures, les tas d'ordures oubliés à dessein sur le pallier; les réclamations pour la lampe de l'escalier; les méchans propos; les cancans de la loge; l'air maussade et revêche, et toute une série interminable de vexations et de tracasseries! le pauvre locataire n'aura plus un seul instant de tranquillité, on saura si bien le dégoûter de la maison qu'il faudra qu'il en déguerpisse, car sa

vie deviendra un enfer. On cherchera à séduire ses domestiques, ou épiera ses intrigues, et si par hasard la police envoie chercher quelques renseignemens à la loge, on le désignera comme un carliste ou un républicain; puis une expression vague, lançée avec adresse, laissera entendre que monsieur est affilié à une société secrète, et que madame reçoit souvent chez elle des femmes suspectes.

Le portier a les défauts d'un valet, sans en avoir les qualités. Il a trop de maîtres dont il ne dépend pas immédiatement, pour s'attacher à eux, comme ces vieux serviteurs de bonne maison auxquels l'habitude fait illusion, et qui finissent par se croire de la famille; excellens domestiques qui naissent et meurent dans le même hôtel où ils ont vu naître et mourir leurs maîtres; hommes admirables, fidèles dans l'adversité, d'une probité à l'épreuve, et que le travail ne trouve jamais fatigués. Le portier, au contraire, accoutumé aux vicissitudes des déménagemens trimestriels, accueille et voit partir ses locataires avec une égale insouciance. Que si par hasard il en regrette un, c'est l'argent qu'il pleure, et non la personne. Un autre lui succède, et le premier est aussitôt oublié; il cherche à gagner; y est-il parvenu? il est content. Mais son coeur ne s'élève jamais jusqu'à la reconnaisance. Il pense que tout ce qu'on lui donne lui est dû. Il ôte sa casquette, tend la main, et enferme les écus dans son secrétaire, comme un percepteur empile dans sa caisse ceux des contribuables.

Ordinairement il cumule. A son état de portier il joint un autre métier. Il est tailleur ou bottier, c'est-à-dire qu'il raccommode les vieux

habits, et ressemèle les vieilles bottes. Êtes-vous garçon? gare à vos redingotes, si le portier est tailleur, et s'il brosse vos habits. Il n'y a pas de semaine qu'il ne découvre quelque déchirure, ou plusieurs points décousus. — »Ce n'est rien, dit-il, mais si monsieur porte son habit dans cet état-là, ce soir le trou sera grand comme la main. En cinq minutes, j'aurai raccommodé monsieur, et il n'y paraîtra plus.»

Et ce sont autant de vingt sous qui, à chaque avarie, passent de la poche de l'habit dans celle du portier.

Il possède admirablement ce qu'on peut appeler la science topographique de chaque appartement de la maison. On frappe, il ouvre. — Monsieur un tel?.... escalier à gauche.... au second... la porte à droite... Et cela sans hésiter, sans quitter des yeux son ouvrage. Tout est classé, numéroté dans sa tête, avec un tiroir particulier pour chaque locataire. Il ne se trompe d'étiquette que lorsqu'il a réellement l'intention de le faire.

Nos vaudevillistes prétendent que les portiers de Paris mettent leurs filles au Conservatoire. Je ne nie pas que cela se voie de tems en tems; en effet, dans plus d'une loge de la Chaussée-d'Antin, j'ai remarqué un piano placé entre l'établi et la commode. Le père coud, la fille chante, et la mère écume le pot au feu.

Paméla, l'intéressante artiste du rez-de-chaussée, est remarquable par sa taille moyenne, mais bien prise, par ses yeux noirs, sa robe très-courte, et sa jambe bien faite. Elle porte un canezou en été, et une pélerine de velours en hiver; petit chapeau de paille en toute saison, et des toques dans le mois d'août. Si vous la

rencontrez dans la rue, elle aura un *cabas* au bras, et un rouleau de musique à la main. Elle trouve la soupe mauvaise, a les nerfs délicats, n'aime pas les pommes de terre et rêve tous les jours qu'elle portera des cachemires et se fera traîner en équipage. Elle vit de petits gâteaux et de pains d'épice, méprise les épiciers et les pàtissiers, vit dans les nuages, et se dispute tous les jours avec son père à cause de l'odeur de sa pipe qu'elle ne peut souffrir. M. Laurent qui ne craint pas le grand chasseur, et se permet des plaisanteries sur le compte de mademoiselle Rose, tremble devant sa fille; avec elle il n'ose jamais avoir raison, et s'il lui tient encore tête quelquefois, c'est pour sauver les apparences de l'autorité paternelle. Tous les jours, il cite l'éducation qu'il lui fait donner au Conservatoire, comme un bienfait de la révolution; car il est libéral. S'il n'ose dire que M. de Robèspierre fut un grand homme, c'est qu'il n'a pas des idées très nettes sur son compte, mais il ne manque jamais de trouver l'occasion de rappeler qu'il a logé dans l'hôtel un ex-député de la Convention; il se souvient en outre d'une actrice de l'Opéra qui habitait le premier étage, et qui avait une voiture. Aussi, le coeur lui bat-il lorsqu'il entend sa fille chanter. Si on parle devant lui des actrices, il dira *nous*. Le portier de Paris se permet *Bobineau* une fois l'an.

Conséquent dans son système de libéralisme, il envoie son fils à l'école mutuelle, et professe un mépris profond pour la science des frères ignorantins. Il voudrait que son fils fût avocat, mais il n'ose encore exprimer cette pensée que sous une forme conditionnelle. Cela lui semble

si beau d'être avocat comme M. Dupin, dont il a lu les plaidoyers dans la Gazette des Tribunaux! Il donnerait tout,.... son aiguille à coudre, sa vieille paire de lunettes, son fauteuil de velours, le portrait de sa femme, et sa femme avec le portrait, et encore ses étrennes de portier.... tout jusqu'à sa fille Paméla, l'artiste du Conservatoire, pour que son fils fût avocat comme M. Dupin. Mais, hélas! ce fils sur lequel reposeraient si complaisamment tant de douces espérances, n'est encore qu'un méchant gamin de Paris, qui fait l'école buissonnière, achète des pommes avec l'argent qu'on lui donne pour faire les commissions, porte des souliers éculés, et barbote du soir au matin dans les ruisseaux fangeux de Paris. Comme les génies profonds qui ne se développent que tard, le petit Laurent ne sait pas encore épeler les lettres de son alphabet. Il passe ses journées à jouer, et ses nuits à dormir; déchire ses livres pour faire des boulettes, et de toute la science d'un avocat, ne possède encore que l'instinct du mensonge et l'esprit de contradiction. Il y a loin de là aux débuts du barreau. Aussi chaque séance de police correctionnelle qui se passe, à huis clos, dans un coin obscur de la loge, sur le derrière endurci du petit bon homme, arrache-t-elle un gros soupir de la poitrine du brave Laurent, qui se dit tout bas: »Ça ne fera jamais qu'un mauvais gamin.» Et encore, si cet enfant rebelle montrait au moins quelques dispositions pour les arts; si, au risque de faire crier le propriétaire, on le voyait, armé d'un charbon, crayonner sur les murs de l'hôtel un garde national du juste-milieu, ou une poire républicaine, le père se dirait: »Mon

fils sera peintre, il fera des coupoles comme M. Gros, et des entrées d'Henri IV comme M. Gérard. Il aura le grand prix, ira à Rome, exposera ses tableaux au salon, et gagnera la décoration. Oh! quelle gloire d'avoir un fils décoré!» Ça été le rêve de toute sa vie. Cet homme, qui n'a jamais tenu un fusil ni un crayon, dont la bravoure est encore un problème, et dont le génie n'en a jamais été un; cet homme s'enthousiasme avec une facilité merveilleuse au récit d'une victoire, et devant le tableau d'une bataille; il n'est jamais entré qu'une fois en sa vie au Musée, et il en est sorti avec un affreux mal de tête qu'il a attribué à l'admiration. Il dit qu'il faut avoir la tête forte pour comprenprendre les beaux-arts. Cependant je l'ai surpris parfois absorbé devant le portrait de madame Laurent, cherchant à pénétrer les mystères de la peinture, qui est pour lui une véritable apocalypse.

Ces paroxismes sont rares, mais ils révèlent une tête organisée. Bientôt il rentre dans sa vie machinale, sans qu'il reste d'autre trace de ses écarts d'imagination qu'une reprise mal faite, ou un coup de ciseau donné maladroitement au travers d'une culotte. Immobile sur son établi, on dirait d'une statue de la vieille Égypte; ses bras seulement sont en activité; ils vont et viennent avec une précision mécanique. Alors, la matière neutralise en lui la partie intelligente: il cesse de penser, il coud; il redevient portier.

Quand je dis portier, entendons-nous; car le portier de Paris a toujours la prétention d'être concierge, et les trois mots peints en noir, au-dessus de sa loge, en font foi. Il n'y a plus à présent de portier que dans les maisons de bas

étage. Les hôtels bourgeois ennoblissent leurs gardiens du titre de concierge; et il n'y a qu'un *suisse* qui ait le droit d'ouvrir la porte cochère de nos hôtels aristocratiques. Aussi un suisse du faubourg Saint-Germain est-il *une façon de grand seigneur*. Sa femme paie une bonne pour tenir son ménage et balayer la porte. Parlez-leur chapeau bas, si vous n'arrivez pas en équipage.

Le portier de Paris a des moeurs; mais sa morale est à la hauteur du siècle. Modèle de fidélité conjugale, il ne trouve pas mauvais que les autres aient des maîtresses. Sa conscience ne se cabre jamais devant la petite gratification pécuniaire que glisse dans sa main le jeune étourdi dont il favorise discrètement les amours. Grâce à de pareils égards, il laissera passer furtivement devant sa loge cette jeune dame qui tremble, tant elle est émue, en montant l'escalier; il a reconnu au bruit de sa robe, cette aimable cousine, qui, le soir, vient distraire votre solitude, et partager le coin de votre feu. Aussi, arrive-t-il un ami, sans que vous l'ayez averti, il saura bien l'éconduire; il comprend instinctivement que vous avez besoin d'être seul. Sans quitter sa loge, il sait ce qui se passe dans le petit appartement du troisième étage. Toutefois, ne craignez pas de jamais rencontrer dans ses yeux un regard malicieux; cela est bon pour la province, où l'on se met aux fenêtres pour voir passer un homme à bonnes fortunes. Le portier, je vous l'ai dit, est à la hauteur de son siècle; il ne sait jamais ce qui se passe chez vous, à moins qu'il n'ait à s'en plaindre. Payez-le, il sera muet. Payez-le, il veillera toute la nuit, s'il le faut, pour vous attendre;

payez-le, il saura vous soustraire aux recensemens de la garde nationale et aux réquisitions du percepteur. Il tire de sa place le meilleur revenu possible; il en suce toutes les veines; il en exprime tout le jus; c'est la sangsue domestique, comme le juste-milieu est la sangsue politique.

J'ai considéré le portier sous sa triple face: chez lui, chez ses locataires, et dans son for intérieur, nous l'avons vu tour à tour homme, subalterne et père de famille; toutefois, si j'ai passé rapidement sur sa vie politique; c'est que le portier de Paris, quoique bon patriote, n'est ni électeur, ni juré, ni garde national. Il ferme sa porte, pendant les émeutes, et ne se bat pas. Il ne brise pas les mécaniques, n'insulte pas les gardes municipaux, balaie le devant de sa porte, et redoute la police sans l'aimer. Il lit les journaux, voilà tout; cause amicalement avec le facteur et le porteur d'eau des nouvelles du jour, et se fait donner *gratis*, par les crieurs publics, les arrêts de la Cour d'Assises, imprimés sur papier gris, qui déclarent *atteint et convaincu de la peine de mort* un particulier très connu dans la capitale. J'ai parlé de son respect pour le barreau; son goût instinctif pour les procès criminels en est une nouvelle preuve.

Il n'aime pas les médecins, parce qu'ils rentrent tard, sortent de bonne heure, et se font souvent ouvrir la porte au milieu de la nuit. Les hommes de bureau lui plaisent davantage, car leur vie est plus réglée.

En résumé, le portier de Paris est l'être important d'une maison. C'est le ministre du propriétaire; l'intermédiaire entre ceux qui paient et celui qui reçoit. Il écoute les plaintes, et

les transmet. Il est chargé aussi quelquefois, et par circonstance extraordinaire, d'être le juge de paix de la maison. Les vieilles voisines qui se disputent pour leurs chiens et leurs chats, portent souvent leurs affaires contentieuses devant son tribunal. Rien n'est plus curieux que ces sortes de procès, dont la Gazette des Tribunaux ne rend pas compte. Notre ami Charlet en a lithographié quelques scènes.

Mais c'est assez parler du portier de Paris Il est tems de quitter la loge. Tirez le cordon, s'il vous plait!

JACQUES RAPHAEL.

L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE.

Au sortir du collége, la grande affaire pour un jeune homme est le choix d'un état. Tant que la doctrine du docteur Gall ne sera pas décidément adoptée comme un moyen infaillible de reconnaître les dispositions, le génie particulier des enfans, on se donnera bien du mal pour étudier leurs goûts et leurs instincts, avant de les lancer dans l'une des mille carrières qui s'ouvrent devant eux à leur début dans le monde.

Sera-t-il notaire, avoué, marchand, médecin, prêtre, huissier, soldat, artiste, banquier, etc. ? telle est la question difficile que s'adressent tous les parens qui ont un enfant au collége : pauvres gens ! que de peine ils pourraient s'éviter, s'ils s'avisaient seulement de palper les bosses du crâne de cet enfant, objet de leur sollicitude.

Vous voulez en faire un prêtre, mais prenez garde ; voyez cette bosse située à la partie postérieure de la tête, à la nuque, c'est l'organe de l'amour, et au-dessus la bosse de la génération; tandis que l'on ne trouve pas l'organe du sentiment religieux sur le sommet de sa tête. Il sera commerçant; il ira courir les mers, chercher fortune dans les pays lointains; il sera bien malheureux, car j'aperçois un peu plus haut l'organe de l'habitation, celui qui fait aimer le chez soi par-dessus tout.

Vous désirez qu'il soit soldat, qu'il serve son pays avec distinction, qu'il porte un bel uniforme, et voilà qu'à l'endroit où est placé le courage, toujours en arrière de la tête, à côté de l'amour des enfans, il n'existe qu'un enfoncement au lieu d'une saillie.

Vous feriez volontiers de votre enfant un architecte, s'il n'avait pas l'organe de la destruction, là, sur le côté, un peu au-dessus de l'oreille, tandis que plus haut, la bosse de la construction manque absolument; il serait artiste, poète, s'il ne portait pas, au-dessus de la tempe, le désir d'avoir des richesses; ou diplomate, s'il avait la bosse de la discrétion à un demi pouce de l'angle externe de l'oeil.

Touchez cette bosse située vers le sommet de la tête, un peu en arrière, c'est celle de l'amour-propre; par elle votre fils peut se perdre ou aller très loin, prenez-y garde. S'il veut être magistrat, voyez si la fermeté existe au-dessus et en avant de l'amour-propre, et la justice en descendant sur le côté.

Arrêtez ce jeune homme, il va se fourvoyer; l'esprit de saillie lui manque, là, au-dessus de la tempe, en dehors du front, et il se met à

composer des vaudevilles et des chansons; il veut penser, il veut être philosophe, et il n'a point sur les côtés du front cette bosse qui ressemble à la corne naissante d'un jeune bouc; il veut être peintre, et il n'a que l'organe de l'imitation au-dessus de l'oeil; il n'a pas même la bosse du coloris sur le sourcil.

Quelle pauvre musique nous fera celui qui n'a pas la mélodie vers la tempe! et celui qui n'a pas le langage dans le globe de l'oeil, peut-il être autre chose qu'un mauvais avocat?

Mais comme il n'est pas donné à tout le monde d'être aussi bon phrénologiste que moi, voici une règle générale plus simple que la science du docteur Gall, qui peut servir à guider les parens dans le choix d'une carrière pour leurs enfans.

Les états doivent être divisés en métiers, en états proprement dits, et en arts. Quant aux métiers, je n'en parlerai pas ici. Les états proprement dits sont ceux pour lesquels il n'est besoin de vocation ni de goût particuliers. Ceux-ci sont accessibles à presque toutes les intelligences, à toutes les capacités, et à moins d'avoir un penchant décidé pour les arts, il n'est à peu près personne qui ne puisse être indifféremment notaire, huissier, marchand de drap, banquier, ou soldat.

Pour les arts, c'est bien différent; il faut y être porté par inclination et par nature, pour les embrasser et y réussir; la première chose est donc de savoir si un enfant est né artiste; s'il n'est point artiste, gardez-vous d'en faire un savant, un peintre, ou un musicien, mais choisissez sans crainte parmi tous les états celui qui sera le plus à votre convenance; celui qui

a la vogue, qui est en faveur auprès des mères de famille, auprès des demoiselles à marier; celui enfin qui est le mieux coté à la Bourse, et qui attire les meilleures dots. Il y a quelques années, le notariat était en première ligne sous ce rapport; il est en baisse aujourd'hui.

Si, au contraire, votre fils est né artiste, c'est-à-dire s'il préfère s'adonner à un art qu'il aime plutôt qu'à un état lucratif, si l'objet de cet art est son but, et non pas le profit qu'il peut en tirer, laissez-le suivre son penchant pour les sciences abstraites, pour les sciences naturelles, ou pour les beaux-arts; sa passion lui fournira mille ressources pour se tirer d'affaire; et si la fortune ne récompense pas ses travaux, il trouvera des compensations suffisantes dans le plaisir que lui procureront chaque jour ses études favorites.

Rarement un état rend par lui-même heureux l'homme qui l'exerce; un notaire ne se passionne guère pour ses actes; il fait sa fortune, voilà sa jouissance; si l'artiste gagne moins d'argent, en revanche il a le bonheur de faire toute sa vie ce qu'il aime le mieux faire. La vie d'un artiste n'offre-t-elle pas plus d'intérêt que la vie d'un homme qui exerce son état? Qui voudrait écrire ou lire la vie d'un notaire? Il est bien rare, au contraire, que la vie d'un artiste n'offre pas quelque intérêt, quelque attrait à la curiosité: le chemin de l'homme qui fait son état est tracé d'avance; sa vie ressemble à un voyage sur une grande route; parti de tel point, on sait qu'il arrivera dans un tems donné à tel autre, sans aucun accident, sans aucune variété que celle de la pluie ou

du beau tems. L'artiste est obligé de se frayer son chemin lui-même, d'user de toutes ses ressources pour arriver à son but; point de diligence, point de chaise de poste pour le transporter sur une voie battue; à pied, le sac sur le dos, comme un voyageur qui parcourt un pays de montagnes, l'artiste marche non pour arriver à tel endroit, mais pour le plaisir de marcher, de voir du pays, et sa vie nous intéresse comme un voyage aventureux.

C'est donc parce que je considère la médecine comme un art, le médecin comme un artiste, que j'ose entreprendre de faire connaître quelques traits de l'histoire d'un étudiant en médecine.

Le nom seul d'étudiant s'applique presque toujours, à Paris, à l'élève en médecine; les élèves en droit sont des messieurs, des jeunes gens de famille qui ne forment point une classe particulière. Au contraire, demandez au premier venu, dans le quartier latin, ce que c'est qu'un étudiant, à coup sûr on vous répondra que c'est un élève en médecine, un carabin. Les carabins sont un corps dans la société comme les grisettes de Paris, et même ils en font assez bien le pendant. Les étudians et les grisettes ne peuvent guère aller l'un sans l'autre; ils sont faits l'un pour l'autre, ils sont presque inséparables; aussi les rencontrerons-nous souvent ensemble dans la suite de cette histoire. Les grisettes sont un sujet d'effroi pour les mères de famille qui envoient leurs fils étudier à Paris; et c'est à tort, car elles leur sont plus souvent utiles que nuisibles. Un étudiant est perdu s'il se lance dans le monde; les grandes dames lui prendront tout son tems, et lui

coûteront fort cher. Les grisettes, au contraire, ne sont pas exigeantes ; une promenade le dimanche, à pied, le soir quelques contredanses à la Chaumière ; voilà tout ce qu'elles demandent à l'étudiant qu'elles préfèrent, et nous verrons combien de services elles lui rendent en retour !

Je reconnaîtrais un étudiant qui arrive de sa province pour suivre ses cours à Paris, à ses joues fraîches et rondes, à son air honnête et gauche, à ses habits mal faits, à sa casquette ou à son chapeau à grands bords. Il loge rue Saint Jacques ou rue de La Harpe, dans un de ces hôtels exclusivement consacrés aux étudians depuis des siècles ; ou l'on trouve dans toutes les chambres des pièces de squelette, des préparations anatomiques pour ornemens. Ces hôtels sont des lieux de liberté par excellence. L'étudiant y fume, y chante, y joue du cor, y fait du punch, y reçoit sa grisette le jour, la nuit, y apporte des pièces à disséquer ; personne n'a le droit de lui faire la moindre observation ; si le propriétaire se montrait sévère, sa clientelle l'abandonnerait bientôt ; c'est sitôt fait, un déménagement d'étudiant.

La première année d'étude est entièrement consacrée à l'anatomie ; c'est dans les amphithéâtres que l'étudiant se forme au métier, qu'il devient carabin. Le voilà qui achète un cadavre, *un sujet,* avec trois autres camarades. Ce n'est pas toujours chose facile que de se procurer un *sujet;* il ne s'agit pas seulement de donner ses six francs ; la marchandise est rare quelquefois, il faut s'inscrire long-tems d'avance, lutter pour choisir un *sujet* convenable à l'étude que l'on veut faire, fort et bien musclé

si c'est pour la myologie, maigre si l'on doit voir les nerfs, etc. Aujourd'hui tout ce qui tient au service des amphithéâtres d'anatomie est singulièrement perfectionné, surtout depuis que M. Orfila est placé à la tête de l'École; jadis ce n'était pas dans des pavillons bien chauffés, bien surveillés, tenus proprement que les élèves disséquaient. Il y avait des amphithéâtres particuliers que les propriétaires louaient par spéculation; c'était souvent quelque vieille femme retirée dans les combles d'une maison obscure, qui se livrait à ce genre de commerce; on trafiquait des cadavres avec les fossoyeurs, on les entrait frauduleusement à la barrière, et Dieu sait combien de profanations il se faisait. Maintenant les hôpitaux livrent à l'École les corps qui ne sont point réclamés par les parens, et tout se passe dans un ordre parfait.

C'est un spectacle horrible et curieux que l'aspect d'un vaste amphithéâtre dans lequel on aperçoit cinquante cadavres couchés sur des tables entourées d'étudians qui, le scalpel en main, suivent avec avidité le trajet d'un nerf ou d'un vaisseau, pendant que l'un d'entre eux lit tout haut la description de ces organes. Lorsqu'un débutant a passé un hiver dans ce lieu, il est bien préparé à voir de sang-froid les opérations chirurgicales.

Il y aurait bien des choses à dire pour faire connaître ces lieux [1], sanctuaire de la mort, impénétrables au vulgaire, véritables ateliers des carabins, où ils vivent à l'aise entourés de cadavres et de squelettes, comme le peintre au

---

[1] Je ne dirai qu'un mot ici des amphithéâtres, ce sujet devant être traité dans un article separé.

milieu de ses modèles; c'est là que l'étudiant est initié aux secrets de la vie, et qu'il charbonne avec orgueil sur les murailles, *hîc mors vitam tueri docet*.

Je voudrais qu'il me fût permis de retracer toutes les impressions, toutes les habitudes, toutes les idées qui naissent de ce rapprochement, de ce contact continuel entre la mort et la vie; mais je suis obligé de ménager les oreilles auxquelles je m'adresse ici. Il est pourtant une espèce d'hommes dont je ne puis me dispenser de dire un mot en parlant des amphithéâtres d'anatomie; ce sont les gardiens de ces lieux, ces valets de la mort, vivant non seulement avec elle, mais d'elle; car, pour eux un cadavre n'est ni plus ni moins qu'une marchandise ordinaire: on dit que la figure prend à la longue l'expression des personnes avec lesquelles on vit habituellement; cela est surtout remarquable chez ces hommes qui vivent dans la plus étroite intimité avec la mort; leurs yeux éteints, leurs traits immobiles, hébêtés, leurs joues pâles et flétries, l'indifférence stupide avec laquelle ils remuent, transportent et débitent leur marchandise, leur donne un air de famille avec la mort, qui fait peur; s'ils n'agitaient pas machinalement leurs membres, on risquerait quelquefois de les prendre eux-mêmes pour des *sujets;* ils aiment l'argent, l'eau de-vie et le tabac, voilà tout ce que je leur connais des goûts d'ici-bas, tout ce qu'ils ont de commun avec les autres hommes..

L'un d'eux vint un jour trouver Béclard et lui dit: »Monsieur, ma femme est morte, et l'on me demande douze francs pour l'enterrer; c'est bien cher: si vous la voulez, c'est un *beau sujet,*

je vous l'apporterai. — »Volontiers,» dit Béclard. Cet homme courut bien vite chercher le corps de sa femme et l'apporta dans sa hotte; il reçut six francs, et fut enchanté de son marché: c'était en effet tout profit pour lui.

Des amphithéâtres d'anatomie, l'étudiant passe aux hôpitaux.

Les hôpitaux sont à peu près pour les étudians ce qu'est le palais de justice pour les avocats; c'est là que les questions se plaident et se jugent. On sait que tel jour M. Dupuytren doit faire à l'Hôtel-Dieu une opération importante; on y court en foule, comme à une grande affaire plaidée par M. Dupin.

Vous avez sans doute vu quelquefois M. Dupuytren; vous avez remarqué ces traits prononcés, cette tête carrée, ce front et ces yeux où le génie a pour ainsi dire laissé l'empreinte de ses inspirations: l'expression de ce grand chirurgien a toujours en effet quelque chose du calme et de la pénétration qui le distinguent à un si haut degré dans les opérations les plus graves; mais c'est dans son hôpital, c'est à l'Hôtel-Dieu, au milieu de ses élèves, auprès des malades, dans l'amphithéâtre qu'il faut le voir pour apprécier toute la supériorité de cet homme. Allez le voir une seule fois le matin, parcourant lentement les vastes salles de l'Hôtel-Dieu, allant de lit en lit, les mains derrière le dos, entouré d'un essaim d'élèves; à sa démarche imposante et sérieuse, vous reconnaîtrez sans peine le maître, le roi de ces lieux, en habit vert et en tablier blanc. Mais si vous voulez le voir dans tout son éclat, dans toute sa puissance, il faut que vous assistiez à l'une de ces

grandes opérations dans lesquelles sa main hardie a reculé les limites de l'art.

J'étais un matin à l'Hôtel-Dieu avec un étudiant qui débutait dans la carrière; M. Dupuytren devait ce jour-là enlever une bonne partie de la mâchoire inférieure à une jeune fille de dix-huit ans; l'opération est délicate, et surtout elle exige autant de fermeté, de courage et de bonne volonté de la part du patient que du chirurgien; car il arrive un moment où la langue n'étant plus retenue par l'os de la mâchoire, s'enfonce dans la gorge, et risquerait d'étouffer le malade, s'il n'avait pas la présence d'esprit de la pousser en avant, afin de permettre à l'opérateur de la saisir.

M. Dupuytren nous fit d'abord avec solennité l'histoire du point de la science dont il allait s'occuper; il nous retraça avec une admirable lucidité les dangers et les avantages de l'opération, puis il fit disposer les appareils avec le soin le plus minutieux. Couteaux, ciseaux, bistouris pinces, réchaud, fers rouges, rien ne manquait aux préparatifs du supplice.

Après nous avoir recommandé le plus grand silence, M. Dupuytren fit amener la malade.

»Vous êtes bien décidée, lui dit-il, à vous mettre entre mes mains, à subir l'opération qui doit vous délivrer d'un mal incurable par tout autre moyen, à faire tout ce que je vous dirai, sans hésiter, pendant le cours de cette opération.» La jeune fille répondit avec une fermeté qui ne se démentit pas un seul instant pendant toute la durée de la manoeuvre. Tant de courage vous étonnera peut-être dans une femme, mais rien n'est pourtant plus commun, que de voir le sexe le plus faible montrer plus de force

d'âme dans la douleur que les hommes les plus robustes. D'ailleurs, il est rare que les malades résistent à l'empire qu'exerce sur eux M. Dupuytren; il semble que la vie et la mort soient entre ses mains; quand il dit à un blessé: Il faut vous couper la jambe, il le dit avec tant de conviction et d'autorité, que cette seule parole suffit ordinairement pour décider le malade, mieux que ne le feraient les plus belles phrases de persuasion de bien d'autres; je n'ai jamais vu qu'un jeune enfant de douze ans opposer au chirurgien de l'Hôtel-Dieu une résistance invincible; les coups de pied, les coups de poing, les morsures, il n'épargna rien jusqu'au dernier moment pour s'échapper des mains qui le retenaient; M. Dupuytren fut obligé de céder; alors cet enfant déclara paisiblement qu'il n'avait résisté ainsi que parce qu'il ne voulait pas être opéré un vendredi, jour de malheur; il demanda l'opération pour le lendemain, et il se laissa amputer la cuisse sans jeter une seule plainte. Mais je reviens à notre jeune fille: deux dents furent d'abord arrachées, les chairs disséquées, l'os scié, détaché, les artères cautérisées avec un fer rouge que l'on éteignit dans la plaie, les parties furent remises en place, recousues, et trois semaines après il n'y paraissait plus. Ceci est à la lettre comme je vous le dis.

Il y a tout un drame dans une pareille opération; mon débutant fut ému, saisi, stupéfait, et il sortit plein d'admiration pour l'art et pour l'artiste.

J'ai cru pendant long-tems qu'un étudiant ne pouvait pas vivre à Paris à moins de douze cents francs. Mais nous autres, qui n'avons ja-

mais manqué de rien, nous avons des goûts que nous prenons pour des besoins, et nous ne connaissons pas toutes les ressources que trouve en lui-même un jeune homme pauvre qui veut faire son chemin. Un carabin de mes amis reçoit de son père trente-deux francs par mois pour sa nourriture, son logement, et pour ses menus plaisirs. C'est avec cette légère somme de trois cent quatre-vingt quatre francs par an qu'il vit à Paris depuis plusieurs années. C'est un peu plus, comme l'on voit, de vingt sous par jour. Les détails de sa vie sont assez curieux pour que j'en fasse connaître quelques-uns. Son déjeuner se compose d'un morceau de fromage de deux sous, et d'un petit pain. Ce sobre repas lui permet d'attendre cinq heures pour dîner; il ne dîne pas, comme vous pensez bien, au café Hardy, mais chez un traiteur qui lui donne, pour douze sous, un potage, du boeuf, des pommes de terre, et du pain. Il lui reste donc quatre ou six sous pour se loger et se divertir; oui, se divertir, car l'homme ne vit pas seulement de pain, comme dit l'Evangile, mais il lui faut à tout prix un peu de plaisir. Par exemple, mon carabin a la passion du théâtre; il s'est autrefois échappé du séminaire où son père l'avait placé, pour venir entendre Talma, et maintenant il aime l'opéra à la fureur; mais comment aborder le parterre de l'Opéra, lui qui n'a jamais tout au plus qu'une vingtaine de sous d'économie. Je suis sûr que vous ne le devinez pas, vous autres qui croyez si bien connaître toutes les choses d'ici-bas; mon carabin m'a avoué tout franchement sa manoeuvre: il a fait connaissance avec le chef des claqueurs, qui, mo-

yennant une petite rétribution, car il faut payer même pour claquer, lui permet de venir s'asseoir sous le lustre pour voir *Robert-le-Diable* et la *Sylphide.*

Quant à un autre genre de plaisir dont les carabins se passent aussi difficilement que de pain, le mien m'assure qu'il ne lui a jamais manqué, sans qu'il fût obligé de le payer, de sa bourse au moins. Je le crois facilement, les grisettes sont si bonnes et si obligeantes, surtout pour les carabins; et puis elles savent bien que les carabins ne sont pas ingrats; vous verrez plus tard comme ils savent récompenser leurs chères grisettes, qui ont partagé leurs peines et leurs plaisirs, qui les ont soignés quand ils étaient malades, qui les ont encouragés, soutenus, poussés au travail quand ils se laissaient rebuter par la sèche ostéologie.

Je ne m'étonne pas que beaucoup de jeunes gens sans fortune embrassent la carrière médicale, de préférence à bien d'autres; outre l'indépendance de cet état, que l'on peut exercer partout honorablement, dans toutes les circonstances et sous tous les régimes, il n'en est peut-être pas qui offre plus de ressources aux élèves pendant le cours même de leurs études. Dès qu'il sait l'anatomie, un étudiant est sauvé, il peut déjà se tirer d'affaire. Il donne des leçons aux commençans, car il y a bien longtems que l'enseignement mutuel est introduit à l'Ecole de médecine; il concourt pour les hôpitaux; arrivé au grade d'externe, il peut avoir déjà sa petite clientelle, faire des saignées, des pansemens, etc.; une fois interne, c'est un grand personnage; il est logé, quelquefois nourri,

chauffé, etc. Il porte le tablier blanc, véritable signe de puissance, envié, respecté par tous les élèves, comme un portefeuille de ministre par les chefs de l'opposition ; il est le premier au lit des malades, aide le chirurgien dans les opérations, fait exécuter ses ordres dans les salles, en donne quelquefois lui-même, prend le ton de maître avec les autres élèves ; enfin, il est sorti de la foule, il a un titre qu'il peut exploiter avec avantage s'il sait le faire valoir, avec un peu d'adresse il pourra bientôt dîner à trente-deux sous chez Flicoteaux, et faire le soir sa partie de dominos au café Procope, en prenant sa demi-tasse.

Pendant quatre ans l'interne reste attaché aux hôpitaux, il vit dans les hôpitaux, un an dans l'un, un an dans l'autre ; il parcourt successivement l'Hôtel-Dieu, la Charité, la Pitié, etc. ; passant d'un maître à l'autre, voyant toutes les méthodes, discutant toutes les opinions, les anciennes et les nouvelles, et se préparant à prendre un jour pour guides celles dont il aura reconnu les meilleurs effets. Faut-il s'étonner, après cela, que nos meilleurs médecins soient sortis des hôpitaux de Paris. A la Charité, la vieille expérience du doyen de nos chirurgiens lui sera également utile pour la pratique de son art, et pour la manière de se conduire dans le monde. Les histoires que raconte M. Boyer sont comme les fables du bon La Fontaine ; elles renferment toujours une morale dont on fait son profit.

L'habileté savante de M. Roux lui apprend jusqu'où l'art peut aller pour réparer les désordres et les accidens de la nature. Vous savez qu'aujourd'hui on refait aussi facilement un

nez, une bouche, un menton, que si nous possédions la matière première dont Dieu a pétri le corps de l'homme. Si vous en doutez encore, et si vous n'êtes pas trop fatigué de mes vilaines histoires, en voici une qui vous montrera tout à la fois combien l'amour peut donner de courage ; et, ce qui est plus neuf, quels services la chirurgie peut rendre à l'amour. Une jeune fille avait un amoureux qui avait promis de l'épouser, lorsque, je ne sais par quel accident, cette malheureuse vint à perdre une bonne partie de sa joue gauche. Elle était horrible à voir, si bien que son amant lui-même reculait à son aspect; cette pauvre fille se mourait de douleur; perdre en même tems une joue et son amant! Heureusement elle vint trouver M. Roux, qui lui promit de lui rendre l'une et l'autre.

J'aime à voir M. Roux calculer et méditer une opération de ce genre, prendre ses mesures, tirer des lignes, dessiner pour ainsi dire cette bouche, ce nez, ce menton, cette joue qu'il va refaire de toutes pièces; on dirait un artiste qui pétrit la terre glaise dont il va façonner son modèle. M. Roux a de la recherche, de la coquetterie, même dans sa manière d'opérer; sa main est d'une adresse extrême pour exécuter ce que son imagination a conçu; aussi remplit-il en tous points la promesse qu'il avait faite à notre jeune fille. Toutes les parties environnantes furent mises à contribution pour reconstruire cette joue détruite. Un peu du menton, un peu du col, un peu de la tempe, tout cela vint peu à peu se réunir, à force d'art, de tems, de patience; tout ne fut pas terminé en un jour, il fallut y revenir à plusieurs

fois ; des accidens survinrent ; mais le courage de la jeune fille ne se démentit pas. A peine avait-on fini d'un côté qu'elle demandait que l'on recommençàt de l'autre. Combien elle fut joyeuse lorsqu'elle put se présenter à son amant avec une joue fort passable ! cette joue a dû rappeler souvent à son mari l'amour de sa femme. Dites après cela que la médecine n'est point un art.

Je ne puis quitter l'étudiant en médecine sans vous conduire avec lui dans cette maison située à l'extrémité de notre grande ville, où des malheureuses viennent expier leurs débauches et leur prostitution. Ce n'est pas pour dévoiler ici tout ce que ce lieu renferme de honte et de misère ; un pareil tableau n'est pas fait pour les yeux qui me liront.

C'est une nature curieuse et peu étudiée encore que celle de ces femmes avilies, dégradées, qui sont arrivées à ce point de se mépriser de telle sorte, qu'il devient à peu près impossible de leur rendre assez d'estime d'elles-mêmes, pour les tirer de l'abîme et les faire rentrer dans la vie ordinaire. C'est là, soyez-en sûr, le plus grand obstacle à la conversion de ces malheureuses. Donnez à l'une d'elles des moyens d'existence honnêtes, aplanissez toutes les difficultés qui la séparent de la société, elle vous échappera, presqu'à coup sûr, pour retourner à son infâme métier. Non pas que toute conscience, que tout sentiment de probité, d'honneur, de religion, de délicatesse même, soit éteint dans leur coeur ; mille faits viennent prouver le contraire à ceux que leur état appelle auprès d'elles, qui leur don-

nent des soins, qui obtiennent leur confiance. Mais il leur a fallu si bien étouffer une bonne fois le sentiment le plus cher à la femme; le mépris public pèse si fort sur elles, que rien ne peut plus les élever au rang d'où elles sont descendues. Ce mépris qu'on leur donne, elles le rendent bien à leurs semblables, elles sont même, sur ce point, plus sévères que nous.

Une jeune laitière qui venait chaque matin vendre du lait aux prisonnières de Saint-Lazare, fut respectée tant qu'elle eut soin de n'avoir avec elles d'autres rapports que ceux de son commerce; un jour elle s'avisa de leur parler, de causer avec elles, de se familiariser enfin; dès lors elle fut méprisée, elle fut traitée comme une complice.

Le sentiment religieux est le dernier qui s'éteint chez ces malheureuses. Lorsqu'elles sont près de mettre un enfant au monde, la seule pensée qui les occupe, au milieu même de leurs douleurs, est de faire baptiser cet enfant, tant elles craignent que la mort ne le saisisse en naissant.

Les occupations d'un étudiant en médecine sont si variées, qu'il serait beaucoup trop long de les retracer toutes dans un article de peu d'étendue. Aux hôpitaux depuis six heures du matin jusqu'à dix heures; passant de la chirurgie à la médecine, de l'étude des maladies externes à celle des maladies internes, des opérations à l'examen des organes cachés, il a à peine le tems de déjeuner avant d'aller retenir sa place au cours de chimie de M. Orfila; aussi le voit-on bien souvent casser en route la flûte

de deux sous, et terminer son frugal repas sur les bancs même de l'Ecole.

Après la chimie viennent les cours d'anatomie, de physiologie, de pathologie, etc. Pendant l'été, la physique, la botanique occupent ses journées, et le soir encore on le retrouve assidu aux cours particuliers, aux conférences dont les affiches placardent nos murs. Ici un jeune professeur qui n'est pas encore lui-même sorti des bancs de l'Ecole, suivant les traces de M. Magendie, interroge la nature sur des animaux vivans; là, des élèves se réunissent autour d'un mannequin pour s'exercer dans l'art des accouchemens; mais, hélas! le mannequin n'est pas suffisant pour achever cette étude difficile; c'est à peine si j'ose vous dire que de malheureuses femmes se mettent volontairement entre les mains des élèves, pour compléter leur instruction. Venez avec moi rue de La Harpe, entrez dans cette salle obscure, voyez contre le mur cette pauvre femme dont l'extérieur annonce la misère; elle est là, debout, prête à servir aux démonstrations du professeur, pour gagner trente ou quarante sous. Cette autre ressent déjà les premières douleurs de l'enfantement; elle s'est fait transporter dans ce lieu; les élèves l'entourent en attendant le moment où ils pourront contempler le phénomène le plus admirable et le plus attendrissant qu'on puisse voir, la naissance de l'homme; c'est ordinairement là le complément des études de l'élève en médecine; il est arrivée au terme de sa vie d'étudiant; bientôt il aura passé ses examens; il aura soutenu sa thèse, et il s'empressera de faire graver ses cartes de vi-

site avec son titre de docteur de la Faculté de Paris.

Le tems passé à l'Ecole est le plus beau tems de la vie; je ne suis pas de ceux qui regrettent le collége, mais je suis très sensible au souvenir de ma vie d'étudiant; amour, plaisir, travail, rien ne manque à ces belles années que la fraîcheur de l'imagination, la vivacité des impressions embellissent encore! tems d'insouciance, de liberté, où l'on vit au jour le jour, sans ambition, au milieu de ses amis. La jeunesse est passée; l'étudiant est devenu un grave docteur; il n'ira plus le soir à huit heures attendre sa grisette au sortir de son magasin; il fait ses paquets, il dit adieu à ses amis, et bientôt il va retourner dans sa province, non plus avec un air gauche, en casquette et en gros souliers, mais avec un habit noir et la tenue de rigueur. Adieu la science. Adieu l'art, adieu la vie d'artiste, l'étudiant va se fixer, se marier, devenir père de famille, et *faire son état;* car il faut bien l'avouer, tout finit dans ce monde, les arts eux-mêmes, par n'être plus que des états, des métiers dont on se sert pour gagner sa vie, élever ses enfans, doter ses filles, etc.; il y a peu d'hommes qui restent artistes toute leur vie.

Que va devenir la grisette de mon étudiant? elle a perdu son Charles, qui avait juré tant de fois de l'aimer toujours! Oh! n'en soyez pas inquiet; l'étudiant a des ressources que vous ne connaissez pas encore. Sa grisette n'est plus couturière, elle a maintenant un état dans le monde; Charles dont elle a partagé les plaisirs, lui a fait aussi partager ses études; il lui a montré de l'anatomie tout ce qui était

nécessaire pour saigner, vacciner, et soigner les femmes enceintes. Sa grisette est maintenant sage-femme, élève de la Maternité, avec un beau tableau à sa fenêtre. Elle saigne et vaccine, donne des consultations de dix heures à midi, et reçoit des pensionnaires.

ALFRED DONNÉ.

NAPOLÉON AU CONSEIL D'ÉTAT.

Lorsque l'étranger, perdu parmi les étroits corridors de l'hôtel Molé, aperçoit, dans l'enfoncement d'une salle obscure, quelques personnages en habit brodé, qui se serrent, à s'étouffer, les uns contre les autres, et qui viennent statuer sur la mise en jugement d'un garde-champêtre, ou sur le curage d'un simple ruisseau, il demande si c'est là ce Conseil-d'État dont le nom retentissait en Europe, et dont les codes immortels régissent encore plusieurs royaumes détachés de la France.

Non, le Conseil-d'État actuel, petite jugerie, compétence disputée, repaire de sinécures, institution sans forme et sans légalité, n'est plus ce corps puissant qui, sous Napoléon, préparait les décrets, réglementait les provinces, surveillait les ministres, organisait les pays conquis, interprétait les lois, et gouvernait l'Empire.

C'était dans la grande salle des Tuileries, qui touche à la chapelle, que s'élaborèrent nos codes dont la conception est si magnifique, l'ordre si simple, et la précision si rigoureuse, qui ont survécu aux gloires fastueuses de l'Empire, et qui seront plus durables que l'airain. C'est là que fut montée cette vigoureuse administration de l'intérieur, aux rouages de laquelle, de peur de tomber, se cramponnent encore aujourd'hui nos petits hommes d'état.

Le Conseil-d'État était le siége du gouvernement et l'âme de l'empereur. Ses auditeurs, sous le nom d'intendans, assouplissaient au frein les pays subjugués. Ses ministres d'état, sous le nom de présidens de section, contrôlaient les actes des ministres à portefeuille. Ses conseillers, en service ordinaire, sous le nom d'orateurs du gouvernement, soutenaient les discussions des lois au Tribunat, au Sénat, au Corps-Législatif. Ses conseillers en service extraordinaire, sous le nom de directeurs généraux, administraient les régies des douanes, des domaines, des droits-réunis, des ponts-et-chaussées, de l'amortissement, des forêts et du trésor; levaient des impôts sur les provinces de l'Illyrie, de la Hollande et de l'Espagne; dictaient nos codes à Turin, à Rome, à Naples, à Hambourg, et allaient monter, à la française, des principautés, des duchés et des royaumes.

A toutes les grandes époques, le génie, qui organise et qui commande, devine, attire et féconde le génie qui sert et qui obéit. Il semble que, par une sorte d'instinct sympathique, ils se raprochent pour se confondre.

Ces turbulens tribuns, ces hommes dont les tourmentes de la Révolution avaient usé les or-

gnes, cédaient en grondant à l'attraction de l'empereur. Napoléon les avait éblouis de ses victoires, et comme absorbés dans sa force. Les esprits, las des impuissances de la liberté, n'aspiraient plus qu'à se détendre dans un repos plein d'éclat et de grandeur. Le Conseil-d'État reproduisait à leurs yeux les luttes animées de la tribune, dans ces graves séances où les débats n'étaient pas sans mouvement, et la parole sans empire. C'était là qu'à la voix de Napoléon, toutes les illustrations civiles et militaires de la Révolution semblaient s'être donné rendez-vous.

Là brillaient Cambacérès, le plus didactique des législateurs, et le plus habile des présidens; Tronchet, le plus grand magistrat de notre âge; Merlin, le plus savant jurisconsulte de l'Europe; Treilhard, le plus nerveux dialecticien du Conseil; Portalis, célèbre par son éloquence; Ségur, par les grâces de son esprit; Zangiacomi, par la concision tranchante de sa parole; Allent, par la profondeur de ses connaissances; Dudon, par son érudition administrative; Chauvelin, étincelant de saillies; Cuvier, tête forte et universelle; Pasquier, si fluide; Boulay, si judicieux; Bérenger, si serré, si incisif, si spirituel; Berlier, si profond et si abondant; Degérando, si versé dans la science du droit administratif, Andréossi, dans l'art du génie, et Saint-Cyr, dans la stratégie militaire; Regnault de Saint-Jean-d'Angély, orateur brillant, publiciste consommé, travailleur infatigable; Bernadotte, aujourd'hui roi de Suède, et Jourdan, le vainqueur de Fleurus.

A peine, au retour de ses grandes batailles, Napoléon avait il déchaussé ses éperons, qu'on

entendait à la porte du Conseil un frémissement d'armes; trois fois le tambour roulait; les portes s'ouvraient, et l'empereur entrait brusquement, saluait, et allait s'asseoir.

J'étais bien jeune alors, et j'avoue que je ne pouvais regarder, sans émotion, ce front chauve sur lequel semblait, du haut du plafond, se refléter la gloire d'Austerlitz, dont le pinceau de Gérard avait suspendu les images au dôme de la salle.

J'étais à la fameuse séance qui suivait son retour de la bataille de Hanau.

Encore brisé des fatigues du voyage, pâle et soucieux, l'empereur nous fit passer dans son cabinet. Là, debout, et sans préparation, il interpella vivement M. Jaubert, gouverneur de la Banque de France, et qui avait eu, disait-il, l'imprudence de faire avec trop de précipitation l'escompte des billets. Napoléon déroula les statuts de la Banque; il en expliqua le mécanisme avec la netteté d'un censeur ou régent. C'était un spectacle fort étrange pour moi d'entendre un soldat discourir sur l'organisation des banques et sur les théories de l'escompte. M. Jaubert, homme doux et timide, balbutiait quelques excuses que nous n'entendîmes pas. On rouvrit les portes de la grande salle: chacun s'assit, et le conseil se tint.

L'empereur fit d'abord une longue pause. On voyait qu'il était absorbé par ses pensées; sa tête retombait, malgré lui, sur sa poitrine. Il déchirait machinalement avec son canif, plumes, tapis et papier. A la fin, sortant comme d'un rêve: »Les Bavarois! les Bavarois! j'ai

»passé sur leur corps; j'ai tué Wrède[1]; l'inva-»sion court, le tems presse; eh bien, messieurs, »que ferez-vous? qu'avez-vous à me dire?»

— Sire, répliqua Regnault de Saint-Jean-d'Angély, comptez sur la valeur des Hollandais.

— Les Hollandais! vous croyez que j'y compte? ce n'est pas du sang, c'est de l'eau rougie qui coule dans leurs veines.

— Mais déjà, de toutes parts, les adresses arrivent, sire, et tous les corps de l'empire protestent de leur fidélité et de leur dévouement.

— Que dites-vous donc, monsieur Regnault? est-ce que je ne sais pas comment se fabriquent ces adresses-là? que signifient-elles? est-ce que j'y crois? c'est de l'argent, des hommes qu'il faut et point de phrases; et vous, messieurs, vous êtes des citoyens éminens, des pères de famille, les pères de l'État. C'est à vous à ranimer l'esprit public par l'éloquence de vos exhortations. Prévenez la honte et les misères de l'invasion qui menace l'empire.

Paroles tardives! l'empire penchait d'heure en heure vers sa ruine, et quand les tems sont marqués, il faut que, malgré leur génie ou leur puissance, les gouvernemens et les peuples soient entraînés dans la tombe par la fatalité du destin, qui n'est que l'enchaînement logique de leurs fautes.

Si Napoléon a péri si complètement, c'est qu'il était à lui seul sa renommée, sa dynastie et son empire. Qui ne se serait pas courbé devant une supériorité si naturelle? qui n'a senti,

---

[1] Il le croyait.

en l'approchant, le charme de sa séduction toute-puissante? il n'y avait pas de servilité dans cette obéissance, parce qu'elle était volontaire; il y avait de l'entraînement pour l'homme, quelquefois même de la passion. On ne pouvait se lasser de contempler ce front large et penseur qui renfermait les destinées de l'avenir. On ne pouvait lutter du regard contre ce regard irrésistible qui allait déplier vos pensées jusque dans le fond de votre âme. Tous les autres hommes, empereurs, rois, généraux, ministres, paraissaient devant lui comme des êtres d'une espèce inférieure et commune. Il avait du commandement dans la voix, et quelquefois une douceur, une tendresse d'organe, une sorte d'insinuation italienne qui remuait la fibre. C'est par ce mélange inconcevable de grâce et de force, de simplicité et d'éclat, de bonhomie et de supériorité, de finesse et de brusquerie, qu'il domptait les esprits les plus rebelles, et qu'il ramenait les plus prévenus. On peut dire qu'il a été conquérant par le langage, aussi bien que par les armes.

Il avait, dans son génie, de la pompe orientale et de la précision mathématique.

Son éloquence, qui n'était pas pour lui une fleur d'étude, mais un moyen de commandement, se pliait à tous les tems et à toutes les circonstances. Il parlait aux soldats qui sont les hommes du peuple, le langage du peuple, qui aime les grandes figures, les souvenirs et les émotions; il dissertait avec les savans; il corrigeait, avec les commis des bureaux, des tableaux chargés de statistique et de chiffres. Au conseil, il rédigeait les lois avec Treilhard, Merlin, Bérenger et Portalis.

Il se plaisait à mettre les conseillers-d'état aux prises les uns avec les autres; il les agaçait en quelque sorte, pour qu'ils se disputassent, soit que cette polémique lui rendît l'image de la guerre, soit qu'il voulût faire jaillir la vérité du choc de la discussion. Lui-même, il s'escrimait quelquefois contre Treilhard, logicien opiniâtre, athlète intrépide, qui ne lâchait pas son adversaire impérial, et il disait familièrement qu'une victoire remportée sur Treilhard lui coûtait plus de peine que le gain d'une bataille.

Son argumentation était vive, précipitée, attachante, sans liaison, sans méthode; mais pleine de naturel, de verve et de saillies. Il jetait par tourbillons de la flamme et de la fumée. Il n'avait pas étudié les lois, mais il les devinait; et les jurisconsultes étaient émerveillés de la profondeur de ses raisonnemens et de la sagacité ingénieuse de ses interprétations.

Doué d'une incroyable puissance d'attention, il passait, sans le moindre effort, de la haute discussion des lois civiles et politiques, aux détails minutieux d'une ordonnance d'habillement de la marine, ou d'un réglement sur la boulangerie. Tems, matières, rien ne pouvait suffire à rassasier l'activité dévorante de son génie. Au sortir d'un conseil d'administration, il entrait au Conseil-d'État pour retourner ensuite au Comité des travaux publics. Tandis que les conseillers-d'état, fatigués, appesantis, se laissaient vaincre par le sommeil, il prenait un malin plaisir à prolonger la séance jusque dans la nuit. Il n'éprouvait ni faim, ni besoin, ni lassitude, on aurait dit que son indomptable

volonté dominait sa constitution comme tout le reste.

Plus grand qu'Alexandre, que Charlemagne, que Pierre Ier, et que Fréderic, il a, comme eux, donné son nom à son siècle; comme eux, il fut législateur; comme eux, il fonda un empire. Sa mémoire universelle vit sous les tentes de l'Arabe, et traverse, avec les canots du sauvage, les fleuves de l'Océanie. Le peuple de France, qui oublie si vite, n'a, d'une révolution qui bouleversa le monde, retenu que ce nom-là. Les soldats, dans les entretiens du bivouac, ne parlent pas d'un autre capitaine, et lorsqu'ils passent dans les villes, n'attachent pas leurs yeux sur une autre image.

Quand le peuple a fait la révolution de juillet, le drapeau, tout souillé de poussière, que relevaient les soldats-ouvriers, chefs improvisés de l'insurrection, c'était le drapeau surmonté de l'aigle français, c'était le drapeau d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram, plutôt que celui de Jemmapes et de Fleurus; c'était le drapeau qui fut arboré sur les tours de Lisbonne, de Vienne, de Berlin, de Rome, de Moskou, plutôt que celui qui flotta à la fédération du Champ-de-Mars; c'était le drapeau criblé de balles à Waterloo; c'était le drapeau que l'empereur tenait embrassé à Fontainebleau, lorsqu'il dit adieu à sa vieille garde; c'était le drapeau qui ombragea à Sainte-Hélène le front du héros expirant; c'était, en un mot, pour tout dire, le drapeau de Napoléon.

Lui, cet homme, a fait tomber l'illusion populaire qui attachait au sang des rois la souveraineté, la majesté et la puissance. Il a relevé le peuple dans sa propre estime, en lui

montrant les rois, issus des rois, aux pieds d'un roi issu du peuple; il les a tellement accablés de sa comparaison, tellement oppressés de sa grandeur, qu'en prenant un à un tous ces rois et tous ces empereurs, et en les approchant de ce colosse, à peine les aperçoit-on, tant ils sont obscurs et petits!

Arrêtons-nous: car aussi bien j'entends gronder déjà une voix plus sévère, et je crains que l'histoire ne dresse à son tour son acte d'accusation contre celui pour qui la postérité commence, et ne dise: Il détrôna la souveraineté du peuple; il était empereur de la république française, et il se fit despote; il jeta le poids de son épée dans les balances de la loi. Il incarcéra la liberté individuelle dans ses prisons d'état; il étouffa la liberté de la presse sous les bâillons de la censure; il viola la liberté du jury; il tint sous ses pieds, dans l'abaissement de la servitude, les tribunaux, le corps législatif et le sénat. Il mit les générations en coupe réglée, et il dépeupla les ateliers et les campagnes. Il greffa sur le militarisme une noblesse nouvelle qui serait devenue bientôt plus odieuse que l'ancienne, parce qu'elle n'aurait eu ni la même antiquité, ni les mêmes prestiges. Il leva des impôts arbitraires; il voulut qu'il n'y eut dans tout l'empire qu'une seule voix, la sienne; qu'une seule volonté, celle du prince; qu'une seule loi, ses décrets. Notre capitale, nos villes, nos armées, nos flottes, nos palais, nos musées, nos magistrats et nos citoyens, devinrent sa capitale, ses villes, ses armées, ses flottes, ses palais, ses musées, ses magistrats et ses sujets. Il traîna la nation sur des champs de bataille, où nous n'avons laissé

d'autre souvenir que l'insolence de nos victoires, nos cadavres et notre or. Enfin, après avoir assiégé les forts de Cadix, après avoir eu dans ses mains les clefs de Lisbonne et de Madrid, de Vienne et de Berlin, de Naples et de Rome, après avoir fait trembler les pavés de Moscou sous le roulement de ses canons, il a rendu la France moins grande qu'il ne l'avait prise, toute saignante de ses blessures, démantelée, ouverte, appauvrie et humiliée.

Ah! si j'ai trop admiré peut-être cet homme extraordinaire, qui fit à mon pays tant de bien et tant de mal, dont la mémoire sera éternellement glorifiée dans les ateliers et dans la chaumière, et dont le nom populaire se confondait, dans mon imagination, avec toutes les prospérités et toutes les espérances de la patrie; si l'orgueil de ses conquêtes a trop chatouillé mon coeur; si les rayons de sa gloire ont trop fasciné mes regards de jeune homme, du moment, ô liberté, où je t'ai connue, du moment où ton pur éclat s'est fait jour dans mon ame, c'est toi que j'ai suivie, toi liberté, seule passion des coeurs généreux, seul trésor digne d'envie! toi, qui préfères aux hommes qui passent, les principes qui ne changent jamais, et aux brutalités de la force, les victoires de l'intelligence; toi, qui es la mère de l'ordre, et que tes calomniateurs voudraient coiffer du bonnet rouge de l'anarchie; toi, qui tiens tous les citoyens pour égaux, et tous les hommes pour frères; toi qui ne reconnais de supériorité légale qu'à des magistrats responsables, et de supériorité morale qu'à la vertu; toi, qui vois passer sous tes yeux la fuite orageuse des empires héréditaires, comme ses nua-

ges qui obscurcissent un instant la pureté d'un ciel serein; tois qui luis à travers les barreaux du prisonnier politique, que médite le sage, que l'esclave appelle, et que soupirent les tombeaux; toi qui, comme un ouvrier voyageur, feras ton tour d'Europe, pour remuer les villes et les royaumes par la force et la grace de ta parole; toi qui, devant ta marche triomphale, verras tomber les barrières des douanes, les tribunaux secrets, les prisons d'état, les supplices de l'échafaud, les aristocraties, les chartes baclées, les armées permanentes, la censure et les monopoles; toi qui, dans une sainte alliance, confédéreras les nations diverses de langue et de moeurs, au nom du même intérêt, au nom de leur indépendance, de leur dignité, de leur civilisation, de leur repos, et de leur bonheur; toi qui méprises les vaines conquêtes et les fausses grandeurs, et qui n'es pas descendue du ciel sur la terre pour l'opprimer, mais pour la délivrer, et pour l'embellir; toi qui fécondes le commerce et qui inspires les beaux-arts; toi qu'on ne peut servir qu'avec désintéressement, et qu'on ne peut aimer qu'avec transport; toi qui causes la première palpitation du jeune homme, et qui es la sublime invocation des vieillards; toi, liberté, qui, après avoir brisé leurs fers, conduiras les derniers esclaves, avec des chants de gloire, et des palmes à la main, aux dernières funérailles du despotisme!

CORMENIN.

LA SORBONNE.

Au mois d'octobre 1832, il a été écrit au-dessus d'une porte, sur la place de Sorbonne: ÉGLISE CONSTITUTIONNELLE DE FRANCE. Le jour où pareille inscription est venue paisiblement se graver en face de la Sorbonne, celle-ci a cessé de vivre. Son histoire désormais commencera par une oraison funèbre.

Mais dans l'enceinte obscure de ce temple de la théologie a pris naissance une Sorbonne littéraire et philosophique, qui a continué, au nom de la pensée et de la raison, l'empire que son aînée exerça tant de fois sur les hommes, au détriment de la raison et de la pensée. Aussi, quand nous avons entrepris de remonter jusqu'au règne de saint Louis, pour demander ensuite à l'histoire la part que, dans chaque

époque, elle a fait à la science théologique, une espérance lointaine nous soutenait dans nos recherches. A chaque fois que nous sentions notre courage défaillir, venait à nous la pensée de cet heureux progrès des tems qui a changé la Sorbonne en une école de libre savoir et de populaire éloquence, et sa chaire délaissée en une puissante tribune pour les idées nouvelles.

Si vous allez par hasard visiter les Thermes de Julien, quand vous serez sorti par l'hôtel de Cluny dans la rue des Mathurins, suivez l'étroite et longue rue qui se présente. Le pâle édifice qui s'allonge tristement sur la gauche jusqu'à l'église qui le termine, se nomme la Sorbonne.

Robert, né le 9 octobre 1201 au village de Sorbon, dans le diocèse d'Amiens, prit le nom de son village, et le donna à l'école qu'il fonda. Cependant au mois de juillet 1748 une voix s'éleva pour revendiquer en faveur de Robert de Douai la gloire de cette institution, et l'on crut un moment que la faculté de théologie allait avoir son Améric Vespuce. Le *Mercure de France* fut le champ de bataille où se rencontrèrent Piganiol de la Force et l'abbé Ladvocat. La victoire demeura à Robert Sorbon, et au médecin de Marguerite de Provence l'honneur de s'être associé à l'exécution de l'entreprise. Robert s'était acquis par sa science et son talent une haute réputation. »Or, advint par une »fois, dit le sire de Joinville, que par la grant »renommée qu'il oyt (saint Louis) de maistre »Robert de Sorbon, d'être preudôms, il le fit »venir à lui, et boire et manger à sa table.» Ce fut donc à la cour de saint Louis que maistre Robert conçut le dessein de son institution. Se voyant si haut placé, lui venu de si bas, il

se souvint de ses humbles amis d'enfance, que la fortune n'avait pas faits assez riches pour aspirer à la science, et il eut la généreuse pensée d'ouvrir aux pauvres une école où ils n'eussent à apporter d'autre richesse que le talent.

»Le saint roy, dit encore Joinville, fut un »jour de Pentecouste à Corbeil, accompaigné »de bien trois cents chevaliers, où nous estions »maistre Robert de Sorbon et moy. Et le roi »après disner se descendit au praël dessus la »chapelle, et ala parler au comte de Bretaigne, »père du duc qui à présent est, de qui Dieu ait »l'ame. Et devant tous les autres me print le»dit maistre Robert à mon mantel, et me de»manda, en la présence du roy et de toute la »noble compagnie: — Savoir mon, si le roi se »seoit en ce praël, et vous allissiez seoir en »son banc plus hault de lui, si vous en seriez »point à blasmer? auquel je répondis que oui »vraiement. — Or doncques, fist-il, faites vous »bien à blasmer quant vous estes plus riche»ment vestu que le roy? et je lui dis: — Mais»tre Robert, je ne vois mie à blasmer, sauf »l'honneur du roy et de vous; car l'habit que »je porte, tel que le voyez, m'ont laissé mes »père et mère, et ne l'ay point fait faire de »mon autorité. Mais au contraire est de vous, »dont vous estes bien fort à blasmer et à re»prendre; car vous qui estes fils de villain et »de villaine, avez laissé l'habit de voz père et »mère, et vous estes vestu de plus fin camelin »que le roy n'est. Et lors je prins le pan de »son surcot et de celuy du roy, que je joigny »l'un près de l'autre, et lui dis: Or regardez, »si j'ay dit voir.» Le roy vint au secours de son chapelain; mais quand celui-ci se fut éloig-

né, il appela les princes ses fils et le sire de Joinville qui ajoute: »Et lors il me va dire qu'»il nous avoit appelés pour se confesser à moy »de ce que à tort il avoit défendu et sous-tenu »maistre Robert contre moy.» Ainsi il resta prouvé que le fondateur de la Sorbonne était vêtu de plus beau drap que ne l'était saint Louis. Mais il fit un trop noble usage de ses richesses pour que la postérité ait à lui en demander compte.

Nommé chanoine de Cambray en 1251, Robert créa, peu d'années après, la congrégation de la Sorbonne, dont il ne fixa les statuts qu'après dix huit ans d'expériences et d'essais. Il acheta ou reçut à titre de don, des mains de saint Louis, quelques maisons situées dans la rue Coupe-Gueule, qui prit le nom de rue des Deux-Portes, quand le roi eut permis au théologien d'en fermer les deux avenues. Cet emplacement avait jadis été occupé par les écuries de la cour: plus tard nous verrons les arts s'en emparer pour ne le céder qu'à la nouvelle université. Quand le philosophe se sera lassé de chercher l'histoire de la civilisation dans la transformation des idées et des passions de l'homme, l'artiste, à son tour, la retrouvera dans la métamorphose successive des monumens qu'elles ont élevés. Marmontel eut un jour la pensée d'écrire l'histoire de son tems d'après les affiches étalées sur les murs.

La Sorbonne ne fut dans l'origine qu'un collége où d'habiles professeurs donnaient gratuitement à des écoliers choisis l'enseignement de la théologie et des arts. Ici, comme dans la société d'alors, les arts n'eurent que la seconde

place. Il fallut plusieurs siècles pour intervertir cet ordre.

Les disciples de Robert trouvèrent dans sa maison trente-six chambres ouvertes à la science et au talent. Le nombre en est exact, si l'on en croit un vieux registre dans lequel il est parlé de trente-six couverts d'argent pour le service journalier des repas. Par quel noviciat arrivait-on à l'une de ces chambres? Ceux qui s'y présentaient à titre d'*hôtes (hospites)*, après le titre obtenu de bachelier, soutenaient une thèse appelée Robertine, que suivait l'arrêt décisif d'un triple scrutin. Nourris et logés dans la maison, ils pouvaient étudier dans la bibliothèque, mais sans en avoir la clef: c'était le privilége des *associés (socii)*. A toutes les épreuves des premiers, ceux ci devaient avoir ajouté le bienfait d'un cours gratuit de philosophie qui, plus tard, fut remplacé par une seconde Robertine. Ceux d'entre les *associés* dont le revenu annuel ne s'élevait pas à 40 livres parisis, recevaient chaque semaine une bourse de cinq sols et demi (6 francs de notre monnaie), qui cessait de leur être payé le jour où ils obtenaient ces quarante livres. Robert ne ferma pas au riches les portes de la Sorbonne, mais il exigea d'eux la somme qu'il donnait aux pauvres maîtres; heureuse idée qui fit de la science une richesse pour l'indigent, et pour le riche un privilége assez précieux pour être acheté.

La Sorbonne grandit vite au milieu de la société chrétienne, qui commençait déjà à sentir le besoin de se rendre compte de ses croyances. Elle ne songe nullement encore à secouer le joug, mais la parole isolée du prêtre devient insuffisante, et à la majesté du sacer-

doce les esprits veulent trouver unie l'autorité de la science. On vit des princes prendre Robert pour arbitre ou pour conseil, et les oracles que les têtes couronnées demandaient à Robert, les peuples venaient humblement les recueillir de la bouche des théologiens de son école. Aussi le fondateur avait-il impérieusement exigé qu'il y eût à toutes les époques, dans la société, un certain nombre de docteurs voués à l'interprétation de la loi évangélique, dans ses applications aux choses vulgaires de la vie. Telle fut l'origine des casuistes.

Les richesses arrivèrent à la Sorbonne en même tems que la renommée: Robert, par son testament, daté du jour de la Saint-Michel 1270, légua à la maison une partie de ses biens: elle reçut le reste des mains de Geoffroi de Barro. Ce fut le signal des donations qui, de toutes parts, vinrent grossir le trésor de la faculté. Il sera permis désormais de sourire lorsqu'on lira sur quelques manuscrits: *Ce livre appartient aux pauvres maîtres de Sorbonne.*

La Sorbonne eut dès l'origine une bibliothèque. Trente-sept ans après la fondation, elle s'élevait déjà à mille volumes: deux ans plus tard, il fallut recommencer le catalogue, et de 1292 à 1338, il fut acheté des livres pour 3812 livres 10 sols 8 deniers, somme considérable pour le tems; c'était alors la plus belle bibliothèque qu'il y eût en France. Ses livres les plus rares demeuraient enchaînés dans leurs tablettes, et, suivant le précepte des sages de l'Orient, se communiquaient à tous, mais ne se livraient à personne. Dans le catalogue, chaque livre avait son prix, sa chronique, et presque sa légende.

L'enseignement de la théologie une fois organisé, Robert se souvint des arts, et ayant acheté de Guillaume de Cambrai une maison voisine de la sienne, y fonda, sous le nom de Calvi, un collége pour les humanités. Ce collége de Calvi, succursale à demi profane de sa soeur la théologienne, eut aussi ses docteurs et ses maîtres jusqu'en 1636, époque à laquelle il fit place à l'église qui existe encore aujourd'hui.

Quand il eut ainsi achevé son oeuvre, Robert la mit sous le patronage de Rome et la protection de saint Louis, et mourut saintement à Paris, le 15 août 1274. Une seule pensée avait rempli sa vie: ses yeux ne se fermèrent qu'après l'avoir vue magnifiquement réalisée.

Arrêtons-nous ici un moment pour revenir sur nos pas, et laissant les écoliers de cette formidable université de Paris se presser tumultueusement dans la double école des pauvres maîtres, essayons d'embrasser dans son ensemble l'imposante création de Robert. Hâtons-nous d'y signaler deux bienfaits qu'on n'a pas assez remarqués, et qui, l'un et l'autre, profitèrent dans le même sens à la civilisation et à la science.

La Sorbonne fut le premier collége où des séculiers vécurent et enseignèrent en commun. Toutes les branches de cet enseignement ecclésiastique aboutissaient, il est vrai, à l'unité du dogme catholique. Mais là du moins le christianisme se présentait dans sa pureté primitive, et échappait au faux alliage, toujours inséparable des traditions d'un corps qui a sa loi et son Évangile à côté de la loi et de l'Évangile de la foule. Que plus tard la phisosophie s'é-

pouvante à la pensée de cet enseignement demeuré le même quand tout à changé dans la société, je le conçois; mais au tems dont nous parlons, c'était une innovation et un progrès. C'est ainsi que toute institution nouvelle, fondée sur un instinct social, puissante d'abord parce qu'elle regarde l'avenir, est condamnée par la loi de l'histoire et du tems à voir cet avenir devenu passé lui-même, et se fait ruine à son tour.

En second lieu, un principe fécond dans l'institution de la Sorbonne, c'est l'égalité parfaite établie entre ses membres, égalité qui, en la défendant à l'origine des emportemens de l'esprit de corps, permit aux doctrines les plus diverses de prendre naissance dans son sein, pour se répandre au dehors. Le chef que donna Robert à sa maison n'eut, avec le titre de *proviseur*, que l'administration matérielle de la communauté, et l'honneur de présider aux solennités des exercices théologiques. Chaque soir, les clefs de la maison lui étaient remises. Le *senior*, le *conscriptor*, autres dignitaires de la société, avec des attributions du même genre, n'avaient pas un pouvoir plus étendu. »Nous »ne sommes pas entre nous, écrivait un vieux »sorboniste, comme des docteurs et des bache»liers, ni comme des maîtres et des disciples; »mais nous sommes comme des associés et des »égaux.» De là donc l'origine de ces doctrines qui, nées dans les écoles de la Sorbonne, remuèrent tant de fois le monde philosophique, et firent jour à la pensée humaine, qui n'eut long-tems que cette forme pour se produire. Laissez-la grandir, la noble captive, sous ce manteau de la scholastique, laissez-lui appren-

dre lentement la langue du peuple, et vous la verrez un beau jour, l'héroïque avanturière, sortir des murs enfumés de la rue des Deux-Portes, et demander asile tour à tour à la Poésie, à l'Éloquence, à la Méthaphysique; car ici-bas la vérité ne fait presque autre chose que changer de masque. Lorsqu'elle se presente nue aux peuples, sa parole bientôt les enivre, son regard les frappe de vertige, et le lendemain du jour où ils ont pris d'assaut les Bastilles, du pied ils renversent les temples.

Mais n'allons pas plus vite que le tems: cette Sorbonne, que vous verrez plus tard se soulever contre l'inoffensif Bélisaire, était alors la seule institution où pût se réfugier la liberté de l'esprit humain. Avant de frapper Clément Marot, l'insouciant poète, on la verra plus d'une fois se retourner contre les papes. N'oublions pas qu'entre Guillaume de Saint-Amour, le héros de l'une de ces croisades gallicanes, et les docteurs qui ne respectèrent pas le dernier malheur de Bélisaire, le monde a quatre siècles à vivre.

Maintenant il serait beau d'entrer hardiment dans l'école, d'interroger dans leurs chaires ces graves maîtres du treizième et du quatorzième siéle, qui élevèrent si haut d'abord l'autorité de leurs décisions, que l'on vit le moment où les regards du monde chrétien allaient se détacher de Rome pour se tourner vers la Sorbonne. Il faudrait la voir, cette Sorbonne, élevant la voix au milieu de toutes les grandes querelles du moyen âge, et, selon le caprice de ses décrets, jeter le Vatican dans Avignon, ou le saluer dans Rome, toujours sûre d'entraîner la France dans la cause qu'elle nommait la

sienne; tantôt arbitre redoutable, dont la parole est exigeante et hautaine; tantôt rivale impétueuse qui, dans l'emportement de sa doctrine, va presque jusqu'à l'hérésie; tour à tour se livrant à Rome avec le redoutable arsenal de sa science, ou laissant entrevoir quelque chose de cet instinct de liberté qui doit plus tard aboutir au gallicanisme. Si la France se dérobe un moment à la souveraineté des papes, c'est que ces théologiens l'ont familiarisée avec la pensée du schisme; si plus tard il se rencontre dans le camp des Bourguignons dix-huit assassins pour frapper au cœur le duc d'Orléans, Jean de Bourgogne sait bien où il trouvera un Jean Petit pour le défendre; et à l'heure où comparaîtra, devant un tribunal inique, Jeanne d'Arc accusée d'avoir sauvé la France, regardez bien au front de ses juges; la Sorbonne en compte seize parmi eux. Cette Sorbonne, j'aurais voulu vous la montrer jetant la première, du haut de ses chaires, le cri d'alarme du christianisme à l'apparition des jésuites puis subjuguée par leurs doctrines, absolvant, comme eux, le poignard tombé tout sanglant du flanc de Henri III. La réforme une fois vaincue par les armes et se dépouillant du manteau huguenot, vous auriez vu la Sorbonne se prêter avec une merveilleuse souplesse à toutes les métamorphoses de son ennemi, et attaquée avec la plume à défaut d'épée, se défendre avec les censures à défaut de bûchers: mais pour enregistrer ses arrêts, la philosophie n'a que le ridicule, tandis que la Sorbonne a souvent pour arrière-garde le parlement et les gens du roi.

Voilà quelle tâche je m'étais d'abord impo-

sée, ignorant non l'insuffisance de mes forces, mais la grandeur de mon sujet. J'entrai donc témérairement dans le moyen âge; mais à mesure que j'avançais, cherchant à retrouver une à une tant de naïves ou de tragiques physionomies, pour les replacer vivantes dans le tableau de leur époque, je voyais insensiblement se grouper autour de ces simples docteurs toutes les questions apportées au monde ou rajeunies par l'âge où ils ont vécu. En présence d'un si grand spectacle, j'ai dû me taire. D'ailleurs notre savant maître, notre éloquent ami, M. Michelet, saura bien les faire revivre dans son *Histoire de France*, ces tems féconds où la théologie apparaissait sur les champs de bataille, comme plus tard la philosophie: à lui donc cette part de l'oeuvre, la plus haute, la plus noble! à lui les jours épiques de la Sorbonne; je n'en réclame que la vie anecdotique et littéraire.

Parlons donc à-la-fois Sorbonne et littérature.

Vers l'année 1450, l'imprimerie apparaît en Europe comme un magnifique contre-poids à la barbarie qui, trois ans plus tard, allait se montrer à l'Orient et s'établir dans Constantinople. Cette découverte de Guttemberg donna l'essor aux nations nouvelles; la prise de Constantinople ferme le moyen âge; l'imprimerie ouvre l'ère moderne. La civilisation a trouvé sa langue, et Mayence lui a forgé son épée. La prise de Mayence, arrivée le 17 octobre 1462, dispersa parmi les peuples l'art et les artistes. Venu à Paris en 1466, Fust y apporta la première *Bible* imprimée qu'on eût encore *vue en* France; la *Bible* à 48 lignes, la pre-

mière qui porte une date, 1462. La blibliothèque de la Sorbonne attira ce trésor à elle, et en lui commença cette merveilleuse collection de *Bibles*, qui s'éleva jusqu'à huit cents. Le Vatican n'en posséda jamais un aussi grand nombre. Chose étrange! Fust, traqué dans Paris par six mille libraires, relieurs, parcheminiers, copistes, enlumineurs, dont l'art allait périr sans retour, accusé de magie par l'université, emprisonné par le parlement, n'échappa au feu, lui et ses livres, qu'en se livrant avec eux à la protection de Louis XI. Louis XI, par une expiation involontaire de son despotisme, créa les postes et vint en aide à l'imprimerie: permis à lui maintenant de s'enfermer dans Plessis-les-Tours, et de construire pour ses victimes des cages de fer dans la Bastille!

Cependant les typographes, persécutés à Paris, allèrent porter à d'autres peuples les merveilles de leur industrie. Mais, en 1470, deux docteurs, Guillaume Fichet et Jean de Lapierre, appelèrent à eux Gering, Martin Crantz, et Friburger, trois ouvriers de Mayence; et, au sein même de la Sorbonne, on vit s'élever la première imprimerie établi en France: ce sont deux beaux noms dans l'histoire de l'esprit humain que Jean de Lapierre et Guillaume Fichet.

Fille adoptive de Louis XI et de la Sorbonne, l'imprimerie fut une fille ingrate. De sa naissance à la réforme les idées allèrent vite, et Martin Luther naquit que Jean de Lapierre n'était pas mort.

Luther en effet commençait à remuer les âmes; la Sorbonne fondée d'abord au profit de la science sous l'inspiration de la foi, par

la loi même de son institution, avait rarement eu un corps de doctrines bien arrêté. L'apparition de la réforme le lui donna. Tel est le cours naturel de la civilisation. L'esprit d'une institution se formule rarement au tems de sa splendeur: c'est assez pour lui de régner paisiblement. Le premier jour de la lutte est aussi le premier de la décadence. C'est à l'heure du combat, c'est en face de l'esprit nouveau qui grandit et menace, que les institutions vieillies se résument en une merveilleuse unité, qu'elles se suscitent à elles-mêmes quelques intelligences d'élite habiles à recueillir en faisceaux les doctrines éparses du passé. C'est ainsi que la Sorbonne, à la venue de Luther, rallia autour d'un centre commun ses croyances de toutes les époques, sans se douter qu'avant un siècle elle allait elle-même dépasser la réforme en théories démagogiques. Condamné par une bulle de Léon X, Luther en appela de Rome à la Sorbonne; éclatant témoignage rendu à la majesté de l'institution. Si la Sorbonne, acceptant la haute position qui lui était offerte, eût consenti à tenir la balance entre le pape et le novateur, le gallicanisme, venu un siècle plus tôt, nous sauvait de la Ligue, et hâtait la rénovation sociale; mais l'esprit jeune et nouveau qui se cache volontiers sous les vieux mots, se sert rarement des vieilles institutions. La Sorbonne eut peur de la gloire qui lui venait.

La traduction allemande de la *Bible* avait été pour la réforme un puissant auxiliaire. En 1515, Pierre Gringoire, le poète dramatique, si plaisamment retrouvé dans *Notre-Dame de Paris*, publia un livre d'heures en langue vul-

gaire. La Sorbonne, à ce sujet consultée par le parlement, répondit »que de pareilles tra»ductions tant de la *Bible* que d'autres livres »de religion, étaient pernicieuses et dangereu»ses, parce que ces livres avaient été approu»vés en latin, et devaient demeurer ainsi.» C'était porter coup à la réforme, mais aussi aux lettres qui, dans l'enfance des langues, gagnent toujours quelque chose à la popularité de ce genre d'ouvrages.

Cette censure n'épouvanta pas Marguerite de Navarre: elle ouvrit dans sa cour un asile aux savans persécutés pour leur foi religieuse, essayant de les ramener par la douceur au catholicisme, et quelquefois se laissant prendre à la séduction de leur éloquence. La Sorbonne n'osant d'abord attaquer la soeur de François Ier, chercha parmi ses favoris quelque hérétique qu'on pût impunément censurer. Clément Marot n'était qu'un grand poète en langue vulgaire: Clément Marot fut censuré et envoyé au Châtelet. Tout ce que Marguerite put obtenir en sa faveur, c'est qu'il fût transféré dans les prisons de Chartres: mais, lorsque Charles-Quint relâcha son prisonnier, il fallut bien que la Sorbonne élargît le sien, quitte à remonter du poète à la reine. L'occasion ne se fit pas attendre: Marguerite publia, en 1532, un poëme avec ce titre: *Le miroir de l'âme pécheresse, ou le miroir de très-chrestienne princesse, Marguerite de France, royne de Navarre, duchesse d'Alençon et de Berry, auquel elle voit son néant.* On cherchait vainement dans ce livre quelque allusion aux points débattus; ce silence parut à la Sorbonne un commencement d'hérésie: vite un docteur pour censurer la reine de Navarre: le

désaveu du recteur ne fut qu'une déception: l'année suivante, Marguerite fut indignement mise en scène sur le théâtre du collége de Navarre; et quand François Ier envoya saisir les acteurs, le principal du collége, à la tête de ses écoliers, reçut à coups de pierres les officiers du roi: la bonne reine demanda et obtint la grâce des coupables. J'aime cette femme ingénieuse d'avoir compris la dignité du talent, et d'avoir, reine et poète, osé prendre pour devise: *Non inferiora secutus.*

Clément ne sortit de prison que pour aller en exil: pauvre Clément! n'as-tu jamais été tenté de demander à Rabelais comment il s'y était pris pour échapper à la Sorbonne?

La lutte que commencèrent Rabelais et Marot, l'un avec ses épigrammes, l'autre avec sa grotesque Iliade de Gargantua, et sa bouffonne Odyssée de Panurge, Ramus la continua dans la haute philosophie. Sorti maître-ès-arts du collége de Navarre où il était entré comme domestique, Pierre la Ramée jeta vaillamment le gant à Aristote. Or, à cette époque, l'Université avait un recteur, et la Sorbonne un proviseur; mais le véritable proviseur de Sorbonne, le véritable recteur de l'Université, c'était Aristote. Accusé d'impiété et de sédition, Pierre la Ramée fut, par arrêt du roi, condamné au silence. Mais lorsque toutes les écoles se fermèrent devant la peste, quand tous les maîtres se turent, on voulut bien rendre au philosophe la liberté de la parole. Il y eut de l'héroïsme, cette année-là, à parler grammaire et logique. Tant de dévouement à la science ne désarma pas la Sorbonne. La peste s'en alla, et la voix revint aux théologiens. La Ramée qui déjà

avait donné le *v* à l'alphabet sans exciter de guerre civile, et qui n'avait lu nulle part dans Aristote, que le *q* dût être en latin prononcé comme le *k*, trouva ridicule cette prononciation, et proposa de dire *quamquam* au lieu de *kamkam*. Aussitôt grande rumeur en Sorbonne. Le procès va jusqu'au Parlement, qui donne gain de cause à la Ramée. Je n'ai lu dans aucun contemporain que la faculté de théologie ait demandé un lit de justice.

Ramus fut tué dans la nuit de la Saint-Barthélemi, sans avoir vu la fin du règne d'Aristote: vingt-quatre ans plus tard, le 31 mars 1596, naquit à la Haye, en Touraine, un gentilhomme nommé René Descartes.

Vous dire maintenant le rôle que jouèrent les docteurs de Sorbonne dans le drame sanglant de la Ligue, compter une à une toutes les misères de nos pères, porter la main à toutes leurs blessures, je n'ai ni le tems ni le courage de le faire. Voici d'ailleurs qui parlera plus haut. Il y avait en Sorbonne une chapelle dédiée à la Vierge, qui, rebâtie en 1326, le fut de nouveau en 1347, et mise sous la double invocation de Marie et de sainte Ursule, dont on célébrait la fête le jour de la dédicace. Il y avait dans cette chapelle une cloche dont le timbre argentin s'entendait, dit-on, dans tout Paris, de neuf heures à neuf heures et demie. Eh bien! on prétend que de cette cloche partit le signal de la Saint-Barthélemi. Ce n'est là sans doute qu'une calomnie; mais, pour que la pensée en soit venue aux contemporains, quelle n'a pas dû être, à votre avis, la violence des prédicateurs de Sorbonne? Saisi de pitié à la vue de ces rois qu'on

assassine, et dont on canonise les meurtriers, de ces magistrats qu'on embastille, de ce pauvre peuple qu'on livre à la faim et à la peste, j'ai demandé à la littérature de l'époque ce qu'elle dit, ce qu'elle fit pour ces rois, pour ces magistrats, pour ce peuple. La presse, en ces jours déplorables, eut aussi ses journées de Coutras et d'Ivry; la satire Ménippée fut l'avant-garde de Henri IV.

La Sorbonne, qui n'eut pas l'air de s'apercevoir de Gargantua et qui envoya Clément Marot au Châtelet, n'eut garde de lire les Essais de Montaigne, ni cet admirable traité de la servitude, *à l'honneur de la liberté contre les tyrans;* mais elle censura le livre de la Sagesse. Montaigne, qui avait vu ce livre naître et se développer chaque jour sous son inspiration, permit à Charron, par testament, de porter ses armoiries: naïve adoption du génie, touchante illusion de l'amitié par laquelle Montaigne cherchait peut-être à se persuader qu'il avait retrouvé La Béotie. »Le dimanche 16 de ce »mois,» dit L'Estoile, »sur les onze heures du »matin, tomba mort, en la rue Saint-Jean-de-»Beauvais, à Paris, M. Charron, homme d'é-»glise et docte, comme ses écrits en font foi. »A l'instant qu'il se sentit mal, il se jeta dans »la rue à genoux pour prier Dieu: mais il ne »fut sitôt agenouillé, que, se retournant de »l'autre côté, il rendit l'âme à son Créateur.» C'était en 1603.

Avec le dix-septième siècle va commencer pour la Sorbonne une vie nouvelle: les théologiens se croiront obligés à motiver leurs censures: un commencement de discussion trouvera place à côté de l'invective: l'école a déjà

quelque chose des façons plus douces de l'académie qui vient de naître. Richelieu, qui avait fondé l'Académie, voulut restaurer la Sorbonne. Le collége de Calvi fut acheté, démoli, et on vit s'élever à sa place une église dont le cardinal posa lui-même la première pierre, en mai 1633. L'architecte qui présida à cette construction fut le même qui, dès l'an 1629, avait commencé le Palais-Royal, Jacques Lemercier.

Richelieu fonda sa chapelle en proviseur de Sorbonne, premier ministre du roi de France. Tout l'intérieur a été renouvelé, mais le monument est le même. La façade qui regarde la place de Sorbonne a de la grâce et de l'élégance. Moins dégagée que celle du Val-de-Grâce des misérables maisons qui l'environnent, elle lui ressemblerait plus encore, si la révolution n'avait brisé dans leurs niches les statues qui les décoraient. Les chapiteaux du premier étage appartiennent à l'ordre corinthien; ceux du second à un ordre composite: cette irrégularité a trouvé des critiques; c'est pousser loin le scrupule, quand on s'est déjà familiarisé avec le mélange du dôme oriental et de la colonnade grecque.

La façade de la cour n'a pas ce prétendu défaut de la première; élevée sur le modèle de celle de Saint-Pierre de Rome, son plus grand mérite est de rappeler humblement l'original à ceux qui l'ont vu.

Parvam Trojam simulataque magnis
Pergama.

Les détails que nous allons donner sur l'intérieur n'appartiennent pas tous à l'époque de

Richelieu: plusieurs sont d'une date beaucoup plus récente.

Toutes les dalles étaient d'un marbre choisi. Le grand autel, construit d'après les plans de Bullet, était surmonté d'un tableau où F. Verdier avait, sur un dessin de Lebeau, représenté le Père Éternel. Plus tard, ce tableau fit place à un beau Christ de Michel Auguier. Sur les côtés on voyait une prédication de saint Antoine, par Coypel, et un saint Hilaire du même artiste. Quatre Pères de l'église, peints par Philippe de Champagne, se partageaient le dôme. Dans la chapelle de la Vierge était une statue de la mère du Christ, due au ciseau de Desjardins; et entre les pilastres de la nef on voyait celles des apôtres, ouvrages de Guillain et de Berthelot.

Dans la bibliothèque, qui s'était élevée jusqu'à soixante milles volumes, on allait admirer le portrait en pied et le buste en bronze du cardinal, un grand nombre de précieux manuscrits, et une sphère en bronze d'un travail précieux.

Lorsque Richelieu eut restauré tout l'édifice, et gravé au front de sa chapelle: *Deo optimo, maximo, F. Arm. cardinalis dux de Richelieu,* il déchira le rideau des noires maisons qui lui cachaient sa façade, et ouvrit la rue Neuve-de-Richelieu: enfin le jour où le czar Pierre vint rendre visite au tombeau du cardinal, remarquable ouvrage de Girardon, que la Restauration a replacé dans l'église, le voyageur put lire dans l'épitaphe à côté du titre de premier ministre, dont la mort ne dessaisit pas Richelieu, le titre de proviseur de Sorbonne.

La Sorbonne a perdu, dans les guerres ci-

viles, avec l'âpreté de sa parole quelque chose de l'autorité de son nom : d'un autre côté, à mesure que le théologien se rapetisse, le philosophe grandit au dehors, et lorsque Descartes proclamera dans le monde le doute philosophique, Descartes dépassera déjà de la tête le syndic de Sorbonne et le recteur de l'Université. Descartes, ai-je dit? voyez naître à la suite Arnaud et Pascal, Buffon et Montesquieu.

J'ai lu quelque part que Descartes eut, en 1641, l'intention de faire agréer à la Sorbonne l'hommage de ses méditations. C'étaient comme deux puissances qui s'observent mutuellement, et qui font assaut de courtoisie avant la bataille. Mais la Sorbonne eut peur de cette pensée hardie tombée par une belle nuit, sous les murs de Prague, dans la tête d'un officier de vingt ans, et évita la dédicace. Elle eut du moins le bon esprit de se taire, et aux savans de la Hollande appartient la honte d'avoir persécuté le grand homme, comme à la Suède l'honneur de lui avoir marqué une place parmi les tombes des rois.

Vers ce même tems Arnaud consumait stérilement dans la querelle du jansénisme un génie prompt et facile, une dialectique puissante, qui, appliqués à la philosophie proprement dite, auraient merveilleusement secondé le mouvement intellectuel de l'époque. C'est à la théologie qu'il faut demander compte de tant d'éloquence perdue, de tant de savoir inutilement dépensé. On vit un jour jusqu'à soixante et dix docteurs se lever pour Arnaud. *Nous ferons venir tant de moines,* dit un des opposans, *que nous l'emporterons.* Que serait-il resté de

ces grandes querelles, si de ce choc violent des doctrines n'eussent jailli *les Provinciales, la Ménippée* de Port-Royal.

Les démêlés de la Sorbonne avec le théâtre appartiennent à la littérature et par conséquent à mon sujet. La troupe de Molière s'était établie rue Guénéguaud. Lorsqu'en 1674 le collége Mazarin fut livré à l'Université, les docteurs exigèrent l'éloignement des comédiens. Les voilà donc, les tristes comédiens, errant de rue en rue, à la recherche d'une maison qui accueillît *Phèdre* et *Tartufe*, le pauvre homme! on lit dans un écrit du tems l'histoire de leurs tribulations: »Le curé de Saint-Germain-L'Auxerrois obtint qu'ils ne seraient point »à l'hôtel de Sourdis, parce que de leur théâtre on aurait entendu les orgues de l'église, »et de l'église on aurait parfaitement bien entendu les violons. Le curé de Saint-André-»des-Arcs ayant su qu'ils songeaient à s'établir »rue de Savoie, vint trouver le roi, et lui re-»présenta qu'il n'y avait bientôt dans sa pa-»roisse que des aubergistes et des coquetiers, »et que si les comédiens venaient, son église »serait désertée. Les grands Augustins présen-»tèrent aussi leur requête: mais on prétend »que les comédiens dirent à sa majesté que »ces mêmes Augustins, qui ne voulaient point »de leur voisinage, étaient fort assidus specta-»teurs de la comédie, qu'ils avaient même of-»fert de vendre à la troupe des maisons qui »leur appartenaient dans la rue d'Anjou, pour »y bâtir un théâtre, et que le marché se »serait conclu si le lieu avait été commode.» Néanmoins défense fut faite aux comédiens de s'établir rue de Savoie. On voit bien que de-

puis un an Molière était mort sans laisser d'héritier.

Louis XIV avait si bien discipliné la pensée et la parole, que pour retrouver la Sorbonne il faut aller jusqu'à Montesquieu. Les théologiens tournèrent long-tems autour de *l'Esprit des Lois,* pour y découvrir quelque proposition mal sonnante. Enfin, au bout de deux ans, on parvint à en démêler dix-huit de ce genre; mais la réponse de Montesquieu devança la censure. »Ce qui me plaît dans ma défense,» disait-il, »ce n'est pas de voir les vénérables »théologiens mis à terre, c'est de les y voir »couler tout doucement.»

La Sorbonne, réduite au silence par l'apologie de *l'Esprit des Lois,* se tourna vers Buffon. Elle lui envoya donc respectueusement un extrait de la Théorie de la terre, accusée de contredire sur quelques points le récit de Moïse: Buffon répondit par une rétractation équivoque, et la solitude de Montbard reprit son majestueux silence.

Mal à l'aise avec Buffon et Montesquieu, la théologie chercha à ses côtés sur qui elle appesantirait le poids de sa mauvaise humeur: elle alla droit à Marmontel, et s'essaya sur *Bélisaire* à attaquer l'*Encyclopédie.* L'*Encyclopédie* était pour elle une place forte qu'elle ne savait comment aborder; mais tout ce qui s'aventurait au dehors était par elle arrêté au passage et censuré. Le 26 juin 1767, quinze propositions sur la Tolérance furent condamnées dans le roman de *Bélisaire:* mais le Parlement s'étant abstenu de prononcer, la censure n'arrache pas même du livre le privilége de Louis XV. Savez-vous comment furent défendues les pro-

positions de Marmontel? Turgot écrivit en regard la prétendue vérité opposée à chaque phrase censurée. Turgot lui-même, à l'âge de vingt-deux ans, avait prononcé dans la faculté de théologie un remarquable discours sur les progrès de l'esprit humain.

La Sorbonne continua depuis à s'effacer lentement devant la Révolution, jusqu'au jour où elle acheva de disparaître dans la chute de tous les ordres religieux frappés de mort par le décret du 5 avril 1792.

Lorsque, le 30 novembre 1794, une loi de la Convention créa, sous le titre d'écoles normales cette vivante encyclopédie de la science, on commença dans la Sorbonne un amphithéâtre qui ne fut pas achevé. Mais l'édifice de Richelieu n'échappa pas complètement au coup qui le menaçait. On établit dans son enceinte une fabrique de salpêtre, cet autre missionnaire de la propagande. Plus tard, Napoléon ayant voulu continuer le Louvre, en fit sortir les artistes que la vieille monarchie y avait pris pour ses hôtes, et leur donna un asile à la Sorbonne. Ils le conservèrent jusqu'en 1819, époque à laquelle ils se retirèrent pour faire place à une section de l'École de Droit. Le droit se réservant le choeur de l'église, en abandonna les chapelles aux quatre sculpteurs qui les occupaient; mais en 1822 l'art et le droit s'en allèrent enfin, laissant à Dieu son temple.

Ce fut alors que le gouvernement mit la Sorbonne à la disposition de l'Université. Inaugurés d'abord au Plessis par un discours ingénieux de M. Lemaire, les cours de la faculté firent, en 1822, leur entrée en Sorbonne. La théologie n'était qu'une exilée qui venait frap-

per humblement à la porte de la maison paternelle où littérateurs, historiens et philosophes entraient en conquérans par la brèche qu'avaient faite à la muraille Descartes et Mirabeau.

Nommer ici tous les savans illustres que revendique la faculté des sciences, ce serait faire l'histoire de la plupart des grands travaux qui honorent notre âge. Un jour que notre ami Liadières ne fera pas de tragédies, nous l'inviterons à vous dire tout ce qu'il y a dans les recherches de M. Cauchy d'analyse souple et déliée, et dans celles de MM. Thénard, Dulong et Gay-Lussac de merveilleuse sagacité. M. Desfontaines ne quitte ses fleurs et ses arbres du Jardin du Roi que pour venir à la faculté causer arbres et fleurs, avec quelle bonhomie, vous le savez! Allez entendre M. Poisson, vous qui croyez Laplace descendu tout entier au tombeau; allez entendre M. Geoffroy-Saint-Hilaire, vous qui croyez la zoologie morte avec George Cuvier. Mais si quelque affaire importante vous appelle ailleurs, prenez bien garde à M. Pouillet, et méfiez-vous des séductions de sa parole.

Je voudrais bien parler de la faculté de théologie. Là aussi, sans doute, il y a science et talent: mais pourquoi autour de ses maîtres ce silence et cette solitude? Où donc est ce jeune clergé sur qui doit reposer l'avenir du christianisme? Pourquoi n'est-il pas là, haletant, ému, comme nous, profanes du siècle, autour de nos profanes orateurs. Quand la poésie a soufflé sur le monde, le christianisme a eu ses poètes; pourquoi n'aurait-il pas ses philosophes, quand le tour de la philosophie est

venu? Ah! laissez nos vieux prêtres aux malheureux qu'ils consolent de vivre, aux pauvres qu'ils aident à mourir: mais tous ces jeunes gens qui attendent dans les séminaires l'onction sainte du sacerdoce, qu'en faites-vous? Que ne viennent-ils apporter quelque jeunesse et quelque vie à cette faculté qui se meurt? Il s'élèvera peut-être du milieu d'eux quelque novateur assez ferme d'intelligence pour faire la science théologique plus rationnelle par la pensée, plus populaire par le langage. Le christianisme est la vie morale des nations modernes: pourquoi n'en serait-il pas aussi la vie intellectuelle?

La faculté des lettres attira bien vite la jeunesse des écoles à l'attrait de son enseignement. Ses leçons dépassèrent bientôt l'enceinte du Plessis, entraînant au grand jour à leur suite quelques noms nouveaux alors, aujourd'hui justement célèbres. C'était le vénérable Laromiguière, qui réconcilia dans son système les faits de la sensation avec les théories du spiritualisme, et dans son admirable style la simplicité originale de Descartes avec l'élégante précision de Condillac. C'était M. Royer-Collard, heureux apôtre parmi nous de cette sage école écossaise dont Th. Jouffroy a relevé le drapeau. Après Socrate, Platon et le spiritualisme; après M. Royer-Collard, M. Cousin et l'éclectisme. C'était encore M. Guizot, bien jeune alors, mais qui, dès 1812, élevant déja l'histoire à la hauteur du sacerdoce, ne put trouver dans son discours d'ouverture une flatterie pour Napoléon. La place de M. Villemain était marquée parmi ces maîtres de la parole; et il ne devait, comme eux, descendre de sa tribune que pour

marcher avec eux aux leçons vivantes et à la pratique. J'avais hâte de saluer ces grands noms; car, dans les jours de révolutions, il faut pour rendre justice à ceux qui règnent, tout le courage que, dans les tems ordinaires, suppose la résistance au pouvoir.

Cet enseignement se continua au Plessis avec le même succès jusqu'en 1821, que l'école normale, frappée de mort violente, entraîna M. Cousin dans sa chute: l'année suivante la Sorbonne ouvrit son sein aux facultés.

M. Guizot venait de s'éloigner, laissant à son auditoire une preuve éclatante de sa reconnaissante sollicitude, dans le choix de son successeur, M. Aug. Trognon. Ce fut M. Trognon qui le premier fit entendre aux murs de la Sorbonne, bien étonnés sans doute d'un pareil langage, la voix sévère de l'histoire. Certes, il était beau ce jour-là, de venir publiquement annoncer à la France qu'on allait aborder de face le berceau de sa monarchie, sans pitié pour la flatterie des systèmes, comme sans ménagement pour ceux à qui les systèmes profitent. Savez-vous beaucoup de pages qui racontent avec cette énergie pittoresque l'invasion des Barbares? »Amenés par le pillage, ils »semblaient n'avoir un instant reposé leur course »que pour attendre ceux auxquels ils avaient »montré le chemin. Tous, par la fierté mâle »de leurs traits, par l'audace grossière de leur »langage, à côté de la muette stupeur des su»jets romains, présentaient déja le contraste »des races anciennes et des races nouvelles, »des peuples qui finissent et des peuples qui »commencent. Enfin, la barrière du Rhin, dès »long-tems impuissante, est franchie sans retour.

»C'est un spectacle désolant, mais toutefois »digne d'intérêt, que celui de l'arrivée tumultueuse des Barbares, qui se pressent et se »poussent en quelque sorte les uns les autres »à travers la vaste étendue des dix-sept pro»vinces gauloises.» A cette parole, si vive, si intelligente du passé, tout l'auditoire applaudit. Il venait de reconnaître le précurseur de cette jeune et puissante école historique, qui, deux ans plus tard, allait nous donner le récit de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Nous savons tous, hélas! pourquoi Thierry garde le silence. Mais M. Trognon a-t-il acheté au prix de la même infortune le triste droit de taire à la France ce qu'il sait de la France et de ses naissantes destinées?

L'orateur terminait ainsi: »Sachons, jeunes »gens, mettre partout notre conscience, partout »respecter la vérité, la rechercher à sa source »la plus haute, la plus pure, la plus sacrée, »ne reculer jamais devant ses conséquences, et »les réaliser dans les plus importantes comme »dans les moindres actions de notre vie. Reje»tons loin de nous les frivolités, retirons-nous »dans de graves études et de sévères médita»tions; aspirons de bonne heure à tout ce qui »fait la gloire de la virilité, et, dignes alors »des tems où nous vivons, peut-être le présent »se reposera tranquillement sur nous du soin »de l'avenir.» L'année suivante le cours fut suspendu.

Alors pour la nouvelle Sorbonne comme pour la France commencèrent les années du deuil et du découragement: elle aussi se couvrit du voile des veuves, veuve de ses philosophes, de ses orateurs, de ses historiens.

Quelques maîtres épargnés çà et là achevèrent à demi-voix le texte inoffensif de leurs leçons. Mais comment ne se trouva-t-il personne pour dénoncer au pouvoir l'indépendance de M. Leclerc: nul, en ces mauvais jours, ne salua de plus de voeux l'espérance d'un meilleur avenir.

Cependant M. Villemain, long-tems éloigné de la faculté par une maladie cruelle, venait d'y reparaître et la foule avec lui: ce retour était comme la promesse de celui de MM. Guizot et Cousin; dans la pensée de l'auditoire ces deux noms venaient s'associer au triomphe de M. Villemain: ce fut un beau jour que le 8 janvier 1827. Il fallait voir se presser sur les bancs cette foule de jeunes gens venus de toutes les provinces, et à qui leurs aînés avaient appris à compter le cours d'éloquence parmi les enchantemens de Paris. Ému lui-même de l'émotion de ses auditeurs, l'orateur fut véhément, spirituel, coloré: sa parole eut de l'entraînement pour les âmes jeunes, des pensées fortes pour les esprits sévères. Il esquissait à grands traits la physionomie du dix-huitième siècle, empruntant tour à tour pour les peindre le langage de ses grands hommes, Voltaire avec Voltaire. Jean-Jacques avec Jean-Jacques. Je retrouve dans ma mémoire avec des lambeaux de ce discours jusqu'aux intonations de la voix qui le prononçait. »Nous choisirons, »disait l'orateur, parmi les écrivains formés à »l'école de Voltaire quelques-uns de ces philo»sophes qu'on appelle encore aujourd'hui les »encyclopédistes, et qui seraient morts ignorés »s'ils ne s'étaient réunis pour être puissans. »Nous parlerons de Dalembert, d'Helvétius, de »Diderot, qui cacha la hardiesse de son esprit

»dans ses théories littéraires que les Allemands »ont recueillis avec amour; nous laisserons »tomber les autres.

»Nous imiterons cet empereur romain à qui »on voulait ouvrir les sépultures des rois d'É»gypte, et qui répondit: Je veux voir des rois »et non des sépulcres. Et nous aussi nous cher»cherons les rois de la pensée, et nous laisse»rons dans leur obscurité ces écrivains ense»velis dans le recueil volumineux de leurs oeu»vres: nous voulons voir des rois et non des »sépulcres.»

Chaque séance amena tour à tour Massillon, d'Aguesseau, Rollin, Vertot, Lesage, Fontenelle. Puis, à l'occasion de Lesage, M. Villemain remontait à l'origine du roman: »Le peuple arabe »est né conteur, disait-il; il n'est pas rare de »voir une caravane s'arrêter le soir, au pied »d'un palmier, dans le désert, pour écouter une »histoire de quelque génie de la solitude. Les »Arabes se rangent en cercle, tenant encore »sous leurs bras la bride de leurs chevaux: »les chameaux eux-mêmes, sans être soulagés »de leur charge, se penchent sur leurs genoux »de devant, et les Européens silencieux et im»patiens se tiennent à l'écart derrière les Ara»bes: alors un conteur élève la voix; c'est »souvent le plus simple et le plus pauvre de »tous: il raconte et les visages s'animent. Tan»tôt il se fait un silence aussi grand que celui »du désert; tantôt on entend des sanglots, tan»tôt de bruyans éclats de rire, et les chevaux, »eux-mêmes allongent leur tête en avant, comme »pour demander le sujet de cette grande joie: »le conteur reprend son récit, il raconte une »demi nuit, il conterait jusqu'à l'aurore, il con-

» terait encore après le lever du soleil, s'il ne » fallait arriver au but de la caravane. » Voici deux exemples bien divers de l'improvisation de M. Villemain: elle est vive, naturelle, éloquente. L'écrivain compose son style, nuance ses couleurs, tempère les tons trop vifs, échauffe ceux qui n'éclatent pas assez à son gré. Le charme de la parole improvisée est précisément dans l'heureuse confusion de tous les tons, de tous les langages. La théorie des styles n'existe pas pour l'improvisation: continuelle métamorphose de la pensée et de la forme, elle s'emporte à travers toutes les passions, arrive inattendue au sublime, se joue capricieusement dans les ingénieuses lenteurs du récit, trouve, sans y prétendre, la grâce et l'àpropos. L'inspiration lui arrive de tous les côtés. Ainsi va l'improvisation, ainsi M. Villemain. Ce que nous en avons cité n'est imprimé nulle part. Le reste de ses leçons est dans toutes les mains, et l'esprit de son enseignement a passé dans son successeur.

M. de Vatimesnil, en arrivant aux affaires, ramena à la faculté les proscrits de M. de Corbière. Il y eut dans l'empressement qui accueillit leur retour je ne sais quoi de touchant et presque de filial. La génération nouvelle ne connaissait MM. Guizot et Cousin que par le souvenir sympathique du coup qui les avait frappés. Elle ne les avait jamais vus: ce n'étaient pour elle que deux beaux noms couronnés de la double auréole du talent et de la persécution. Aussi lorsqu'ils parurent, on eût dit que sur ces deux visages tous les regards cherchaient avec émotion les traces de tant de combats livrés pour la liberté. Les belles leçons qui suivirent, chacun a pu les lire ou les

entendre; nous essaierons seulement d'y saisir le caractère de l'improvisation.

M. Cousin parle debout; il y a déja de l'orateur dans cette attitude. D'abord il promène quelque tems son regard sur son auditoire. Sa parole est lente, inégale, sa voix sourde, son oeil calme, ses bras immobiles. Peu-à peu cette voix vibre, ces bras se détachent, cet oeil s'anime, cette parole se précipite; le poète est venu. Avant d'aborder directement la question qui doit l'occuper, M. Cousin la façonne entre ses mains, l'idéalise en quelque sorte. Puis ainsi faite, il la promène, et vous avec elle, de système en système avant de s'arrêter à celui qui doit l'expliquer et la résoudre. Puis il l'affuble ou la dépouille à son gré du manteau de toutes les écoles; il vous la fait tour à tour grecque, romaine, allemande, écossaise, française enfin, jusqu'à ce qu'il arrive à la solution définitive, celle qui concilie toutes les autres, la solution éclectique. Pour moi, je l'avouerai, en écoutant cet homme qui, dans un siècle où le théâtre même laisse les âmes froides, passionne le syllogisme jusqu'à la haute éloquence et la métaphysique jusqu'à la poésie, j'ai pour la première fois compris la renommée d'Abeilard et l'enthousiasme de ses contemporains.

Autre chose est de M. Guizot: si M. Villemain se laisse gagner souvent aux habitudes de l'orateur et M. Cousin aux vives allures du poète, M. Guizot a plutôt quelques traits du philosophe antique. Il ne prophétise pas, il enseigne en causant; il sait d'où il vient, il dit où il va. Il n'a pas l'enthousiasme qui subjugue, mais la conviction qui attire. Il vous apporte plus de doutes que de solutions; mais de ce doute qui,

en vous rendant incertain, ne vous laisse jamais indifférent à la vérité: nul ne sait avec une plus ingénieuse sagacité dégager la réalité historique des passions qui jadis l'ont altérée dans sa source et des préoccupations qui aujourd'hui la défigurent dans ses conséquences: je ne sais si s'est rencontrée quelque part au même degré cette naturelle éloquence qui naît du rapide enchaînement des idées et de la limpide précision du langage. L'expression de M. Guizot est facile, ouverte, loyale, si l'on peut ainsi parler. Il n'y a dans le détail qu'abandon et simplicité, et cependant se fait sentir dans la liaison de l'ensemble une saisissante unité qui vous envahit et vous pénètre.

Les trois maîtres, par une heureuse harmonie de leur pensée, prenant la France pour point de départ et pour but, arrivèrent le même jour à la charte qui devait bientôt les appeler à sa défense sur un autre champ de bataille. La politique les rendra-t-elle quelque jour à l'art? il est permis d'en douter; mais qu'importe: ce que les maîtres ont commencé les disciples l'achèveront; le manteau d'Élie est demeuré aux mains d'Élysée.

Me voici arrivé au terme de ma tâche: j'ai raconté les longs jours d'une institution autrefois célèbre, maintenant déchue de sa gloire. Fondée par le christianisme, la Sorbonne en a altéré le souffle en le mêlant aux passions des hommes: elle a péri; le christianisme lui a-t-il survécu? question étrange qu'on ose se faire de notre tems, lorsque le christianisme est encore au fond de nos moeurs, au fond de nos arts, au fond de nos âmes! Appelez-le religion hier, aujourd'hui morale, et pour demain trouvez lui

quelque autre nom si bon vous semble: c'est toujours le christianisme! c'est à lui maintenant que ramène le doute scientifique, à lui que vient aboutir toute histoire consciencieuse, toute politique libérale, toute philosophie complète. Avant juillet 1830, le christianisme allait devenir un pouvoir humain; il restera une religion divine. La restauration l'avait courbé vers la terre pour l'associer aux choses de ce monde; isolé à jamais des affaires, voici qu'il se redresse vers le ciel!

ANTOINE DE LATOUR.

UNE

REPRESENTATION A BENEFICE.

Une représentation à bénéfice! Que c'est une douce chose, et combien la pensée en est gracieuse et riante pour ces êtres rares, pour ces artistes favoris qui, toute leur vie, ont possédé, ont enchaîné le public de leur théâtre; gens à qui leur théâtre doit de n'être pas mort, de vivre riche et glorieux! Heureux, cent fois heureux ceux-là qui mènent, et remuent, et gouvernent tout; qui sont plus directeurs que le directeur; ceux-là pour qui jamais la caisse n'a fermé sa porte, ni baissé son guichet; pour qui les feux et les supplémens de feux [1], les

---

[1] Ce qu'on appelle *feux* et *supplémens de feux* est la médecine préservative des théâtres. C'est une

congés et les rachats de congés, les primes, les augmentations, les gratifications ont toujours été des choses familières, des résultats naturels! Pendant cette carrière si belle, ils ont compté leurs succès par leurs rôles. Tous leurs rôles, ils les ont fait faire. On les a faits exprès pour eux; et quoique faits exprès, ils les ont refusés quand ils l'ont voulu! On a coupé, taillé, châtré, allongé, raccourci, élargi, rétréci les pièces à leur fantaisie! Ils vous ont dit, à vous, auteur: »Je ne veux pas paraître dans le premier acte»; et vous avez refait votre premier acte! Ils ont dit à leur directeur: »Je ne veux pas de ce dénouement-là, parce que je n'y produirais pas d'effet;» le directeur a répondu: »C'est juste.» Puis il est venu à vous, auteur; il vous a dit: »Mon cher, votre dénouement n'est pas bon;» et vous qui compreniez très-bien, mais qui vouliez absolument être joué, avez répliqué tout uniment: »Je l'arrangerai comme on voudra!» Et l'art s'est perdu. Et les auteurs sont devenus les bourreaux de leurs oeuvres. Et le public les a sifflés, sifflés à outrance, les malheureux! Tandis que le grand artiste grandissait toujours, devenait un colosse, et faisait dire de lui: »Quel

---

somme quelconque donnée à l'artiste par chaque représentation, sans préjudice de ses appointemens annuels ou mensuels. On n'imaginerait pas le merveilleux effet de ce système d'encouragement sur l'état physique des artistes. Les migraines, les vapeurs, les enrouemens, n'existent plus dans les théâtres où l'on fait usage de *feux*.

Le *feu* varie de *vingt sols* à *deux cent cinquante francs*.

talent! Quelle intelligence! Comme il sait tirer parti de ce rôle absurde! En vérité, c'est lui qui fait les pièces!»

Pour ceux-là, une représentation à bénéfice n'a rien de pénible, rien d'humiliant, rien de honteux. Tout en elle est doré, parfumé, ravissant. C'est le bouquet d'un feu d'artifice. C'est la fête bruyante et folle du soir après une longue journée sans orages, toute brillante de joies, toute parsemée de gloires. C'est le billet gagnant à la loterie. C'est un concert, un spectacle qu'ils donnent, et auquel le public se glorifie d'être appelé, s'honore de payer chèrement sa place. Heureux, cent fois heureux les grands artistes!

Cette représentation si piquante, si ingénieusement arrangée, dont le curieux programme retentit inséré dans tous les journaux, resplendit affiché dans toutes les rues, ils n'ont pas eu de peine à la bâtir, croyez le! Tous les grands artistes sont frères et amis, voyez-vous. Ils s'embrassent et se tiennent, et se poussent, et se lancent, et se produisent mutuellement. Ils forment entre eux une sainte-alliance pour l'éternelle petitesse des autres. Il n'y a personne qui soit aristocrate comme eux. Les grands artistes boivent et mangent, et jouent, et font la débauche ensemble; mais seulement ensemble. Jamais les petits n'en sont. Les miettes de tels festins seraient déja trop pour ces pauvres petits! Ils se tutoient tous indistinctement, petits et grands, parce que c'est l'usage. Mais je voudrais que vous eussiez vu comme moi ce qu'il y a de méprisant dans le tutoiement d'un grand artiste à l'égard d'un petit. Il vous semblerait entendre M. Odillon-Barrot

user de ce familier langage envers un avocat reçu d'hier. Car il n'y a pas loin de la vie des avocats à celle des acteurs.

Ceci, qui est la vérité, vous explique l'extrême facilité avec laquelle un acteur célèbre, aimé du public dont il a long-tems fait les plaisirs, aimé des auteurs dont il a long-tems fait les succès, peut se composer une éblouissante représentation pour le jour de ses adieux, vrais ou faux, à ce monde qui pleure en le voyant partir: (notez bien que j'entends seulement parler ici des représentations à bénéfice considérées comme représentations de retraite). Ceci vous explique en même tems, et vous voyez déja la morale de mon chapitre, les immenses difficultés, les insurmontables entraves que doit rencontrer un pauvre diable pour se faire, à son dernier jour, un ennuyeux et insignifiant spectacle. A l'appel de l'acteur célèbre, ses camarades des autres théâtres accourent en foule, avec d'autant plus d'empressement que tous, plus ou moins jaloux de lui, se réjouissent de sa retraite au fond de leur coeur. Tandis qu'à la prière du pauvre petit, dont personne n'est jaloux et que personne ne craint, c'est à peine si quelques voix daignent répondre. Pourtant son spectacle coûte aussi cher que l'autre. Car n'allez pas vous imaginer que tout soit bénéfice dans une représentation à bénéfice. Il y a fort à dépenser, fort à rabattre. Eh bien, là encore se trouve une foule de chances de plus pour le grand que pour le petit. Le premier peut assez clairement d'avance calculer son profit, tandis que l'autre est obligé de tout confier au hasard. Pauvre petit!

Je laisse de côté ces hautes solennités dra-

matiques qui font époque dans les annales d'un théâtre et dans l'Almanach des Spectacles. Il n'entre pas dans mon plan de rappeler ici les fêtes magnifiques données aux Fleury, aux Nourrit, à madame Gardel, à mademoiselle Mars, à mademoiselle Sontag, etc. Je ne veux m'occuper que des bénéfices ordinaires, pauvres représentations, que je distinguerais volontiers des autres par le titre de *représentations à perte.*

Voici à peu près comment les choses se passent.

Les hommes de génie sout rares, quoi qu'on dise, et dans les arts tout comme en politique, tout comme en science, tout comme ailleurs, on trouve cent esprits vulgaires contre un esprit transcendant. Je prends donc dans la foule des acteurs un homme estimable, laborieux, exact; attentif aux reproches qu'il évite tant qu'il peut; disposé le mieux du monde à bien faire; mais incapable de ces hardiesses, de ces innovations audacieuses qui lancent un nom dans les cieux quand elles réussissent. Cet homme a joué la comédie avec conscience et religion durant vingt-cinq ou trente ans: il a presque toujours compris ou cru comprendre les personnages qu'il représentait: il est allé souvent jusqu'aux intentions de ses auteurs, quelquefois plus bas, jamais plus haut. Il a suivi avec respect les traditions des maîtres de la scène: *jeune premier*, il a crié fort telle scène que le fameux *** criait fort avant lui; *financier*, il a pris du tabac et frappé du pied là où l'inimitable *** prenait du tabac et frappait du pied jadis; *père noble, ganache,* il a donné le coup de canne, et dérangé sa perruque, et fait la moue, et grossi les yeux comme faisait dans

son tems le célèbre ***. Et tout doucement ainsi, acteur doctrinaire, en dépit des moqueries de ses jeunes camarades, l'oreille close aux enseignemens des réformateurs de la scène, il est arrivé au bout de sa carrière, chérissant ses coulisses, honorant sa femme, et donnant à ses enfans toute l'éducation que ses faibles appointemens lui permettaient. C'est un homme généralement aimé, dont la conduite n'a jamais donné prise à la médisance; un peu bavard, très arriéré, mais bon par excellence, obligeant, serviable et surtout utile à son directeur; car il possède une mémoire de fer, et son amour-propre, tout immense qu'il soit, ne va pas jusqu'à lui faire refuser les rôles qui ne sont pas de son emploi, et dont personne n'a voulu.

L'heure de la retraite a sonné pour ce digne homme. Il sait cela. Le directeur aussi. Mais ni l'un ni l'autre n'en parlent. Ils attendent toujours. — Je suis encore solide, dit l'un. — Il peut encore aller, dit l'autre. Un an, deux ans, dix ans se passent. L'acteur tombe malade. On le remplace. Il guérit. Mais il n'a plus d'emploi, et d'ailleurs, comment pourrait-il jouer encore? Voix, embonpoint, mémoire, jambes; la maladie a tout perdu, tout dévoré. Il est fini. Il ne le croyait pas; mais on le lui a dit tant de fois que son amour-propre s'est enfin révolté. Un soir il est allé trouver son directeur, et lui a dit: — Puisque décidément je ne vous suis plus bon à rien; puisque vous m'avez préféré un jeune homme (son successeur frise la cinquantaine), je viens prendre mon congé, et fixer avec vous l'époque de ma représentation à bénéfice.

Le directeur a répondu convenablement. Il

a témoigné du regret. Il a serré la main de son vieil artiste. Il a pleuré avec lui. Il a blâmé le vice des réglemens de son théâtre qui n'accordent point de pension de retraite. Il a pris jour pour arranger la représentation désirée. Il s'est engagé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour qu'elle fût aussi fructueuse que brillante. Il a parlé enfin comme un directeur doit parler en pareil cas.

Cependant le vieil acteur commence ses démarches. Il va voir tout le monde, et tout le monde lui promet. Tout le monde se confond en amitiés pour lui, en marques d'intérêt pour sa famille. Il déjeune chez le premier rôle, et dîne chez la jeune mère. Les directeurs des différens théâtres qui doivent concourir à sa représentation le reçoivent affectueusement. Ils s'étonnent que le moment soit déja venu; ils lui auraient donné dix années encore de travaux et de succès. Il rentre chez lui transporté, confus, attendri, et la nuit, il bâtit avec sa femme mille beaux projets sur la recette du grand jour.

Vous avez vu *le Bénéficiaire* de M. Théaulon? C'est la nature prise sur le fait.

Huit jours se passent. Il en reste autant pour arriver au quantième désigné. Le vieil acteur a reçu cinq ou six lettres. L'une apprend au pauvre homme que le directeur de l'Opéra refuse le ballet qu'il avait promis, parce que, deux jours après sa représentation, il doit y en avoir une autre au profit de M. ***, ancien artiste de l'Académie royale de musique. La seconde le contriste en lui disant que son camarade de la Comédie-Française s'est retiré à la campagne pour un mois, à la suite d'une

querelle avec ses co-sociétaires. Les autres lettres lui apportent d'autres désappointemens.

Alors la fièvre prend le vieil artiste. Il retourne à son directeur. Il retourne à tout le monde. Il presse, il prie, il conjure. Sa femme presse, prie, conjure avec lui. Ils s'humilient tous deux, ils s'abaissent pour solliciter une grâce qu'ils paieront, pour implorer une faveur souvent plus productive à celui qui l'accorde qu'à celui qui la reçoit. Les larmes aux yeux, les voilà qui racontent leurs peines, et leur gêne, et leur misère. Les voilà qui se font petits, tout petits, presque aux genoux de ce superbe roi de la scène, qui les écoute à peine; oubliant, l'ingrat qu'il est, que le pauvre vieillard qui pleure l'a pris jadis tout obscur, tout ignoré, pour le poser sur les planches d'un théâtre, et lui ouvrir l'heureuse carrière qu'il parcourt si orgueilleusement. Enfin, quand il a bien joui de sa toute-puissance, quand il a bien vu le vieux drame de nos pères ainsi prosterné devant le drame nouveau, il sourit et laisse tomber avec majesté ces mots consolateurs: — Eh bien, je jouerai.

A cette pénible visite en succède une autre plus pénible encore. Parmi les lettres d'hier, il y en avait une de cette actrice bien aimée, dont le nom écrit sur l'affiche a toujours une vertu attractive à laquelle le public ne sait point et ne veut point savoir résister. Elle aussi a menacé de son absence. Le directeur lui a fait une sottise dernièrement. Il a donné à une autre femme un rôle évidemment pensé, tracé, écrit pour elle. Ce procédé l'a indignée. Elle a juré de ne pas remettre le pied au théâtre, et de plaider pour la rupture de son engage-

ment. Comment vaincront-ils, les pauvres gens, cette répugnance d'amour-propre? Quel spécifique possèdent-ils à pouvoir guérir cette profonde blessure faite à la sensibilité délicate d'une femme, à la dignité susceptible d'une artiste? Tous deux sont découragés. Tous deux hochent la tête en montant l'escalier. Tous deux ont peur, et tremblent, et se désespèrent en saisissant le cordon de la sonnette qui résonne timidement à leur timide secousse. On vient ouvrir. Une porte est vite retombée derrière la femme de chambre qui les reconnaît et leur dit avec fermeté: — Madame n'y est pas. — Ah, mon Dieu! répond en frissonnant le vieux comédien, la portière nous avait cependant affirmé que *** (il dit le nom tout court, comme cela se fait entre camarades) n'était pas encore sortie. — La portière ne sait ce qu'elle dit. — C'est bien malheureux..... Savez-vous à quelle heure elle rentrera? — Non: réplique avec compassion la femme de chambre, tenant toujours le pêne de la serrure. — Est-ce que nous ne pourrions pas attendre un peu ici? — Oh non! madame est allée à la campagne, et si elle rentre aujourd'hui, il sera bien tard. — Ah, mon Dieu! répètent les deux infortunés.

Comme ils parlaient ainsi, un éternument mal étouffé retentit dans la pièce voisine. Le vieux comédien, qui sait toutes ces choses-là par coeur, s'écrie: — Elle est là! elle est là! je la reconnais. La femme de chambre rit. Sa maîtresse sonne. Ils entrent. — Dieu vous bénisse, dit le pauvre homme en baisant la blanche main qu'on lui présente, et s'asseyant avec son épouse sur un superbe divan.

La négociation commence. Que de difficul-

tés! que de prières! que d'opiniâtres refus! quelle longanimité d'une part, et quel emportement de l'autre! Elle éclate, la grande actrice, elle tonne en foudroyans anathèmes contre la grossièreté de ce directeur stupide qui ose mettre à sa hauteur, l'indigne! une femme à peine venue de province, l'être le plus lourd, le plus gauche, le plus maniéré... jolie créature, oui! mais statue, mais pantin, mais marionnette, qui ne sait ni marcher, ni se tenir, ni parler, ni se taire, ni rire, ni pleurer. Et confier à cet automate sans larmes et sans coeur un rôle plein de poésie, un rôle tout de larmes et de coeur! un rôle, le plus beau de tous les rôles! un rôle comme on n'en a jamais joué, qui aurait été son triomphe, à elle!

— Oh! ne me parlez plus de cet homme, s'écrie l'artiste irritée. J'aimerais mieux me faire servante, voyez vous! que de jamais jouer sur son théâtre, tant qu'il y sera.

— On a répété la pièce hier, dit le vieux comédien.

— Ah? Eh bien! comment trouvez-vous cette femme?

— Mauvaise. Elle a mal dit tout le cinquième acte.

— Je le crois bien! Ce beau cinquième acte, cette situation si poignante! Est-ce que c'est à sa portée, cela! Ces cris de femme et de mère, où les prendrait-elle? où?

Et la voilà qui se lève, la sublime actrice! la voilà qui dit ce beau cinquième acte, qui jette aux trois spectateurs de sa chambre cette situation si poignante, ces cris de femme et de mère! Et voilà que le vieux comédien, si vieux de rôles et de planches, que sa femme, que

l'autre femme pâlissent, et pleurent, et se transportent, et s'écrient. Jamais rien de si admirable ne s'était vu.

Cette scène ravissante achevée, le vieil acteur saute au cou de sa camarade. Il prend son chapeau, il court au théâtre, voit son directeur, lui parle, lui dit ce qu'il vient d'entendre. Sa chaleur, son enthousiasme se communiquent. Le directeur est subjugué. Il écrit à l'actrice pour lui offrir le rôle. Le bon homme revient haletant, suffoqué d'émotions et de bonheur. L'actrice lit, et dit: — Je n'en veux plus. Que cette femme le garde!

— Et moi, demande le vieillard atterré?

— Je jouerai dans votre représentation.

Voilà donc deux difficultés vaincues, deux barricades prises. Hélas! c'était le plus facile, cela. Le reste est bien autre chose. Le reste est impossible. Ce ne sont plus des rebuffades, des brusqueries, des brutalités qu'il va trouver maintenant. Ce sont des portes fermées; des portiers qui ne l'ont jamais vu; des domestiques qui ne savent pas comment il s'appelle. — Allez au théâtre, lui dit-on. Au théâtre, ces messieurs et ces dames sont en répétition, en lecture, en collation, en distribution, en correction; que sais-je, moi! On sait pourquoi il vient; on se sauve, on le fuit, on lui échappe. En parlant à l'un, il manque l'autre. Il appelle celui-ci, qui passe sans répondre. Il salue celui là, qui ne fait pas semblant de le connaître. — Mon cher, je n'ai pas le tems. — Mon cher, je ne peux pas. — Mon cher, reviens demain. — Mon cher, je suis malade. — Mon cher, vois le directeur. — Mon cher, tu es fou d'avoir choisi un tel jour. — Tu n'au-

ras pas une âme. — Une chaleur! Vois donc le thermomètre. — Vingt degrés au-dessus de zéro! — Crois-moi; remets les choses à un mois. — Mais je ne peux pas! — Alors, tant pis.

Pauvre bénéficiaire, va!

Il sort de ce théâtre. Il entre au café des Variétés. En voici un qui vient à lui: — Bonjour. Eh bien! comment va ton affaire? — Mal. — Mal? — Oui... Enfin, si je ne peux pas avoir le Gymnase, j'aurai toujours le Vaudeville. — Le Vaudeville! ah çà, tu perds l'esprit? — Comment? — Si tu as le Vaudeville, tu ne peux pas avoir les Variétés — Ah bah? — Tu ne sais donc pas que les directeurs sont à couteaux tirés? — Ah, mon Dieu! — Il faut remettre ta représentation, il n'y a pas à dire.

Et partout c'est de même. Partout on lui dit de renvoyer la fête à un autre jour. Ils savent pourtant bien, les méchans, que ce n'est pas possible. La date est prise, c'est fini. Le directeur du théâtre a fait ses dispositions. Déja trois fois, au bas de l'affiche journalière, le public a lu: *Tel jour, représentation extraordinaire au bénéfice et pour la retraite de M. ***, après trente-cinq ans de service, etc.* Huit ou dix loges sont déja louées!

C'est ainsi qu'après quinze jours d'atroces alternatives, quinze jours qui l'ont vieilli comme quinze ans, qui l'ont cassé, usé, brisé plus que tous ses travaux; quinze jours d'enfer, de torture, de damnation; quinze jours qui ont vu toutes les gradations du désespoir: c'est ainsi, dis-je, que le vieux comédien arrive au moment fatal. Oh! que ce moment lui semble horrible, vu de si près! Jadis, c'était là son rêve chéri, c'était l'étoile qui le guidait, c'était sa

croix d'honneur! Jadis, l'idée de cette représentation enchantait son coeur, s'offrait à lui entourée de riantes images, toute luisante d'or, toute couronnée de fleurs. Qu'est-ce à présent que cette idée? Regarde-la, pauvre artiste! Comme la voilà creuse, apauvrie, fanée! Comme les illusions de ta longue vie se sont vite envolées n'est-ce pas? Comme tous tes projets d'homme et de père, comme tous tes châteaux en Espagne tombent, et s'écrou'ent, et s'abîment les uns sur les autres! Il tient son affiche dans ses mains tremblantes; son affiche qu'il a voulu bien grande et qui l'effraie à l'heure qu'il est, car l'imprimeur vient d'envoyèr son mémoire avec. Qu'y a-t-i. sur cette affiche? une vieille pièce de son théâtre; une pièce qui compte deux cents représentations; une pièce que tout le monde a vue, que tout le monde sait, qui a fait cinq cents fr. la dernière fois. Les deux grands artistes jouent dans cette pièce; c'est vrai: ils y sont admirables tous deux... Mais ce public si blasé, si grand seigneur, si avide d'émotions neuves; ce public que l'on gâte tous les jours davantage, à qui l'on sert en une soirée maintenant plus de terreurs, et de cris, et de fureurs, et de larmes, et de sang qu'il n'en fallait jadis pour vingt soirées; ce public, voudra-t-il de cette pièce? Paiera-t-il double pour la voir? Payer double! parce que c'est le vieux comédien qui s'en va! Qu'est-ce que fait au public la retraite du vieux comédien? Après lui un autre. Sa retraite est un grain de sable, un caillou de moins au fond de la rivière. Entré sans bruit à ce théâtre, il y a vécu trente années sans bruit, le vieillard: est-il donc nécessaire qu'il fasse du bruit pour

sortir? Oh! non. Le public se met à devenir ingrat, et ce n'est pas pour le pauvre homme qu'il aura des retours de reconnaissance.

Quel mauvais spectacle! quelle pitoyable représentation! Avant le vieux drame, une vieille comédie de Molière. Après, une pièce grivoise, la plus râpée de toutes. Dans les entr'actes, des solos de flûte et de hautbois, des romances au piano; et pour finir, un ballet du père Blache. Jolies choses, vraiment, pour emplir une salle avec les prix doublés!

Puis, le voilà qui calcule et qui s'épouvante de son calcul: — Loyer de la salle, quinze cents francs. C'est pour rien, le directeur l'a dit; il aurait pris dix-huit cents francs à un autre. — Frais d'artistes, d'orchestre, d'affiches, d'instrumens, de voitures pour messieurs et mesdames des autres théâtres; six cents francs. — Droits d'auteur et tous les autres droits; trois cents francs. Total: deux mille quatre cents francs. *Deux mille quatre cents francs!* Ce chiffre le fait pâlir; il lui hérisse les cheveux. — Jamais nous n'irons là, s'écrie-t-il!

Vingt fois, depuis le matin, il a visité le bureau de location. Quelques loges par-ci par-là; quelques stalles; une cinquantaine de places de balcon et de galerie; des riens enfin. Et deux mille quatre cents francs à prélever sur la recette! Il ne peut plus tenir en place: la tête lui brûle, son coeur bat à le tuer; il court, il va, il se désole, il pleure, il est fou! On commence à le plaindre pourtant! On a presque pitié de lui. On essaie de le rassurer. On s'épuise en consolations, en comparaisons, en tous ces lieux communs, stupides, qui aigrissent, qui irritent, qui mettent hors de soi. Lui,

pour toute réponse, montre le bureau vide, l'affiche au mur, et le ciel! Car le ciel aussi conspire contre le pauvre artiste: le ciel! Ce matin, le tems était sombre, chargé de gros nuages; nuages d'or pour lui! Il aurait tant besoin de pluie et de boue; il lui en faudrait tant que les Tuileries et les Champs-Élysées, et les boulevarts, et toutes les promenades fussent impraticables! Mais voilà qu'une légère pluie est tombée; elle a rafraîchi l'air, abattu la poussière, et le soleil brille radieux dans le ciel pur, bleu, magnifique à voir!

L'heure a sonné: les bureaux sont ouverts. Il est d'abord venu beaucoup de monde, et le front du bénéficiaire commençait à s'éclaircir; mais bientôt l'affluence s'est ralentie. Puis, ceux qui venaient demandaient le prix, et quand on le leur avait dit, ils lorgnaient l'affiche, et ne trouvant dessus rien qui leur parût assez beau pour tant d'argent, ils passaient.

Il n'y aura pas deux tiers de salle! Il y aura moitié tout au plus. Que de loges resteront vides! Comme cette représentation aura mauvaise mine! Le directeur avait raison de vouloir envoyer des loges aux journaux. Les journalistes, c'est de beau monde; cela garnit bien une salle. Il n'a pas voulu, lui: il a gardé ses loges en dépit de la colère du directeur qui lui disait: »Je sais bien que vous n'avez pas besoin des journaux vous! mais moi, j'en ai besoin et s'ils n'ont pas de loges demain, ils abîmeront mon théâtre au premier ouvrage nouveau. Mais que vous importe! vous êtes si égoïste!»

Égoïste! oh! cette épithète charge la conscience de l'artiste comme du plomb.

Il n'est pas dans la salle, le pauvre homme;

il n'est pas dans la rue non plus: il voudrait bien n'être nulle part; mais sa place est marquée sur la scène, aux coulisses. Il faut qu'il reçoive ses bons amis, ses bons camarades. Il faut qu'il salue, qu'il remercie, qu'il complimente, qu'il soit aimable, gai, empressé, galant. — Un tabouret à madame. — Un verre d'eau sucrée à mademoiselle. — Une carafe de groseille à monsieur. — Quel indigne théâtre! — Comme c'est sale ici! — Comment! vous n'avez pas de tapis? mes souliers vont être perdus! — Oh! cette fenêtre est perfide. — Il fait si frais dehors! — Quel supplice de jouer par un si beau tems! — Cette porte donne un vent glacial. — A coup sûr, je vais m'enrhumer. — Si j'avais su, mon cher, je ne serais pas venue. — Songez donc que je relève de couches, moi! — Avez-vous du monde, hein? — Non? Pas beaucoup? Ah! le spectacle est bien usé. — Ça n'est pas joli, tout ça. — Enfin, tu n'as pas pu choisir, mon pauvre vieux; tu as pris ce qu'on t'a donné.

Comme tout cela est réjouissant pour le bénéficiaire! Les voilà, ses fiers camarades! Il les voit étaler fastueusement leurs richesses à ses yeux voilés de pleurs. Il les entend lui parler de leurs maisons de campagne, de leurs chevaux, de leurs tilburys, de leurs tournées, superbes moissons d'or et de couronnes; lui raconter fraternellement leurs succès, leurs projets, leur avenir, le mariage de leurs filles, de leurs soeurs, d'eux-mêmes. Comme ils sont complaisans à se louer, à se faire beaux et magnifiques! Comme ils rient aux éclats! Comme ils prennent du tabac dans des tabatières d'or! Il souffre bien, allez! il lui faut toute sa vieille

habitude pour faire de son visage un masque qui n'effraie point et ne laisse point lire dans son coeur déchiré.

Que vous dirai-je de plus? le spectacle commencé à sept heures finit à minuit, et voici quel fut le bordereau de la représentation:

Recette	2392 fr. 80 c.
Frais	2400 »
Redu par le bénéficiaire	7 fr. 20 c.

AUGUSTE LUCHET.

LE PONT-NEUF

ET

L'ILE-AUX-JUIFS.

Je voudrais bien savoir quel est l'écrivain injuste ou de mauvaise humeur qui, le premier, a osé accuser les Parisiens d'être le peuple le plus inconstant de la terre. A moins qu'il ne fût journaliste, je lui dirais qu'en mettant cette erreur en circulation, il a abusé du privilége que les historiens et les romanciers ont acquis d'inonder le monde de livres et de mensonges. Mais peut-être a-t-on sans mauvaise intention confondu le Parisien *autocthone* avec cette population mobile et instable que les flots de la civilisation, en passant sur les départemens, rapprochent et éloignent de cette grande ville, comme le flux et le reflux de l'Océan jette sur

le rivage, et ressaisit avec une âpre avidité, les débris d'un navire naufragé. Je m'arrête à cette idée, car j'aime mieux excuser une erreur que d'avoir à combattre une injustice.

Depuis un tems immémorial le Parisien dispute, au mois de septembre, une place dans une voiture exécrable, pour aller augmenter la foule tumultueuse qui se presse dans le parc de Saint-Cloud, et pour prendre sa part d'une fête dont seul il peut apprécier l'étrange gaieté. Il ne laisserait point vieillir un printems sans visiter les prés Saint-Gervais, dont les lilas odorans sont cultivés pour lui. Chaque dimanche il s'aperçoit qu'il manque d'air, il en a besoin, il va en demander aux plaines, aux collines, et saluer les campagnes voisines de sa noble cité. Au reste, il se montre toujours, et en toutes choses, rigoureux observateur des usages de ses pères; il en a les préjugés, les sympathies, la bonhomie, la verve railleuse, et même les vertus. Ainsi, quoique les coutumes générales du Parisien, dont l'énumération nous entraînerait trop loin, déposent solennellement contre l'accusation dont son caractère social a été l'objet, c'est surtout en l'étudiant dans ses habitudes privées, qu'on reconnaît en lui ce sentiment profond de fidélité aux vieilles moeurs, dont il est doué à un degré éminent.

On retrouve, dans les usages des classes moyennes et dans ceux des classes pauvres de la capitale, une foule de traditions des tems féodaux, observées par elles avec une ténacité et une persistance dont on essayerait en vain de les faire se départir. Si vous vous êtes marié, si vous avez été père, si vous avez perdu quelqu'un dont l'affection vous fut chère, vous

avez dû vous trouver au temple, à la mairie de votre arrondissement, et jusque chez vous, à votre porte, en présence d'une nuée d'obligations d'une tyrannie traditionnelle, auxquelles vous n'aviez pas songé. La bûche que vous êtes tenu de donner à votre portier descend en ligne directe de la prestation féodale que tout bourgeois de Paris devait au prevôt des marchands. Alors les nobles étaient exempts de cette charge; aujourd'hui c'est un pauvre diable qui en profite; et, ce qui vaut mieux encore, c'est que nul privilége ne l'emporte maintenant sur cette ancienne coutume.

Tous les jours, et à la même heure, dans toutes les saisons, le Parisien, qui a l'habitude du café, ne manque pas d'arriver dans celui qu'il a choisi, et d'aller s'asseoir à la place qu'il affectionne. Il y a, dans un coin de cet établissement, une patère spéciale à laquelle il suspend sa canne et son chapeau. Il ne demande jamais rien, on sait ce qu'il lui faut, le garçon le connaît bien. Il ne lit jamais qu'un seul journal, et toujours le même. Comme il entre dans le café à une heure fixe, ni le charme du jeu de domino, ni celui de la conversation, ne peut lui faire dépasser l'heure également fixe à laquelle il doit se retirer. Dans les rangs de la garde nationale, vous reconnaissez facilement le Parisien de la vieille roche à la forme antique de son bonnet de grenadier, dont la fourrure éraillée rappelle d'anciens services. Le Parisien monte sa garde avec une exactitude scrupuleuse; ce qui prouve que la garde parisienne n'est pas entièrement composée de nationaux.

Un trait du caractère parisien, qui est facile à saisir, est celui que présente sa persistance à

donner aux rues, aux monumens, aux institutions publiques, des noms que certaines convenances ont dû faire changer à diverses époques. Le Parisien va encore au spectacle chez Nicolet, chez Audinot, et rarement à l'Ambigu, à la Gaieté, comme tout le monde; pour lui, le préfet de police est toujours le lieutenant de police; la police correctionnelle le Châtelet; la rue de Richelieu et la rue Dauphine n'ont jamais pu être, pour le Parisien de race pure, ni la rue de la Loi, ni la rue de Thionville. Arrêtons-nous ici, cette dernière rue nous rapproche du Pont-Neuf, où j'avais de bonnes raisons pour vous amener, et dont le nom dépose encore en faveur de la ténacité caractéristique des Parisiens.

En effet, ce pont dont on commença les fondations sous Henri III, est entré dans le troisième siècle de son existence, sans que le nom qu'il reçut au tems où sa construction fut achevée, ait été jamais modifié. Tout ce qui l'environne a subi vainement l'épreuve de l'inconstance du tems, le pont du roi Henri est demeuré le Pont Neuf pour toutes les générations de Parisiens qui s'y sont pressées en foule durant plus de deux siècles, depuis l'aube du jour jusqu'à une heure avancée de la nuit. Cette bizarrerie, qui a donné au peuple l'idée du proverbe *Vieux comme le Pont-Neuf*, s'explique facilement. Les noms tirés de la langue vulgaire, et attachés à des monumens d'utilité publique, ne répondent qu'à des réalités passagères comme l'homme, et le tems brise l'harmonie qui exista jadis entre eux et les localités qu'ils désignent. Il est possible que les Champs-Elysées, conservant une dénomination qui nous

paraît déja ambitieuse aujourd'hui, dépouillés un jour de leurs ormes gigantesques et de leurs élégans kiosques, soient couverts d'habitations dégradées, aux murailles noires, souillées par d'ignobles habitudes, et ressemblent enfin à ce triste quartier de la vieille cité: dont la splendeur excitait la naïve admiration de nos pères.

Mais il y a toujours quelque chose de touchant et de religieux dans les traditions populaires. Ces noms primitifs, laissés à de vieux monumens, sont un hommage rendu au passé; c'est le culte des souvenirs qui rattachent les tems anciens aux âges modernes, et servent à populariser l'histoire nationale. Si le sauvage, dans ses migrations, emporte avec lui les ossemens de ses pères, l'homme civilisé se complaît dans les méditations qui le rapprochent du berceau de sa race. Aussi je comprends parfaitement la mystérieuse sympathie qui unit une population à un monument. C'est, je crois, la même disposition de l'âme qui nourrit l'affection profonde du marin pour son navire, de l'artilleur pour la pièce qu'il a servie durant plusieurs campagnes, de l'Arabe pour son beau cheval, son compagnon du désert. Mais je ne sais si le sentiment qui fait aimer à l'homme le clocher de son hameau, ou le pont jeté sur la rivière dont les eaux baignent les murs de sa ville natale, n'est pas au-dessus de ces sympathies dans l'ordre moral, et ne prend pas sa source dans l'inspiration la plus noble dont la pensée puisse s'animer. L'amour du pays s'identifie nécessairement avec un monument, une montagne, des arbres, une fontaine, quelque objet enfin qui se retrace fidèlement à nos souvenirs, et qui a joué un rôle dans les plaisirs ou dans les dou-

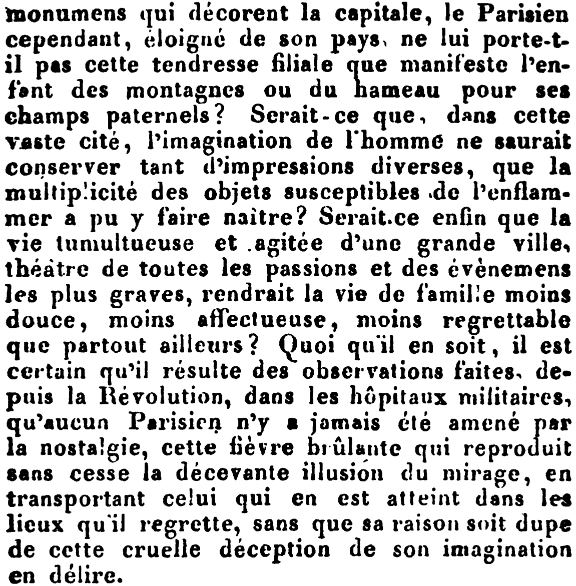
leurs de notre jeunesse. Sans cela, la patrie ne serait qu'un mot pour l'imagination, tandis que c'est une tendre pensée pour le coeur.

Le parisien aime le Pont-Neuf. Il en parle, loin de son pays, avec une sorte d'orgueil et d'affection. C'est pour lui un point de comparaison avec les monumens du même genre qu'il a occasion de voir. On a construit à Paris, depuis un certain nombre d'années, des ponts d'une ordonnance plus remarquable sous le rapport de l'art; mais le Pont-Neuf est le seul dont il se plaise à vanter les piles massives et la large voie. C'est, en vérité, un grand et noble ouvrage. Malgré la belle exécution de la corniche établie dans toute la longueur du pont, il a plus de solidité que d'élégance, plus de majesté que de grâce. On voit qu'il est l'oeuvre d'une époque où l'homme, récemment initié aux mystères des arts, se séparait à regret des traditions architecturales du moyen âge, dont les ouvrages sont empreints d'un caractère prononcé de force et de durée. La conception du Pont-Neuf a de la grandeur; elle n'a pu être inspirée seulement par l'utilité économique de sa construction. Je suis surpris qu'elle appartienne à Henri III; il n'y a rien dans la vie de ce prince qui la justifie; mais il est certain que Henri IV pouvait seul l'accomplir. La pensée du vainqueur d'Ivry, du robuste montagnard béarnais, s'y reconnaît mieux. Sa statue équestre, posée au centre du pont, sur le terre-plein à l'extrémité de l'ancienne Ile-aux-Juifs, semble le dire au peuple. Je ne sais pourquoi on a de tout tems ainsi que l'indique une façon de parler proverbiale, critiqué comme une inconvenance le choix de cette place pour rendre cet hom-

mage à la mémoire de Henri IV. Nulle part, au contraire, l'image de ce prince n'eût rappelé d'une manière plus éloquente les titres qu'il peut avoir à la reconnaissance du pays.

L'histoire est souvent venue au secours des flatteurs pour tromper la postérité sur le compte des rois. Henri IV avait dans le coeur un sentiment national qui excuse du moins le silence dont elle a environné les fautes de son règne et les erreurs de sa vie. Sans doute ce roi n'a pas été jugé avec plus de sévérité par notre siècle que par ses contemporains. Son courage personnel, sa verve spirituelle, les excellentes intentions dont on ne peut douter qu'il n'ait été animé, séduisirent un peuple que le sombre fanatisme de la Ligue avait armé contre lui. Ses prétendus droits au trône étaient fort contestables; sa valeur sut les rendre légitimes aux yeux des Français qui mettent la gloire militaire au premier rang des vertus royales. On oublia ses vices, le cynisme de ses amours, ses odieuses lois sur la chasse, la dureté de son gouvernement; et ce prince, qui a réellement si peu fait pour la France, est en possession d'une popularité qui vivra aussi long-tems que la nation. Cette popularité vaut mieux qu'une statue dont les honneurs ne sont pas réservés seulement aux bons rois. L'imbécile Louis XIII et le voluptueux Louis XIV ne les ont-ils pas obtenus? et la révolution de juillet n'a-t-elle pas empêché que cette profanation descendît jusqu'à Louis XV, le roi du Parc-aux-Cerfs!

Je reviens aux Parisiens qui ont montré une étrange indifférence pour ces ovations ignominieuses. Pourquoi donc, malgré les souvenirs incrustés, pour ainsi dire, dans la plupart des



monumens qui décorent la capitale, le Parisien cependant, éloigné de son pays, ne lui porte-t-il pas cette tendresse filiale que manifeste l'enfant des montagnes ou du hameau pour ses champs paternels? Serait-ce que, dans cette vaste cité, l'imagination de l'homme ne saurait conserver tant d'impressions diverses, que la multiplicité des objets susceptibles de l'enflammer a pu y faire naître? Serait.ce enfin que la vie tumultueuse et agitée d'une grande ville, théâtre de toutes les passions et des évènemens les plus graves, rendrait la vie de famille moins douce, moins affectueuse, moins regrettable que partout ailleurs? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il résulte des observations faites, depuis la Révolution, dans les hôpitaux militaires, qu'aucun Parisien n'y a jamais été amené par la nostalgie, cette fièvre brûlante qui reproduit sans cesse la décevante illusion du mirage, en transportant celui qui en est atteint dans les lieux qu'il regrette, sans que sa raison soit dupe de cette cruelle déception de son imagination en délire.

Et cependant, quelle que soit la beauté pittoresque de votre terre natale, enfans des montagnes, hommes des vastes et fertiles plaines, ou des côtes maritimes, arrêtez vous à la première heure du soir sur le Pont-Neuf, regardez autour de vous, et dites-moi si le majestueux spectacle qui se déroule sous vos yeux n'égale pas au moins toutes ces pompes de la nature qui ont rempli votre coeur d'enthousiasme et d'amour pour votre pays?.. La beauté de cette scène qui m'a bien souvent saisi d'admiration, est plus facile à sentir qu'à décrire. Je n'oserais pas l'essayer.

Du terre-plein dominé par la statue monumentale de Henri IV, on découvre à l'est et à l'ouest une grande partie du cours de la Seine, dont les eaux paisibles et bienfaisantes apportent la prospérité dans Paris. Elle semble saluer en passent ses rives resplendissantes des miracles des arts, et animées de toute la vie de la civilisation. A l'ouest l'horizon est borné par les collines verdoyantes de Saint-Cloud et de Meudon; dans cette direction et sur la rive droite les Tuileries et le Louvre étalent leurs masses majestueuses, dont la vue a de la peine à atteindre le prolongement. Le pont des Arts, construction gracieuse et légère, coupe admirablement le premier plan de ce tableau, tandis que le fleuve, chargé d'embarcations de toutes les formes, lui donne l'activité et la vie.

Mais c'est surtout à l'est que la scène, si j'en juge d'après mes propres impressions a un caractère merveilleux, un ensemble d'accidens qui remplissent l'âme d'une émotiou suave et tendre comme un sentiment religieux. Derrière vous c'est Paris dans sa jeunesse et sa virilité, c'est la grande ville, la reine de l'Ile-de-France, parée de tous les ornemens de sa royauté; mais devant vous c'est le vieux Paris, le Paris de Hugues-Capet et de Marcel, le prevôt des marchands; là se déploient sur les monumens d'un autre âge, noircis par le tems, tous les souvenirs de l'histoire nationale. L'île Saint-Louis, qui, sur les plans reculés de la perspective, occupe à peu près le centre du fleuve, est peuplée de hautes constructions, dont l'effet est extraordinaire, à cette heure surtout où la lueur pâle et lointaine des reverbères jette sur elle un jour douteux. Toujours sur cette ligne,

mais en inclinant davantage vers la rive gauche du fleuve, on découvre les tours gothiques de Notre-Dame, dont le sommet entouré des vapeurs gazeuses qui se lèvent de Paris semble ainsi se perdre au sein des nuages. De tems en tems une voix solennelle perce l'épaisseur de ce voile sombre et retentit au loin, c'est le son du bourdon, dont la masse énorme fait comme frissonner en s'ébranlant les antiques murailles de l'église. L'île où ce beau monument est situé, c'est la chère Lutèce de Julien; on lui a laissé le nom de Cité qui rappelle son droit d'aînesse. Il n'y a pas une de ces voies maintenant sombres et tortueuses qui ne rappelle des évènemens racontés dans nos vieilles chroniques. Enfin à une distance plus rapprochée, voyez ce qui reste de l'antique palais légué par les rois de France à la justice; mais il est triste que le voisinage de cette enceinte respectée soit maintenant souillé par une institution odieuse, dont le nom seul outrage la liberté écrite dans nos lois, et fait la honte de la civilisation.

Si vous reportez autour de vous vos regards émerveillés, votre imagination, déjà séduite par le magique effet de ce vaste tableau, va être livrée en même tems à toute la puissance de l'actualité et à celle des vieux souvenirs. A toutes les heures de la journée une foule considérable circule avec peine sur le Pont-Neuf, et tandis que les piétons envahissent ses trottoirs, des milliers d'équipages et de voitures industrielles en labourent la voie dans tous les sens. Ce pont, jeté pour ainsi dire au confluent des trois divisions principales de Paris, est comme la grande artère où passent tout

le sang, tous les élémens de vie de la ville géante. Quelle immense variété de physionomies, de costumes et de langage! Vous croiriez être à l'entrée d'un bazar où toutes les nations du monde sont représentées. Et quelle diversité morale ne doit il pas exister dans ces foules inquiètes qui passent devant vous comme les eaux du fleuve! Qui peut dire les joies, les misères, les vices, les vertus qui animent ces longues chaînes d'êtres humains, dont les anneaux se succèdent avec une étonnante promptitude!

Mais en conservant son nom, le pont du roi Henri a subi la loi générale des ouvrages de l'homme, et sa physionomie locale, s'il est possible de s'exprimer ainsi, s'est modifiée successivement, et s'est empreinte des couleurs mobiles du progrès social. Les hommes d'un autre tems ne reconnaîtraient plus ce monument; ils chercheraient vainement la machine hydraulique dont la construction bizarre amusait le Parisien, ou si l'on veut, cette *badauderie* antique imputée à son caractère enthousiaste et communicatif; le carillon aux tintemens harmonieux, l'horloge sur laquelle se sont réglées tant de montres, la Samaritaine, tout cela a disparu. Cet attentat à la légitimité des habitudes populaires et à l'effet pittoresque du pont, est l'ouvrage du goût moderne, qui est coupable de profanations bien moins excusables. Que sont devenus ces petits théâtres en plein vent, où s'épanchait librement la verve d'opposition et la gaîté satirique de nos pères? Quoi qu'en ait pu dire l'austère Boileau, ce n'étaient pas seulement les laquais assemblés qui formaient le public des joyeuses parades du Pont-Neuf. Le peuple, que

dans ce tems le *beau monde* confondait insolemment avec ses serviteurs, y venait oublier les misères que le grand roi, si bassement loué dans les vers du célèbre critique, versait sur lui à pleines mains. Il venait écouter ces chanteurs, reflet national des anciens ménestrels, qui, dans leurs libres couplets, lui offraient du moins la jouissance de la plainte, sous le gouvernement oppresseur de Mazarin, ou du P. Le Tellier.

Il n'est resté des anciens privilèges du Pont-Neuf que la foire du 1er janvier. Chaque année, quinze jours avant et quinze jours après cette époque de joie pour l'enfance et d'obséquieux mensonges pour l'âge mûr, une foule de petits magasins de jouets se groupent autour de la statue de Henri IV. Peut être une idée morale conserva-t elle autrefois cette habitude populaire Peut être avait-on voulu que l'enfance mêlât le souvenir d'un roi cher à la nation aux plaisirs naïfs que lui procure la possession des objets destinés à ses récréations et à ses jeux. Je n'avance cette idée qu'en tremblant; car à l'époque où nous avons le bonheur de vivre, la niaiserie a passé si souvent pour la vérité, que je crains à mon tour d'exposer la vérité à une fâcheuse réciprocité.

Presque en face de la statue d'Henri IV, on découvre une petite place, dont une fontaine solitaire embellissait seule l'enceinte silencieuse. L'ordre public est venu y implanter un corps-de-garde, qui nuit à l'effet de ce modeste monument, dédié à l'illustre Desaix : hommage digne des vertus républicaines de ce jeune et malheureux chef, et plus éloquent dans son austère simplicité que le marbre fastueux des monu-

mens dédiés aux indignes monarques dont j'ai parlé plus haut.

Ce corps-de-garde était autrefois adossé à l'un des angles de l'enceinte où s'élève la statue de Henri IV, et les gardes-françaises étaient seules en possession d'y fournir un poste. Une anecdote fort intéressante, et que je me reprocherais d'oublier, se rattache à cette circonstance. Le pauvre Gilbert, mourant de génie et de faim, et si lâchement assassiné par le philosophisme railleur du dix-huitième siècle, par ces encyclopédistes qui ont porté dans toutes nos croyances la hache du scepticisme, fut forcé d'y venir chercher un refuge; les soldats, touchés de la douleur et de la misère de cet infortuné jeune homme, partageaient avec lui leur nourriture. Cette gaîté franche, cette généreuse cordialité qui distinguèrent de tous tems nos braves soldats, adoucissaient l'amertume des chagrins du poète. Les saillies de ces bonnes gens déridèrent quelquefois son front soucieux, et le sourire vint effleurer ses lèvres pâles, qu'une pensée mélancolique crispait douloureusement. C'était un rayon de soleil qui tombait sur un paysage solitaire que de verdoyans ombrages couvrent habituellement d'une obscurité attristante.

Cette anecdote est peu connue, mais elle est vraie. Je n'ai jamais passé sur le Pont-Neuf, moi qui ai souvent ressenti les douleurs de Gilbert, moi qui ai souvent accusé la société de la même cruauté, sans chercher des yeux ce corps-de-garde hospitalier, et sans essuyer quelques pleurs que m'arrachait ce touchant souvenir.

On ne s'explique pas la tristesse paisible et

le calme qui règnent dans cette petite île, à quelques pas seulement de la voie bruyante du pont et au même niveau; c'est là une de ces contradictions dans les habitudes sociales, qui arrêtent la pensée de l'homme et embarrassent sa raison. Quel prestige inconnu, quel souvenir désastreux éloigne donc la foule de cette place, entièrement abandonnée à des industriels laborieux et indifférens? Oui sans doute, un grand attentat a été commis sur cette terre autrefois déserte; mais la foule l'ignore, ou n'y songe pas; et sa répugnance ne vient pas de la malédiction que le peuple imprime aux actions des tyrans et aux lieux exécrés qui en furent les témoins.

On a remarqué que chaque année, vers le milieu du mois de mars, un certain nombre d'hommes vêtus de noir, et qui paraissent tous appartenir aux classes élevées de la société, venaient visiter cette place avec un recueillement et une piété dont la cause est inconnue. Leur deuil est-il une expiation de quelque crime qu'aucune justice sur la terre n'a eu le pouvoir de flétrir? A cette question nul ne peut répondre. Ces personnages s'arrêtent un instant à peu de distance du monument de Desaix; ils semblent alors se recueillir, murmurent quelques paroles qu'on ne peut entendre, se serrent la main comme des frères, et s'éloignent gravement.

Il y a un mystère entre ces hommes, un mystère de douleur et de résignation à la volonté de Dieu, et je vais vous le révéler.

L'île qui sous Henri IV fut réunie au Pont-Neuf, et qu'on nomme aujourd'hui *Place Dauphine*, était jadis une propriéte de l'abbé de

Saint-Germain-des-Prés. Malgré sa médiocre étendue, le fourrage qu'elle produisait fut souvent, à cette époque, un sujet de discorde entre ce moine et les Parisiens. On l'appelait alors l'*Ile-aux-Juifs;* elle touchait presque aux jardins du Palais qui occupaient à peu près l'emplacement de la rue et de la cour du Harlay, de façon qu'elle était voisine de l'asile tant de fois violé, accordé par les rois à ce peuple proscrit, et dont les rues de Jérusalem et de Nazareth conservent encore de nos jours la tradition. Ce nom lui fut-il donné à cause de son voisinage, ou parce que les Juifs en avaient acquis momentanément la possession? C'est ce qu'on ne peut décider.

Ce fut dans l'Ile-aux-Juifs que, le 15 mars de l'année 1314, Jacques de Molay, grand-maître de l'ordre du Temple, et Guy, dauphin d'Auvergne, prieur de Normandie, furent brûlés vifs après *salut et complies,* c'est-à-dire à cinq heures du soir [1]. Les motifs qui portèrent Phi-

[1] Il régne dans les documens historiques de ce tems une grande incertitude et sur la date précise de ce triste évènement et sur le lieu où il s'accomplit. Sous le premier rapport, la lettre de Philippe-le-Bel à l'abbé de Saint-Germain, rapportée textuellement par D. Félibien, et citée par M Dulaure, ne permet pas de douter que c'est bien au milieu de l'Ile-aux-Juifs que le supplice fut consommé. Quant à la date, la tradition des Templiers la fixe au 29 cédar, an de l'ordre 196, c'est-à-dire au dernier jour de l'année lunaire 1314. Il résulte de la combinaison du calendrier de l'ordre avec l'Art de vérifier les dates que le nombre d'or de l'annee 1314 étant 4, l'épacte 3, le 29 cédar 196 correspond au 15 mars 1314. M. Dulaure et presque tous les historiens modernes qui ont indiqué une autre

lippe-le-Bel à accomplir la destruction des Templiers ont été diversement appréciés : ce n'est pas dans cette courte notice qu'il conviendrait de soulever une des questions historiques les plus compliquées. Mais si la politique des tyrans peut se prévaloir de quelques exigences, l'humanité a des droits imprescriptibles; et, sans examiner si les Templiers furent ou non coupables des crimes absurdes dont ils furent accusés, la postérité a cassé l'horrible arrêt qui les condamna ; elle a flétri la mémoire du prince qui se souilla de leur sang dans des vues basses et intéressées.

Les Templiers furent tous arrêtés à Paris et dans les provinces le 13 octobre 1307; ce qui prouve que leur puissant et perfide ennemi avait long-tems médité et préparé cet acte de violence et de trahison. Mais ce fut seulement le 12 mai 1310, après avoir subi durant trois années la plus dure captivité et les tortures inventées par le fanatisme religieux, que cinquante-quatre de ces braves guerriers furent brûlés vifs au faubourg Saint-Antoine. Les mêmes horreurs exercées sur les membres de cet ordre infortuné furent renouvelées plusieurs fois à Paris et dans diverses provinces de France, où des commissions inquisitoriales les livrèrent au bras séculier, c'est-à-dire au bourreau.

Ainsi, sept années après avoir vu consommer la ruine de leur ordre, après avoir vu périr, dans les horreurs d'un supplice épouvantable, les plus braves et les plus religieux d'entre

date, n'avaient peut-être pas, comme nous, les moyens ou le désir d'en vérifier l'exactitude.

leurs frères, Jacques de Molay et son noble compagnon étaient réservés à rendre à leur tour un témoignage douloureux pour la même cause. Soit qu'ils eussent été trompés par les moines astucieux qui les avaient interrogés, soit que brisés, affaiblis par la torture et les privations d'une longue captivité, qui dans ces tems barbares était seule un supplice, ces deux chevaliers avaient, dit-on, fait des révélations qui compromettaient l'ordre, et à ce prix on leur avait laissé la vie. Mais lorsque, conduits aux portes de Notre-Dame, où ils devaient faire amende honorable, ils entendirent la lecture des dépositions qu'on avait placées dans leur bouche, ils soulevèrent avec indignation les fers dont ils étaient chargés, et tournant leurs regards vers le ciel, comme pour y chercher le seul appui qui soit fidèle à la vertu opprimée, ils déclarèrent à haute voix que ces dépositions étaient un tissu d'horreurs et de calomnies, dont l'ordre était innocent et qu'ils n'avaient jamais proférées. On dit que le peuple s'émut à la voix de Jacques de Molay; la généreuse douleur de cet auguste vieillard, la noblesse de ses traits, son port majestueux, donnaient à ses paroles un caractère de grandeur qui exerce toujours sur les masses une heureuse influence.

Philippe voulait bien qu'on laissât la vie à quelques Templiers, pourvu que cette vie demeurât souillée par le mensonge et déshonorée par une indigne faiblesse. A peine eut-il appris la rétractation du grand-maître et celle de son compagnon, qu'il ordonna immédiatement leur supplice. Alors on les lia avec des cordes, on les transporta dans l'Ile-aux-Juifs, et on

les attacha au bûcher. La voix de ces nobles martyrs s'éleva du sein des flammes; ils persistèrent à soutenir leur innocence et celle de leur ordre; et avant que la mort eût mis fin à leurs douleurs, ils *ajournèrent* le roi et le pape, disent toutes les chroniques du tems. Philippe et Clément, le complice de sa cruauté, moururent dans le cours de la même année....

Ces faits sont à peu près connus de tout le monde; ils ont fourni le sujet d'une belle tragédie, et nourri dans une certaine classe d'écrivains une polémique qui dura encore, du moins en Allemagne. Mais le proscripteur des Templiers ne réussit qu'à demi dans son sinistre projet; il frappa les Templiers et ne put détruire l'ordre, dont l'institution s'est maintenue jusqu'à nos jours dans toute sa pureté.

Je ne chercherai point à convaincre ici les rieurs et les incrédules, ni à leur expliquer par quelles voies admirables la Providence a conduit l'ordre du Temple depuis les jours désastreux de la persécution jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, sans que ses réunions conventuelles aient cessé, sans que la succession légitime et légale des grands-maîtres depuis Jacques de Molay ait été interrompue. Le sentiment religieux est à peu près éteint en France, et l'abjecte ignorance, qu'on décore du nom de philosophie, a flétri toutes les vertus, toute la poésie dont cette faculté providentielle est la source. Des hommes qui croient en Dieu, qui s'assemblent pour lire l'Évangile, qui portent le costume traditionnel d'un ordre religieux et guerrier auquel leurs sermens les rattachent, ne leur paraîtraient dignes d'aucune

considération. On ne s'inquiéterait point de l'authenticité de leurs titres, reconnue vainement par les écrivains les plus graves et les plus savans de notre tems[1]; et si ce ne sont plus des bûchers qu'on puisse opposer à leurs doctrines, l'impiété du siècle a d'autres moyens d'insulter à la vérité. Mais peut-être ce combat aura-t-il bientôt lieu. De jeunes Templiers, qu'anime une foi sincère, ne tarderont point à en jeter le gage, et à demander à la civilisation française justice de la barbarie du quatorzième siècle.

En attendant ce moment qu'il ne m'est pas permis de devancer, je dois dire seulement que le mystère dont l'ordre du Temple fut longtems environné, s'explique suffisamment par ses doctrines religieuses, que l'intolérance des tems barbares aurait punies comme un crime. Il n'a jamais eu aucun point de contact avec les sectes maçonniques; il n'a ni symboles, ni épreuves bizarres, ni banquets. Sa religion est celle dont l'apôtre Jean reçut la révélation du Christ, et qu'il établit dans l'Orient, où les Templiers l'adoptèrent, et dont leurs successeurs conservent la tradition. L'ordre du Temple a eu ses martyrs, il aura enfin ses apôtres.

Vous savez maintenant que ces hommes qui, le 15 mars de chaque année, font un pélerinage

---

[1] Voyez l'*Histoire des sectes religieuses*, par H. Grégoire, ancien évêque de Blois. et l'*Histoire de Paris*, par M. Dulaure. On n'accusera pas certainement ce dernier écrivain d'être favorable aux institutions qui ont à-la-fois un caractère religieux et aristocratique.

à l'Ile-aux-Juifs, sont des chevaliers du Temple. Ils viennent dans ce lieu honorer la mémoire de Jacques de Molay et de Guy, le dauphin d'Auvergne, son frère et son compagnon de martyre.

A. BARGINET (de Grenoble).

LES CHEVAUX DE POSTE.

Il est doux de pouvoir, aux moindres aventures,
Dire à ses gens: Allons, préparez les voitures,
Remplissez les caissons, les vaches et les veaux;
Chargez mes pistolets, commandez les chevaux;
De partir au galop sans que rien vous retarde,
De traverser les flots du peuple qui regarde,
De tracer dans la rue un lumineux sillon,
D'ouïr claquer le fouet de chaque postillon,
Et de voir, dans la glace où le soleil éclate,
Sauter les cent boutons de la basque écarlate.

Il est doux d'ébranler les vitres des maisons,
D'attirer tout le monde au bruit que nous faisons,
Les paisibles marchands qui, tristes sur leur porte,
Disent: Voilà de l'or qu'un riche nous emporte;

D'entendre les laquais, sur leurs siéges glissans,
D'une insolente voix crier gare aux passans.

Il est bien doux, fuyant l'étiquette servile,
De rompre les anneaux des chaînes de la ville;
Hommes du monde, oh! oui, tout cela c'est bien doux,
Je le dirai cent fois, c'est charmant, mais pour vous.

Votre coeur, ou du moins l'instinct qui le remplace,
Veut sans cesse et toujours que vous changiez de place.
Vous savez tous combien, de désir en désir,
Il vous faut de tourmens pour former un plaisir;
Et vous ne savez pas ce que, pour être heureuse,
Il suffit à mon âme aimante et paresseuse.

Je les possède aussi ces biens que je vous vois,
Et mes chevaux anglais s'élancent à ma voix,
Et je puis à mon gré, sur la foule grossière,
Répandre comme vous l'éclat et la poussière;
Emporté hors des murs sur mon rapide essieu,
Envelopper Paris dans un cercle de feu;
Des durs cachots du Temple arriver d'une haleine
Au marbre expiateur de sainte Magdeleine;
A la masse immobile imprimant mon essor,
Voir voler les frontons, les toits, les flèches d'or,
Notre-Dame aux deux tours, aux ogives gothiques,
Des fantômes d'Hugo peuplant ses noirs portiques;

Le vieux Louvre pleurant ses rois deux fois exclus ;
La colonne de bronze où l'empereur n'est plus ;
Les croix des combattans que leur victoire opprime,
Morts pour la liberté, rêve fou, mais sublime;
L'arc géant de la gloire offert dans nos grands jours
A notre grande armée, et qui monte toujours;
Au bout de l'horizon, sous le ciel diaphane,
Le saint dôme, aujourd'hui le Panthéon profane,
Regrettant, pavoisé de ses triples couleurs,
La Vierge qui portait la houlette de fleurs,
Un long voile de lin, une blanche couronne,
Et que la France heureuse appelait sa patronne.

Si je trouve en marchant un ennui sous mes pas,
Si le drame du jour ne m'intéresse pas,
Je puis aller chercher, selon ma fantaisie,
Une armure à Grenade, une rose en Asie,
Une fourrure noire aux neiges d'Astracan,
Une maîtresse à Naple, un marbre au Vatican;

Ou, fuyant les hasards d'une orageuse scène,
Je puis près de Neuilly, sur les bords de la Seine,
Dans mes propres états, voir, sans regard jaloux,
Du seuil de mon château le palais de Saint-Cloud,
Et prolonger, le soir, aux clartés des bougies,
Les chants harmonieux et les douces orgies.

Mais je veux moins de soins, moins de luxe et
de bruit,
Et plus d'indépendance, un modeste réduit,
Une femme timide, un astre solitaire,
Un espoir dans le ciel, un amour sur la terre.

Je veux que d'autres yeux, comprenant mes
douleurs,
Pleurent lorsque mes yeux se remplissent de
pleurs;
Lorsqu'à force d'amour ma voix est oppres-
sée,
Je veux qu'une autre voix exprime ma pensée,
Sentir un coeur brûlant battre à l'égal du mien,
Qu'une femme confonde et mon sort et le
sien,
Et forme avec mon être une alliance telle
Que je doute toujours si c'est moi, si c'est
elle;
Effleurer d'un baiser son voile et ses cheveux,
Presser avec ma main son jeune front; je veux,
Comme un cygne le soir sous ses roseaux s'a-
brite,
Me cacher tout près d'elle au séjour qu'elle
habite,
Et dans cet air chargé d'amour et de lan-
gueur,
Des plus pénibles jours oublier la longueur.

Si jamais du repos mon âme était lassée,
Et brisait les doux noeuds dont elle est en-
lacée,
Si pour d'autres climats et des projets nou-
veaux,
Je disais à mes gens: »Commandez les che-
vaux;»

Que tout me soit malheur; que sur la terre entière
Chaque maison pour moi soit inhospitalière;
Que je ne trouve plus partout que des refus,
Nulle part un ami, loin des lieux où je fus,
Que le sort soit toujours contraire à mon envie;
Que l'eau manque à ma soif, et l'amour à ma vie!

Le comte JULES DE RESSÉGUIER.

LE BOIS DE BOULOGNE.

Vous êtes-vous arrêté quelquefois, flâneur que vous êtes, au milieu de cette longue avenue, bordée d'arbres poudreux, qui conduit de la place Louis XVI à l'arc de triomphe de l'Étoile? Vous savez, cet éternel arc de triomphe que les rois ont posé à l'entrée de la grande ville, pour témoigner combien l'homme est petit, et combien les trônes durent peu. Si vous vous êtes arrêté là, un dimanche, par exemple, et si vous aviez l'esprit libre de soucis et d'affaires, et si vous vous êtes pris à regarder tout ce qui s'agitait devant vous de voitures et de chevaux, de femmes et d'armoiries, de grands seigneurs et de laquais; dites-moi un peu, à voir tout cela, ce qu'il vous est venu à la pensée. Ne vous êtes-vous pas dit que c'était un rêve, un prestige, un conte de l'Orient? N'êtes vous pas resté stupéfait et tout ébahi, vous, l'humble piéton, à tout ce bruit de chevaux et d'hom-

mes? N'avez-vous pas ouvert de grands yeux? N'avez-vous pas marché sur le pied de votre voisin, abasourdi que vous étiez? Ne vous a-t-il pas pris un étourdissement dans la tête, et puis dans les jambes? Regardez! tout vole, tout fuit, tout bourdonne. Ce sont les légères calèches avec leurs quatre chevaux, crinières au vent, narines ouvertes, les calèches avec leurs femmes si frêles et si parfumées, si roses et si blanches, qu'on dirait, tant elles passent vite, d'odorantes corbeilles de fleurs. Ce sont les tilburys, avec leurs agens de change juchés sur de doubles coussins: tant ils aiment à tomber de haut, les agens de change! Ce sont les jumens anglaises, les jumens de France et d'Arabie, toutes fières, toutes cabriolantes, toutes la tête haute, une rose à l'oreille, un fat sur le dos. C'est du bruit, c'est de la poussière; ce sont des piaffemens et des rires, des admirations de femmes et d'étourdis; ce sont des regards d'amour jetés en passant, des plumes qui s'envolent, des attelages qui se croisent; c'est de la coquetterie, c'est de la rivalité, c'est de l'or, c'est du soleil, c'est de tout... — De tout, hélas! excepté du bonheur!

Pour nous, bourgeois, qui avons toute la semaine nos occupations du jour, nos travaux d'artistes ou de commerçans, nos élucubrations de savans ou de poètes, pour nous, c'est un spectacle vraiment divertissant que cette interminable promenade des Champs-Elysées. Aussi, le dimanche venu, nous courons au rendez-vous, nous mettons nos habits les plus élégans, nous allons voir les riches qui passent, et recevoir la poussière qu'ils nous envoient en passant. Grand merci, messieurs les riches! Au fait, que

voulez-vous? Ceci est un amusement comme un autre, et, pour peu que Dieu nous ait faits philosophes, il y a là ample matière à de joyeuses et bouffonnes réflexions. Ce n'est pourtant pas aux Champs-Elysées qu'il faut voir tout ce monde de musc et de parade; les Champs-Elysées ne sont qu'un avant-goût, qu'une préparation, qu'un passage. Donc, si avec un peu de philosophie dans votre âme, Dieu a mis six sous dans votre bourse, prenez, à la barrière, une *Caroline*.... je veux dire une *Orléanaise*, — qu'importent des noms qui n'étaient pas hier, et qui ne seront peut-être plus demain? — Prenez une *Orléanaise*, et faites vous conduire, vous aussi en voiture, jusqu'au Bois de Boulogne.

Le Bois de Boulogne, c'est encore Paris. C'est le Paris des fêtes et des promenades, le Paris des arbres verts et des plaisirs champêtres, le Paris des duels et des amours. Le matin, on s'y bat et on y déjeune; à deux heures, on s'y promène et on s'y ennuie; le soir, on y dîne et on y trompe quelqu'un. Il y a des gens qui habitent Paris, qui vivent dans Paris, qui ont leur domicile et paient leurs contributions à Paris, et dont l'existence entière se passe au Bois de Boulogne. Ce sont des jeunes gens, des fous, qui n'ont d'autre mérite dans ce monde que d'avoir eu un père ou un oncle. Le père ou l'oncle était économe, et il est mort. La veille, pour un mot, pour un rire, pour une femme qui les méprise, ces jeunes insolens ont donné ou reçu un soufflet. Le lendemain, leur journée commence par un duel au Bois de Boulogne. On arrive, on se salue, on s'aligne, on parle beaucoup sans agir; quelqu'un se trouve qui pense que les deux adversaires ont satisfait

à l'honneur; chacun des deux tire en l'air, et on va chez Gillet effacer le soufflet reçu, par un déjeuner fraternel, et quelques bouteilles de vin de Champagne. Plus tard, c'est un pari sur le galop d'un cheval; c'est de l'or qu'on se jette à la tête; ce sont de honteuses railleries sur une vertu de salon, ou sur une médisance du matin. Le soir, c'est la femme d'un autre que l'on perd en riant. On a de brillans équipages, on a de riches livrées; on flatte, on ébranle, on éblouit, et on achève la journée par un crime. Misérable existence que tout cela!

Le Bois de Boulogne est peut-être le seul endroit de Paris où il se fasse peu ou point d'affaires. On y arrange des déjeuners, des parties de spectacle, des rendez-vous joyeux; mais on y oublie la bourse, la tribune, presque la politique (chose incroyable!). On y est tout entier au plaisir, à la toilette, aux femmes. Au Bois de Boulogne on se fait galant et empressé, on caracole avec grâce, on sourit avec agrément, on offre délicatement sa main pour descendre de voiture. C'est encore la ville, et on n'y pense plus à la ville. Il semble que l'air y soit autre, le soleil autre, la vie différente. Les sots y ont presque de l'esprit, car ils sont là dans leur atmosphère; là, ils peuvent parler de chevaux, de chasse, de chiens, de femmes, quatre choses pour lesquelles il y a des phrases toutes faites. Le peuple n'est plus là; il n'y a là que la bonne société, les agioteurs, les journalistes et les marchands de chevaux, tous gens qui pourront vous dire au plus juste prix combien valent les rentes, une conscience, ou un étalon. C'est vraiment un charmant endroit que le Bois de Boulogne!

Que si, fuyant le monde et la poussière, vous voulez éviter tout ce brouhaha de voitures et de chevaux, vous trouverez encore au Bois de Boulogne de la fraîcheur et de l'ombre. Il y a là aussi de la solitude, là aussi des réduits écartés et mystérieux, où vous pourrez à votre aise vous étendre sur l'herbe, et rêver à vos vers et à vos amours, si vous faites des vers et si vous êtes amoureux, — ce que je ne vous souhaite pas! Vous pourrez même pousser votre promenade jusqu'aux silencieux alentours de la Muette et de Bagatelle, ce joujou doré d'un enfant né pour être roi et qui ne sera pas roi. Vous pourrez vous égarer jusqu'aux bords de la Seine, si calmes et si enchantés, avec leurs îlots d'arbres verts. Vous pourrez parcourir tous ces sites, toutes ces allées, toutes ces pelouses, et venir vous reposer ensuite à la *Mare d'Auteuil,* rendez-vous des dîners sur l'herbe des écoliers en vacances et des parties d'ânes, avec leurs rires bruyans, leurs joyeuses catastrophes et leurs folles jeunes filles qui se laissent désarçonner et roulent sur le gazon, jambes en haut, tête en bas, dans la position d'un ange qui tombe en enfer.

Et ne courez pas ainsi, messieurs les fous! et ne précipitez pas ainsi vos attelages, laquais! Laissez un peu souffler tout cela: jeunes gens et chevaux en ont besoin. Vous avez assez de poussière, assez de soleil, assez de fatigue. Faites halte dans une de ces délicieuses contre-allées qui aboutissent à votre unique promenade; et là, permettez-moi de vous dire quelques mots sur votre cher Bois de Boulogne.

Au tems des premiers rois de France (il y a des années de cela), tout l'espace compris

entre Paris et Saint-Cloud était occupé par une vaste forêt, qui s'appela d'abord Roveritum, puis Rouvret, puis enfin Rouvrai. Elle conserva ce nom jusqu'à ce que quelques pélerins qui revenaient de Boulogne-sur-mer, obtinssent, en 1319, la permission d'élever, dans le village de Menus-les-Saint-Cloud, sur les bords de la Seine, une église à l'instar de celle de Boulogne-sur-mer. Cette église fut honorée sous le titre de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine; et le village lui-même changea bientôt sa première dénomination de Menus les Saint-Cloud en celle de Boulogne, qui lui est restée. Quant au mot Rouvrai, j'ai lu quelque part qu'il venait du mot Rouvre (en latin *robur*), espèce de chêne qui, à ce qu'il paraît, était en grande abondance au Bois de Boulogne. Contentez-vous de cette étymologie là, si vous pouvez: elle en vaut bien une autre.

La chasse a, de tout tems, été le plaisir des rois. Aussi les rois de France se sont-ils montrés grands chasseurs, jusqu'au mois de juillet 1830, inclusivement: à cette époque, c'était une belle et curieuse chose que nos forêts royales, avec leurs cerfs et leurs daims, leurs chevreuils et leurs faisans, pauvres innocentes victimes qui tombaient par milliers, quand, un matin, il plaisait à quelqu'un que l'on appelait Sire, de dire à sa cour: Messieurs, nous irons en chasse aujourd'hui. Dieu veuille garder en paix les âmes de cerfs et des rois!

Pour en revenir à notre forêt de Rouvrai, c'était là que chassaient assez habituellement les rois de France. Il paraît que, dans ce tems, le Bois de Boulogne avait d'autre gibier que des étourneaux et des têtes folles; car les chro-

niques racontent les ébattemens et les carnages qu'y faisaient les princes et les dames des princes. Vous savez qu'alors un roi emmenait sa mie à la chasse, et que les femmes ne se faisaient pas faute de courir et caracoler parmi haies et taillis, pour réduire un cerf ou mettre à mort un daim. Puis, quand la chasse avait été bonne, et quand on avait tué bien des chevaux, bien des chiens, quelquefois bien des hommes, pour procurer un peu d'amusement à un roi et à sa maîtresse, le roi, la maîtresse et le cortége se rendaient processionnellement à l'église de Boulogne; et là on remerciait Dieu du bon succès de la journée. On n'eût pas fait autrement pour le gain d'une grande bataille.

Peu à peu l'église de Boulogne devint célèbre. Ce fut même dans cette église que, le 25 avril 1429, sous le règne de Charles VII, on entendit prêcher le fameux cordelier, frère Richard. Il arrivait de Jérusalem, tout plein encore des ineffables mystères de la Terre-Sainte; et ses premières prédications avaient produit à Paris une sensation qu'il serait difficile de décrire. C'était le bon tems alors! Manans et grands seigneurs, princes et dames galantes, tout le monde allait à la messe, et courait au sermon avec autant d'ardeur que nous en mettons aujourd'hui pour courir à la pièce nouvelle. Tant nous sommes devenus pervers et sans religion! Donc il y eut grande affluence pour écouter le frère Richard. Le texte de son sermon était, je crois, la vanité. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* Il paraît que le cordelier parla tant et si bien, et dit de si effrayantes choses, que tous les assistans furent émus jusqu'aux pleurs, d'autres disent jusqu'à la crainte;

si bien qu'à la fin de la prédication, hommes et femmes, filles et enfans, convertis en Dieu, et se repentant de leurs péchés passés, apportèrent sur la place publique joyaux, tables, billes, billards, vêtemens, parures, et firent du tout un immense feu de joie, qui ne dut pas faire rire Satan, le grand diable d'enfer. Heureux frère Richard, de n'être pas venu en 1832!

Depuis ce tems, l'église de Boulogne perdit sa célébrité, mais la forêt conserva la sienne. Plusieurs parties en furent morcelées; quelques villages s'élevèrent aux environs; enfin, les rois firent construire, dans l'enceinte même du bois, des maisons de plaisance. La plus ancienne est Madrid, surnommé le *château de Faïence,* et situé sur les bords de la Seine. François Ier fit bâtir ce château à son retour d'Espagne, où il était allé prendre de Charles-Quint une sévère leçon de politique. Après François Ier, Madrid fut habité par Henri II et par la célèbre Diane de Poitiers; après Henri II, par Charles IX et mademoiselle du Rouet, sa maîtresse, fille de Louis de La Beraudière. Mademoiselle du Rouet eut un fils de Charles IX, et le bâtard de la courtisane fut nommé archevêque à Rouen. Henri III fit du château une ménagerie, et, au lieu d'y conduire ses maîtresses, comme les autres rois, il y élevait des lions et des ours, sa plus habituelle société au roi de France! Enfin, Louis XVI (Louis XVI!) fit démolir Madrid et en ordonna la vente Je serais curieux de connaître celui qui osa se faire l'acquéreur des débris de ce château, un château où tant de rois de France s'étaient prostitués à tant de concubines! Il est vrai que presque toutes nos habitations royales ont partagé ce honteux hon-

neur avec Madrid: tant la couronne de France a toujours été pure et sans taches!

Une des choses qui contribua le plus à entretenir la célébrité du Bois de Boulogne, et à y attirer, même à une époque reculée, tout ce que Paris avait de plus riche et de plus élégant, ce fut une pauvre abbaye de religieuses, établie dans un pauvre village appelé Lonchamps. Lonchamps! Voilà-t-il pas, mes seigneurs les gens à la mode, que tous vos chevaux hennissent à ce nom? Voila-t-il pas que vous vous dressez sur vos étriers? Voilà-t-il pas que vous commandez une livrée neuve pour vos laquais, et une livrée neuve aussi pour vous, esclaves que vous vous êtes faits de la vanité? Luttez donc à qui fera le plus de folies, à qui aura le plus bel attelage, à qui tournera le plus de têtes de femmes; voici Lonchamps qui va revenir, Lonchamps, votre fête, à vous! Et moi, tandis qu'au galop de votre cheval vous soulèverez la poussière, et les admirations des petites maîtresses, moi, je veux vous raconter l'histoire des soeurs recluses de l'humilité de Notre-Dame.

C'est ainsi que s'appelait la communauté qu'avait établie à Lonchamps, au treizième siècle à peu près, madame Isabelle de France, soeur du roi saint Louis. Madame Isabelle, contente d'avoir marqué son passage en ce monde par une oeuvre aussi méritoire qu'une fondation d'abbaye, s'enferma dans le cloître pour le reste de ses jours, et y vécut le plus dévotement et le plus saintement que puisse faire une femme. Aussi, quand mourut madame Isabelle, comme il est dit que les princes doivent toujours avoir leurs flatteurs, même après leur mort, voici madame Isabelle qui a fait des prodiges et des

miracles, des miracles au nombre de quarante. Pour une époque ou il ne s'en faisait plus habituellement, quarante, c'est beaucoup. Cependant nous en croirons soeur Agnès qui s'érigea en historienne de la princesse, et prit la peine de nous le raconter. Si absurde que soit une chose, on trouve toujours au monde des sots pour y ajouter foi. Ainsi fut-il des miracles de madame Isabelle. Le monastère de Lonchamps devint tout-à-coup célèbre. On s'y rend en pélerinage, les malades s'y font porter, les princesses s'y cloîtrent, les rois le visitent. Ce fut une fureur. Mais tout ce bruit, toute cette renommée, au lieu de servir à la plus grande gloire de Dieu, ne furent, je l'imagine, qu'une ruse du démon. Les recluses étaient jeunes et jolies: c'en était assez pour attirer l'attention des muguets et de verts-galans de la cour. Voici donc aussi la jeunesse en pélerinage; voici les regards à travers les grilles, les billets doux par-dessous les portes, les visites nocturnes par-dessus les murs. Bientôt la maison de Dieu n'est plus qu'un lieu de débauche et de prostitution; les cellules des religieuses s'ouvrent aux amans, et Henri IV, notre sire d'égrillarde mémoire, y va courtiser mademoiselle Catherine de Verdun, dont il nomme le frère président au parlement de Paris, et à laquelle il donne l'abbaye de Saint-Louis de Vernon. Oh! la plaisante époque où l'on payait des caresses de femme par une donation d'abbaye, et l'infamie de la soeur par une présidence au parlement pour le frère!

Cependant la mode se passa des pélerinages à l'abbaye de Lonchamps, et Paris en avait presque oublié le chemin, l'orsqu'on vint à parler

avec un grand éloge des *concerts spirituels* qui s'y donnaient le mercredi, le jeudi et le vendredi saint. Les voix les plus mélodieuses et les plus fraîches chantaient les saints cantiques : c'était la nuit ; l'église étincelait de lumières, embaumait de fleurs et d'encens, et l'autel dérobait à tous les regards les jeunes filles qui célébraient les louanges de Dieu. L'illusion était complète, et, à entendre tant de douces et harmonieuses voix qui semblaient venir d'en-haut, on pouvait croire à des apparitions d'anges et à des hymnes célestes. La foule revint, et avec la foule le libertinage. Cette fois ce ne fut plus dans les cellules des religieuses, ce fut dans l'église même que le scandale eut lieu. La chose parut grave à l'évêque, et les concerts furent supprimés, mais non pas les promenades. On déserta le temple, mais on continua de fréquenter la route qui conduisait au temple. Bientôt ce ne fut plus une mode, mais une frénésie. Tout Paris en habit de cour vint se ruer à jour dit dans l'allée qui conduisait à l'ancienne abbaye des soeurs recluses de l'humilité de Notre-Dame. Il y eut des bruits, des rivalités, des luttes d'orgueil contre orgueil, des combats de fortune contre fortune. C'étaient les femmes éblouissantes de parure, les équipages dorés, les chevaux aux plumages de vingt couleurs ; c'était Paris représenté par ce qu'il avait de plus noble et de plus riche. L'Angleterre voulut aussi se mettre de la fête. On passa le détroit : on embarqua ses attelages et ses jokeis. Ce fut un coup de feu pour les carrossiers et les marchands de chevaux. Il n'y eut rien d'assez splendide, rien d'assez original, rien d'assez bizarre. Deux peuples se virent en pré-

sence, et rivalisèrent de fatuité et de sottise. On y vit des chevaux ferrés d'argent, des roues garnies d'argent, des laquais cousus d'argent sur toutes les coutures. C'était à ne pas y croire. La garnison de Paris, à cheval et le sabre au poing, ne suffit pas à contenir tout cette foule tumultueuse, si éblouissante et si parée. Lonchamps se continua sur la grande route; Lonchamps se serait continué à cinq lieues au-delà qu'il n'y aurait pas encore eu de place pour tout le monde.

Et au bout de quelques années, demandez à ce peuple frivole ce que sont devenues ses joies, ses courses, ses pélerinages mondains? Voici la révolution qui tonne, la révolution sanglante et échevelée! Dites-nous donc maintenant où sont les armoiries? où sont les écussons dorés? où sont tes longues promenades, Lonchamps? Mort! mort! tout cela est éteint; tout cela est brisé; tout cela est confondu et sali. Les promenades sont désertes, les religieuses proscrites, le temple renversé; et, à la place du fastueux monastère, on ne laissa que quelques ruines, maintenant disparues, sur lesquelles une main avait écrit: Le peuple libre a passé par-là!

Je vous ferai grâce de toutes les révolutions qui depuis le directoire, le consulat et l'empire, ont bouleversé le Bois de Boulogne, après avoir bouleversé notre France, hélas! Tous ces événemens sont des choses dont nous nous inquiétons fort peu, et pourvu que nos routes soient bien sablées, notre ciel pur, nos ombrages frais, nous allons, laissant derrière nous la tourmente politique; car nous n'aimons pas, hommes du monde, à changer quelque chose à nos plaisirs. Le Bois de Boulogne est encore le rendez-vous

de la bonne société; mais nous avons perdu nos traditions de luxe et d'élégance; nous nous sommes faits petits et mesquins. S'il y a encore de la recherche, ce n'est plus que dans nos habits, qui commencent à devenir ridicules. Les femmes seules ont conservé quelque chose de leur bon goût et de leurs grâces; on voit au Bois de Boulogne de jolies et de fraîches toilettes de femmes; ce sont d'heureuses exceptions. Du reste, les voitures, les chevaux, les livrées, tout cela est pauvre et bourgeois, Nous n'avons plus de grands seigneurs (et je ne les regrette pas!), mais aussi nous n'avons plus de ces plaisirs splendides et brillans qui en imposent aux yeux, et qui nous délassent de notre travail, nous peuple. Le Bois de Boulogne a de tout maintenant: des banquiers et des commerçans, des députés et des avocats, des femmes entretenues et des demoiselles.

A propos de demoiselles, je veux vous raconter une histoire qui m'a bien fait pleurer.

C'était une jeune fille, une demoiselle de Paris, que sa mère amenait souvent promener au Bois de Boulogne. Une enfant encore, si vous appelez enfant tout ce qui est doux et timide, rose et frais, jeune et folâtre; mais une femme déjà, comme on nous fait les femmes dans notre monde, graves et raides, et si serrées dans leur corset, les pauvres créatures, qu'elles se trouvent gênées pour respirer et pour sourire. Je ne vous dirai pas son nom, car peut-être vous l'avez connue, vous à qui je parle; peut-être vous l'avez vue, assise près de sa mère dans un élégant coupé, traverser rapidement vos belles avenues du Bois de Boulogne, par une calme soirée d'été. Hélas! vous ne la ver-

rez plus, elle qui était si blanche et si rieuse! Pour elle, plus de promenades, plus de joies, plus d'espérances d'avenir.... — Il faut que je vous dise comment cela s'est fait.

Un jour, au Bois de Boulogne, leur voiture se rompit aux deux nobles dames: c'était le matin, il y avait peu de monde, et il ne se trouva là pour les secourir ni brillant dandy, ni Parisien aux gants jaunes. Seulement un jeune homme qui s'avança timidement, offrit sa main, et aida les deux dames à sortir des débris de leur équipage. Il n'y avait eu personne de blessé. Quand le jeune inconnu eut balbutié quelques excuses, reçu quelques remerciemens, et offert son bras jusqu'à la porte du Bois de Boulogne, où l'on trouva une voiture, il salua en rougissant, s'éloigna, et disparut. C'était un enfant aussi lui, mais d'une mise si simple, si peu recherchée, si peu de mode, qu'il y eût eu dans sa toilette matière à trois quarts d'heure de raillerie pour un habitué du boulevart de Gand. Ce ne fut pas ainsi que la jeune fille le jugea. Elle ne vit que ses beaux cheveux blonds, qui tombaient si négligemment; elle ne vit que ses grands yeux noirs si pleins de flamme, et que la bouche qui disait des paroles si simples et si belles. Oh! je vous jure qu'alors elle ne pensa pas à regarder la coupe de son habit, ni la forme de son chapeau. Il y avait dans son parler quelque chose de si gracieux; il y avait tant de noblesse dans son regard, tant de modestie dans sa rougeur; sa main tremblait si fort en touchant la main d'une femme! Que voulez-vous que je vous dise? Ce fut un délire, un transport, une fièvre, une pensée qui la poursuivait partout, l'infortunée; un rêve

qu'elle faisait au bal, au spectacle, à la promenade, chez elle, le jour, la nuit, car elle ne dormait déjà plus ses nuits... — Elle aimait !

Et lui aussi il l'aimait; lui aussi il revenait chaque jour à la place où il l'avait vue pour la première fois, consumant des nuits et des journées entières à refaire ce songe dans son âme. Et quand une voiture venait toute verte au-dehors, toute blanche au-dedans, et avec des chevaux noirs, il restait stupide et immobile au bord de la route, il regardait, et la voiture était déjà bien loin, qu'il n'avait pas pensé à rendre le salut de reconnaissance que lui avait jeté la dame en passant.

Le jeune homme habitait le village de Boulogne avec son père, un vieux militaire, qui vivait de sa pension de retraite, c'est-à-dire fort sobrement. Et le pauvre invalide ne sut que penser, quand il vit son fils chéri perdre ses belles couleurs de vingt ans, et maigrir, et n'avoir plus d'appétit, plus de sommeil, et passer ses jours et ses nuits à pleurer. Il pleura aussi, le soldat !

La jeune fille habitait Paris avec sa mère, une noble comtesse, je crois, fort riche et fort dédaigneuse. Et elle gronda bien fort sa fille de se laisser ainsi dépérir et aller à mal; elle l'appela sotte parce qu'elle pleurait: et elle ne pleura pas, la comtesse !

Un soir la jeune fille eut la tête perdue. Elle revenait de l'Opéra où on l'avait conduite malgré elle. Elle rentre dans sa chambre, elle attend que sa mère soit endormie, elle ouvre sa fenêtre, attache un drap, et descend. Oh ! je vous en prie, ne dites pas que tout ceci

est un roman: c'est une affreuse et véritable histoire.

Elle marcha long-tems, seule, ne sachant où elle allait, forte et courageuse plus qu'on ne l'eût pu croire, avec ses jolis petits souliers de satin, et la tête nue, hélas! par une froide nuit d'automne. Quand le matin se leva, elle était harassée, ses pieds étaient en sang, mais elle marchait encore. Puis tout-à-coup elle s'arrêta, s'assit au revers d'un fossé tout humide, et elle se prit à pleurer amèrement. Elle était au Bois de Boulogne à la place où elle revoyait chaque jour son jeune libérateur, quand elle passait avec sa mère. Tant elle avait appris par coeur la route qui conduisait à cet endroit du bois!

Par bonheur il ne passa personne pour avoir pitié d'elle, et elle se complut dans sa douleur. Enfin, il arriva, triste et pensif, et cherchant cette place ordinairement si déserte: — il la vit! Vous dire tout ce qu'il y eut d'étonnement et de stupeur, de joie et de larmes, de transports et de délire; c'est impossible. Eperdu, enivré, il était à ses genoux, et il embrassait ses pieds, et il embrassait le bas de sa robe, et il ne voulait pas croire à ce qui lui arrivait. Puis quand ils se furent parlé long-tems, et long-tems redit les mêmes choses, il alla chercher pour elle un peu de pain et un peu de lait. Ils mangèrent le pain et le lait ensemble, tous deux l'un près de l'autre, et ils étaient si naïfs et si confians, et si pleins de jeunesse, qu'ils se mirent à oublier le monde, et à ne plus parler de misères et de souffrances, et à se croire heureux! Ce fut un bonheur qui dura tout le jour.

Quand le soir vint, ce fut autre chose. Il fallait passer la nuit quelque part: elle était si pâle, si fatiguée, si brisée par la route; le vent du soir était si froid! que faire? où aller? — Ils allèrent tous deux à la demeure du jeune homme: ils voulaient se jeter aux pieds de son père, de leur père aux deux enfans, et lui demander pardon. Le père était sorti pour chercher son fils. Le jeune homme fit entrer la jeune fille dans sa chambre, et lui recommanda, si on venait, de se cacher quelque part, où elle voudrait, n'importe, mais de se cacher. On ne vint pas. Le jeune homme ferma la porte sur elle, s'assit en dehors et veilla sur le seuil. Quand le père rentra, il vit son fils venir au-devant de lui sur l'escalier; il lui fit quelques reproches et finit par lui pardonner. Puis le vieux militaire se coucha et s'endormit.

A quatre heures du matin, on le réveille. Une voiture venait d'entrer dans la cour: c'était celle de la comtesse. Après tout un jour et toute une nuit de recherches, elle avait pensé à son libérateur du Bois de Boulogne. Elle avait souvent remarqué ses regards enflammés, sa face immobile, sa rougeur subite, quand elle passait avec sa fille. Il suffit d'une minute pour deviner toute une histoire, comme d'un éclair pour percer tout un nuage. La comtesse vole à Boulogne, elle entre chez le vieillard sans se faire annoncer, et lui redemande sa fille. Sa parole fut acerbe et hautaine: ses menaces furent effrayantes. Hélas! hélas! la jeune fille, de la chambre où elle était blottie, elle entendait sa mère la maudire! Le vieillard jura que la jeune fille n'était pas chez lui. (Il le jura!) La comtesse se retire alors, mais non pas sans

laisser derrière elle des paroles de colère et de mépris. — Oh! une mère, de la colère et du mépris pour sa fille qu'elle a perdue! qu'elle attende donc au moins qu'elle soit retrouvée, sa fille!

Tout cela ce fut une horrible scène. Le pauvre soldat n'avait pu y résister, et pour se remettre il était sorti, l'imprudent! Le jeune homme entra rapidement dans la chambre où était la jeune fille, et elle, échevelée, haletante, lui jeta ses deux bras au cou, en criant: Il faut mourir! Sa mère lui avait brisé le coeur. Oh! qu'ils se comprirent bien tous les deux, et que ce fut un horrible langage que ce silence qui n'eut pour l'interrompre que des sanglots et des baisers! Il entra chez son père: il voulait le voir encore. Le vieillard n'était pas là! oh! le malheureux fils, qui ne pourra pas même embrasser son père avant de mourir! Il ouvrit un tiroir, y prit deux pistolets, regarda froidement s'ils étaient chargés, et vint retrouver la jeune fille. Elle se serra bien fort contre lui. Elle avait si peur qu'on ne la vît et qu'on ne l'empêchât de mourir! A peine si le jour se levait. Tout le village de Boulogne reposait encore. Ils se glissèrent inaperçus le long des murs, marchèrent, coururent, puis les voilà au plus épais du bois... — Oh!

Imaginez-vous que c'était par une délicieuse matinée d'automne que cela se passait. Le vent était encore froid, l'herbe était encore humide de rosée; mais il y avait tant de baume et de silence sous les grands arbres, le soleil levant se jouait avec tant de prestige dans les branches, la nature était si belle et si harmonieuse, moitié endormie qu'elle était encore, qu'il y

avait là de quoi enivrer, de quoi rendre fou. Oh! mesdames, vous ne connaissez pas cela, vous qui à cette heure où le monde renaît, dormez si profondément, toutes brisées de votre bal de la veille. Le Bois de Boulogne pour vous c'est du soleil de midi, c'est de la poussière, de l'agitation, du bruit. Pour mes deux jeunes enfans qui s'en allaient mourir, le Bois de Boulogne c'était quelque chose de suave et de parfumé; c'était de frais gazons, c'étaient de vertes clairières bien ombragées; c'était du soleil aussi, mais du soleil pur et vivifiant, de ce soleil qui pénètre et qui ranime, quand on y épanouit son âme, et que la brise matinale vient vous sécher une larme à la joue. Ils marchèrent long-tems les infortunés, parlant de choses et d'autres, s'arrêtant au chant d'un oiseau, cueillant une fleur qu'ils effeuillaient — comme ils effeuilleront bientôt leur vie, avant qu'elle soit fanée. La jeune fille était belle ce matin-là, sa voix était calme et reposée, son oeil ardent et plein d'espoir. Elle s'appuyait nonchalante et pensive sur le bras du jeune homme, et elle laissait aller ses cheveux dans ses cheveux, comme elle avait laissé aller son âme dans son âme. Leur ivresse était pure et sainte, leurs discours chastes et du ciel. Ils n'avaient déjà plus de souvenirs de la terre, le monde s'était effacé, et il n'y eut pas entre eux une seule parole de regret ou de souffrance. Ils s'éteignaient peu à peu, confondant leurs joies et leurs pensées, avec des regards là-haut, et de ferventes prières à Dieu. Le jeune homme pria pour son père, la jeune fille pria pour sa mère. — Entendez-vous, elle pria pour sa mère! — Puis quand ils furent las d'admiration et

laisser derrière elle des paroles de colère et de mépris. — Oh! une mère, de la colère et du mépris pour sa fille qu'elle a perdue! qu'elle attende donc au moins qu'elle soit retrouvée, sa fille!

Tout cela ce fut une horrible scène. Le pauvre soldat n'avait pu y résister, et pour se remettre il était sorti, l'imprudent! Le jeune homme entra rapidement dans la chambre où était la jeune fille, et elle, échevelée, haletante, lui jeta ses deux bras au cou, en criant: Il faut mourir! Sa mère lui avait brisé le coeur. Oh! qu'ils se comprirent bien tous les deux, et que ce fut un horrible langage que ce silence qui n'eut pour l'interrompre que des sanglots et des baisers! Il entra chez son père: il voulait le voir encore. Le vieillard n'était pas là! oh! le malheureux fils, qui ne pourra pas même embrasser son père avant de mourir! Il ouvrit un tiroir, y prit deux pistolets, regarda froidement s'ils étaient chargés, et vint retrouver la jeune fille. Elle se serra bien fort contre lui. Elle avait si peur qu'on ne la vît et qu'on ne l'empêchât de mourir! A peine si le jour se levait. Tout le village de Boulogne reposait encore. Ils se glissèrent inaperçus le long des murs, marchèrent, coururent, puis les voilà au plus épais du bois... — Oh!

Imaginez-vous que c'était par une délicieuse matinée d'automne que cela se passait. Le vent était encore froid, l'herbe était encore humide de rosée; mais il y avait tant de baume et de silence sous les grands arbres, le soleil levant se jouait avec tant de prestige dans les branches, la nature était si belle et si harmonieuse, moitié endormie qu'elle était encore, qu'il y

avait là de quoi enivrer, de quoi rendre fou. Oh! mesdames, vous ne connaissez pas cela, vous qui à cette heure où le monde renaît, dormez si profondément, toutes brisées de votre bal de la veille. Le Bois de Boulogne pour vous c'est du soleil de midi, c'est de la poussière, de l'agitation, du bruit. Pour mes deux jeunes enfans qui s'en allaient mourir, le Bois de Boulogne c'était quelque chose de suave et de parfumé; c'était de frais gazons, c'étaient de vertes clairières bien ombragées; c'était du soleil aussi, mais du soleil pur et vivifiant, de ce soleil qui pénètre et qui ranime, quand on y épanouit son âme, et que la brise matinale vient vous sécher une larme à la joue. Ils marchèrent long-tems les infortunés, parlant de choses et d'autres, s'arrêtant au chant d'un oiseau, cueillant une fleur qu'ils effeuillaient — comme ils effeuilleront bientôt leur vie, avant qu'elle soit fanée. La jeune fille était belle ce matin-là, sa voix était calme et reposée, son oeil ardent et plein d'espoir. Elle s'appuyait nonchalante et pensive sur le bras du jeune homme, et elle laissait aller ses cheveux dans ses cheveux, comme elle avait laissé aller son âme dans son âme. Leur ivresse était pure et sainte, leurs discours chastes et du ciel. Ils n'avaient déjà plus de souvenirs de la terre, le monde s'était effacé, et il n'y eut pas entre eux une seule parole de regret ou de souffrance. Ils s'éteignaient peu à peu, confondant leurs joies et leurs pensées, avec des regards là-haut, et de ferventes prières à Dieu. Le jeune homme pria pour son père, la jeune fille pria pour sa mère. — Entendez-vous, elle pria pour sa mère! — Puis quand ils furent las d'admiration et

d'extase, ils s'arrêtèrent, et ils penchèrent la tête l'un sur l'autre; ils s'endormirent, tous deux calmes et rians, les bras entrelacés, et leur âme (ils n'en avaient plus qu'une) monta radieuse vers le ciel.

On avait entendu dans le bois de Boulogne deux coups de pistolet partis ensemble. Un oiseau eut peur, et quitta la branche où il était perché. C'est là tout. Le silence revint, et personne sur la terre ne s'émut de ce bruit. Ce jour-là le tems fut superbe, et il y eut un monde fou à la promenade. On y remarqua la calêche verte et blanche avec des chevaux noirs; mais il n'y avait plus qu'une femme dedans : — c'était la comtesse.

Le vieux militaire retrouva le corps de son fils : il n'y eut qu'une bierre et qu'un tombeau pour les deux enfans. Le convoi fut triste : le soldat fut seul à le suivre, et il grava sur la pierre du sépulcre:

ELLE
N'AVAIT QUE SEIZE ANS,
ET IL N'EN AVAIT QUE VINGT!
LEUR VIEUX PÈRE,
QUI AVAIT SOIXANTE-SEPT ANS,
A ÉCRIT CELA LUI-MÊME
SUR LEUR TOMBE!
M DCCC XXXII.

Pardon de vous avoir parlé si long-tems du Bois de Boulogne!

AMÉDÉE GRATIOT.

LA FORCE.

Le Marais, ce quartier si tranquille qu'on pourrait le comparer à un lac paisible opposant son calme plat à la rapidité du fleuve dont les autres quartiers de Paris sont la vivante et continuelle image; le Marais recèle dans son sein un gouffre aussi funeste que celui de Charybde et Scylla, où viennent tournoyer ceux dont les barques trop légères ont échoué sur le fleuve, et ceux dont les forces ont en vain lutté contre le torrent.

Ce gouffre c'est une prison, cette prison c'est *la Force*, dont le nom n'est pas ici par analogie à la puissance de ses grilles et de ses verroux ni à la dureté farouche de ses gardiens. Ce nom est un vieux débris de féodalité légué au bâtiment par son ancien possesseur. Là où errent aujourd'hui, comme dans un purgatoire anticipé, des prévenus de tous genres, attendant le jugement qui doit les plonger dans l'enfer d'une prison centrale ou d'un bagne, ou les rendre à un paradis de liberté; dans ces cours, sous ces arceaux, au fond de ces corridors où

se corrompent des malheureux seulement égarés, où s'égarent des innocens, où le vice s'exploite, où le crime se perfectionne, où l'homme assez fort de principes, assez pur de conscience pour rester inaccessible à ce contact, est réduit à déplorer l'impuissance ou l'insouciance qui laisse tant d'individus dans les horreurs de l'anxiété; dans ces lieux enfin, où la vie n'a d'autres règles que le tintement d'une cloche, d'autre harmonie que le bruit des verrous et des clefs, d'autre incident que l'alternative d'une visite au cachot ou d'un voyage à la Souricière; là jadis le duc de la Force donnait des fêtes brillantes qu'embellissait tout le luxe des arts: des femmes parfumées comme des fleurs, légères comme des sylphides, caressaient le parquet de ce grand salon, maintenant coupé en deux parties, où se vautrent des misérables rongés de vermine et de maladies plus honteuses encore. Si parfois la gaîté s'introduit dans ce triste séjour, ce n'est que dépouillée de sa franchise, accompagnée de bruyans éclats, inspirée par des propos plus que libres, par des jeux brutaux dont les scènes deviennent souvent sanglantes et que le veto despotique du brigadier Paul a seul le pouvoir de faire cesser en conduisant au cachot, avec un sang-froid imperturbable, les joueurs trop échauffés.

Où trouver, dans ce lieu, un souvenir de son antique et royale origine? qui reconnaîtrait dans ces masses de fer et de pierres les traces de cette maison de plaisance qui, sous les règnes de Charles V et de Charles VI, servait de demeure à des princesses? Sur ces ruines s'est élevé un autre palais, celui de la *Prévention*.... La Prévention, déesse bien digne d'un tel tem-

ple, aurait eu comme les Euménides un autel chez les anciens; chez nous elle est l'objet d'un culte consacré par les lois, et de nombreuses victimes lui sont sacrifiées. La Prévention a ses ministres, ses suppôts, comme au tems de Boileau la Chicane avait ses procureurs et ses huissiers: celle-ci n'attaquait que la fortune, tandis que celle-là se joue de la vie et de l'honneur; devant elle, les sentimens les plus généreux se taisent, l'humanité n'a plus de voix; comme les harpies, elle infecte tout ce qu'elle touche; la Prévention tue l'espérance, détruit le passé, et ne laisse souvent à l'avenir qu'une carrière, celle du crime. Voyez-la naître sous le sombre sourcil d'un mouchard; voyez-la se former dans le procès-verbal du commissaire de police et arriver à son apogée dans le cabinet du juge d'instruction: là, son importance s'augmentant du crédit respectable qu'elle emprunte à la justice, elle déploie toutes les ressources de son génie, elle s'étend, se replie, et comme le boa *constrictor,* elle enlace, elle étouffe de ses nombreux anneaux toute l'existence d'un homme; son venin subtil empoisonne les actions les plus innocentes; malheur à celui qui doit la combattre!

La Prévention a des tortures aussi sensibles, mais plus injustes, que celles du quinzième siècle; car on n'en tient aucun compte au malheureux qui les endure. Chaque jour d'instruction est pour le prévenu un supplice qu'on peut diviser en deux phases, le voyage et la Souricière.

Avez-vous rencontré quelquefois dans la rue Saint-Antoine, à la place de Grève, sur les quais, ou au milieu du pont qui avoisine le

Palais de Justice, une espèce de tombereau que la sollicitude coquette du nouvel entrepreneur a décoré à l'extérieur comme la voiture d'un marchand de cirage, mais dont l'intérieur sombre et bardé de fer n'offre qu'une ouverture étroite laissant à peine entrer assez d'air pour prévenir une asphyxie: les habitués de cette machine roulante, qui ne ressemble pas mal à un cercueil ou aux cages en fer du bon Louis XI, l'ont surnommée *panier à salade*. C'est dans cet équipage traîné en poste, que la Prévention charrie, entassés comme des harengs dans un baril, les prévenus que son caprice appelle de la Force au Palais de Justice, après les avoir oubliés quelquefois pendant plusieurs mois. Les voyageurs meurtris, à moitié étouffés, sont vomis dans la cour de la conciergerie et accolés à autant de gendarmes qui les conduisent, par un passage nouvellement réparé et d'un effet monumental, *à la Souricière!*....

Pour peindre fidèlement la Souricière, il faudrait la plume de Lesage ou le pinceau de Calot: ce n'est pas un cachot, c'est plus horrible. Un cachot a pour lui sa paille et son silence; mais à la Souricière, point de banc pour reposer le corps placé sur lui-même pendant douze heures; point de silence pour réfléchir; point d'air pour rafraîchir les poumons infectés de soixante individus qui se remuent à grand'-peine dans un espace large de quelques pieds. Ce lieu est pis encore dans ses proportions que l'instrument dont il a emprunté le nom: l'animal que sa gourmandise attire dans le piége que la ruse lui a tendu peut au moins respirer, grâce à l'ouverture grillée qui le retient; mais la souricière de la Prévention n'offre pas même aux

prévenus ce triste avantage; une étroite lucarne, obstruée par un châssis et des barreaux serrés, donnant sur une cour large comme une cheminée, est le seul accès que puissent trouver les rayons d'un faux jour et le seul passage laissé à l'évaporation des gaz méphitiques qui se forment dans cette sentine.

Voilà le lieu où les prévenus de tous les genres sont entassés, où l'innocent est heurté, froissé par le coupable s'il n'est corrompu par lui; où la vieillesse est en butte aux risées et aux outrages d'une jeunesse dégradée; où l'enfance joue un rôle encore plus dégoûtant. Ce lieu que renieraient des siècles de barbarie et d'ignorance, est placé immédiatement au-dessous des siéges qu'occupent des magistrats éclairés par de profondes études, par trois révolutions, et par les leçons continuelles du présent. Comment expliquer le contraste qu'offre la Souricière au milieu de ce palais qui la renferme dans son sein comme une plaie déshonorante? Les salles de justice sont belles; chaque jour les arts viennent y ajouter quelque ornement, et l'on ne trouve pas une obole pour disposer un lieu convenable où puissent être déposés les prévenus allant à l'instruction. Il y a négligence cruelle à ajourner ainsi indéfiniment une amélioration que réclament la justice et l'humanité vis-à-vis d'hommes non encore classés parmi les coupables, innocens peut-être, et qui doivent dans tous les cas être traités comme tels jusqu'après leur jugement.

La Souricière comprend deux autres chambres: l'une consacrée aux prévenus de délits politiques, l'autre aux femmes; une lucarne semblable à celle que nous avons décrite et

donnant sur la même cour fournit aux prévenues recluses un jour douteux; c'est un spectacle ignoble que de voir les hommes grimper comme des orangs, s'élever contre les grilles pour plonger leurs regards et échanger leurs propos d'un sentimentalisme ridicule et cynique avec les femmes qui, de leur côté, font le même manège; il y a quelque chose de bizarre et d'effrayant dans ces voix rauques d'eau-de-vie et de tabac qui se brisent contre les barreaux, se reconnaissent, se complimentent ou se maudissent, se transmettent leurs projets, leurs sermens, comme si les personnages se rencontraient dans les caveaux d'Idalie ou sous les tonnelles de Desnoyer. Ainsi ce lieu, par son imperfection même, favorise le désordre et le vice: si toute communication était impossible entre les hommes et les femmes, il y aurait un aliment de corruption de moins; si le prévenu était placé dans un lieu qui éloignât de son esprit l'idée d'une abjection à laquelle il se croit voué par le mépris cruel que la société affecte envers lui, il éprouverait le désir de devenir meilleur, parce qu'il le croirait possible; si le lieu dans lequel soixante individus sont enfouis n'étouffait pas les cris presque féroces qui ébranlent souvent les murs, les observations qu'on serait obligé de faire pour arrêter ces excès rendraient peu à peu ces hommes à leur dignité naturelle, ils ne rugiraient plus, ils parleraient; si un air pur rafraîchissait leur sang, ils seraient moins exaltés, moins malheureux et bientôt moins coupables.

Faisons des voeux pour que les magistrats jettent les yeux sur cette anomalie choquante, et la fassent disparaître incessamment; retour-

nons à la Force qu'une journée de station à la Souricière nous a presque fait regretter comme un lieu de délices.

Cette prison, consacrée spécialement à la prévention, offre à l'observateur un caractère tout particulier qu'on chercherait en vain dans les autres maisons de détention; les nombreux prévenus qui s'y succèdent lui donnent l'aspect d'un panorama de délits et de crimes; tous les genres de coupables y sont représentés, depuis le meurtrier jusqu'au fraudeur d'huile ou de tabac, depuis le voleur de grand chemin jusqu'à l'adroit filou tireur de bourses ou de montres.

C'est à la Force qu'est renfermé tout individu mis en état de suspicion; c'est là qu'il attend l'instruction de son affaire; de sorte que le tems qui s'écoule pendant cette opération que prolongent les maladies, les mutations, les vacances, constitue une espèce de non-valeur toujours au préjudice du prévenu; car, s'il est renvoyé sans jugement, qui l'indemnisera de ce tems perdu? et s'il est jugé et condamné, cette peine anticipée lui sera-t-elle comptée?...

La Force peut contenir douze cents prisonniers; elle en renferme ordinairement huit à neuf cents. La conduite de cette maison est confiée à un directeur qui a sous ses ordres un brigadier en chef et vingt-deux surveillans. Le directeur actuel, M. Walet, est un homme recommandable par son impartialité et l'attention rigoureuse qu'il apporte à ce que les détenus obtiennent justice chaque fois qu'ils la réclament: il y a plus de mérite qu'on ne pense à bien diriger un établissement semblable, dont le personnel, par son flux et reflux continuel,

nécessite une vigilance et une sollicitude toujours nouvelles. Les sentimens généreux et l'humanité de M. Walet sont d'autant plus remarquables, qu'ils se font jour au milieu des devoirs sévères que sa place lui impose.

Les écritures sont tenues par un greffier: M. Constant Barbe est celui qui, depuis le mois de juin, occupe cette place; des antécédens honorables justifient le choix de l'autorité, et garantissent à monsieur le directeur un collaborateur éclairé.

La Force est divisée en cinq cours; la plus grande est la cour Saint-Vincent-de-Paule; les autres sont la cour Saint-Louis qui, jusqu'au 5 juin dernier, avait été affectée à la promenade privilégiée des doubles pistoliers; elle leur a été interdite depuis cette époque, sans doute à cause de la communication plus immédiate qu'elle offre avec l'extérieur. Les cours Sainte-Marie-Madeleine, Sainte-Marie-égyptienne, et du bâtiment neuf, sont beaucoup trop petites pour le nombre de prévenus qu'on y entasse; celle du bâtiment neuf surtout peut être comparée à un fossé profond; une chambre sombre qu'on nomme chauffoir, et que les détenus ont assez justement qualifiée du titre *de fosse aux lions*, est le seul abri qu'ils trouvent en hiver lorsqu'il pleut, et leur refuge contre les rayons brûlans et concentrés d'un soleil d'été; encore la fosse aux lions est-elle à peine assez grande pour concentrer la moitié des habitans de cette triste enceinte, qui n'ont accès dans leurs dortoirs que la nuit.

Qu'on se figure un malheureux prévenu jeté pour la première fois dans cette cour, au milieu des mauvais sujets qui la composent en

grande partie, ne sera-ce pas un miracle si sa constitution physique le protége contre l'insalubrité du lieu et les attaques des forts-à-bras? un miracle si ses principes moraux échappent aux leçons que la plupart de ses compagnons y prêchent sans contrainte? C'est un point sur lequel l'autorité ne paraît avoir nullement réfléchi, car, à la Force, comme dans le monde, le classement des individus se fait en raison de leur mine, en raison de la fortune qui permet de prendre une pistole, en raison des antécédens qui signalent souvent à la faveur des gardiens ceux qui viennent le plus fréquemment renouveler connaissance avec la maison dont leurs récidives les constituent véritables abonnés. Ne serait-ce pas une mesure prudente et éminemment morale que celle qui prescrirait l'isolement des prisonniers prévenus pour la première fois, de ceux qui auraient déja subi une condamnation. Comment la sévérité de la loi, qui poursuit encore, par une surveillance plus tyrannique qu'utile, le condamné rendu à la société, cesse-t-elle tout-à-coup à l'instant où elle devient plus nécessaire? Dans le premier cas, elle favorise un préjugé dont l'empire ferme souvent à un libéré le chemin de l'honneur et de la probité qu'il pourrait suivre encore; dans le second cas, au contraire, elle lui facilite l'accès du vice. A voir une telle insouciance, ne semblerait-il pas qu'il soit nécessaire d'ouvrir un champ à l'immoralité et au crime, comme une carrière qu'il est dans la destinée de l'homme de parcourir!... J'ai vu des jeunes gens arriver à la Force, le front couvert du rouge de la honte, étouffant avec peine leurs sanglots; tout annonçait chez eux le sincère re-

pentir d'une première faute, et la secrète horreur de leur position;... huit jours après, ils étaient gais, ils avaient beaucoup appris, et, sur le fruit de ces leçons fatales, ils bâtissaient leur avenir! Ces malheureux deviendront peut-être professeurs à leur tour, après avoir pris leurs grades à Toulon ou à Brest! Il faut faire la même réflexion à l'égard des prévenus auxquels on ne reproche que les écarts d'une passion subite, comme une rixe, une rébellion. La confusion de ces hommes dans une cour peuplée d'anciens condamnés, dispose leur esprit, déja enclin au désordre, à accueillir les idées de vol, d'escroquerie, qui flattent leurs penchans naturels, la paresse et le libertinage.

Le classement des individus par catégorie de délits et de crimes, contribuerait puissamment à diminuer le nombre des condamnations. Il est prouvé que le chiffre des prévenus déja condamnés excède au moins des trois quarts celui des prévenus arrêtés pour la première fois; la corruption qu'exerce alors le plus grand nombre sur le plus petit, est d'autant plus puissante, qu'elle est favorisée par la longueur de la prévention qui concourt sensiblement à détruire par l'habitude la crainte salutaire que fait naître un premier séjour dans une prison. On peut dire même que la prévention fait en général plus de criminels qu'elle n'en reçoit; il n'est pas rare de voir des inculpés attendre cinq ou six mois le résultat d'une misérable affaire susceptible d'être éclaircie en huit jours; puis au bout de ce tems, on les renvoie sans jugement, parce qu'on n'a pu trouver matière à une accusation sérieuse; ou bien, souvent, ils ne sont condamnés qu'à une peine au-dessous de

l'emprisonnement provisoire qu'on leur a fait subir: il en résulte qu'ils ont souffert, sans motif justifiable, une détention plus ou moins longue, dans l'oisiveté la plus complète, au milieu d'individus en état d'hostilité permanente contre les lois, et dont les moeurs et les maximes offrent le plus dangereux exemple. Ces deux cas, qui sont très-fréquens, font ressortir avec plus de force encore les abus qu'entraîne le mode d'instruction des affaires; mais, en général, dans quelque position qu'il soit, le prévenu a droit à ce qu'on le laisse le moins de tems possible dans un état d'incertitude qui ne profite en aucune manière aux intérêts de la société, et qui froisse toujours les siens; ceux de la justice même sont souvent compromis par la lenteur de l'instruction, car elle facilite aux coupables les moyens de l'égarer; les magistrats se trompent s'ils pensent que les ressources de leurs lumières et de leur sagacité suffisent pour les diriger dans les replis tortueux des systèmes créés par les coupables qu'une adroite expérience met en garde contre toutes les questions; combien de subornations de témoins, de dispositions d'alibi, et d'autres fraudes du même genre n'ont-elles pas souvent dérobé un criminel véritable, qu'une plus grande activité dans l'instruction aurait certainement fait connaître! Ainsi, à l'égard du coupable, le tems de la prévention est employé à déjouer toutes les mesures de la justice; et, chez l'homme que la fatalité ou une première faute conduit en prison, la longueur de la prévention produit une irritation qui détruit la confiance et le respect dus à ses juges; il ne comprend plus une loi qui le punit avant de le juger; l'injustice dont

il se croit l'objet, dispose son esprit à accueillir les doctrines de ceux avec qui il est forcé de vivre; l'habitude achève ce que la nécessité a commencé, et trois mois de prévention ont fait, d'un homme faible, un être corrompu, et d'un homme égaré, un criminel endurci.

Qu'on ne se figure pas que ces observations soient faites au hasard, ou dictées par un esprit d'acrimonie contre l'autorité; celui qui les écrit pourrait sans doute s'offrir pour exemple de cette déplorable lenteur qu'il dénonce, mais son caractère, en le mettant à l'abri des conséquences funestes qu'il a signalées, fait aussi taire chez lui tout sentiment personnel. Si les magistrats veulent voir, ils verront, c'est un appel fait à la fois dans l'intérêt de la justice, de la morale et de l'humanité. Une activité plus grande dans l'instruction des affaires, et le classement par catégorie de délits et de personnes, changeraient en peu de tems la physionomie de la Force, et la dépeupleraient sensiblement; ces moyens sont d'une exécution facile et qui, loin de nécessiter des dépenses, amènerait, au contraire, une économie en raison de la diminution du nombre des préventions; on trouverait encore dans cette économie le traitement de quelques juges d'instruction supplémentaires, si l'abondance des affaires rendait leur secours nécessaire. Une amélioration si importante se réduit donc à une question de chiffres; je la livre aux réflexions de nos calculateurs moralistes qui n'enfantent trop souvent que des théories brillantes remplies, sans doute, de philosophie et d'humanité, mais sans résultat, comme ces beaux projets sur le défrichement des terres et le dessèchement des

marais, qui restent toujours des cloaques infects et des plaines arides... Attendons.

La cour Saint-Vincent-de-Paule, qu'on nomme aussi cour de la Dette, est assez grande et bien aérée; un parterre ombragé de jeunes acacias forme une espèce d'oasis au milieu de ce lieu d'incertitude et d'angoisse; il y a quelque chose de si puissant dans l'effet de cette végétation, quoique emprisonnée, que la douleur perd un peu de son intensité; on oublie ses maux à l'aspect de cette fenêtre élevée derrière laquelle Béranger a médité pendant un an avec sa muse qu'on étouffait, mais qu'on n'emprisonnait pas; cette chambre sert en ce moment de logement provisoire au greffier de la Force et à sa jeune famille; en apercevant les frais visages d'enfans et les jolies têtes de femmes qui apparaissent quelquefois à travers ces barreaux comme une fantasmagorie aérienne, on dirait de quelques-unes des gracieuses inspirations du poète national, qui viennent visiter son ancienne prison. La fenêtre du chansonnier est le monument de la cour de la Dette qu'on fait remarquer à chaque nouvel hôte.

Si l'on compare cette cour aux autres, elle semble un paradis; aussi est-elle habitée par les privilégiés; en première ligne il faut placer les pistoliers qui, moyennant un loyer de vingt-cinq sous par décade, ont l'agrément de coucher seuls dans leurs lits, et d'avoir la libre jouissance de leurs chambres pendant le jour, avantage refusé aux prévenus sans pistole, qu'on appelle *pailleux ;* ceux-ci couchent à deux dans des lits qui ont à peine une largeur de deux pieds et demi. Ici se présente naturellement une réflexion contre cette communauté de cou-

cher qui compromet la santé et corrompt les moeurs, en favorisant un vice honteux qui est le plus cruel outrage fait à la nature et à la pudeur. On ne comprendra pas que la distinction des lits adoptée dans les maisons centrales, ne le soit point dans une maison de prévention qui réclame des soins plus attentifs pour écarter autant que possible des élémens de corruption : il devrait suffire de faire connaître cet abus pour qu'il cessât d'exister.

Le régime alimentaire de la prison serait satisfaisant, s'il était toujours fidèlement suivi par le fournisseur; mais il arrive que très souvent, malgré les plaintes des détenus et les observations du directeur, la qualité des vivres, et surtout du pain, diffère d'un jour à l'autre : c'est un impôt levé sur la misère et le malheur par la rapine impudente et basse.

Chaque détenu reçoit par jour une livre et demie de pain de munition, un bouillon le matin à neuf heures, et une portion de légumes à trois heures; le jeudi et le dimanche les légumes sont remplacés par une portion de boeuf bouilli; les pistoliers seuls ne reçoivent jamais que le bouillon et le pain : il y a injustice et lésinerie dans cette exception au préjudice des pistoliers; la plupart en souffrent réellement, car beaucoup de prévenus sacrifient toutes leurs ressources pour payer une pistole et se soustraire ainsi à la contagion des dortoirs communs; c'est un sentiment de pudeur qu'on devrait encourager, au lieu de lui opposer la faim contre laquelle aucune résolution ne peut lutter long-tems.

La Force a une infirmerie de cinquante lits; elle est dirigée par un médecin de talent, et

constamment animé d'un sentiment de philantropie positive, qui le porte à donner à chaque détenu des soins aussi assidus qu'à ses malades de la ville. La surveillance de l'infirmerie et l'exécution pharmaceutique sont confiées à un infirmier-major; M. Bourgoin, par son activité et sa longue expérience des malades, est certainement le type accompli du parfait infirmier de prison. Nul ne saurait mieux que lui faire passer les ordonnances, quelquefois bien amères, du docteur, à l'aide d'encouragemens entremêlés d'anecdotes débitées en argot, langage qui lui est aussi familier qu'au plus adroit de ses habitués.

Les vieillards impotens occupent une salle au-dessus de l'infirmerie; les vieillards valides sont placés dans le bâtiment appelé la Petite-Force. Ce bâtiment, le seul de la Force qui ait le caractère d'une prison, n'a cessé que depuis quelques années d'être affecté aux femmes. On se rappelle avec émotion que ses cachots ont reçu, après madame de la Motte Valois, si fière du sang royal dont elle se croyait issue, si humiliée et si malheureuse du vol royal qu'on lui imputait, deux princesses plus infortunées encore, et surtout plus étonnées de s'y voir, madame Elisabeth et la princesse de Lamballe.

Les enfans ont aussi leur place à la Foree; il y en a ordinairement trente à quarante. Ils sont avec raison séparés des autres détenus, et dérobés aux funestes conséquences d'une vie oisive, surtout à cet âge où le vice s'identifie plus facilement avec l'être. Des ouvrages proportionnés à leurs forces, en les

obligeant au travail, leur assurent un petit pécule qui leur est remis en sortant. Il serait à désirer que leur existence morale fût l'objet d'une attention particulière, et qu'on cherchât, par quelques instructions bienveillantes, à les disposer à une meilleure conduite.

On doit regretter que la position incertaine des prévenus, en général, ne permette pas de leur appliquer le système de travail dont on fait profiter les enfans; il faudrait au moins, par forme de compensation, et pour prévenir les maux qui naissent de l'inaction, que l'autorité judiciaire s'efforçât d'abréger la durée de la prévention.

Un mot maintenant sur la vie de la prison et sur les moeurs de ses habitans. La vie des prisonniers, surtout à la Force, est l'image de celle qu'ils mènent dehors: pour ceux à qui leurs délits même ont créé des ressources, la vie est toute de désordre, le vin et le jeu la remplissent; c'est au milieu des plus honteux excès, qui échappent trop souvent à la juste sévérité du directeur, que les adroits voleurs, toujours moins punis que le coupable honteux, passent le tems de leur emprisonnement; c'est dans ces momens qu'ils sont curieux à voir, effrayans à comprendre: c'est bien là la vie matérielle qui ne diffère de celle de la brute que par ce sentiment d'amour du bien d'autrui qui alimente leurs orgies; écoutez-les, et jamais le proverbe *in vino veritas* n'aura été mieux justifié. Il y a aussi de l'amour-propre chez ces hommes dont l'état est de vivre aux dépens de la société; il y a de l'orgueil dans leur manière d'envisager leur profession; ils se font gloire du nombre de

leurs vols, de l'importance de chacun d'eux, comme un guerrier le ferait de ses victoires, un artiste de ses succès: des disputes naissent quelquefois dans ces discussions où tous les genres de mérite sont comparés, et c'est souvent par des coups qu'elles se terminent; car les coups sont l'argument ordinaire qui résout toutes les questions entre prisonniers.

Il y aurait beaucoup à dire sur les détenus de la Force, considérés sous les différens aspects qu'offrent les divers caractères de chacune de leurs industries; mais ce tableau dépasserait les bornes assignées à ce chapitre, et serait d'ailleurs étranger à mon but.

On reconnaît facilement dans les cours de la Force ceux des prisonniers qui en sont à leur première prévention, et qui n'appartiennent encore à aucune classe parmi les habitués; cenx-là font peu de dépense, parce qu'ils ont peu de ressources, souvent même aucune, car le prévenu est d'ordinaire abandonné de sa famille et de ses amis. Ils sont aux autres détenus ce que le peuple est à l'aristocratie, un sujet de dédain. Ce dédain excite leur envie, stimule un amour-propre mal placé, et les pousse ainsi peu à peu à briser le dernier lien qui les retenait encore à la société.

Quelques-uns supportent avec résignation leur infortune et cherchent à se soustraire à l'oisiveté en se livrant à de petits ouvrages de patience, que leur industrie naturelle, privée souvent des instrumens les plus nécessaires, leur fait exécuter avec une perfection étonnante. Ceux-là sont presque toujours des mal-

heureux entraînés par la misère à une première faute.

D'autres se font remarquer par une apathie complète, qui les fixe sur un banc ou les couche à terre, jusqu'au moment où le tintement de la cloche annonce la soupe ou le pain. Ces malheureux ressemblent à des automates offerts aux coups de la justice pour en entretenir l'action.

Dans cette existence de prison qui semblerait si monotone, les douceurs de la vie occupent une certaine place; au premier rang figure la lecture, goût presque général chez les prisonniers; puis la cantine avec son vin frelaté et son tabac pire encore que celui de la régie; puis enfin viennent les chants, et les jeux d'exercice et d'adresse tels que le rat, le diable boiteux, les barres, etc., etc. Et au milieu de tout cela de l'esprit, mais de cet esprit habillé d'argot, étincelant à travers des mots d'un cynisme à part, escorté d'images et de figures saillantes comme les têtes fantastiques de la sculpture du moyen âge; de cet esprit que sentent et comprennent ceux qui l'ont étudié en prison, mais dont rien ne peut donner l'idée aux hommes du monde libre.

Cette vie ordinaire des habitans de la Force est coupée de tems à autre par des incidens qui en rompent l'uniformité pendant quelques heures; c'est lorsqu'il s'opère une translation à la Conciergerie de prévenus que réclament les assises, ou de condamnés qui vont prendre domicile dans les cabanons de Bicêtre. On observe alors un mouvement de sensibilité et d'émotion entre ces amis de prison qui se quit-

tent, les uns pour aller chercher leur sort à la cour d'assises, les autres pour accomplir celui qui leur est assigné. Mais le vide que leur départ cause à la Force est bientôt rempli; de même que les regrets qu'ils ont laissés sont bientôt effacés.

L'arrivée des nombreux prévenus politiques, que les troubles des 5 et 6 juin ont conduits à la Force, a modifié un peu sa physionomie habituelle car la sévérité des réglemens s'est en leur faveur légèrement adoucie; c'est un bienfait momentané que leur présence a apporté parmi les autres détenus.

Il y a peu de choses à dire sur le contraste que ce mélange a fait ressortir; car ce contraste existe toujours dans la prison de la Force, où la prévention confond tous les délits et tous les individus innocens ou coupables. L'esprit de parti a accrédité quelques exagérations tout à fait mensongères sur la position des détenus politiques, sur les dangers qu'ils ont courus, sur les combats qu'ils ont été forcés de soutenir pour assurer leur liberté même en prison; rien de tout cela n'est fondé, et sauf quelques exceptions qu'expliquait très-bien la moralité de certains prévenus politiques, la tranquillité la plus complète a été constamment observée de part et d'autre.

Les visites des magistrats et des hauts fonctionnaires publics apportent encore une grande diversion dans la vie des détenus; il leur semble, ces jours-là, que la présence de ces personnages doive leur garantir la justice qu'ils réclament, l'adoucissement ou l'amélioration qu'ils attendent... Cette illusion les berce pen-

dant une semaine, puis elle finit par s'évanouir, et ils retombent dans l'affreuse réalité.

Quelques curieux qui se disent philanthropes viennent aussi parfois promener leurs loisirs au milieu des prisonniers; ces messieurs trouvent tout très-bien. ils goûtent le pain qui leur paraît excellent; ils prononcent d'après la fumée des chaudières que le bouillon et les légumes sont parfaits; ils vont ensuite dîner chez Véry, où ils proclament entre le Bordeaux et le Champagne l'admirable système des prisons.

Heureusement pour les prisonniers, ces frelons de philanthropie et d'humanité font place à quelques hommes vraiment humains, pour qui le sort des détenus est l'objet de la plus vive sollicitude: en première ligne il faut mettre M. Appert, déjà signalé depuis long-tems à l'estime publique, et maintenant le digne intermédiaire choisi pour diriger les effets d'une auguste bienfaisance. M. Appert est la providence des détenus, et l'intérêt dont il les environne est d'autant plus louable, que souvent il ne recueille que de l'ingratitude.

Je termine ici un travail conçu et exécuté dans des loisirs trop douloureux pour que je puisse en retirer d'autre mérite que celui d'une scrupuleuse véracité. J'ai voulu présenter le tableau de la Force sous les différens rapports qui peuvent intéresser la justice, la morale et l'humanité; j'ai voulu mettre à profit les instans que j'ai eu moi-même à passer dans cette maison; soumis comme tous les détenus au régime et au [illegible] l'administration, atteint par les [illegible] judiciaires, j'ai pu, après [illegible] tion, instruit par une bien [illegible] ter ces observations dans

le domaine de l'opinion publique. Puissent-elles servir à quelque philanthrope éclairé et puissant, pour déterminer les améliorations qu'elles signalent! Les souvenirs pénibles qu'elles me retracent en seront adoucis, et je n'aurai pas tout perdu.

UN PRÉVENU.

LE

BOULEVART DU TEMPLE.

La seul' promn'ade qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule, où j'men donne où c'que j'ris,
C'est l'boul'vart du Temple à Paris.

DÉSAUGIERS.

Charles Nodier a dit, en parlant de la route du Simplon, que Napoléon fit creuser d'une manière si miraculeuse : *Le malheureux!... il m'a gâté mes Alpes!...* Ce mot n'a rien d'exagéré. Or, il en est des plus petites choses comme des plus grandes. Moi aussi, j'ai eu mes phrases d'indignation; et, lorsque je me promène aujourd'hui de l'emplacement où était Paphos au café Turc, et que je reviens de la rue d'Angoulême à l'ancien hôtel Foulon, je m'écrie à mon tour: *Les malheureux! ils m'ont gâté mon boulevart du Temple!*

Nos pères l'avaient vu commencer, grandir, prospérer, ce fameux boulevart, dont le nom

est européen!... C'était une kermesse parisienne, une foire perpétuelle, une landi de toute l'année. On y trouvait à rire, à jouer, à se délasser de jour et de nuit. C'était le rendez-vous de la meilleure société; une foule de voitures brillantes y stationnaient; on bravait le froid et le chaud pour y entendre un paillasse, qui, n'en déplaise à Debureau, avait aussi son mérite. Ce paillasse, qui se nommait Rousseau, s'était fait une réputation en chantant en plein air :

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est z'arrivé trois gros vaisseaux,
Les matelots qui sont dedans
Ce sont, ma foi! de bons enfans.

J'en ai vu les débris, moi, de ce bon gros paillasse.... Et je me suis courbé respectueusement devant lui.

Je puis affirmer que jamais paillasse ne fut plus drôle, ni plus complet: ce n'était pas le visage pâle et blême de Debureau, ce n'était pas son jeu savant et grave, ni ses poses immobiles, ni ses clignemens d'yeux si expressifs!... C'était une figure pleine, rouge, bourgeonnée; c'était la gaîté du peuple dans tout son débraillé!... Impossible de ne pas rire comme un fou du roi, en voyant ses grimaces, en entendant sa voix rauque et brisée; il jouait ses chansons, comme Debureau joue ses pantomimes, car mon paillasse était aussi un grand acteur!... Ne croyez pas qu'il répétait comme un élève du Conservatoire; non, il mettait, dans son débit, de l'esprit, du mordant; sa physionomie était d'une mobilité surprenante. Je gage que, s'il vivait encore, il serait à la hau-

teur de l'époque, et que la littérature capricieuse qui nous fait un grand homme, chaque matin, en déjeunant chez Tortoni ou au café de Paris, aurait découvert autant de drame dans mon paillasse qu'elle en a trouvé dans Debureau.

Combien j'étais heureux.... quand, les poches pleines de marrons et de châtaignes, le vieux père Motet, notre bon précepteur, nous conduisait, les quintidis et les décadis, au jardin de l'Arsenal, et nous permettait de faire une halte devant le théâtre des Pantagoniens. Nous restions des heures entières à contempler le père Rousseau, ce paillasse classique!... A peine osions-nous respirer, tant nous avions peur de perdre un de ses gestes, une de ses contorsions. Hommes d'aujourd'hui, respectez les souvenirs des hommes d'autrefois; libre à vous d'adorer César! mais permettez-moi d'admirer Pompée!

Avant la révolution (celle de 1789 bien entendu), il n'y avait que quatre théâtres sur le boulevart du Temple: le spectacle d'*Audinot*, les *Associés*, dont un sieur Salé était directeur; les *Grands Danseurs du Roi*, fondés par Nicolet; le théâtre des *Délassemens comiques*, situé à côté de l'hôtel Foulon, et dont les acteurs n'avaient le droit que de paraître derrière une gaze: plus tard, cette gaze fut déchirée par les mains de la Liberté; enfin, le *Salon des Figures* du sieur Curtius, qui était à la place qu'occupent aujourd'hui les *Funambules*.

L'origine du théâtre de l'*Ambigu* mérite d'être rapportée avec quelques détails. Audinot, acteur de la Comédie Italienne, et auteur du *Tonnelier* (avec Quétant), ayant essuyé un passe-

droit, quitta brusquement ses camarades. Pour se venger, il imagina d'ouvrir un spectacle de bamboches, ou figures parlantes. Chaque figure imitait ou quelque acteur, ou quelque actrice du Théâtre Italien. Polichinelle était gentilhomme de la chambre du roi en exercice, et imitait les manières d'un grand seigneur, distribuait les graces, faisait des injustices, sans que personne osât y trouver à redire.

On a remarqué que messieurs les gentilshommes de la chambre, qui étaient intraitables pour les acteurs vivans, se montraient fort indulgens pour les comédiens de bois; ce qu'ils n'auraient pas souffert d'un homme, ils le supportaient d'une marionnette; ils riaient volontiers d'une impertinence de Polichinelle, et, pour une innocente plaisanterie, ils envoyaient Volanges au Fort-l'Évêque.

Audinot gagna beaucoup d'argent avec ses marionnettes, et n'eut qu'à se louer de leur zèle et de leur activité. C'est qu'avec des acteurs de bois, on n'a jamais à craindre les rivalités, ni les caprices. Barré, Radet et Desfontaines l'ont dit fort spirituellement dans un couplet de leur charmante comédie des *Écriteaux*, ou *Réné-Lesage à la Foire Saint-Germain.*

Les acteurs y sont de niveau,
Aucun d'eux ne s'en fait accroire,
Les mâles au porte-manteau
Et les femelles dans l'armoire.
Isabelle sous le verrou
Laisse Colombine tranquille,
Et Polichinelle à son clou
Ne cabale pas contre Gille.

Quelque tems après, Audinot substitua des enfans à ces figures de bois, et cette nouveauté ramena encore la foule chez lui. Il avait mis sur sa toile en lettres d'or: *Sicut infantes audi nos,* qu'un plaisant avait traduit de cette manière: *Ci-gît les enfans d'Audinot.* C'est là que débutèrent Varenne, Damas, Michot, et d'autres, qui brillèrent plus tard à la Comédie Française: c'est aussi chez Audinot que l'on vit paraître un arlequin, qui n'avait que trois-pieds de haut. Il se nommait Moreau. Il fut, malgré sa petite taille, l'un des meilleurs arlequins de son tems.

C'est encore là qu'un nommé Bordier avait débuté; il jouait les fats et les abbés avec talent; on l'avait surnommé le Molé des boulevarts. Ce pauvre diable fut pendu, je crois, à Rouen en 1789, à la suite d'une révolte occasionnée par les grains. Quelque tems auparavant, il jouait, dans une pièce de Dumaniant, un rôle de valet intrigant, et disait: »Ça va mal pour moi, je finirai par être pendu.» On a prétendu, dans le tems, que ce Bordier avait été l'agent d'un grand personnage, mais rien n'a été prouvé à cet égard.

Les grands Danseurs du Roi ne pouvaient représenter que de petites comédies, et des pantomimes-arlequinades; car, à cette époque, les petits théâtres vivaient encore sous le bon plaisir des Comédiens français, et l'on connaît l'aristocratie, je pourrais dire l'autocratie de ces messieurs!

C'est chez Nicolet que jouait le fameux Taconnet, auteur et acteur à la fois. Ce Taconnet faisait courir la bonne compagnie au boulevart dans les rôles de paysans et de savetiers;

il excellait tellement dans ces derniers, que Préville disait de lui: »Cet homme est si bien »dans les savetiers qu'il serait déplacé dans les »cordonniers.» Cet acteur original, né en 1730, mourut en 1774, à l'hôpital de la Charité, des suites de son intempérance. Nicolet, qui lui était fort attaché, accourut au chevet du malade, et s'écria en s'adressant aux personnes qui l'entouraient: »Sauvez mon Taconnet! je »vous donnerai cent louis! deux cents louis!!...» Taconnet, presque à l'agonie, souleva sa tête, et dit, d'un air pénétré: »Ah! M. Nicolet, puis»que vous êtes si bon!... donnez-moi une pis»tole à-compte pour aller au cabaret.» Il mourut une heure après.

Les théâtres du boulevart du Temple donnaient chacun deux représentations par soirée. On les appelait *jeux*. Il y en avait un de six heures à onze heures, et l'autre, de minuit à deux heures du matin. C'est à ce dernier que se rendaient incognito les grands seigneurs et les petits abbés, les talons rouges et les robes noires, les duchesses et les mousquetaires, les marquises et les clercs de la basoche, les danseuses de l'Opéra et les fermiers-généraux. C'était la représentation des gens comme il faut, la première était celle de la canaille. Ces théâtres avaient des crieurs à leur porte; aujourd'hui le charlatanisme des affiches a remplacé celui des aboyeurs.

Quand on donnait le grand *Festin de Pierre* ou *l'Athée foudroyé*, le sieur Salé ne rougissait pas de faire l'annonce lui même, et de crier en dehors: »Entrez, messieurs, mesdames, grande »représentation extraordinaire!... *Le grand Fes»tin de Pierre*, ou *l'Athée foudroyé!* joué par

»M. Constantin, premier sujet de la troupe!...
»*Prrrr-nez vos billets!* M. Constantin jouera ce
»soir avec toute sa garde-robe... Faites voir
»l'habit du premier acte (et l'on montrait l'ha-
»bit du premier acte)... Entrez! Entrez! M.
»Constantin changera douze fois de costume...
»il enlèvera la fille du commandeur avec une
»veste à brandebourgs! et sera foudroyé avec
»un habit à paillettes!!»

Le boulevart du Temple a eu ses célébrités dramatiques.

Une actrice nommée Louise Masson, après avoir débuté à la Comédie Italienne, vint jouer chez Audinot *la Belle au bois dormant*. Deux cents représentations ne suffirent pas pour rassasier le public. La cour et la ville (comme on disait alors) voulurent voir cette actrice extraordinaire. Les journaux du tems assurent que cette demoiselle Masson était d'une beauté remarquable. Elle reçut les hommages de tout ce qu'il y avait d'aimable et de riche à Paris; elle dissipa en folles dépenses des sommes considérables; et, après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, je l'ai vue... moi... je l'ai vue, en 1803, pauvre et misérable, affublée d'une robe de gaze en hiver, chanter avec un ancien comédien de province, sur ce même boulevart témoin de ses triomphes, les duos du *Tableau parlant*, et de *Blaise et Babet*. Tous deux faisaient des gestes, des agaceries comme s'ils eussent encore été sur un théâtre. Quand la scène était jouée, le vieillard faisait humblement la quête, en disant: »Messieurs, ayez pi-
»tié de mademoiselle Louise Masson, qui a fait
»courir tout Paris chez Audinot, dans *la Belle*
»*au bois dormant!*» Ce spectacle faisait peine

à voir!... Et j'ai senti souvent mes yeux humides, en déposant ma modeste offrande dans la petite tasse de porcelaine.

Ainsi que je l'ai dit, le boulevart du Temple, à cette époque, était une foire perpétuelle; son aspect était pittoresque. Outre les quatre théâtres dont j'ai parlé, on y voyait le *Salon des Figures,* puis des baraques de bois occupées par des bateleurs qui montraient des animaux vivans; deux ou trois estaminets ou cafés borgnes et des maisons isolées et mal bâties. Deux modestes restaurans, Bancelin et Henneveu, étaient les seuls établissemens où les gens du monde fissent des parties fines. Bancelin et le Cadran bleu n'étaient pas, à cette époque, au-dessus de nos plus modestes cabarets d'aujourd'hui. Si les Vadé, les Favart, les Saint-Foix revenaient à présent, ils pourraient chercher long-tems la petite porte par où ils entraient pour faire leurs orgies, après la chute ou le succès de leurs ouvrages.

Une jolie fille, nommée Fanchon, était la bayadère de ces deux cabarets; elle venait au dessert chanter les couplets de Collé, de Piron, de l'abbé de Lattaignant, et recevait, entre le champagne et le café, des marques de la satisfaction des convives.

MM. Bouilly et Joseph Pain ont, dans une charmante pièce jouée au Vaudeville il y a trente-deux ans, remis à la mode cette *Fanchon la Vielleuse,* si célèbre au boulevart du Temple. Ils ont voulu venger sa mémoire, et prouver que l'héroïne de leur drame n'avait dû son immense succès qu'à la vente seule de ses chansons. Je ne suis pas médisant, mais je dirai qu'il faut vendre bien des petits cahiers à

deux sous pour amasser quarante mille livres de rentes.

En 1791, un décret de l'Assemblée nationale proclama la liberté des théâtres. Le boulevart du Temple ne resta pas en arrière; aussi, dans l'espace de deux ans, vit-on s'ouvrir sur ce boulevart une foule de nouveaux spectacles: *les Élèves de Thalie*, les *Petits Comédiens français*, et le théâtre *Minerve*. Un Italien, nommé Lazzari, y établit une salle qui fut incendiée en 1792. La façade et les colonnes sont encore debout, et l'on y lit: *Variétés amusantes*. On vit aussi s'y établir le café You, le café Godet, le café de la Victoire, où l'on jouait la comédie; sans compter des marionnettes, des cabinets de physique, de curiosités, etc., etc.

J'étais enfant... bien enfant, mais je me rappelle encore combien ce boulevart était animé. A midi, les parades commençaient; à peine un paillasse avait-il fini, qu'un autre lui succédait deux pas plus loin. On entendait le son de l'aigre clarinette, le bruit sourd de la grosse caisse, les cimbales qui vous brisaient le tympan: et puis, les cris des marchands et des marchandes: »Ma belle orange! ma fine orange! »Ça brûle... ça brûle!... A la fraîche, qui veut »boire?...» C'était étourdissant, c'était assourdissant... mais c'était fou.. original... varié... C'était palpitant, c'était vivace!

Les spectacles du Boulevart jouèrent comme les autres des pièces révolutionnaires; seulement, lorsque celui du Vaudeville ou des Italiens obtenait un grand succès dans ce genre, il autorisait les petits théâtres à les jouer, afin de répandre plus vite parmi le peuple les sentimens patriotiques. C'est ainsi que j'ai vu re-

présenter à l'Ambigu, aux Délassemens, *l'Heureuse décade, la Nourrice républicaine, Encore un Curé, au Retour, la Fête de l'égalité,* et d'autres pièces du répertoire du Vaudeville.

Lorsque l'horizon politique commença à s'éclaircir, les petits théâtres imitèrent les grands, ils donnèrent aussi des ouvrages de réaction. Il existe une affiche du Théâtre des Délassemens, assez curieuse, elle est conçue ainsi : »Théâtre des *Délassemens comiques*. Aujourd'hui 1er messidor an VI, première représentation de *la Souveraineté du peuple,* comédie, suivie des *Horreurs de la misère!* drame, terminé par la *Debâcle,* parade mêlée de couplets.»

Certes, c'est-là de l'esprit, ou je ne m'y connais pas.

De 1800 à 1825, les théâtres du boulevart du Temple subirent de grands changemens dans les genres et dans les acteurs.

Que de renommées j'aurais à enregistrer depuis cinquante ans, que de gloires y sont venues naître, briller et s'éteindre!!... Les Révalard, les Vicherat, les Bithmer, les Joigny, les Lafite, les Corse, les Gougibus, les Raffile! que de femmes à talent, les Flore, les Levêque, les Planté, les Julie Pariset, les Lagrenois, les Bourgeois, les Picard, les Leroi!...

Les Picardeaux, les Blondin, les Beaulieu, les Béville, les Mayeur, se retirèrent devant les Marty, les Dumesnil, les Vigneaux, les Lafargue, les Frenoy, les Basnage, les Grevin. La belle Julie Diancourt céda le trône à la belle Demouchel; la belle Demouchel abdiqua en faveur de la sensible Hugens; la sensible Hugens céda sa place en pleurant à la senti-

mentale Adèle Dupuis. Mesdames Verneuil, Eugénie Sauvage, et Lemesnil, suivent les traces de leurs devancières. Elles plairont comme elles, brilleront comme elles, et passeront comme elles... *Sic transit gloria mundi!*

Une génération nouvelle d'auteurs vint remplacer celle dont l'étoile pâlissait alors; les Arnould, les Pariseau, les Gabiot, les Dorvigny, les Pompigny, les Guillemain, les Beaunoir, les Maillot, les Coffin-Rosny, les Camaille Saint-Aubin, les Aude, abandonnèrent le champ de bataille aux Guilbert Pixérécourt, aux Dubois, aux Andé, aux Cuvelier, aux Caignez, aux Villiers, aux Bernos, aux Léopold, aux Frédéric, aux Boirie, etc.

La Forêt d'Hermanstadt chassa *la Forêt Noire; le Maréchal de Luxembourg* tua le *Maréchal des logis; Pierre de Provence* n'osa plus se montrer devant *la Femme à deux maris; la Tête de bronze* écrasa *Dorothée;* le *Masque de fer* tomba devant *l'Homme à trois visages,* et *l'Héroïne américaine* battit en retraite devant *le Siége du clocher.*

Ce que je regrette le plus aujourd'hui, dans le mélodrame, c'est l'absence totale du *niais* obligé. Les niais du mélodrame étaient, quoi qu'on en dise, une délicieuse création. Je ne sais pourquoi on les a chassés du boulevart; quand on voudra, on pourra les retrouver: les niais ne meurent jamais en France! Les niais sont morts, vivent les niais! Jamais la race des niais ne se perdra!!... Ils changent de tréteaux, voilà tout.

Le boulevart du Temple, a eu, dans nos derniers tems, deux niais célèbres, Bobèche et Galimafrée. Bobèche a tenu avec dignité le

sceptre de la parade; sa réputation a été grande, ses succès pyramidaux. Bobèche était malin, caustique, et sous sa veste rouge, son chapeau gris à cornes, avec un papillon dessus, il a souvent dit de grosses vérités en plein air; aussi la police a-t-elle été plus d'une fois obligée de le rappeler à l'ordre. Bobèche a joui de tous les priviléges accordés aux supériorités, il a été jouer chez des grands seigneurs, chez des ministres, chez des banquiers; on avait Bobèche, comme on aurait eu un grand acteur. Bobèche a fait aussi des tournées dans les départemens, il a donné des représentations extraordinaires. Lassé de travailler pour les autres, il prit la direction d'un petit spectacle à Rouen. Depuis long-tems on n'entend plus parler de lui. S'il existe encore, je désire que ces lignes lui parviennent; s'il est mort, je serai fier d'avoir fourni quelques matériaux qui serviront un jour à compléter sa biographie.

Galimafrée n'a pas eu autant de renommée que Bobèche; cependant, il a tenu un rang honorable parmi les paillasses; c'était ce qu'on appelle un niais balourd. Bobèche était populaire, Galimafrée populacier. Il y a tant de nuances dans le talent!! Galimafrée a quitté le théâtre, sans pour cela quitter les planches. Il s'était fait garçon machiniste à l'Opéra-Comique. Tel le traitait avec dédain, qui ne savait pas que cet homme, remuant un châssis ou relevant un coulisseau, avait tenu la foule en extase devant lui... Ainsi le Béotien de Paris, qui se promène aux Tuileries le dimanche, ignore, en regardant un bloc de marbre, qu'il vient de passer devant un Spartacus ou un Annibal.

Comme directeurs, deux hommes seulement ont beaucoup marqué au boulevart du Temple dans sa seconde période. Corse, qui allait fermer boutique, lorsqu'il donna, en 1801, la fameuse *Madame Angot au sérail de Constantinople,* pièce du fameux Aude, le père des fameux *Cadet Roussel.* Cette parade fit courir tout Paris pendant un an; il est vrai de dire que Corse y jouait le principal rôle, et qu'il était d'une bouffonnerie achevée.

Ensuite Ribié.... Ce Ribié! dont la vie fut si aventureuse, et qui disait: »Si demain il n'y »avait plus dans Paris que cinq sous d'argent »monnoyé, je ferais une affiche, et je répon»drais de mettre six blancs dans ma poche.» Ce comédien est mort aux îles, dans un état voisin de la misère, après avoir fait sa fortune cinq ou six fois dans sa vie. Corse ne fit la sienne qu'une fois, à l'Ambigu, mais il eut l'adresse de la garder.

Un décret impérial de 1807 réduisait le nombre des théâtres de Paris à huit. Le boulevart dut nécessairement fournir son contingent. Deux théâtres seuls y furent conservés, l'Ambigu et la Gaîté. La salle des Délassemens et celle des anciens Associés, qu'un nommé Prévost avait ouverte sous le nom de Théâtre *sans Prétention,* et qui ne justifiait que trop son titre, furent comprises dans la grande fournée impériale. Ce Prévost mérite ici une mention honorable. Ce brave homme était directeur, auteur, acteur, répétiteur, régisseur, souffleur, décorateur, buraliste, lampiste, machiniste, ect., etc.; il remplissait tous ces emplois, sans en toucher les appointemens. Nos grugeurs de budget ne comprendraient pas ce genre de

cumul. Ce malheureux est mort pauvre, tout-à-fait pauvre. On laissa pourtant subsister, par grâce spéciale, deux ou trois petits spectacles de bamboches, en les obligeant à se renfermer dans des danses de cordes, des pantomimes, des tours de force, etc., etc. Mais, de même que la goutte d'eau creuse le rocher, que l'araignée refait sa toile, peu à peu les petits théâtres empiétèrent sur leurs voisins. L'empire fermait les yeux, la restauration fut douce à leur égard : déja depuis long-tems madame Saqui et les Funambules excitaient les réclamations de la part des autres administrations.

Quand la révolution de juillet arriva avec ses pavés et ses barricades, la liberté fut proclamée, la licence n'était pas loin. Aujourd'hui le boulevart du Temple est dans un état complet d'anarchie, on joue le répertoire de l'Opéra Comique chez madame Saqui, celui de la Comédie Française aux Funambules, les vaudevilles du Gymnase au petit Lazzari. Il est vrai que ces bonnes gens pourraient répéter ce que Salé disait, en pareil cas, aux Comédiens Français lui défendant de représenter *Zaïre* et *Brutus:* »Venez les voir, et si vous les reconnais»sez, je m'avoue coupable du crime de lèse»tragédie.» Larive et Lekain y allèrent, et, le lendemain, Salé reçut une lettre de ces messieurs, qui lui annonçaient que la Comédie Française lui permettait à l'avenir de jouer tout son répertoire.

Trois salles nouvelles ont été bâties depuis quelques années: le Panorama Dramatique, qui n'a fait que paraître et disparaître; les Folies Dramatiques sur l'emplacement de l'ancien Ambigu Comique, situé maintenant boulevart Saint-

Martin; enfin, le nouveau Cirque Olympique des frères Franconi.

Me voilà arrivé à l'époque qui a démoli de fond en comble le boulevart du Temple. Le romantique qui, semblable au ver de la tombe, a rongé sourdement la littérature ancienne, a tenu ce qu'il avait promis. Il a dit: Renversons d'abord les vieilles statues, et nous verrons ce que nous mettrons sur les piédestaux. Ainsi, petit à petit, le vieux mélodrame s'est vu déchiqueté par lambeaux; et en quelques années, il a fallu que *les tyrans, les chevaliers, les enfans de cinq ans courageux, les brigands, les vieillards vénérables, les niais, etc., etc.,* cédassent le pas aux adultères, aux homicides, aux parricides, aux fratricides, aux infanticides, et à toutes les horreurs en *ides.* Le moyen âge a débordé partout comme un torrent, et, au lieu de mes bonnes tirades de mélodrames, bien ronflantes, bien sonnantes... au lieu de: *Monstre, tu recevras le juste châtiment dû à tes horribles forfaits!... Scélérat! apprends que tôt ou tard le crime est puni, et la vertu récompensée!... Gardes! qu'il soit chargé de fers, et plongé dans un cachot avec tous les honneurs qui sont dus à son rang... Allez, vous m'en répondez sur votre tête!* vous n'entendez plus que ces mots: *Mignons, compagnons, ma dague, truans, maugruans, souffreteux, malédiction!... Pitié!... Arrière, à la hart! à la rescousse!...* C'est tout-à-fait une nouvelle langue; je doute fort que les cuisinières qui mangent des pommes au parterre, que le gamin qui croque des noisettes à l'amphithéâtre des troisièmes loges, puissent jamais se fourrer ce vocabulaire dans la tête.

Un seul théâtre sur le boulevart me paraît

digne des anciens jours; c'est celui du Cirque Olympique. Quand on y parle, au moins les spectateurs comprennent, et puis, la poudre et les coups de fusil empêchent d'entendre. C'est un établissement bien entendu et bien dirigé.

Offrir au peuple le tableau de nos fastes militaires, lui montrer, en action, nos gloires, nos triomphes, nos revers et nos malheurs, c'est lui faire faire un cours d'histoire à sa portée, c'est l'instruire en l'amusant: *Utile dulci!*

Le salon des figures du sieur Curtius est le seul établissement qui n'ait pas subi de changemens. Depuis soixante ans il est toujours le même; il n'a ni gagné ni perdu. Il est humble et modeste, avec sa petite entrée, son aboyeur à la porte, et ses deux lampions.

Quant à son factionnaire en cire, c'est un farceur; voilà pour ma part trente-six ans que je le connais.

Je l'ai vu soldat aux Gardes-Françaises, hussard Chamboran, grenadier de la Convention, trompette du Directoire, guide consulaire, lancier polonais, chasseur de la garde impériale, tambour de la garde royale, sergent de la garde nationale; dimanche dernier, il était garde municipal, j'ai manqué de dire *gendarme;* j'oubliais qu'ils avaient tous été tués pendant les trois jours de juillet.

Quand vous entrez dans le salon, vous le trouvez tel qu'il était dans l'origine, noir et enfumé. Les figures nouvelles relèguent par derrière les figures anciennes, comme le roi qui arrive à Saint-Denis fait descendre son prédécesseur dans la tombe, pour prendre sa place sur la dernière marche du caveau. Cependant,

vous y retrouvez, comme à la porte, des visages de votre connaissance; que de célébrités bonnes ou mauvaises, que de héros, de savans, de gens vertueux, de scélérats le sieur Curtius a passés en revue depuis l'ouverture de son muséum! Je crois pourtant qu'on a plus souvent changé les habits que les visages. Je ne serais pas surpris que Geneviève de Brabant fût devenue la bergère d'Ivry; que Charlotte Corday eût prêté son bonnet à la belle Écaillère; que Barnave représentât aujourd'hui le général Foy, et que la moustache de Jean Bart eût servi à faire celle du maréchal Lannes. Ce qui, surtout, n'a pas bougé de place, c'est le grand couvert où sont réunis tous les rois. On y a vu Louis XV et son auguste famille; Louis XVI et son auguste famille; le Comité de salut public, et son auguste famille; le Directoire et son auguste famille; les trois consuls et leur auguste famille; l'empereur Napoléon et son auguste famille; Alexandre, Guillaume, François, et leurs augustes familles; Louis XVIII et son auguste famille; Charles X et son auguste famille; et nous y voyons aujourd'hui Louis-Philippe et son auguste famille!

Je ne parlerai pas des fruits qui composent le dessert; je puis affirmer que les pommes, les poires, les pêches, les raisins, étalés sur cette auguste table, sont les mêmes que j'y ai vus il y a trente ans... Je ne crois même pas qu'ils aient été époussetés depuis: je trouve du reste qu'il est un peu cavalier d'offrir à des têtes couronnées des fruits que le plus petit marchand de la rue Saint-Denis ne voudrait pas donner à ses commis.

Aujourd'hui, le boulevart du Temple n'est

plus une spécialité, c'est un boulevart comme un autre, et bientôt ce ne sera plus qu'une rue de Paris. Quoiqu'on y compte six spectacles, il est triste et désert; ce n'est que vers sept heures du soir que l'on commence à entendre un peu de bruit, à voir un peu de mouvement; mais on n'y trouve plus comme autrefois des parades en dehors; que n'y voyait-on pas dans son bon tems!... On y voyait des oiseaux qui faisaient l'exercice, des lièvres qui battaient de la caisse, des puces qui traînaient des carrosses à six chevaux; on y voyait mademoiselle Rose, la tête en bas et les pieds en l'air, en équilibre sur un chandelier; on y voyait mademoiselle Malaga, à la crapaudine sur un plat d'argent; on y voyait des escamoteurs, des joueurs de gobelets; on y voyait des curiosités de toutes façons; on y voyait la passion de Cléopâtre à côté de celle de Jésus-Christ; on y voyait des nains, on y voyait des géans, on y voyait des hommes-squelettes, des femmes qui pesaient huit cents livres; on y voyait des gens qui avalaient des serpens, des cailloux, des fourchettes; on y voyait des enfans qui buvaient de l'huile bouillante, d'autres qui marchaient sur des barres de fer rouges...; on y voyait des phénomènes; j'y ai vu une femme sauvage!!... Enfin, Munito, la fameux Munito, ce chien qui calculait aussi bien qu'aucun ministre des finances, n'a pas rougi d'y donner des représentations.

Pauvre boulevart du Temple! tu périras comme le reste!... A chaque mutilation que je te vois subir, je m'écrie avec l'accent de la douleur:

Encore une pierre qui tombe
Du boulevart de la Gaité!

On aura beau me dire: »Voyez ces belles »maisons à six étages! regardez ces boutiques »superbes!» J'y chercherai long-tems de l'oeil mes cafés noirs et borgnes, mes baraques de bois devant lesquelles je m'arrêtais béant! Et mademoiselle Rose! et mademoiselle Malaga! et Bobèche! et Galimafrée! et mon vieux paillasse, à moi, qui est-ce qui me les rendra?...

En sera-t-il plus gai, ce pauvre boulevart, quand vous y aurez enfoui des carrières de moellons? quand vous en aurez fait une rue de Rivoli? Que ne l'éclairez-vous au gaz!! Welches!! alors, je n'aurais plus qu'à dire comme les augures de Rome, aux jours des grandes calamités! *Les dieux s'en vont!!!*

Oui, je le répète: »Vous m'avez abîmé mon »boulevart du Temple!...»

N. BRAZIER.

UNE

VISITE A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Chaque jour les derniers adorateurs du feu sacré prêt à s'éteindre voient le peu de monumens qui nous restent s'en aller un à un comme les dernières feuilles d'automne, mais sans laisser après eux comme elles les espérances du *re-nouveau;* chaque jour la main de ce siècle improductif et destructeur fait une place vide de plus! Les fragmens d'Anet servent d'auge aux maçons dans les corridors délabrés des Petits-Augustins; Saint-Wandrille s'en va croulant; ici, des spéculateurs sans pitié font disparaître la charmante nef de Saint-Benoît et le cloître vénérable de la Sorbonne, pour élever à la place des bâtisses de plâtre vides de locataires, ou ajouter une détresse théâtrale de plus aux vingt directions maladives de la capitale; là, un peuple égaré par de ridicules provocations ravage Saint-Germain-l'Auxerrois comme soli-

daire du carlisme de ses hôtes, Saint-Germain, que l'on se garde depuis de réparer, promis qu'il est aussi au marteau des démolisseurs! Plus loin, ce sont les barbares de la Liste Civile qui mutilent les Tuileries, sans spéculation, sans passion, probablement par un amour désintéressé du laid et de l'absurde. Hier, on annonçait aux enchères, à la mise à prix de mille écus, les tours qui ont abrité le berceau des vieux Bourbons; aujourd'hui, l'on menace la chapelle de Vincennes, cette ravissante miniature du grand art du moyen âge, dont les vitraux, peints par Jean Cousin, d'après les dessins de *Raphaël d'Urbino,* sont réputés les plus beaux de l'Europe!

Hâtons-nous donc de voir, et de bien voir, de graver dans notre souvenir et dans nos albums ces saints débris. Il faut se presser d'en jouir, au tems où nous sommes! Debout aujourd'hui, le seront-ils demain? La hache de la bande noire va vite et chemine toujours.

Entre les édifices royaux de ce seizième siècle qui s'épanouit dans l'histoire architectonique, comme le bouquet éblouissant et fantasque du feu d'artifice, après lequel tout rentre dans les ténèbres, les deux oeuvres capitales, les deux merveilles, sans être séparées de Paris par une distance très-considérable, ne sauraient cependant servir de but au promeneur parisien dans ses excursions dominicales.

Tous ne peuvent aller à Corinthe! Il n'est pas donné à tous de contempler Fontainebleau, le triomphe du Primatice, ni surtout ce noble Chambord déja proscrit naguères par ce bon Paul-Louis, faillible parfois, tout comme un

autre, dans ses sentences, l'honnête homme qu'il était!

Que ceux qui se voient interdire le pèlerinage de Chambord ou de Fontainebleau se consolent pourtant: aux amateurs enchaînés six jours de la semaine par les ennuis du comptoir ou du bureau, Saint-Germain-en-Laye s'offre du moins comme l'échantillon de ce style oriental et féerique, comme le modèle réduit de cette architecture dont Paris ne présente point de monumens: car les Tuileries et la cour du Louvre quittent déja l'école primitive du seizième siècle pour cette élégante transition italienne qui amena le classique et la décadence.

Mais ce n'est là que le moindre mérite de Saint-Germain.

Vous donc, qui aimez ces sites historiques que l'homme et la nature ont parés à l'envi, si, par impossible, Saint-Germain n'a point encore reçu le tribut de vos admirations, attendez que cet hiver soit descendu à son tour *dans l'abîme du passé,* et, quand une brise d'est aura séché les plaines, quand le soleil d'avril aura chassé les nuées grésilleuses et les giboulées de mars, un beau matin, un dimanche soit, traversez la rue Saint-Honoré à l'heure où la première messe tinte à Saint-Roch, marchez droit à ce recoin vers lequel vous guide une rumeur confuse, un tumulte incessant d'hommes, de roues et de chevaux; là, à l'angle nord-est du Carrousel, près de la place où tomba Georges Farcy, heureux d'être mort pour, pendant et non après une révolution; heureux, si toutefois son âme ignore, au sein d'un autre monde, ce qui se passe en celui-ci!

Là, pour la modique somme de deux francs,

voire un franc cinquante centimes, se ruent sur vous en masse phaëtons de toutes figures et de toutes espèces, superbes conducteurs d'accélérés ou de diligentes, modestes guides de coucous, modestes, non pas du gosier, je vous jure; car ils pourront bien triompher dans le combat qui va s'engager en votre honneur; choc de paroles, bataille de volubilité, dont vous serez le prix et peut-être la victime, l'ardeur de ces braves gens à vous assaillir étant de nature à faire craindre pour vos habits, et même pour vos membres tirés à quatre cochers.

Puis vous ébranlez le pavé de la rue de Rivoli, vous franchissez la place de la Révolution, les Champs-Elysées; vous passez sous cet arc de l'Etoile, oeuvre ébauchée dans les jours de gloire de la France, et dont les gouvernemens postérieurs se sont accordés, par une pudeur louable, à laisser à l'avenir le soin d'élever le couronnement.

Paris fuit derrière vous, et vous voilà lancé à pleine course dans ce beau pays dont l'aspect varié peut adoucir les regrets de ceux à qui le sort refuse les hardis voyages et les courses lointaines; car il déroule autour d'eux un petit monde de cités, de forêts et de fleuves, frais, vert et doré, sur quelques lieues de rayon!

Voici déja le magnifique pont de Neuilly, entreprise si neuve et si téméraire pour le tems qui la vit exécuter, que les rivaux de l'ingénieur auquel il doit sa construction ne lui donnèrent pas dix ans à paver la Seine de ses débris; laquelle prédiction attend son accomplissement depuis un demi-siècle, et l'attendra sans doute plus long-tems encore!

Et vous voyez s'effacer avec un vif regret la Seine et ses îles verdoyantes, et tout ce riche paysage que domine de sa colline orgueilleuse l'ex-couvent de jésuites du Mont-Valérien, tandis que le célèbre château de Neuilly se cache modestement à l'ombre de ses massifs, en sorte que celui-là semblerait plutôt la demeure d'un roi, celui-ci l'asile abandonné d'une secte proscrite.

Laissant en arrière ces lieux où se dénoua brusquement une héroïque histoire, on arrive promptement à Nanterre, patrie de sainte Geneviève et des gâteaux, cité chérie de l'apprenti gastronome encore en puissance de bonne.

Après avoir traversé la base de l'une des presqu'îles de la Seine, vous retrouvez avec joie les rives du beau fleuve: bientôt paraît la fameuse *machine*, dispendieuse merveille de l'enfance des arts mécaniques; immobile et muette aujourd'hui comme la royale demeure dans les lacs et les bassins de laquelle elle conduisait les ondes. A gauche s'élèvent les hauteurs enchantées de Marly, où de coquettes *villas* se voilent à demi sous les rians ombrages qui tapissent le déclive de la côte; en face, au-dessus des bois, se profile le pompeux aqueduc, pont aérien, à travers les arches duquel roulent les flots bleus de l'éther; puis, en inclinant légèrement à droite, une montagne abrupte étale sur sa crête, entre de blanches maisons, une masse grise et rouge d'aspect singulier et confus, comme un harem de la Mekke ou de Médine, égaré dans une ville de l'Ile de France.

C'est Saint-Germain!

La route est ardue; mais elle gravit vers la cime, où l'antique châtel est suspendu comme

une aire abandonnée, entre de beaux arbres, des murs de jardins que débordent de tous côtés les têtes arrondies des tilleuls, le clair feuillage des acacias, ou les lierres aux feuilles en coeur, et s'arrête enfin au bord du fossé de ce Château-Vieux qni contraste si étrangement avec la ville fraîche et neuve dont il est pressé de deux parts.

Rien dans Paris ne peut donner une idée de ce parallélogramme défectueux, allongeant ses ailes anguleuses du nord au midi, de ces lignes de constructions revêtues d'un ciment gris et mat, sur lequel tranchent vivement des pans, des corniches, des entablemens, de longs cordons de briques d'un rouge foncé. Le caractère de ce manoir de François Ier serait tout-à-fait arabe, si les fenêtres étaient plus étroites et distribuées avec une plus jalouse parcimonie.

Le pont franchi, le porche passé, l'on se trouve brusquement dans la cour d'honneur du château, cour d'honneur, à vrai dire, car elle en est la gloire et le joyau.

Quand je levai les yeux au sortir de la sombre voûte, vers les bâtimens intérieurs, à voir cet hexagone irrégulier et fantasque, tout en angles saillans et rentrans, dont chacun s'arrondit en tourelle mignardement *aournée;* ces croisées sans saillies et sans bases; ces pavillons chargés de chiffres, de mystérieuses salamandres; ces monstres qui dardent sous chaque fenêtre leur corps horizontal, gardiens pétrifiés de ce palais du silence; il me sembla moins être environné d'un monument historique que

d'un fantastique édifice d'Amber-Abad,[1] la ville de Djinn-Istan.

Puis, lorsque je me repris à penser aux hôtes qui avaient peuplé jadis ces escaliers, ces galeries, ces balcons, aux bruits qui avaient animé cette morne enceinte, des souvenirs plus étincelans que tous ceux de la féerie vinrent en foule ébranler ma mémoire; il me sembla que cette solitude n'en redeviendrait jamais une pour moi, et que volontiers quitterais-je les demeures et la société des vivans pour celles de ces lieux abandonnés et de leurs grandes ombres.

Et j'errai avec émotion entre les murs épais des corridors, dans ces salles vides et nues, veuves des riches tentures qui les paraient jadis pour les bals mythologiques de François Ier, et sans autre vestige de leur splendeur que la salamandre gigantesque qui décore le manteau des vastes cheminées.

Que de brillantes figures ont passé dans cette salle des fêtes, avec leur génie, leurs amours, leurs intrigues, durant le cours des galantes annales du seizième siècle, ouvertes et fermées par les deux Marguerite, ces fleurs enchanteresses de la tige des Valois, mais dont la seconde se flétrit sous les souillures de sa race éteinte dans la fange et le sang.

Là, Clément Marot, favori peut-être heureux d'une belle reine, charmait François Ier des chants de cette muse que le roi très-chrétien devait bientôt proscrire comme hérétique. Là, Montmorency, représentant obstiné de la barbarie dans l'âge des beaux-arts, fronçait le

[1] Amber-Abad, la ville d'Ambre.

sourcil de dédain à toute cette poésie qui débordait autour de lui en vers où s'essayait la langue si jeune et si riche de nos pères, en concerts remplis d'une harmonie nouvelle, en peintures, en décorations, en ingénieux *momons* ou mascarades de caractère.

Pourtant il n'eût pas fallu soulever tous ces masques joyeux: plus d'une trame sanguinaire cacha les visages bourrelés de ses complices sous le *loup* immobile des dominos.

Jamais Saint-Germain n'étala plus de faste et de bruit que pour les ballets et jeux de momon de Charles IX, royaux divertissemens dont l'*escadron-volant* de la reine-mère faisait les honneurs et les frais, suivant le principe de la fille des Médicis, qui toujours brodait de fêtes le noir tissu de ses menées politiques.

Il y avait une odeur de meurtre dans ces plaisirs; un parfum de débauche dans ces complots!

La Mole, amant aimé de la reine de Navarre, et son ami Coconnas, sortirent de l'un de ces bals pour aller rejoindre les autres victimes du jeune tyran, ou plutôt de son exécrable mère, tragique aventure mise dernièrement avec succès sur notre scène.

Saint-Germain vit aussi se glacer la main qui avait signé l'arrêt de mort de ces deux infortunés: c'est de là que partit Charles IX, accompagné seulement de Brantôme et de quelques serviteurs et archers de sa garde jusqu'à la dernière demeure dont il devait être expulsé par un attentat presque aussi monstrueux que les siens; la violation des tombes de Saint-Denis, cette Saint-Barthélemy des morts, renou-

velée des vengeances de l'ignoble restauration de Charles II.

D'autres appartemens ont gardé la trace de noms et d'évènemens plus modernes: l'une des pièces, aux lambris tout brodés des arabesques d'or du dix-septième siècle, s'appelle encore la chambre de Jacques II; une autre, la chambre de mademoiselle de la Vallière.

Un escalier s'offrit à moi: je montai au hasard les degrés. Tout-à-coup le jour tomba d'aplomb sur ma tête: je m'élançai, surpris, et je me trouvai les pieds sur les larges dalles de pierre qui revêtent les combles du château, comme une cuirasse d'écailles quadrangulaires, au lieu d'ardoises, de tuiles ou de plomb laminé.

On peut faire ainsi sans nul péril le tour des toits, cependant qu'un profond panorama se déroule par échappées aux yeux du promeneur suspendu dans les airs: la place de la cité avec son église moderne et vulgaire, l'hôtel du prince de Galles, où se balance encore en guise d'enseigne l'image du fils exilé de Jacques II, vis-à-vis le château; cet autre Holy-Rood d'autres Bourbons; puis, en-deçà de la forêt, la belle pelouse verte, où les exercices de la garde nationale de Saint-Germain ont remplacé les galans ébats de la cour des Valois.

Quelle que soit l'originalité piquante de ce rendez-vous de chasse des rois, ce n'est pourtant, nous l'avons observé plus haut, que le *specimen* d'une école qui a fondé ailleurs ses oeuvres immortelles; mais le titre le plus incontestable de Saint-Germain à la célébrité, celle de ses beautés qui n'a presque point d'égale, c'est son incomparable terrasse, c'est le

spectacle dont s'enivre le regard du haut de cette colline étagée de main d'homme.

Nul paysage, à moins d'avoir pour horizon l'Océan ou les Alpes, ne saurait l'emporter sur cette riche et splendide plaine, courbée en arc des hauteurs ombreuses de Marly à celles de Montmorency, tandis que la Seine, large, éclatante au soleil, coupée d'îlots charmans, sillonnée de légères nefs, s'allonge sous vos pieds comme la tangente de cette courbe immense, et que la forêt ferme le cercle derrière vous.

L'aqueduc de Marly, reposant sur la cime des bois comme une majestueuse ruine romaine; l'arc de triomphe de l'Étoile; Paris, couché dans sa vallée entre deux montagnes rivales, Montmartre et le mont Valérien; les tours lointaines de Saint Denis; monumens, forêts, collines, tout vous presse, vous éblouit à la fois: les yeux et la pensée s'abîment ensemble dans cette mer d'objets et de sensations. Saint-Denis, Saint-Germain, l'arc de l'Étoile, ce triangle mystérieux n'oppose-t il pas chacune de ses faces à chacune des trois grandes périodes de notre histoire? Là-bas, sous cette flèche de pierre, les vieux rois féodaux, le moine Suger, le moyen âge; ici, derrière cette terrasse, l'âge de transition, François Ier, Mazarin Louis XIV; en face, debout sur l'entablement inachevé de l'arc géant, la révolution, Bonaparte, l'avenir!.. s'il est un avenir!

Telle est l'admirable position que Louis XIV abandonna pour le triste et aride Versailles; soit effroi des tours funèbres de Saint-Denis, qui assombrissaient pour lui ces grandioses tableaux, en se dressant à l'horizon comme d'im-

portuns moniteurs de mort et de fragilité; soit fantaisie de monarque qui veut avoir tout à créer, tout à vaincre, jusqu'à la nature, jusqu'à Dieu! Caprice ou peur de roi qui coûta cher à la France!

Ce noble site eut, dans des tems reculés, un aspect bien différent: au lieu de cette opulente variété, l'on voyait, du sommet de la colline alors déserte, une forêt sans bornes étendre vers les quatre vents du ciel sa majesté lugubre et monotone, dominée ça et là par un *dun* surmonté d'un temple d'Isis, ou de quelque dolmen colossal, autel terrible des druides; et, plus loin, à l'extrémité de la noire plaine, Paris levant ses tours carrées du fond de l'île étroite où se resserrait son berceau!

Cette sauvage contrée s'était éclaircie, défrichée partiellement, et parsemée d'habitations humaines, quand le bon et malheureux roi Robert, si mal récompensé par l'Église de ses vertus chrétiennes, érigea sur la montagne un moutier sous l'invocation de Saint-Germain, évêque d'Auxerre.

Les concessions de terrain, les priviléges qui furent accordés au monastère, attirèrent bientôt aux alentours nombre de serfs et de pauvres paysans, qui préféraient la protection intéressée mais efficace des moines, à la tyrannie capricieuse des barons; ainsi se forma le village, puis le bourg, enfin la ville de Saint-Germain-en-Laye, qui prit ce nom de la Laye, prolongation septentrionale de l'immense forêt druidique d'Iveline.

Les premières fondations du château furent jetées par Louis VI, suivant les uns, par Charles V, selon d'autres: Louis XI en fit don à

son fameux médecin Coictier, qui se vit dépouillé des bienfaits de son maître, après la mort de celui-ci, de même que tous les autres favoris plébéiens du vieux tueur de grands. Saint-Germain n'a plus été distrait depuis lors des domaines de la couronne. Fréquemment habité par la cour durant les seizième et dix-septième siècles, il fut enfin délaissé sans retour des rois après la construction de Versailles.

L'empereur en fit une caserne pour les Vélites de sa garde: la restauration y logea l'une des compagnies de ses gardes-du-corps, et fit réparer la chapelle avec tout le bon goût de nos restaurateurs de monumens. Aujourd'hui son enceinte silencieuse n'a d'habitans que la paisible famille d'un concierge. C'est un progrès!

Les bâtimens primitifs ont disparu depuis plusieurs centaines d'années, et le Château-Vieux, le seul qui subsiste aujourd'hui, doit sa construction à François Ier.

La terrasse est l'ouvrage d'Henri IV, qui fit en même tems bâtir le Château-Neuf, bien plus vaste que l'ancien, et dont nous n'entreprendrons pas de décrire toutes les magnificences.

Du palais, assis sur la croupe de la montagne la plus proche de la rivière, descendaient jusqu'à ses bords, d'étage en étage, les somptueux jardins, et chacun des gradins de ce prodigieux escalier recélait sous les voûtes creusées dans ses flancs tous les prodiges de l'esprit ingénieux et mythologique du tems: grottes sèches tapissées de rocailles et de coquillages aux vives couleurs, resplendissantes de mar-

bres, de porphyres, de statues, de vases antiques, et des émaux sans pairs du seizième siècle; grottes humides où la mécanique hydraulique s'était surpassée pour mettre en action les scènes les plus pittoresques de la fable, où les courtisans ébahis admiraient tour à tour Perséus délivrant Andromède, Neptunus au sein de sa cour aquatique, Orphéus faisant *virer* en cadence les douze signes du zodiaque aux sons harmonieux de sa lyre, la mer et ses tempêtes, le désert et ses monstres, le paradis et l'enfer!

Tout a disparu, grottes magiques, pompeux jardins, bassins dont le soleil levant irisait les jets aux mélodienx murmures; tout, jusqu'aux assises du Château-Neuf, grace à l'abandon de Louis-le-Grand. Seulement, à l'extrémité de l'emplacement d'une de ses aîles, sur la droite de la terrasse, un pavillon peu élevé arrondit son dôme percé d'une seule fenêtre.

Cette modeste retraite, décorée et habitée naguère par le gracieux auteur d'*Édouard* et d'*Ourika*, par madame la duchesse de Duras, c'est la chambre d'Anne d'Autriche: c'est là que naquit Louis XIV!

Voilà donc, avec quelques rampes à demi-ruinées, tout ce qui indique au voyageur l'emplacement de tant de splendeurs: étrange destinée, qui fit survivre le palais de François Ier à celui qu'éleva Henri IV et ou mourut Louis XIII!

Hélas! qui sait combien de tems encore le Château-Vieux aura droit de s'applaudir de cette victoire sur l'ordre des tems! L'oeil, qui doit diriger la main destructrice, a déja peut-être calculé la valeur des briques de ses tournelles, estimé les dalles de ses terrasses!

Hâtez-vous donc, vous qui ne l'avez jamais vu, vous qui voulez le revoir encore; car le choléra de la barbarie n'a pas quitté comme l'autre la terre de France, et notre atmosphère est toujours mortelle aux chefs-d'oeuvre des arts!

Henry MARTIN.

LA VIE DE CAFÉ.

Avant de dire au lecteur (que ce titre étonne peut-être un peu) ce que c'est que *la vie de café,* il convient de lui dire deux mots des cafés eux-mêmes. Ces établissemens succédèrent aux cabarets fréquentés, sous Louis XIV, par la jeunesse élégante de Paris. Le siècle était dévot, guerrier; il aimait les arts; la cour de France était la plus brillante, la plus polie de l'Europe; et, à Paris, les jeunes gens, les femmes s'enivraient! Il y avait certainement dans ce phénomène moral quelque chose qui tenait de la Fronde et qui menait à la Régence.

Un de nos ambassadeurs en Espagne, espèce de Lucullus au petit-pied, nous avait, sous le règne précédent, apporté le tabac, production des Indes occidentales; un autre agent diplomatique, un envoyé de l'Arménie, nous apporta le café, dont il se faisait depuis des siècles une grande consommation dans le Levant.

Le premier lieu où l'on se réunit pour savourer la liqueur nouvelle, fut, dit-on, ouvert

dans le voisinage du Pont-Neuf, sur la rive droite de la Seine, par un homme appartenant au bienfaisant Arménien: cet homme, digne d'être signalé au souvenir et à la reconnaissance de la postérité, se nommait Pascal.

Sa maison ne fut fréquentée, dans les commencemens, que par un petit nombre de voluptueux de bonne compagnie. Ils y ajoutaient les délices d'un entretien animé, que n'altéraient ni la crapule, ni l'hébêtement du cabaret. Le café active la circulation des humeurs; il féconde la pensée; le vin irrite l'estomac, engourdit les sens, et abrutit. On ne tarda guère à déserter le cabaret pour le café. Mercier, quand il écrivit son *Tableau de Paris,* évaluait déja le nombre de ces établissemens à six ou sept cents; on assure qu'aujourd'hui il y en a plus de trois mille.

Avant l'introduction du café dans notre vieux Paris, il y avait des débauchés, des désoeuvrés qui menaient ce qu'on pouvait nommer alors la vie de cabaret; et, entre cette sorte de gens, il en est plusieurs dont les noms même sont venus jusqu'à nous: les Civrac, les Sablé, les Chapelle, etc. On sait leurs querelles, leurs grossiers propos, leurs extravagances ignobles. L'heureux caprice qui mit le café à la mode fit justice de tout cela. L'avantage de conserver sa raison dans des réunions dont le plaisir était le principal attrait, donna à ces réunions du calme et de la décence; les entretiens exigèrent quelque suite, quelque attention, du choix surtout, puisqu'on ne parlait pas seulement à ses intimes, mais à des étrangers, et devant des étrangers. Je ne sais si je me trompe, mais le rapide progrès de notre intel-

ligence politique me paraît dater de l'ouverture des cafés à Paris. »On y bavarde sur la »Gazette,» dit Mercier.

On sait ce qu'ont été les cafés pendant nos phases révolutionnaires.

A l'imitation de la capitale, nos villes de province se hâtèrent d'avoir de ces lieux de conférence; et les idées nouvelles se répandirent, et l'esprit public se forma. C'est aujourd'hui une conquête faite depuis long-tems, une possession imprescriptible qu'on ne peut plus nous ravir.

Et qu'on ne compare point, sous ce rapport, le cabinet de lecture au café. Le cabinet de lecture fermé, avec son atmosphère soporifique, et son pesant harpocratisme, se refuse essentiellement aux communications de la pensée; le café les provoque. Que l'émeute s'engendre; que l'imperceptible frémissement qu'elle excite avant d'être saisissable soit remarqué par quelque observateur exercé, ce n'est pas dans un cabinet de lecture qu'il en court donner avis; ce n'est pas chez lui; c'est au café, à *son* café où il est sûr de rencontrer ses amis; à *son* café où il lit *ses* journaux, où il cabale comme électeur et comme garde national. Quel point sert de ralliement aux premiers retentissemens du rappel? où va-t-on prendre langue, s'encourager, se compter? C'est au café. Pas un des trente mille citoyens qui suivirent le général Pajol à Rambouillet n'arriva dans les rangs sans avoir passé par le café; tous y avaient vidé militairement la bouteille de bière ou le petit verre d'absinthe. C'est dans les salons que se font les candidats à la législation, les ministres, les présidens du conseil, tout le système poli-

tique du moment: mais si la sanction des cafés manque à ces arrangemens, rien ne s'accomplit: c'est dans les cafés que germent, mûrissent et naissent les commotions qui changent et déplacent tout dans l'ordre social.

Les cafés méprisaient le Directoire, et le 18 brumaire se fit sans obstacle; Marengo, miracle moins admirable sans doute que ceux de Montenotte, Mondovi, Arcole, et Rivoli, Marengo jette un éclat dont les cafés sont éblouis; la République est roulée, empaquetée, reléguée dans un coin du garde-meuble national, sans que personne songe à inquiéter le moins du monde l'audacieux soldat qui se ceint effrontément la tête de la couronne des despotes. Mais le sucre devient cher; la demi-tasse double de prix; si quelqu'un rit de la bette substituée à la canne de Saint-Domingue, de La Martinique, et de Moka, l'imprudent est aussitôt mandé devant monsieur le conseiller-d'état, préfet de police, après avoir passé par la salle Saint-Martin; les naïfs et libres entretiens deviennent dangereux; il n'y a plus de sûreté au café; le calme règne, mais les têtes expérimentées prévoient un orage prochain. Mallet, qui a compris la situation, veut la mettre à profit; un grain de gravier roule sous son pied, et c'est cela seulement qui le fait échouer. Les cafés rient de sa conspiration d'écolier. On n'entreprend rien pour le sauver de la peine qu'il a encourue; mais on parle de son courage et d'une réponse pleine de fierté et de profondeur qu'il adressa à ses juges. Napoléon! Napoléon! fais en sorte de n'avoir rien à demander là! L'incendie de Moscou force nos soldats à affronter des frimas inaccoutumés, imprévus;

l'empereur n'a plus d'armée! Le 29e bulletin est lu dans les cafés; il y répand la stupeur. Quelques mots sont hasardés sur l'infortune de tant de braves défenseurs de la patrie, et sur la *folle ambition* de leur chef. Celui-ci revient à quelques jours de là; il entre dans la capitale le soir, furtivement. Tout Paris le lendemain est informé de son retour, et des circonstances insolites qui l'ont accompagné. Un jeu de mots circule dans les cafés: » Voilà la » première fois, dit-on, qu'il revient de la bou- » cherie sans réjouissance. » Et cette trivialité est l'arrêt de proscription du conquérant. Il peut faire de nouveaux prodiges, il peut étonner de nouveau le monde par des combinaisons plus merveilleuses que celles qui l'ont placé au premier rang des grands hommes de tous les siècles passés; les cafés en font leur jouet; c'est une chute dont il ne se relèvera pas.

Les cafés ont vu passer, tête couverte, le convoi de Périer; ils ont suivi solennellement le convoi de Lamarque. Il leur a pris fantaisie de renverser les barricades le lendemain du jour où ils n'avaient pas trouvé mauvais qu'on les élevât. S'ils eussent cédé à une autre inspiration, qui saurait dire ce que nous serions aujourd'hui?

Les Saints-Simoniens ont publié un journal; ils ont ouvert un établissement où ils se sont donnés en spectacle, où ils ont essayé de faire ce qui ne se fait plus; ils vont à la guinguette, ils boivent, mangent, dansent avec les ouvriers; ils ne font aucun progrès; les cafés ne sont pas pour eux; l'église française y est en meilleur prédicament; l'église française pourrait réussir.

L'importance des cafés est incontestable.

Maintenant, qu'est-ce que la vie de café?

Y a-t-il des gens qui vivent au café?

Comment y vivent-ils?

Ces questions, je me les suis faites le jour où l'éditeur du livre des *Cent-et-Un* m'a demandé un chapitre là-dessus. Je me suis mis en quête; et voici le résultat de mes investigations.

Outre les passans, les pratiques volantes, ce qu'en terme de regrat on nomme le casuel, chaque café a ses habitués: quelques-uns qui viennent, le matin, prendre à la hâte du café au lait ou du chocolat; le plus grand nombre, après-dîner, pour le *régal*. Le régal se compose de la demi-tasse et du petit verre pris chacun séparément, ou mêlés ensemble, ce qui, alors, se nomme *gloria*. On sait que ce mot est latin, et qu'il signifie hommage à Dieu, ou béatitude céleste. Parmi les consommateurs de ce divin breuvage, il y en a de plus raffinés encore: ceux-ci, après avoir versé avec une extrême précaution leur eau-de-vie sur la chaude décoction de Bourbon ou de Martinique dont ils ont commencé par humer à peu près le tiers, enflamment, au moyen d'une allumette de papier, l'alcool précieux qui est demeuré à la surface. Un morceau de sucre, soutenu au-dessus de la flamme, dans la petite cuiller qui accompagne toujours la demi-tasse, tombe, par l'effet de la chaleur, à l'état de camarel, et est versé goutte à goutte dans la liqueur qu'il fait frissonner. Il n'y a pas de règle pour le tems que doit durer cette combustion: chacun suit à cet égard son goût, son instinct. Et il est vrai de dire que la plupart du tems le hasard

en décide. L'air s'introduisant brusquement à l'ouverture des portes, ou agité par les allées et venues des garçons et consommateurs, y met souvent un terme anticipé : petite contrariété dont un habitué de café, naturellement philosophe, se console aisément.

Les pratiques du matin ont jeté un coup d'oeil rapide sur la partie officielle du *Moniteur,* car par le tems qui court, nul n'est assuré de ne se pas trouver à l'improviste pair de France ou décoré de la Légion-d'Honneur, et il est prudent à chacun de se tenir en mesure pour les félicitations. Les consommateurs de l'après-dînée s'arrachent les autres journaux. Ils s'inscrivent, les font retenir par les garçons, en seconde main et même en troisième. Il y en a tels parmi eux qui ne se font grâce d'aucun et qui attendent même héroïquement *Messager, Gazette, Nouvelliste* et toutes les autres feuilles du soir pour y prendre un avant-goût de ce qu'ils retrouveront le lendemain dans *le Constitutionnel,* dans *les Debats,* dans *la Quotidienne,* dans *le National,* dans *la Tribune,* etc., etc., etc. Et cependant ces gens trouvent encore moyen de faire à la traverse de tout cela la classique partie de domino, et ils n'en meurent pas, et ils sortent régulièrement avant minuit, ayant conservé assez de sens et de facultés pour se conduire et ne se point égarer en retournant chez eux : ils sont robustes.

Ce n'est cependant pas encore de ceux-là qu'on dit qu'ils vivent au café, cela s'entend d'une autre espèce ; et d'ailleurs on ne vit pas dans tous les cafés. Ceux où l'on vit sont ceux où l'on mange, où l'on déjeune à la fourchette. Quand vous lisez sur les vitres d'un café : *Gla-*

ces, sorbets, riz au lait, punch, déjeuners chauds et froids, soyez persuadés qu'il y a là une société, une coterie, un nucleus de bons vivans ou viveurs qui ne désemparent point et qui sont toujours au moins représentés par quelques-uns des leurs, depuis l'ouverture jusqu'à la clôture de l'établissement, et souvent même beaucoup après. Car dans ces cafés qui annoncent des déjeuners chauds et froids, il y a aussi des dîners et des soupers.

Les habitués, qu'on nommerait mieux familiers, sont pour la plupart du tems des gens de lettres : auteurs dramatiques, romanciers ou journalistes, auxquels s'adjoignent quelques libraires. Leurs entretiens curieux, animés, le contraste commun de leur langage actuel et du ton de leurs écrits, sont un attrait pour beaucoup de personnes. Il y en a d'heureuses qui parviennent à faufiler avec eux. Leur intimité est ravissante : on n'y retrouve ni la morgue théoricienne, ni l'intolérance de l'esprit de parti. Plus d'un bon mot sur la branche aînée y sort d'une bouche carliste ; plus d'une critique du juste-milieu, de celle d'un subventionné. Le républicain a peut-être un peu moins de laisser-aller sur les choses de son opinion ; mais il ne compte point de triomphateur parmi les siens, et il sait, par une expérience moins familière aux deux autres, que la police déjeune et soupe quelquefois au café. Mais il se dédommage sur d'autres sujets.

Ils ne sont pas tous jeunes, mais tous sont gais et insoucieux de l'avenir. Du moins est-ce l'idée que s'en fait naturellement quiconque ne les voit que là. Il va sans dire qu'ils sont célibataires : il serait fort mal à des gens ma-

riés de vivre comme ils le font, encore que de leur part ce genre de vie n'ait rien d'essentiellement repréhensible.

»Tel homme, disait autrefois Mercier, arrive au café sur les dix heures du matin, pour n'en sortir qu'à onze heures du soir. Il dîne avec une tasse de café au lait et soupe avec une bavaroise.»

La vie de nos gens est plus substantielle. Il y a bien encore de pauvres diables qui passent leurs journées au café, faute d'avoir un domicile où ils puissent faire autre chose que dormir. Le café au lait, la bavaroise ou le bol de riz font aussi leur nourriture la plus ordinaire. Ils lisent les journaux pour passer le tems, et dans les longues soirées d'hiver ils se chauffent, ils assistent, sous la vive lumière du gaz, à des parties de dames, d'échecs, de dominos, petits drames où les péripéties et l'intérêt ne manquent peut-être pas quand on n'y est pas condamné comme aux travaux forcés. Mais avoir, et n'avoir que cela, tous les jours, avec le même détail et les mêmes circonstances, le même dialogue, les mêmes tropes ridicules et stéréotypés depuis que notre langue est, comme on dit, fixée: vraiment, malgré le café au lait et la bavaroise, cela ne peut pas s'appeler vivre au café, mais bien plutôt y mourir, y sécher sur pied. Ce n'est pas là l'histoire de nos gens.

Ils n'arrivent guère, le matin, au café avant onze heures. Une côtelette, une aile de volaille, des oeufs au miroir, la tranche émincée de roquefort, un fruit, un carafon de Beaune, tel est à peu près le menu du déjeuner. Le lieu rend la demi-tasse indispensable; après

quoi vient la liqueur, l'eau-de-vie, le rum, le kirsch, l'esprit-de-vin sous toutes les formes possibles. C'est le moment des élans du coeur et des inspirations affectueuses. Il se fait des échanges d'invitations et de libations, à la traverse desquelles le maître de l'établissement sait toujours jeter adroitement une nouvelle, un *on dit*, un *cancan*. On s'étonne, on rit, on s'exalte. Rien ne nous rend contens de nous-mêmes comme la médisance qui ôte un peu de valeur à autrui; et le comptoir sait ce que cela rapporte. Ce n'est pas que parmi ces habitués tout le monde paie bien exactement; mais les comptes sont tenus de sorte qu'en perdant un tiers, le maître gagne encore de quoi payer son loyer et les gages de ses garçons, défrayer sa table, entretenir son ménage et son établissement, et se retirer un beau jour, après avoir vendu son fonds et sa clientelle, dans quelque jolie propriété de campagne, où lui et les siens vivent heureux, tranquilles, et, comme ils disent, considérés.

Dans toute vie régulière, le dîner, après l'intervalle hygiéniquement voulu, succède au déjeuner. Or, après ce premier repas, fait avec une tempérance si exemplaire, nos amis jouent le suivant aux dominos, après quoi ils se dispersent pour faire un tour de promenade et gagner de l'appétit. Quelques-uns *flanent* sur les boulevarts; d'autres vont tuer le tems à la bourse ou à la Tente [1]; d'autres enfin se retirent dans leur cabinet, où, encore chauds de leurs émotions, ils travaillent, composent, écrivent ces pages qui nous enchantent.

[1] Fameux cabinet de lecture situé au Palais-Royal.

Nul d'eux ne se pique d'arriver bien ponctuellement à l'heure du rendez-vous, mais peu y manquent absolument; et avant que les théâtres soient ouverts, tous sont à peu près réunis. Tous intimes d'ailleurs, les premiers et les derniers venus s'apparient aisément. Généralement on dîne très-mal au café, et cela coûte fort cher. Le maître sachant qu'un mot imprévu peut entraîner tous ses hôtes hors de chez lui, fait toujours ses provisions en hésitant: de sorte qu'il ne faut point lui demander ce qu'on veut, mais se contenter de ce qu'il a. Du reste, son vin est excellent et son cuisinier habile homme, homme du premier mérite. Puis on n'est pas là en gastronome, en glouton: on y savoure une nourriture spirituelle qui ne se couche sur la carte d'aucun restaurateur. »Les morceaux *caquetés*, disait Piron, sont ceux qui digèrent le mieux.» Et nulle part on ne caquette les morceaux comme au café.

On se sépare de nouveau: il faut aller entendre la chanteuse à la mode, bâillir à quelque drame historique, ou se lamenter à quelque comédie-vaudeville tirée du recueil des causes célèbres. On conçoit que les travailleurs vont encore mettre le tems à profit.

Entre onze heures et minuit, les amis se retrouvent encore. Chacun apporte sa provision de scandales publics et privés. Tout cela se met en commun et fournit aux frais d'un entretien plus piquant, plus animé que les précédens, et qui a lieu à huis-clos. Souper n'est qu'un prétexte: il y a peu de mangeurs; mais on fait du punch, on boit du champagne.

Quiconque a vu cela de près et d'un oeil observateur a pu se faire une juste idée de

l'état moral de notre société. La galanterie a peu d'accès dans les propos de ces hommes pleins de sève. Les aventures galantes révoltent la sévérité de nos moeurs, car nous avons des moeurs. La licence érotique était le caractère de la régence et du règne qui la suivit. Le corps social était malade d'inflammation alors; aujourd'hui il tombe d'atonie. Les vicieux étaient effrontés, mais leur effronterie semblait venir du besoin de secouer une honte qu'ils sentaient et qui leur était insupportable: ainsi rit un malfaiteur attaché au poteau. Dans l'orgie sans excès dont je parle, chacun se maintient calme, indifférent. Au tems des mauvaises moeurs privées, il y avait une pudeur publique; aujourd'hui que les moeurs de famille sont incomparablement meilleurs, c'est la morale, c'est la conscience de tous qui fait défaut. Sous Louis XV l'indignation s'exhalait partout, sur la place publique, dans les entretiens intimes. Les milices alsaciennes criaient *Hure!* [1] à une Châteauroux; les femmes de Paris, bourgeoises et harengères, disaient: la Pompadour, la Dubarry. Eh bien! entre mes jeunes gens, éclairés, ardens (leurs écrits en font foi), on parle de vénalité, de trahison en riant. S'il est jeté dans la conversation que tel a fait faux bond à ses amis, qu'il va désormais se mettre en ligne contre eux, croyez-vous que les figures s'enflamment, qu'il y ait des soubresauts sur ces tabourets de café; que les poings se ferment et que les voix crient anathème? Point: on tend son verre sous le siphon du champagne ou sous la cuiller qui verse le punch

---

[1] Catin.

brûlant, et en savourant la liqueur, on demande combien un tel a gagné au saut-de-carpe qu'il a fait; et si la somme est honnête, personne ne s'avise de prononcer que l'action ne le soit pas. On écrira contre lui; mais si on le rencontre on lui touchera la main. Les éloges, les critiques que l'on fait des hommes et des choses ne partent ni d'un meilleur principe, ni d'une conviction plus ferme. Cependant le public s'aperçoit de cela. Les prêtres, en ne lui cachant pas leurs vices, l'ont dès long-tems rendu irréligieux. Quelle foi aura-t-il maintenant si ceux à qui il demande une conviction quelconque, lui montrent qu'eux-mêmes n'en ont aucune?

La vie de café ne produit pas cela, mais elle me fournit l'occasion de le constater... ou de le redire après beaucoup d'autres, et je le fais pour valoir ce que de raison. Le seau d'eau qu'on porte à un incendie n'est pas capable de l'éteindre sans doute; mais en le portant on donne ou l'on suit un bon exemple qui sera encore imité; de la multiplicité des secours peut naître la fin du désastre; et c'est ce qu'il faut toujours espérer.

MERVILLE.

POINT DE BATEAUX A VAPEUR.

UNE VISION [1].

Cinquante siècles se sont écoulés, et les plus nobles desseins de la Providence restent voilés

---

[1] Le chapitre qu'on va lire n'a point été traduit de l'anglais, ainsi que le nom de M. Cooper pourrait le faire croire; l'auteur l'a écrit lui-même en français: cette circonstance, qui rend plus vifs encore l'intérêt et le charme que doit exciter la lecture de ce brillant morceau, sert aussi à expliquer l'emploi de certaines locutions peu *idiomatiques*, pour me servir ici de l'expression si heureusement trouvée par l'auteur.

Cette *vision*, empreinte d'un bout à l'autre de sarcasme et d'ironie, a pour objet, ce nous semble, de réfuter les attaques multipliées auxquelles le gouvernement des États-Unis d'Amérique a été en butte, dans ces derniers tems, de la part de différens publicistes français et étrangers. Les personnages allégoriques désignés sous le nom collectif de *MM. de Trois-Idées*, représentent les partisans et les champions des formes constitutionnelles adop-

à l'intelligence humaine. La création change ses formes, — le tems use le monde, — les fondations de la terre tremblent et une race disparaît devant le déluge. L'habitant des abîmes de l'Océan est tiré de ses cavernes et hermétiquement cacheté au sein de rochers impénétrables. Des générations naissent, redeviennent poussière, et sont oubliées. Des empires se forment, tombent, et ne laissent que des souvenirs. Cyrus et Alexandre, les Ptolémées et Salomon, Grec et Romain, Confucius et Zoroastre jouent leurs rôles et quittent la scène. Mais le dernier et le plus sublime de tous les actes de la pièce n'est pas encore prêt!

Les tremblemens de terre engloutissent des royaumes; les volcans avalent palais, tours, et villes; la fertilité de l'Afrique se fane sous la chaleur de son soleil ardent. Des collines se trouvent là où étaient autrefois des lacs; les plaines sont encombrées de débris de montagnes, les rivières se perdent dans des sables brûlans. Les animaux se ressentent de l'influence du tems. On ne reconnaît le mastodon que par ses ossemens; la férocité du loup se perd dans la docilité du chien; le bondissant zèbre se change en âne. Et le voile reste devant les yeux de l'homme!

Les arts, les connaissances, et le pouvoir passent de l'est au couchant. Des déserts ari-

---

tées en Europe, et la plupart des argumens burlesques que l'auteur met dans la bouche de ces *messieurs* ne sont que la critique de certaines objections soulevées contre *le* système américain, lequel est, suivant M. Cooper, le seul système vraiment *représentatif*, dans l'acception complète et littérale du mot. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

des couvrent les lieux jadis occupés par les siéges révérés de la science; le tigre rôde dans l'école du philosophe; les lézards jouent sur les plus nobles monumens de l'art, et le serpent laisse sa bave dans les salles des rois. Le moment arrive, le signal est donné, Colomb est né, et l'est reconnaît l'existence de l'occident!

Il y a joie depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la mer du Nord! Le ciel donne à l'Europe un riche tributaire. Le chef de l'Eglise répartit le nouveau monde d'une main libérale; l'élite de la terre se réjouit de son acquisition; l'Amérique est là pour trésor inépuisable. On appelle le chrétien de toutes les nations. Il part avec l'épée, le limier, et la croix. Alors le soleil de la civilisation se lève sur l'autre hémisphère. Montezuma est couché sur son lit de roses, et le sol s'engraisse du sang des Incas. L'or du Pérou et du Mexique coule comme l'eau, et le Brésil rend ses pierres précieuses. Il y a joie depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rives de la Norwège!

Les mystères de Dieu sont inscrutables. Un sombre nuage couvre la terre des Powhattan et des Metacom. Ni prince, ni comte, ni baron, ni aucun sire de Coucy même, ne veut y brandir la lance. L'or n'y brille pas. Une barque, déployant le drapeau du Christ, part, perce le nuage et se perd de vue. Un siècle et demi s'écoule, et l'Europe oublie l'existence de ces pélerins simples et dévoués. La marche du tems est éternelle; les entrailles du Mexique deviennent stériles, le Pérou ne rend que du sang. Alors l'Europe ouvre les yeux et regarde autour d'elle. La semence jetée sur cette terre

inconnue a pris racine; le buisson est devenu arbre. Là se trouve debout une nation, forte de sa position, de ses travaux, et de ses principes. On s'agite, on discute, on s'alarme, et

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Il y a une rumeur sourde dans la rue Saint-Dominique. Le bruit s'approche et s'arrête devant la porte-cochère. Un demi-jour sombre règne dans le petit cabinet de l'hôtel Villermont; le feu luit dans une cheminée vraiment parisienne; les tentures rouges, les dorures du goût de Louis XV, les rians Cupidons, les tableaux vivans se voient par une lumière mystérieuse. Le violon du digne M. Alerme du grand Opéra repose sur une table. La porte s'ouvre, et le fidèle suisse, François Emery, paraît. Il parle:

— »Messieurs de Trois-Idées-Européennes désirent monter.»

— »Et tout ce tapage est causé par une idée!»

— »Monsieur se trompe; — il y en a trois.»

— »Ah! elles se brouillent; cela s'entend. Quelle espèce de gens sont ces messieurs?»

— »Ma foi, je ne saurais le dire. Leurs laquais les appellent des abstractions.»

— »Ha! ils ont des laquais! Ils viennent donc en voiture?»

— »Quoique monsieur ait beaucoup voyagé, je ne crois pas qu'il ait jamais vu un équipage si drôle! Ce n'est qu'une roue énorme qui est poussée en avant par une grande foule de gens à pied, qui marchent comme ils peuvent, à

travers le bon et le mauvais, pendant que ces trois messieurs la guident assis à cheval sur le timon.»

— »Et cela va bien?»

— »Mais comme ça. On est mieux et on est pis.»

— »Quel âge ont-elles, ces idées?»

— »Elles ont l'air d'être des messieurs un peu usés, rajustés avec des perruques neuves.»

— »Et leurs noms?»

François Emery aime à mettre en évidence son savoir. En regardant avec intensité les cartes qu'il tenait, il répond:

— »L'un s'appelle M. du Portefeuille, l'autre M. de l'Hérédité, et le troisième M. Blouse. Ce dernier parle le plus facilement et le plus souvent; c'est un homme prolixe ça.»

— »Qu'ils entrent;....... mais s'ils arrivent de cette façon ils doivent avoir les pieds sales?»

— »Ne craignez rien, monsieur, pour les tapis. Ils se trouvent bien là sur le timon; s'il s'agissait de leurs mains, ce serait peut-être différent.»

— »Je pense qu'ils ne marchent pas à quatre pattes; — qu'ils se donnent la peine de monter.»

Les étrangers entrent, et l'on se salue. Au premier coup d'oeil, une ressemblance frappante de famille se fait voir entre MM de Trois-Idées. Mais il existe une différence assez prononcée entre leurs toilettes. Tous les trois portent des robes qui cachent leurs véritables proportions. L'un a la tête profondément enfoncée dans un portefeuille, qu'il porte comme chapeau à cornes; l'autre a la tête garnie d'une perruque bien poudrée et de rien autre; le

troisième a des prétentions à la casquette. Ce dernier est de plus en blouse; mais j'aperçois qu'il porte, dessous, des bas de soie et du linge fin.

— »Messieurs, je suis charmé de vous voir. Je regrette que mon cabinet ne soit pas plus digne de recevoir de pareils hôtes. Mais comme vous avez l'air d'être fort liés, j'espère avoir assez de place pour vous mettre à votre aise.»

Messieurs de Trois-Idées se balancent comme des danseurs de corde, et avec une grâce infinie.

— »M. Cooper (c'est M. Blouse qui parle), nous ne sommes pas gens à nous gêner en quelque position que ce soit. Vous voyez comme nous nous accommodons l'un à l'autre; nous sommes comme des fluides qui trouvent toujours leur niveau. Le but de notre visite est noble, grand, immense, vraiment idéal, pour tout dire en un mot, — et je vous demande la permission de m'expliquer p'us clairement.»

— »Le plus clairement sera le mieux, monsieur.»

Alors M. Blouse arrange trois fauteuils de manière à s'en faire une tribune. Il y monte, et touchant légèrement, par hasard, du doigt la tête de M. de l'Hérédité, on croit entendre une sonnette. L'orateur avance le bras à la Cicéron, et commence:

— »M. Cooper, dit-il, nous sommes Messieurs de Trois-Idées-Européennes. L'étude des grands intérêts humains forme notre occupation; leur avancement, notre devoir comme nos délices; nous sommes de véritables philanthropes dévoués à l'intérêt général. Nous ne sommes pas comme vous autres Américains qui

ne pensez qu'à vous-mêmes; mais après avoir convenablement soigné nos propres affaires, nous sommes à la disposition de tout le monde. Nous avons approfondi toutes les questions, dévoilé tous les faits, et tiré toutes les conséquences justes et profondes, que la logique, la philosophie, la grammaire, la géographie, en un mot les sept sciences et tous les arts, y compris celui de la politique, et toutes les connaissances humaines puissent obtenir par de tels moyens. Mais, M. Cooper, quel tableau horrible de votre pays malheureux a été dévoilé par nos investigations philanthropiques! Là on voit la population en possession des facultés qui appartiennent naturellement à l'élite: les conséquences sont effroyables; la corruption y marche debout; l'égoïsme y règne; un chaos social confond les classes; le chrétien est sauvage; le sauvage chrétien; les noirs sont blancs; les blancs mulâtres, et enfin l'eau même est changée en rum »

Ici M. Blouse se laisse aller à l'émotion qu'il éprouve et pleure. M. de l'Hérédité se couvre les yeux, et fait une révérence de condoléance; M. du Portefeuille disparaît pour un moment par la porte: j'apprends plus tard, que cette courte absence n'était que pour expédier des courriers aux différentes cours, avec les nouvelles du profond effet produit par ce premier coup parlementaire. L'ordre se rétablit.

»M. Cooper,» continue l'orateur se mettant la main sur le coeur, comme un homme profondément convaincu de la vérité de ses paroles, »nous ne sommes pas des gens vulgaires: nous avons déja abandonné l'opinion de l'infériorité naturelle de l'Amérique à notre Europe;

à cet égard nous sommes plus que philosophes, — nous sommes justes.»

— »Vous ne nous croyez pas des nègres?»

— »Nous faisons plus même, — pour éviter la réserve diplomatique, nous déclarons ici, à la face de l'univers, que les anciens écrivains européens avaient tort; qu'en Amérique les hommes ont véritablement des barbes, les poissons des écailles, les singes des queues, et les tigres des griffes. Non, en tout cas, il faut être juste; s'il y a quelque différence entre ces embellissemens et ceux qui se trouvent dans notre vieille Europe, ce n'est que la différence naturelle qui existe entre les productions d'un hémisphère neuf et ceux d'un autre déjà expérimenté. Non, il faut être juste! l'Amérique à cet égard n'a que la jeunesse pour tort. Le tems soulagera ses griefs.»

— »M. Blouse, la libéralité peu attendue de cette concession me convainc que j'ai à faire à des hommes éclairés.»

— »Non, il faut être juste, — les singes américains ont vraiment des queues! Cette impartialité démontre avec quel esprit nous avons poursuivi toutes les autres investigations. Mais, M. Cooper, mon très-cher, très-estimé et trop aimé ami, nous sommes touchés au coeur du danger d'un peuple qui ne possède qu'une idée, idée si égoïste qu'elle confond une nation entière avec elle-même. Nous voyons vos périls moraux, sociaux et pécuniaires; résolus à ne pas vous abandonner à vos propres mouvemens sans un seul effort pour vous faire voir l'abîme où vous allez tomber, nous avons ordonné à nos différens employés en Amérique, de nous expédier de suite les documens nécessaires à

un exposé complet du triste état de votre chère et déplorable patrie. A présent nous pouvons parler avec autorité; nous venons de recevoir de New-York une foule de ces documens par le dernier bateau à vapeur arrivé au Havre.»

— »M. Blouse, je respire! Comme il n'y a point de bateau à vapeur qui navigue sur l'Océan entre l'Europe et l'Amérique, il est possible que vous vous trompiez à l'égard de faits plus importans pour mon pays.»

— »Point de bateau à vapeur!» s'écrie M. de l'Hérédité, à qui vient une idée.

M. Blouse me regarde avec une commisération mêlée de douleur.

— »M. Cooper, votre élan patriotique s'alarme trop facilement. Je n'ai aucune intention de faire la moindre allusion inconvenante, quoique les entreprises des bateaux à vapeur soient si éminemment républicaines. En réfléchissant un instant, vous verrez l'impossibilité de nier un fait reconnu par toute l'Europe, depuis la Méditerranée jusqu'à la mer Blanche.»

— »C'est précisément parce que la fausseté évidente de ce que vous appelez un fait se trouve, pour ainsi dire, la moitié du tems dans vos propres ports, que je suis porté à espérer que vous pourriez avoir tort à l'égard de choses moins apparentes.»

— »M. Cooper, vous êtes marin!»

— »Assez pour reconnaître la différence entre un bateau à vapeur et un bâtiment à voiles. M. Blouse, soyez sûr que les paquebots entre l'Europe et l'Amérique ne sont pas des bateaux à vapeur.»

— »Point de bateau à vapeur!»

— »M. de l'Hérédité, ne dérangez pas vos

idées à cause d'une dénégation qui vient d'une exaltation patriotique. Mais n'importe, — voici des documens, M. Cooper, qui concernent votre pays, qu'ils nous soient arrivés de quelque manière que ce soit. (Ici MM. de Trois-Idées vident leurs poches d'une quantité de livres, brochures et journaux. Je remarque les noms de MM. Buffon, Balbi, Basil-Hall, Saulnier, Jouffroi, la *Revue britannique*, le *Quarterly Review*, et l'ouvrage de mistresse Trollope, parmi cent autres.) Là se trouvent des preuves irrécusables et douloureuses contre votre déplorable pays. La plus grande partie de ces documens arrivent même des Etats-Unis de l'Amérique-du-Nord.»

— »M. Blouse, il n'y a point de pays qui s'appelle les Etats-Unis de l'Amérique-du-Nord.»

— »Vous récusez les faits pour ainsi dire consacrés dans les idées européennes! et vous croyez possible de raisonner de cette manière inouïe!»

— »Il me paraît que tout le mérite de notre discussion va rouler sur des faits. Vous produisez de graves accusations contre ma patrie, et je crois important de prouver que vous êtes mal informé, en ce qui touche une circonstance très-familière, et que vous ignorez même son nom »

— »Monsieur, vous attachez une importance tout-à-fait extraordinaire aux faits, et vous devriez être trop ami d'une liberté sage pour limiter la logique de cette façon-là. De plus, nous ne sommes pas gens à être repoussés de notre position par le dogmatisme. Où est notre dernier ouvrage européen sur ce pays-là? — Ah! le voilà! — Vous voyez, monsieur, ici

il n'y a point d'erreur. C'est l'édition de 1832.
— De 1832, mon cher! Ecoutez les paroles de l'auteur, où il parle de votre déplorable pays:

»Ainsi donc cette confédération se trouve désignée sous les quatre noms de *Confédération Anglo-Américaine*, qui nous paraît être le moins impropre, parce qu'il ne peut convenir à aucun autre état fédératif; d'*États-Unis de l'Amérique-du-Nord;* d'*Union* par excellence, et d'*États-Unis* (United-States) proprement dits; ce dernier est le nom officiel et s'emploie dans les transactions politiques.»

— »Je me trouve obligé de nier tous ces quatre noms, comme je viens de nier l'existence des bateaux à vapeur. Il est vrai que nous nous appelons souvent les Etats-Unis par abréviation, mais pas comme proprement dits. Quant à la Confédération Anglo-Américaine et aux Etats-Unis de l'Amérique-du-Nord, ce sont des titres tout-à-fait inconnus dans le pays. Nous disons l'Union, comme on dit le royaume en Europe.»

— »Mais, M. Cooper, vous oubliez notre haute autorité!»

— »C'est grave. Je vois la nécessité de vous faire face, armé d'une autorité au moins aussi valable, ou de vous céder le terrain»

Là-dessus je mets la main dans la poche de mes culottes, et j'en retire la constitution de ma patrie, dont je lis la première clause avec la fermeté d'un homme à moitié assuré de son fait: »Le titre de cette confédération sera les Etats-Unis d'Amérique.»

— »Allons donc, C'est inconcevable cela! — Ah! — La constitution a tort! Plusieurs honorables Américains nous ont assuré que de

pareilles bétises fourmillent dans la constitution.»

— »Point de bateau à vapeur!»

— »Monsieur paraît s'occuper beaucoup de la petite mésintelligence du bateau.»

— »N'y pensez pas; les idées qui viennent en ligne directe, de mâle en mâle, sont souvent comme cela. — C'est clair; oui, la constitution a énormément tort!

— »Comme vous voudrez, monsieur.»

— »Étant d'accord sur ces faits préliminaires, passons à l'essentiel. Il est apparent, par les documens intéressans reçus par le dernier bateau à vapeur des Etats-Unis de l'Amérique-du-Nord, que votre république dort sur un volcan, et que vous payez en contributions, par tête, 36 francs 96 centimes, tout juste.»

— »Les volcans sont des phénomènes naturels; et quant à nos contributions, comme elles viennent de nous-mêmes, il est peu probable que nous payions plus que nous n'avons besoin, ou que nous puissions supporter.»

— »Voilà une erreur fatale! La tendance de chaque mouvement populaire est aux excès; et en laissant à la population ce droit de se taxer, le peuple se vole le dernier sou. Est-ce possible, cher M. Cooper, que vous n'ayez pas encore lu ce que nous venons de faire publier sur ce développement intéressant d'un esprit financier tout-à-fait abandonné à lui-même!»

— »Monsieur, j'ai donné quelque attention à cette position ingénieuse.»

— »C'est bien, et je ne doute pas qu'un homme de votre intelligence ne le comprenne aussi bien que celui qui l'a écrit. Mais j'ai l'honneur de vous proposer de pousser vos études

sur ce sujet encore plus loin. Aujourd'hui, et dans les sens du progrès, il n'y a que deux grands systèmes de gouvernement, l'un qui repose sur la fondation étroite et chancelante d'une population pour ainsi dire entière, et l'autre qui dépend de trois idées conséquentes et bien balancées. Il m'est difficile de croire que vous ne voyiez pas la différence énorme entre ces deux catégories.»

— »Elle me paraît la différence qui existe entre celui qui se tient sur ses pieds, et celui qui se tient sur sa tête.»

— »Point d'Amérique-du-Nord!»

— »Mon cher M. de l'Hérédité, toutes ces questions se sont déja décidées en notre faveur; passons aux faits. Voici, M. Cooper, une oppression vraiment populaire. Quelle tyrannie! quel effet horrible de la suprématie d'une nation sur elle-même! Vous enchaînez les rues le dimanche, et cela dans un pays soi-disant libre! Pauvres rues, que vous êtes malheureuses! Que n'êtes-vous des rues européennes, si propres, si larges, si sèches, si trottoirisées, enfin si libres! Pauvres rues américaines, que vous êtes vraiment opprimées!»

Ici M. Blouse pleure de nouveau; les larmes tombent aussi d'un oeil de M. du Portefeuille; ce dernier ne faisant jamais voir qu'à moitié aucune sympathie humaine.

— »Essuyez vos larmes, messieurs, le grief n'est pas fatal. Nous sommes protestans, et le service de notre culte exige le silence: certaines parties de l'année, à cause du climat, on laisse les fenêtres des églises ouvertes; et pour empêcher le tintamarre des voitures, on passe une chaîne à travers la rue, dans les endroits

où le bruit pourrait gêner. Mais les piétons circulent à volonté, et les voitures mêmes s'approchent de toutes les portes sans exception. De plus, l'usage est plutôt protestant qu'américain, et se trouve même dans les pays les plus favorisés des Trois-Idées. Vous enchaînez aussi vos rues très-souvent avec épées et baïonnettes, pour que les courtisans arrivent facilement faire leur cour aux princes, et ce que nous faisons est pour aider les pieux à adorer Dieu en tranquillité. Nos chaînes ne mangent pas, et nous croyons gagner au moins sous le rapport de l'économie.»

— »Il a fallu un soulèvement du peuple pour faire partir vos bateaux à vapeur le dimanche. Pauvres bateaux opprimés! pauvres rues garrottées!»

— »M. Blouse, votre aimable tendresse de coeur en faveur des choses inanimées vous emporte. Le gouvernement des Etats-Unis étant vraiment une représentation, (je demande la parole, interrompt M. du Portefeuille avec chaleur.) les lois ne sont que la réflexion de l'opinion publique, et un soulèvement du peuple est peu nécessaire pour les faire changer. C'est vrai qu'il y a eu polémique à l'égard de l'emploi des bateaux à vapeur le dimanche; et je me rappelle une caricature qui représentait des prêtres et certains zélés retenant par des cordes un de ces bateaux, et le peuple poussant de l'autre côté. Peut-être, monsieur, avez-vous pris cette petite gravure pour un fait bien constaté. Voulez-vous avoir la complaisance d'examiner vos documens; il est possible que vous y trouviez cette caricature parmi les autres.»

— »Point de dimanche aux Etats-Unis de l'Amérique-du-Nord!»

La parole est à M. du Portefeuille.

— »Messieurs,» dit ce dernier, on a attaqué nos principes. On a voulu dire que nous ne sommes pas des idées représentatives, mais positives. Je vais consacrer toute la théorie de nos idées dans un protocole n° 7896, et en attendant je fais ici, devant Dieu et devant les hommes, une protestation solennelle contre l'accusation.»

— »Messieurs, il est difficile pour un homme de soutenir sa thèse, quand chaque fait qu'il établit devient une accusation contre ses adversaires. Je suis ici sur la défensive, et si l'exposé des principes et de la pratique de mon pays blesse quelque système, assurément la faute n'en est pas à moi.»

Ici M. du Portefeuille descend de la tribune à trois fauteuils, et M. Blouse y remonte. Ce dernier parle.

— »Regardez ce tableau; vous y verrez à quel point de dégradation le suffrage universel a réduit le sexe même chez vous.»

M. Blouse me présente une gravure. Je vois une femme très-laide, un miroir, et sur une chaise des vêtemens qui pour le moment sont inutiles.

— »M. Blouse, ceci se ressent du Palais-Royal.»

— »Du tout, — elle vient du génie d'observation d'une femme délicate, spirituelle, et bien imbue des Trois-Idées. Elle a fait dernièrement un voyage dans votre pays, et voilà ce qu'elle en a rapporté! Ce n'est pas tout; elle raconte que vos femmes passent leurs soi-

rées à boire du thé avec de beaux jeunes missionnaires, pendant que leurs bêtes de maris lisent les journaux dans les salons de lecture; et quand elles se sont bien enivrées de thé, elles vont coudre des chemises pour les pauvres, jusqu'à minuit, dans les sociétés Dorcas. Quelle immoralité que cette société Dorcas!»

— »Et tous ces faits philosophiques viennent de cette dame?»

— »Il y en a mille semblables. On l'a appelée, même au nez, vieille femme!»

— »Peut-être cet outrage est-il cause qu'elle a représenté mes belles compatriotes de cette façon.»

— »Votre soupçon est injuste. Son impartialité est au-dessus de tout reproche. Voici ses propres paroles: »Les femmes américaines sont les plus belles du monde, mais les moins intéressantes »

— »Comme il y a contradiction frappante entre la gravure et les paroles de cette excellente et conséquente observatrice, et comme vous m'avez accordé toute la dignité d'un homme à l'égard de la barbe, il me semble que nous ferons bien d'abandonner cette partie de la polémique au contraste patent qu'il y a entre le livre et son ornement.»

— »Quelle horrible infamie qu'une société de chemises à la Dorcas!»

— »Je vous en prie, M. de l'Hérédité, ne m'interrompez plus.»

— »Soyez indulgent, M. Blouse. Quand on parle devant les voûtes vides, il y a toujours réponse en vertu des lois acoustiques, et une Idée comme vous devrait savoir que les échos

perdent toujours une certaine partie de ce que l'on dit.»

— »Qu'importe, pour un mot de plus ou de moins. Ils lancent encore maintes accusations contre votre pays, ces braves écrivains. Par exemple, telle est la fausse délicatesse de vos dames, qu'elles refusent de se tourner le dos dans les quadrilles: ici vous voyez le fait solennellement constaté par un Anglais très-spirituel, et qui n'est que trop modéré à votre égard.»

— »Je demande la parole pour un fait personnel,» s'écrie le violon du digne M. Alerme du grand Opéra.

M. Blouse quitte la tribune, et le violon y monte. On entend quelques accords, et le dernier parle avec harmonie.

— »Messieurs, c'est une bêtise infâme que celle de M. l'Anglais. Ce voyageur ignore les usages des salons. La mode de danser dos-à-dos est déja gothique, étant tombée en désuétude six semaines avant le départ de ce Vandale pour l'Amérique.»

Ici le violon joue une finale tout-à-fait de bon goût, et quitte le fauteuil. M. Blouse reprend sa place.

— »Voici, M. Cooper, un fait mortel,» continue ce dernier. »Deux membres du congrès américain se sont battus au pistolet et à l'épée, à cheval, dans la salle de la chambre. On dit même que des batteries étaient attelées par les amis respectifs des deux combattans, et que trois pièces de canon et un fourgon venaient d'arriver dans l'antichambre, quand l'orateur réussit à rétablir l'ordre.»

— »Le fait est un peu exagéré. Il est vrai

qu'un homme qui n'est pas membre du congrès a fait une attaque avec sa canne contre un autre qui l'était, à peu de distance du Capitole et en plein air. Il est également vrai que l'agresseur, se trouvant à la merci de son adversaire outragé, a tiré un coup de pistolet. La justice a de suite pris connaissance de l'affaire. Tout ce que l'on a dit de deux membres du congrès, des pistolets, des charges de cavalerie, des pièces de canon avec fourgon, tout cela n'est qu'une de ces rumeurs vagues qui accompagnent toujours les grands combats.»

— »La lutte mortelle de deux membres du congrés est un fait déja consacré dans tous les esprits européens!»

— »Que voulez-vous, monsieur? les esprits européens sont si fins quand il s'agit de nous! Vous avez entendu la manière extraordinaire dont votre collègue, l'honorable M. de l'Hérédité, dénature vos propres paroles sur ce sujet-là.»

— »En tout cas, il y avait coup de pistolet, et contre un véritable membre du congrès. C'est beaucoup!»

— »Malheureusement cela n'est que trop vrai, et c'est beaucoup. Pourtant de pareils évènemens arrivent sous l'influence des Trois-Idées-Européennes. En Angleterre, le pays le plus idéalisé selon votre système, on a vu tirer deux fois contre le roi George III. —M. Perceval, premier ministre du même pays, fut tué dans le couloir de la chambre. -- Le roi Guillaume IV a reçu très-dernièrement un coup de pierre au front. — M. Calemard de Lafayette est tombé victime d'un assassinat, en sortant

de la Chambre, sur la place Louis XV, il y a trois ans..... »

— » Donnez-vous la peine de respirer, je vous conjure, mon cher M. Cooper; oublions ce malheureux coup de pistolet. Nous possédons une foule de faits accablans contre votre triste pays. On nous assure que le goût vous manque entièrement; vous avez négligé, avec un esprit vraiment anarchique, de faire faire de nobles châteaux et de beaux parcs sur les rives enchantées du fleuve Colombie et sur celles du charmant lac même du Bois. Quels sites délicieux sont victime de votre bas égoïsme! »

— » Le tems y remédiera. »

— » Vous n'êtes pas des gens comme il faut. »

— » Cela viendra avec les châteaux. »

— » Vous ignorez entièrement les convenances. »

— » Nous les apprendrons plus tard. »

— » Vous êtes pourris avant d'être mûrs. »

— » C'est la précocité d'une riche nature. »

— » Vos ancêtres n'étaient que des galériens européens. »

— » C'est dommage qu'il n'y en ait plus de pareils. »

— » Vos négocians sont des escrocs. »

— » Que voulez-vous! »

— » La magnanimité, la vérité, et toutes les hautes qualités vous manquent.

— » Ce sont, sans doute, des monopoles idéals. »

— » Vous êtes éminemment bas et vulgaires. »

— » Prêtez-nous de votre gros bon ton. »

— » Si ce n'était pour les vertus éclatantes de la simplicité, votre pacte social tomberait demain. »

— »Nos vertus nous rendent service.»
— »Vous êtes une propagande éternelle.»
— »La vérité l'est toujours.»
— »Nos employés, jusqu'à ceux qui n'ont que dix-huit ans, et qui sont si éminemment capables d'approfondir la question, nous mandent de Washington que votre Union sera dissoute, lundi prochain à deux heures trois quarts après midi.»
— »Elle durera jusqu'à lundi en huit.»
— »On dit aussi que votre gouvernement n'est qu'un compromis.»
— »Chaque gouvernement l'est, ou quelque chose de pire.»
— »Vos institutions sont idéales.»
— »Voilà quelque chose à votre goût.»
— »Vous êtes dévoués aux faits communs.»
— »Voilà qui est au nôtre.»
— »Vous aimez le général Lafayette.»
— »Pour cause.»
— »Vous êtes jeunes.»
— »Tant mieux.»
— »Vous ne deviendrez jamais vieux.»
— »Tant pis.»
— »Vous n'avez qu'une idée au lieu d'en avoir trois.»
— »Mais, cette idée!»
— »Vous n'êtes pas des gens polis comme nous autres.»
— »Dieu merci.»
— »On se moque de vous dans la bonne société.»
— »Ma foi, oui.»
— »On vous trouve des francs-parleurs.»
— »Cela fait peur.»
— »Vous raisonnez sans phrases.»

— »C'est notre façon.»

— »On ne vous aime pas.»

— »J'en suis fâché.»

— »Vous refusez obstinément, et contre toutes les règles en pareils cas, de faire empereur l'aimable général Jackson, celui qui vous a si bien servi; et, en outre, vous persistez, de génération en génération, dans les mêmes institutions.»

— »C'est notre originalité qui fait cela.»

— »Monsieur, vous êtes,...» — ici M. Blouse rassemble toutes ses forces pour prononcer le mot — »république!»

— »Et tout moyen de la discréditer est bon.»

Il y a pause. Les collègues de l'orateur s'empressent de le féliciter, et lui font leurs complimens les larmes aux yeux.

Je reste les bras croisés comme un député sous le feu des huées.

Alors M. Blouse boit avec dignité de l'eau sucrée, et il cherche de nouveau parmi ses documens. Il continue cependant avec moins de chaleur.

— »Après mon beau discours, cher M. Cooper, mon discours si véritablement pathétique et philanthropique, et qui devrait étonner un homme comme vous, né et élevé dans une société si rude, la justice exige que je produise les pièces justificatives de quelques-unes de mes propositions qui ne sont peut-être pas encore assez clairement établies. Faites-moi le plaisir d'examiner ce document, et j'attends de votre candeur que vous le prononciez vraiment dégoûtant.»

Je regarde ce que M. Blouse me présente. C'est une épreuve d'un journal qui s'appelle le

New-York Américan, et qui date de juin 1832. Mes regards s'arrêtent sur une critique du *Bravo,* roman dont je dois porter l'opprobre. La Revue est écrite nécessairement en anglais, et celui qui tient la plume parle comme Américain par excellence; voici quelques unes de ses paroles: »Si M. Cooper veut éviter le mépris de ses semblables, qu'il n'écrive plus d'ouvrage comme *le Bravo.* — Si ce livre a du succès, je rougirai pour *ma patrie.*» Je me sens perdu; quelle horreur que d'être cause de la disgrace de douze millions d'âmes innocentes, de quatorze même, y compris les esclaves! Mais je me remets un peu, et je prends courage pour examiner de nouveau l'article. Bientôt je sens le raisonnement académique, je trouve aussi certains idiomes étrangers, assez mal rendus dans notre langue; plus loin des mots anglais les plus communs, et parfaitement *idiomatiques,* marqués comme citations, quoiqu'il soit difficile de dire à quel auteur on les a empruntés. Tout se ressent d'une traduction assez maladroitement préparée. J'examine le paragraphe, où se trouve ordinairement le titre de l'ouvrage soumis au scalpel du critique, le nom du libraire éditeur, etc., etc., etc. Ici je trouve ce qui suit: »*Le Bravo,* histoire vénitienne, 1 volume in-8., par J. Fenimore-Cooper. Baudry, rue Coq Saint-Honoré, Paris.» Sans doute ce petit contre-tems venait de l'ignorance où l'on était qu'on sût imprimer en anglais aux Etats Unis de l'Amérique-du-Nord. Je rends le journal à M. Blouse.

— »Monsieur, il y a ici une petite erreur; un de vos argumens sur la polémique des finan-

ces s'est glissé peut-être, par hasard, parmi les documens nouvellement arrivés.»

Ici, MM. de Trois-Idées s'agitent d'une manière à faire croire au violon qu'ils désirent danser; cet aimable et complaisant instrument se met de suite à jouer un air sur le motif de *Bon voyage, mon cher Du Mollet,* et mes hôtes disparaissent avec un fracas tout-à-fait digne de leur haute mission. . . . .

. . . .

. . . .

Le violon se tait: le présent s'éloigne, l'avenir s'approche. Peu à peu le sombre nuage qui a si long-tems couvert la terre des Powhattan et des Metacom, se dissipe, et on y voit plus clair. L'âge des miracles passe; l'homme est là avec ses faiblesses, ses passions et même ses vices; mais l'homme est là avec ses meilleures qualités en action. Les principes se répandent avec la force; les idées retournent de leur long pélerinage vers l'ouest, simples et purifiées, également sans exaltation et sans bassesse. Alors commence le règne d'une idée, et cette idée est pour le bonheur de tous. On n'attend plus ce qui est impossible; on ne nie plus que le soleil brille dans le ciel. Alors on commence à se comprendre, les deux hémisphères s'embrassent, le monde n'est en effet qu'une patrie générale. On s'éveille, et les rêves finissent . . . .

. . . .

J'étends la main pour m'emparer des documens de MM. de Trois-Idées, comme de restes précieux. Ils ont disparu. Il n'en reste rien.

. . . .

. . . .

— »François Emery!»

— »Monsieur.»

— »Apportez mon habit et mes bottes.»

— »Allons-nous partir pour l'Amérique?»

— »Bientôt, mon ami.»

— »Est-ce que monsieur compte y aller par la poste, ou par le bateau à vapeur?»

— »Les relais sont trop longs pour la première, — quant au second, il n'y en a pas.»

— »Monsieur vient de plaisanter?»

— »C'est clair.»

— »Ce serait assez drôle! — point de bateaux à vapeur!»

J. FENIMORE-COOPER.

UNE SEANCE

DANS UN CABINET DE LECTURE.

A reviewer, a literary anthropophagus.
BYRON.

PRÉFACE.

Les aventures de lord Feeling dans un cabinet de lecture ont été trouvées écrites en entier de la main de leur héros lui-même, sur le revers d'un supplément du *Sténographe des Chambres,* qui avait servi à envelopper un gâteau de Savoie.

On a cru devoir donner aux lecteurs des *Cent-et-Un* ce petit roman *historico-intime,* exactement et scrupuleusement tel que l'avait conçu et exécuté son auteur.

CHAPITRE I.

Low spirits.

C'était le soir de l'une des plus tristes journées du mois de novembre.

Sept heures sonnèrent d'une voix retentissante à l'horloge du *Timbre royal,* comme je traversais le boulevart des Capucines, enveloppé magnifiquement, et bien mieux que par mon manteau, dans les plis d'un épais brouillard, qui m'avait glacé jusqu'au plus profond de l'âme.

— Sept heures seulement! m'écriai-je avec désespoir. Et que devenir de sept heures à minuit, bon Dieu?

Vous comprendrez ce cri de détresse, mon cher lecteur, quand vous saurez que celui qui le poussait errait depuis le matin dans Paris, comme une âme en peine, effroyablement oppressé sous le poids d'un ciel de plomb, et livré, par son irritabilité nerveuse, à l'un de ces atroces accès de spleen qui font que l'on va s'accouder sur le parapet du Pont-Royal, en regardant la rivière avidement, ou bien que l'on caresse d'un oeil plein de convoitise la double détente d'un pistolet chargé à balles.

Concevez-vous maintenant qu'ainsi disposé je ne devais guère songer à passer ma soirée au spectacle ou en visites, et qu'un avenir de cinq heures au moins à tuer encore, pouvait à bon droit m'épouvanter?

Or, la vibration du septième coup frappé par le marteau de l'horloge, bourdonnait encore dans mon oreille, lorsque je me trouvai rue

Neuve-Saint-Augustin, à la porte de la librairie du *Salon littéraire des étrangers.*

J'étais venu là machinalement, par instinct. Mes pieds m'avaient conduit à cet endroit parce qu'ils m'y menaient habituellement, à la même heure, lire les journaux du soir.

Profitant soudain de l'asile inespéré que m'ouvrait la Providence, je me hâtai de monter au cabinet de lecture, et je courus m'y blottir au fond dans un coin. Là, me sentant près du poêle, et voyant sa porte ouverte, j'y enfonçai profondément mes pieds, appuyant en même tems mon front contre l'une des bouches de chaleur.

Je ne sais combien de minutes je demeurai plongé dans cet état de torpeur stupide; mais je fus rappelé à moi par une sorte de rumeur qui s'était élevée dans la salle.

Il y a ici quelque chose qui brûle, murmurèrent en même tems plusieurs voix qui venaient de la grande table des journaux.

— C'est ce *gentleman,* dit alors gravement un gros monsieur qui lisait le *Galignani's messenger* à la petite table ronde près du poêle.

Et se levant en même tems, il quitta sa place et se retira vers la grande table, comme si ayant la conscience de sa *combustibilité,* il eût craint que le feu ne se communiquât à sa personne.

En tout cas, l'observation du gros monsieur était juste et fondée. J'étais ce *quelque chose* qui brûlait. Mais nul ne venant à mon secours, je me sauvai moi-même de l'incendie; et, sortant du poêle, j'allai me placer à la petite table, dont la fuite de mon voisin venait de me laisser l'entière possession.

Le profond silence, qu'avait seul interrompu cet évènement, recommença bientôt à régner dans toute la salle.

CHAPITRE II.

Comparaisons - ricochets.

Souvenez-vous, mon cher lecteur, que plus d'une fois, par quelque froide nuit d'hiver, quelque joli petit chat errant par les escaliers et sans domicile se sera glissé dans votre appartement et jusque dans votre chambre à coucher, tandis que vous y étiez encore assis moitié veillant, moitié endormi, au fond de votre bergère, et près de votre cheminée. Le pauvre animal tout transi n'aura songé d'abord qu'à s'approcher du feu, et si vous l'avez laissé faire, s'y sera étendu sur les cendres, au risque de rôtir ses moustaches et sa fourrure. Mais dès que la chaleur aura revivifié ses membres engourdis, après avoir bâillé d'abord, puis allongé les pattes, puis tortillé la queue, puis fait le gros dos, la jolie bête, oublieuse de ses souffrances passées, se sera mise à jouer à vos pieds, avec vos pantoufles, avec votre robe de chambre, avec votre tapis.

Ce fut exactement ce qui m'arriva dans le cabinet de lecture. A peine le feu du poêle eut-il réchauffé mon corps et ranimé mon âme; à peine l'éblouissante clarté du gaz eut-elle dissipé les ténèbres dont ma pensée avait été tout le jour obscurcie, — mon esprit redevint soudainement folâtre et joyeux, et se prit à jouer insoucieusement aussi avec les objets et les figures qui m'entouraient.

Bien que j'eusse sous la main le trésor de tous les journaux et de tous les livres nouveaux de l'univers, il ne me vint pourtant pas à l'idée d'en toucher un seul du bout du doigt et d'en lire une ligne seulement.

Non. — Voici à quoi je m'amusai.

Je fis une comparaison, — ou plutôt je fis une infinité de comparaisons; — je fis des comparaisons, comme j'aurais fait des ricochets au bord d'une rivière ou d'un étang. Et vraiment c'était chose pareille. Car je prenais une comparaison, je la jetais sur la grande table des journaux, et je l'y voyais rebondir comme une pierre sus la surface de l'eau. — Cela me réjouissait fort.

Il faut, mon cher lecteur, que je vous raconte quelques unes de ces comparaisons-ricochets. La première, — la comparaison mère, était celle-ci.

La longue table verte autour de laquelle tant de lecteurs affamés étaient assis, m'offrit soudain l'aspect d'une immense table d'hôte. — C'était bien en effet une véritable table d'hôte ouverte à toute heure, à tous les appétits politiques et littéraires.

Un ambigu perpétuel s'y trouvait servi. C'étaient à la fois et tout ensemble le potage, les hors-d'oeuvre, le rôti, les entrées, les entremets et le dessert, les grands et petits journaux du matin et du soir, les revues mensuelles et trimestrielles, les *Atheneums* et les *Magazines;* le pain et les feuilles quotidiennes, des mets sucrés et des mets de résistance; des recueils de toutes les langues, de toutes les nations et de toutes les cuisines.

Pour les estomacs insatiables auxquels ne suffisait point cette abondante alimentation périodique ou semi-périodique, un buffet supplémentaire était encore ouvert au rez-de-chaussée, au dessous du salon de lecture. Là, dans une vaste bibliothèque on avait entassé toute la prose et tous les vers des deux mondes, toutes les histoires et tous les romans, tous les chefs-d'oeuvre et toutes les oeuvres complètes du siècle; et à cet immense garde-manger intellectuel, chacun pouvait encore aller puiser selon sa faim, sa soif et son goût.

Quant aux convives qui prenaient leur part de ce banquet, en tout tems préparé dans la *salle à lire,* j'observai qu'ils y apportaient des habitudes analogues à celles que l'on peut remarquer chez les consommateurs de nos repas matériels.

Ainsi, l'un lisait avec modération et tempérance, goûtant seulement de quelques journaux d'un sel suffisant, et s'abstenant avec prudence des feuilles aux sauces épicées, ou des recueils de pâte ferme, comme d'une nourriture indigeste et malsaine.

Cet autre, au contraire, avalait journal sur journal, *magazine* sur *magazine*, sans distinction, se croyant forcé de tout lire, comme ces gloutons qui s'imaginent avoir perdu leur argent si, à un dîner à tant par tête, ils n'ont point mangé de tous les plats.

Celui-ci, gourmand égoïste, accaparait quelque revue nouvelle et succulente que l'on venait de placer sur la table et la dévorait tout entière, sans permettre à qui que ce fût d'en respirer même le parfum.

Celui-là lisait malproprement, jetant du tabac

ou éternuant sur toutes les feuilles qu'il se servait.

Je faisais ces rapprochemens ingénieux et beaucoup d'autres qui ne l'étaient pas moins, lorsqu'un grave incident me détourna de cette inoffensive et divertissante occupation.

CHAPITRE III.

Un reviewer.

Un certain personnage, d'une assez étrange et méchante mine, était venu près de moi s'asseoir à la petite table.

C'était un véritable squelette d'environ cinq pieds, portant un habit noire râpé, une vieille culotte de drap de soie, des bas chinés, puis des bottes à revers affaisées sur la cheville, et qui, n'eût été l'absence des dentelles, lui eussent fait des espèces de brodequins à la Louis XIV. Son étroite figure jaune était ornée d'une perruque rousse et de sourcils roux sous lesquels s'encaissaient profondément deux yeux de chat, deux yeux ronds, deux yeux verts et brillans.

Ce petit homme tira de la poche de sa culotte d'énormes lunettes d'argent qu'il braqua sur son nez et de celle de son habit une sorte de manuscrit formé de longs et nombreux carrés de papier couverts de lettres et de chiffres qu'il posa devant lui sur la table.

Poussé par une invincible et bien fatale curiosité, je m'étais penché au-dessus de l'épaule de mon bizarre voisin, et je m'efforçais de déchiffrer quelques lignes de son grimoire, lorsqu'il se retourna soudainement vers moi et me prit ainsi en flagrante indiscrétion.

— Monsieur, me dit alors à voix basse le petit homme, me regardant fixement sous ses lunettes avec un sourire aussi gracieux que le comportait la physionomie sur laquelle il s'étalait, monsieur, je vois que vous désirez connaître le travail que je tiens entre les mains. Je vais volontiers vous satisfaire. C'est le plan détaillé d'une revue industrielle et statistique que je fonde en ce moment. Je suis heureux que vous m'autorisiez à vous en exposer les bases.

A ces mots, je sentis un horrible frisson me parcourir tout le corps. Je compris que j'étais tombé dans les griffes d'un *reviewer* [1].

— Monsieur, m'écriai-je avec l'accent d'une profonde conviction, je vous proteste que je ne m'intéresse à la fondation d'aucune revue industrielle et statistique.

— Eh bien! monsieur, poursuivit-il sans s'émouvoir le moins du monde, quand je vous aurai développé l'esprit de la mienne, vous vous y intéresserez assurément.

Je voulais répliquer. L'impitoyable *reviewer* ne me le permit pas. Le vautour me tenait là sous son bec et ses serres dans le coin le plus solitaire de la salle. — J'étais à sa merci.

Profitant de tous ses avantages, et ne perdant pas un instant, après avoir rapproché sa chaise de la mienne, il entra d'abord en matière; et commença par me démontrer l'indispensable nécessité d'une revue industrielle et statistique.

Le petit homme me parlait lentement et fort bas, mais de tout près. Je sentais ses mots me

[1] Faiseur de revues.

tomber dans l'oreille un à un, comme autant de gouttes d'une eau glacée. C'était là un de ces supplices qui manquent à la collection de ceux que Dante inflige à ses damnés.

La monotonie glaciale de cette souffrance ne tarda pas cependant à me plonger dans une sorte de complète léthargie.

Je n'entendis plus bientôt qu'un vague et insaisissable bourdonnement.

Je m'endormis.

CHAPITRE IV.

Cauchemar.

Je m'endormis, mais non point d'un sommeil paisible. A peine eus-je les yeux fermés qu'un effroyable cauchemar vint prendre possession de moi.

Voici ce qui m'arrivait en rêve.

Je me trouvais seul au fond d'un cabinet de lecture. Le *reviewer* entra soudain suivi des quatre *clerks* [1] du salon littéraire et de la librairie.

Dès qu'ils furent près de moi :

— Voici, leur dit-il en me désignant de son manuscrit qu'il tenait roulé dans sa main, voici ce *gentleman* qui ne peut encore digérer convenablement les revues. Pour lui fortifier l'estomac, vous allez lui faire subir l'opération que j'ai prescrite.

Alors, sans répondre un seul mot, les quatre *clerks* me prirent dans leurs bras et me couchèrent le dos étendu sur la table.

---

[1] Commis, employés.

Moi, je récitai mentalement mes prières, et je recommandai mon âme à Dieu.

— C'est bien, dit le *reviewer*. Maintenant, John, apportez toutes les revues et tous les *magazines* que vous avez ici.

Et John apporta le *Quarterly review*, le *Westminster review*, l'*Edimburgh review*, le *Blakwood's magazine*, et cinquante autres; bref tout ce qu'il y en avait dans la salle, et l'on m'entassa toutes ces revues et tous ces *magazines* avec leurs planchettes sur la poitrine.

Je me sentais singulièrement oppressé; cependant, je respirais encore, bien qu'avec une grande difficulté.

— Il est plus fort que je ne pensais, dit le *reviewer* avec un horrible sourire. John, ajoutez l'*Annual register*, l'*Almanach royal*, l'*Almanach du commerce*, l'*Almanach des* 25,000 *adresses*, puis encore quelques dictionnaires.

Et John ajouta tout cela.

Je commençais à suffoquer; pourtant je tenais bon.

— Oh! oh! cria le *reviewer*, mais c'est un Hercule que nous avons là! le gaillard a des muscles à l'épreuve de tous les almanachs et de toutes les revues du monde. Essayons néanmoins encore. John, prenez tous ces messieurs et allez-moi chercher en bas, dans la bibliothèque, les traités statistiques de M. le baron Charles Dupin, *la Philippide* et les *Épîtres* de M. Viennet, avec les Oeuvres complètes de MM. Jouy et Arnault.

Le poids de cette seule menace me fut plus intolérable que celui de la masse énorme qui m'écrasait déjà.

J'étouffais. Je n'y pus tenir. Faisant un ef-

fort désespéré pour me soulever, je renversai toute la pyramide de dictionnaires et de *magazines* qui se dressait sur moi.

Elle s'écroula avec un fracas épouvantable.

Je m'éveillai.

CHAPITRE V.

Fuite et premières hostilités.

En m'éveillant je me retrouvai positivement assis comme je l'étais avant de m'endormir; mais mon voisin, le *reviewer*, était étendu par terre à mes pieds sous sa chaise.

Je compris d'abord que dans mon rêve, en m'efforçant de repousser le fardeau qui m'accablait, j'avais infailliblement renversé le petit homme. J'aurais dû profiter peut-être de cette circonstance inespérée qui le mettait à ma discrétion, pour me venger en l'écrasant comme un ver, ou tout au moins pour me soustraire, par la fuite, à son pouvoir. Je ne sais quel courage et quelle générosité m'inspirèrent alors si magnanimement et si mal à propos, mais je souffris patiemment que mon oppresseur se relevât et reprit près de moi sa place.

Le misérable *reviewer* reconnut d'une façon bien indigne la noblesse de mon procédé; car dès qu'il eut rétabli son équilibre sur sa chaise, et celui de ses lunettes sur son nez, se remettant à me torturer, il me cloua de nouveau sur la table, et m'y tenailla de son manuscrit; — il continua de me couler dans les veines l'exposition de sa doctrine industrielle et statistique.

Cela durait depuis dix longues minutes.

Ainsi qu'une pauvre souris sous la patte d'un chat, n'ayant pas encore perdu tout espoir,

je faisais le mort, examinant bien pourtant du coin de l'oeil si je n'apercevrais point à ma proximité quelque trou sauveur où je pusse me glisser soudainement et me dérober à la gueule de mon ennemi.

.Or, comme je regardais vers l'extrémité de la grande table voisine de la nôtre, je vis l'un des lecteurs nombreux et pressés qui l'entouraient se lever et partir laissant une place vacante.

C'était une porte de salut pour moi. Je m'y précipitai.

Me levant brusquement moi-même, en un bond je m'élançai sur cette chaise qui demeurait libre, et saisissant au hasard le premier journal qui se présenta (c'était le *Morning-Chronicle*), sans lever les yeux, sans reprendre haleine, au risque d'en mourir, je dévorai avec rage les cinq colonnes en petit texte de la première page.

Après un excès semblable, après une lecture si immodérée et si peu conforme à mes habitudes de tempérance, je me sentis mal à l'aise, j'éprouvai un immense besoin de respirer. Posant donc le journal devant moi, j'osai jeter successivement les yeux sur mes deux voisins de droite et de gauche. Il était essentiel d'ailleurs que j'examinasse s'il m'était permis d'espérer d'eux défense et protection, dans le cas où je me trouverais exposé à quelque nouvelle attaque de mon ennemi.

Je fus très-satisfait de mon voisin de gauche. C'était un personnage taillé en force, et, bien que pourvu de longues moustaches noires, un militaire assurément. Sa large main qui certes eût manié avec une grande supériorité la poignée

d'un sabre, tenait fort gauchement celle de la planchette d'un journal du soir (du *Messager*), dans lequel il semblait chercher tout aussi malhabilement les nouvelles de la guerre.

— C'est bien, me dis-je: voici mon flanc gauche assuré. Ce brave officier qui, je le vois au mal qu'ils lui donnent, doit cordialement detester les journaux et tous ceux qui les font, — cet excellent militaire ne me laissera certainement pas égorger sous ses yeux par un *reviewer*.

Ayant achevé ce consolant raisonnement, je me tournai vers mon voisin de droite.

Je demeurai pétrifié! C'était le *reviewer* lui-même.

Comment était-il venu là? Sans doute il avait pris la place d'un lecteur qui était parti tandis que j'engloutissais avec tant de voracité mes cinq colonnes du *Morning-Chronicle*.

Quoi qu'il en fût, la stupeur profonde qui m'avait saisi fit bientôt place à une violente indignation. Exaspéré, furieux, ne me possédant plus, je pris à deux mains la poignée de la planche de mon *Morning-Chronicle*, et m'étant levé, je me préparais à en assener un effroyable coup sur la tête du maudit *reviewer*. — — —

Un pas léger glissa derrière moi sur le tapis; j'entendis le frôlement d'une robe de soie: je tressaillis, et me retournai soudain. C'était une jeune femme blonde, qui venait de passer tout près de moi, marchant vers le fond de la salle. — Et j'avais vu son doux regard se fixer timide et suppliant sur le mien.

Oh! cette apparition, ce fut comme celle de l'ange qui vint d'en-haut détourner le glaive

d'Abraham lorsqu'il allait frapper Isaac. Ma colère se sentit tout-à-coup désarmée. Mon bras, qui s'était levé vengeur et implacable, retombant inoffensif et miséricordieux, replaça pacifiquement le *Morning-Chronicle* sur la table.

CHAPITRE VI.

La guerre s'engage.

La soirée avançait. Dix heures venaient de sonner.

Il ne restait plus dans le cabinet de lecture qu'un petit nombre de personnes. C'étaient, la plupart, ces lecteurs insatiables qui boivent une revue jusqu'au fond, jusqu'aux annonces, jusqu'à la lie; qui s'acharnent à un journal et le rongent jusqu'à l'os, montrant les dents à quiconque s'approche d'eux. C'étaient aussi ces gastronomes qui, s'étant trop chargé le cerveau, ayant trop lu, s'endorment à table, et qu'il faut réveiller quand on éteint le gaz, quand on ferme la salle, en les avertissant que leur digestion s'achèvera mieux dans leur lit.

La jeune femme blonde qui venait d'entrer était aussi toujours là.

Elle avait une robe de satin noir, un grand cachemire noir, un petit chapeau de velours noir. Tout était noir dans sa toilette, sauf sa large collerette de batiste brodée, dont la blancheur n'était pas moins éblouissante que celle du cou gracieux autour duquel elle retombait.

Mais qui donc avait amené, bon Dieu, cet être ravissant dans un cabinet de lecture? Qui donc avait ainsi fourvoyé cet ange? Oh! ce ne pouvait être qu'un mari anglais. Et c'était bien

en effet cela. Sans plus se soucier ni s'occuper d'elle, ce mari s'était confortablement étendu sur une banquette à l'entrée de la salle et lisait les derniers journaux arrivés de Londres dans la soirée.

La pauvre jolie femme semblait attendre bien impatiemment qu'il eût fini. Elle ne s'était même pas assise, et se tenant debout les bras croisés, près du poêle, elle tournait fréquemment la tête du côté de son imperturbable époux, serrant chaque fois imperceptiblement les lèvres et levant en même tems les yeux vers le plafond, tandis que ses gracieuses épaules se haussaient aussi légèrement.

D'ailleurs, pour passer le tems, elle n'avait trouvé rien de mieux à faire que de chauffer alternativement ses petits pieds à la porte du poêle.

Dès que j'eus observé tout cela, je m'aperçus que j'avais grand froid moi-même et qu'il était essentiel que je m'approchasse du poêle, afin de m'y réchauffer aussi.

Je me levai donc soudain. Mais hélas! le *reviewer*, auquel je ne songeais plus, et qui pourtant n'avait pas un instant quitté ma droite, le *reviewer* se leva en même tems que moi et m'interceptant le passage:

— Monsieur, me dit-il d'un ton doucereux, vous vous retirez peut-être. Si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai jusqu'à votre porte, et, chemin faisant, j'achèverai de vous exposer le plan de l'ouvrage dont je vous ai parlé déjà.

— Non, monsieur, répondis-je fort sèchement, je ne me retire point. Quant à votre

ouvrage, il me semble que vous m'en avez parlez bien suffisamment.

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit le *reviewer,* vouz allez voir qu'il me reste beaucoup de choses à vous dire. Je me réjouis donc que vous ne partiez pas encore. Nous continuerons ici plus commodément notre entretien.

J'avoue qu'à ce moment je faillis perdre de nouveau patience. Je fus une seconde fois siugulièrement tenté de recourir à la force. Déja ma main s'étendait pour saisir au collet le *reviewer;* j'allais le terrasser et lui passer sur le corps en m'élançant vers le poêle. —

Mais à ce même moment, en levant les yeux au-dessus de la tête de mon ennemi, je rencontrai de nouveau le doux et souriant regard de la jeune femme blonde.

Tendre et compatissante créature! Cette fois, c'était moi peut-être autant que le *reviewer* qu'elle semblait prendre en pitié. Son regard me disait: — Venez vous réchauffer près de moi, mais épargnez cet homme.

Oh! elle ne savait pas quelle guerre acharnée me faisait le misérable depuis deux longues heures! Elle ne savait pas comme il m'avait odieusement provoqué toute la soirée!

N'importe. Ce n'était point par une victoire qu'elle condamnait qu'il m'était permis de me frayer un chemin jusqu'à elle. Oh! non.

Que faire pourtant?

En habile tacticien, au lieu de forcer l'obstacle, je résolus de le tourner.

CHAPITRE VII.

Le sang va couler.

Bien qu'une issue me fût encore libre vers la porte, je ne pouvais songer à m'enfuir, ce qui d'ailleurs ne m'eût offert qu'une médiocre ressource, puisque le *reviewer* m'avait menacé de m'accompagner jusqu'à mon domicile; puisqu'ainsi ce n'eût été que changer le théâtre de la guerre, et le transporter dans la rue. Et puis, mon ennemi n'eût-il point dû m'y poursuivre, fallait-il lâchement abandonner mon manteau qui se trouvait sur une chaise près du poêle? Livrant au *reviewer* ces dépouilles opimes, fallait-il partir grelottant et glacé? — Fallait-il partir surtout sans avoir bravé quelques dangers pour porter un peu de consolation à notre pauvre jolie femme blonde, que son indigne mari délaissait ainsi dans un cabinet de lecture?

Non, cela ne se pouvait pas.

Il s'agissait donc d'arriver à tout prix près du poêle.

Le chemin le plus court m'était fermé; je pris sans hésiter le plus long, et me mettant immédiatement en route, je fis à marches forcées, presqu'en courant, le tour de la grande table.

Pendant tout ce trajet, je ne tournai pas la tête une seule fois; car je ne doutais point que mon adversaire ne me suivît, craignant que je ne cherchasse à m'échapper par la porte. Or, ayant sur lui l'avance de plusieurs pas, je comptais bien, dès que je serais près de la petite table, m'élancer brusquement dans le coin

du poêle, m'y fortifier avec des chaises; et si j'étais alors pris d'assaut, si l'ennemi forçait mon retranchement, — me précipiter aux pieds de la jeune femme, lui embrasser les genoux et réclamer son alliance et son intervention.

Les hommes du métier me rendront là-dessus justice; ces dispositions militaires étaient excellentes, et leur exécution ne le fut pas moins; mais la fatale sagacité de mon ennemi vint en déjouer complètement l'effet.

Comme, arrivant tout essoufflé, je doublais la pointe de la grande table; comme je débouchais sur le tapis qui mène au poêle, le *reviewer*, qui n'avait pas jusque là bougé, s'avança à ma rencontre entre les deux tables, et me présentant son manuscrit, me barra de nouveau le passage.

CHAPITRE VIII.

Un armistice.

Les choses avaient été poussées à un point tel qu'un engagement décisif semblait devenu inévitable.

Le *reviewer* m'ayant mis insolemment son manuscrit sur la gorge, j'avais saisi de mon côté *le Constitutionnel*, qui se trouvait au bord de la grande table, et je m'apprêtais à en frapper le provocateur à bout portant.

Le doux regard de la jeune femme blonde, que le mien avait été consulter encore, ne me défendait même plus la vengeance. C'est qu'elle sentait enfin quel châtiment méritait cet horrible *reviewer*, qui me séparait d'elle depuis tant et de si longs momens!

Ce regard qui me livrait ma victime, témoignait pourtant encore quelque commisération pour elle. Ce regard était plein d'une vive et tendre anxiété. Ce regard me disait: — Eh bien, oui! frappez ce malheureux, puisqu'il s'obstine à vous retenir loin de moi! Mais, mon Dieu, combien je vais souffrir durant ce combat!

Je compris trop bien tout ce qu'il y avait de chrétien et de touchant dans ces craintes, pour ne point essayer encore d'en détruire la cause et l'effet. Avant de commencer les hostilités, je voulus donc faire une nouvelle et dernière tentative pacifique.

De ma main gauche, je tirai mon mouchoir de ma poche et je l'agitai en l'air, tandis que ma main droite abaissa *le Constitutionnel.*

Le *reviewer* voyant que je demandais à parlementer, abaissa également son manuscrit.

— Monsieur, lui dis-je alors avec une douceur mêlée de dignité, je ne refuse nullement de me soumettre à vos développemens statistiques. Mais le froid m'a saisi tout à l'heure pendant que je vous écoutais. Souffrez donc seulement que j'aille me chauffer quelques momens près du poêle et que je m'enveloppe de mon manteau. Je serai tout à vous ensuite, et je pourrai du moins vous entendre à mon aise et confortablement.

— Monsieur, rien n'est plus juste et plus raisonnable que votre proposition, répondit le *reviewer* presque ému.

Et il sembla même d'abord tellement satisfait de la modération de ma requête qu'il fut sur le point de me livrer passage sans conditions. Mais je ne sais quelle défiance soudaine

lui survenant, il exigea que nous arrêtassions ensemble, préalablement, les clauses d'un armistice.

Nous étant donc à l'instant retirés à la petite table, après quelques discussions qui, par leur importance et leur intérêt, ne sauraient être convenablement comparées qu'à celles de la défunte conférence de Londres, nous convînmes des articles suivans, qui furent écrits au crayon sur l'une des pages blanches d'un recueil de poésies nouvelles qui nous tomba sous la main.

ARTICLE 1er.

Il y aura une suspension d'armes de dix minutes entre les parties belligérantes.

ARTICLE II.

Pendant ces dix minutes, la partie belligérante qui déclare avoir froid, pourra se revêtir de son manteau et se chauffer au poêle à son loisir, sans être en aucune façon inquiétée par l'autre partie belligérante, qui devra se tenir, avec son manuscrit, éloignée du poêle à une distance de douze pas au moins.

ARTICLE III. ET DERNIER.

Les dix minutes écoulées, ou, pour plus de précision, dès que onze heures sonneront à la pendule, la trêve étant expirée, les hostilités seront reprises; c'est-à-dire que la partie belligérante qui combat avec un manuscrit aura le droit d'attaquer et de poursuivre l'autre partie belligérante en quelque lieu qu'il lui plaise de se défendre ou de se réfugier.

Suivent la date et les signatures.

CHAPITRE IX.

Dix minutes.

Quelques casuistes profonds en matière de tactique ayant prétendu que, dans mes négociations avec le *reviewer*, je m'étais laissé grossièrement duper par ses ruses diplomatiques, et qu'au lieu d'un armistice, c'était tout simplement une honorable capitulation qu'il m'avait fait souscrire, j'ai cru devoir donner dans le chapitre précédent le texte entier de cette pièce importante. Ce ne sera donc nullement ma faute si l'histoire ne l'apprécie pas consciencieusement un jour et n'en sait point fixer le véritable caractère.

Que l'histoire, au surplus, en décide à sa guise. — Je dois d'ailleurs le confesser, il n'est point de conditions si dures et si onéreuses qu'elles eussent été, que je n'eusse infailliblement alors consenties pour obtenir ces dix minutes de liberté qu'il me fut, grâce à mon traité, permis d'aller passer près du poêle.

Mais que l'on ne me demande point compte de ces dix précieuses minutes qui furent si pleines, si longues — et si courtes à la fois, si rapides.

Si vous savez combien, en dix minutes de tête à tête entre une douce jeune femme blonde et un doux jeune homme sentimental, peut faire de chemin vers un coeur, un regard qui s'enfonce, ardent et acéré, dans un regard humide et compatissant! — Si vous savez combien en dix minutes on a de chances pour se rencontrer et se presser des mains qui s'étendent, qui se croisent sur le marbre étroit et brûlant d'un

poêle! — Si vous savez que, non pas en dix minutes, mais en moins d'une seconde, se dégage cette étincelle électrique qui met à la fois le feu à deux âmes et les enflamme ensemble du même souffle! — Si vous le savez, c'est bien. Je n'ai rien à vous dire. — Mais si vous ignorez tout cela, — eh bien alors, ce ne sera pas moi qui vous l'apprendrai.

CHAPITRE X.

Catastrophe et conclusion.

Il y avait cinq minutes que onze heures étaient sonnées à la pendule du cabinet de lecture.

La jeune femme blonde était partie avec son mari qui, s'arrachant aux délices des journaux, était enfin venu la chercher. — Elle était partie. Nos regards s'étaient dit adieu! — Non pas nos coeurs au moins! — —

On avait réveillé les endormis, et successivement éteint tous les becs de gaz. On allait fermer le cabinet de lecture.

Au milieu de la solitude et de l'obscurité de la salle, moi, j'étais demeuré accoudé sur le marbre du poêle, la tête dans mes mains.

Quelqu'un s'étant approché de moi, me tira légèrement par le collet de mon manteau. Je frémis et levai les yeux. — C'était le *reviewer* qui se tenait debout à mon côté, armé de son manuscrit.

Je compris. — Je n'avais point à me plaindre. Il s'était montré généreux. Il m'avait accordé cinq minutes de plus que la convention. Je n'opposai nulle résistance; — je le suivis

plutôt en captif qu'en homme qui cherche à se défendre.

Nous descendîmes ensemble, et dans l'escalier même il avait déja repris possession de moi, et recommencé *ab ovo* l'exposition de ses doctrines industrielles.

Nous étions sortis de la maison, nous nous trouvions dans la rue et il y pleuvait très-fort; mais cela ne tourmentait guère le *reviewer*. Il ne lâchait point prise pour si peu, et nonobstant l'averse, bien que je marchasse rapidement, il se maintenait à mon pas et me serrait de près avec ses développemens.

Moi, j'en avais pris mon parti et je recevais avec une égale résignation la pluie du ciel et la statistique du *reviewer*. Comme nous arrivions cependant au carrefour Gaillon, tout-à-coup mon homme parut singulièrement s'échauffer sur une question de trottoirs et de repavage qu'il venait d'entamer. Alors, dans la chaleur du discours, et sans doute uniquement pour compléter par un geste énergique l'expression de sa pensée, le *reviewer* me mit brusquement sous le nez sa main, toujours armée de son manuscrit. Saisi de terreur, j'avançai moi-même instinctivement la mienne, de même que si j'eusse voulu parer une botte.

O bien heureuse fatalité! Je frappai d'un coup de tierce si vigoureux le manuscrit statistique, qu'il en tomba dans le ruisseau, qui descendait en ce moment de la rue Neuve-Saint-Augustin, large, mugissant et profond.

Le *reviewer* poussa un cri perçant, et se jeta soudain à la nage, essayant de rattraper les feuilles précieuses que l'impitoyable torrent

s'empressait d'entraîner vers l'égoût de la rue d'Hanovre.

Qu'advint-il cependant alors du *reviewer* et de son oeuvre? — Oh! vraiment, je ne sais.

J'étais victorieux par hasard, et grâce à ma bonne étoile. Je m'arrachai généreusement au spectacle de la détresse de mon ennemi vaincu, et de crainte aussi peut-être qu'il ne parvînt à rallier les feuillets en fuite de son manuscrit et ne les ramenât désespéré contre moi, je m'élançai dans un cabriolet de place qui passait, et me reconduisit chez moi, sinon sain et sauf, au moins trop heureux de ne rapporter de tous mes longs combats de la soirée qu'une douce et profonde blessure — au coeur.

A. FONTANEY.

UNE

AGENCE DRAMATIQUE.

Tout marche; tout suit le progrès du siècle. Quand je donnai au théâtre mon premier ouvrage (c'était en 1826), l'agent dramatique auquel m'adressa l'aimable et spirituel Emmanuel Dupaty, demeurait au troisième, dans un étroit et sombre appartement. Depuis cette époque, il a descendu deux étages; la modeste table de noyer, surchargée de vieux cartons, s'est métamorphosée en riche et élégant bureau d'acajou; deux commis toujours occupés groupent les chiffres aussi bien que le ferait M. Thiers; et dans un arrière-petit cabinet résonne l'agréable bruit des écus; vous vous croiriez chez un agent de change ou chez un banquier. Tout annonce enfin une notable amélioration. Mal-

heureusement les recettes des auteurs n'ont pas suivi la même progression. Depuis que les agens dramatiques sont mieux logés, les théâtres font de moins brillantes affaires; et depuis qu'on n'a plus à monter qu'un étage, on redescend l'escalier bien plus légèrement: il y a compensation.

Qu'on ne voie pas dans ces paroles l'intention de dénigrer le présent au profit du tems qui n'est plus. Je n'appartiens pas à ces louangeurs intrépides du passé, pour qui le mépris du présent est une consolation ou une vengeance. Sans être insensible à ce que nous avons perdu, je ne le suis pas non plus à ce qui nous reste, et à ce que nous avons gagné. Cette décadence dans la prospérité materielle des théâtres tient à des causes qu'il serait facile d'énumérer si c'était ici la place. Qu'il nous suffise d'indiquer en première ligne, comme l'une de ces causes, l'hostilité de la presse périodique contre le théâtre, hostilité permanente depuis deux ans, et qui ne serait pas plus grande, si une révolution sacerdotale s'était opérée en France pendant les trois journées de juillet.

Je reviens aux agens dramatiques, et je commencerai par la définition du mot. Les agens dramatiques sont les fondés de pouvoir des auteurs; ce sont eux qui perçoivent pour les écrivains dramatiques le droit pécuniaire résultant de la représentation de leurs ouvrages. Ce droit est ou proportionnel à la recette, ou fixe, suivant la nature des théâtres, et les di-

vers traités qui lient les administrations théâtrales et l'association des auteurs.

La question des salaires, cette question si profonde, si vivace, qui agite et agitera longtems encore la société, trouble aussi quelquefois le monde dramatique, et occasionne de graves débats entre les directeurs de théâtres et l'association des auteurs, représentée par une commission qui apporte le plus grand zèle dans l'exercice de ses difficiles fonctions. Cette commission ne se borne pas à défendre les intérêts des auteurs vivans, elle étend sa sollicitude sur les héritiers des auteurs morts et sur la vieillesse malheureuse de quelques écrivains tombés dans l'indigence, après avoir enrichi plusieurs théâtres, à une époque où la rétribution des ouvrages dramatiques n'était en rapport ni avec les convenances ni avec l'équité.

A l'exception de deux ou trois théâtres du boulevart, exclusivement voués au mélodrame, le mode de rétribution proportionnelle à la recette est en usage dans les théâtres de Paris. Ce mode, le plus équitable et le plus rationnel, devrait être adopté partout, puisqu'il fait participer les auteurs aux bénéfices qu'ils procurent, de même qu'il les associe aux pertes que peuvent faire éprouver aux théâtres, ou les mauvaises chances des pièces nouvelles ou l'influence de circonstances fâcheuses et défavorables. Lorsque l'Opéra-Comique, relégué dans le lointain quartier Ventadour, se débattait contre les funestes conséquences de ce pernicieux isolement et contre l'énormité de

ses charges, les recettes, pendant ces derniers jours d'agonie, descendaient quelquefois à une exiguité véritablement monstrueuse. On cite un de nos plus spirituels auteurs dramatiques qui, venant toucher le montant de ses représentations du mois, fut stupéfié de voir une somme de 40 centimes figurer à son compte, pour la représentation d'un de ses ouvrages à la salle Ventadour: la recette avait été de six francs cinquante! Espérons qu'un pareil chiffre n'attristera plus le budget des poètes et compositeurs qui consacrent leurs talens au théâtre de l'Opéra-Comique, maintenant que, transplanté sur un sol plus propice, et ravivé par la prodigieuse réapparition de Martin, ce théâtre peut voir renaître ses beaux jours. Cet avenir ne peut lui manquer avec l'appui de nos brillans compositeurs français, et celui des illustres maîtres étrangers, tels que Paër et Cherubini, naturalisés parmi nous par leurs succès.

Les agens dramatiques ne perçoivent pas seulement pour Paris les droits des auteurs. Une vaste correspondance les met en rapport avec les directeurs des théâtres de province, et c'est surtout cette partie de leurs attributions qui rend leur ministère utile et précieux aux écrivains qui ont placé en eux leur confiance.

Avant que la France eût subi ces traités de 1815, qui, non contens de lui arracher ses conquêtes, lui ont enlevé jusqu'à ses limites naturelles, on touchait des droits de Bruxelles et de Coblentz. Une pièce applaudie à Pa-

ris rapportait de l'argent dans le département de Rome ou du Trasimène. M. Scribe, le plus fécond de nos auteurs et le mieux renté, doit gémir, non pas seulement par patriotisme, quand, jetant les yeux sur une carte de l'empire français, il voit que nous avons perdu les départemens de l'Escaut, du Rhin, du Rhin-et-Moselle, de la Frise, du Simplon, du Pô, les Bouches du Wéser, les Bouches de la Meuse, les Bouches de l'Yssel, les Bouches de l'Elbe, l'Ems occidentale, l'Ems orientale, et le Zuyderzée!

Du reste, maintenant encore, la représentation de nos ouvrages dramatiques n'est pas restreinte aux limites dans lesquelles la France est renfermée. Comme au tems de nos conquêtes, nos pièces sont applaudies dans des capitales étrangères; et si le résultat financier n'est plus le même, notre amour-propre national n'a rien perdu. Un théâtre français est établi à Saint-Pétersbourg et à Berlin. Nos comédies, nos vaudevilles y sont autant goûtés qu'à Paris. Si la Belgique n'est plus française de par les traités et les protocoles, elle l'est toujours d'esprit et de pensée. Le théâtre royal de Bruxelles, où se trouvent réunis en ce moment Chollet, mademoiselle Prévost, et l'habile comédien Cartigny, fait connaître aux Belges nos grands opéras et nos comédies, et leur fait oublier la conférence de Londres. Le théâtre du Parc s'enrichit des joyeux ouvrages du théâtre des Panoramas, et des drames historiques du Vaudeville; la Hollande même, si opiniâtre et si rétive, baisse pavillon devant nos refrains et nos couplets;

et pendant que nos braves artilleurs se canonnaient avec Chassé devant Anvers, la charmante Jenny Vertpré faisait les délices de La Haye, et déridait le front soucieux des patriotes néerlandais.

Mais revenons à la France.

Demandez à M. Jules Michel ou à M. Guyot (ainsi se nomment les deux agens dramatiques qui se partagent en deux parts à peu près égales les deux à trois cents auteurs qui alimentent les théâtres de la capitale), demandez-leur quel est le genre le plus aimé en province, et par conséquent le plus joué; ils vous répondront sans hésiter: l'opéra-comique. Ce genre est donc véritablement national, en dépit de toutes les épigrammes et de tous les sarcasmes dont cette épithète est devenue l'objet, appliquée au genre dont nous parlons. C'est bien un argument de quelque valeur que cette unanimité du goût français dans nos quatre-vingt-six départemens. *La Dame blanche*, *la Fiancée, Jeannot et Colin, Jean de Paris,* etc., font la base du répertoire des théâtres de province; et pour peu que ces ouvrages soient exécutés d'une manière passable, ils ravissent les amateurs lyonnais ou toulousains. Un opéra-comique nouveau représenté avec succès à Paris, est sur le-champ confié aux ténors, aux basses-tailles, aux premières et aux secondes chanteuses de toutes les préfectures, sous-préfectures, et chefs-lieux de canton du royaume. C'est la manne attendue du ciel, et qui tombe dans le désert. Les opéras rossinisés de M. Castil-Blaze partagent la même faveur; et il est peu de soirs où, dans quelque coin de la

France, on ne verse des larmes sur les infortunes de Ninetta, ou la mort de Desdémona. On ne saurait croire le tort immense que la clôture prolongée du théâtre de l'Opéra-Comique a fait aux théâtres de province. La plupart des directeurs, privés du secours des opéras nouveaux après lesquels ils soupirent si ardemment, ont fait faillite; et la fermeture du théâtre Ventadour a été pour eux la plus grande des calamités, après, toutefois, la protection des conseils municipaux, dont l'on connaît le zèle éclairé pour les arts, et la munificence pour ceux qui les cultivent.

Après l'opéra-comique, le genre le plus en faveur, le plus en vogue en province, c'est le vaudeville. Quand Boileau fit ce vers:

Le Français né malin créa le vaudeville,

c'est-à-dire la chanson badine et moqueuse, le couplet frondeur et satyrique, il ne se doutait pas de l'extension que prendrait plus tard ce mot, et que la première atteinte portée en France aux unités d'Aristote le serait dans un vaudeville [1]. Voyez la destinée des grands hommes! On ignore le lieu de la naissance d'Homère; on sait où naquit Olivier Basselin, foulon de Vaudevire; et, grâce à ses joyeuses chansons, un bourg obscur de Basse-Normandie a eu la gloire de donner son nom à un genre de littérature qui, dans l'histoire de no-

[1] *Julien, ou Vingt-cinq ans d'entr'acte*, jolie pièce dont l'on n'a pas oublié le succès brillant au théâtre de la rue de Chartres.

tre théâtre, n'occupera pas une place sans importance. D'abord, simple expression de la gaieté française, épigramme mordante et bouffonne, pamphlet rimé qui *courait en chantant*, le vaudeville a grandi d'âge en âge, changé de caractère de siècle en siècle, et, dans ses nombreuses transformations, a toujours conservé l'esprit des tems et la physionomie des diverses époques. Des parodies un peu grossières, des esquisses un peu informes de Fuselier, Lesage et Dorneval, trio fécond sur qui reposait la fortune du théâtre Italien et du théâtre de la Foire, aux agréables comédies, aux spirituels tableaux de Barré, Radet et Desfontaines, il y a un pas de géant, il y a toute une révolution de l'art. Et quel nouveau changement, quelle nouvelle métamorphose, si de ces trois gloires chantantes de la fin du siècle dernier, vous passez aux oeuvres contemporaines de MM. Scribe, Bayard et Mélesville, ou de MM. Théaulon, Brazier et Dumersan! car, de tout tems, le vaudeville a enregistré dans ses fastes d'heureuses associations de trois renommées.

Le vaudeville semble arrivé de nos jours à l'apogée du progrès. Eclaireur aventureux de la littérature dramatique, il aborde tous les genres avec audace; s'élance dans toutes les voies; poursuit, malgré le feu roulant de la critique, la hardiesse de ses excursions, et résume à lui tout seul le pêle-mêle de notre théâtre, et le mouvement anarchique de notre société où se croisent, s'agitent, et tourbillonnent tant de croyances et de systèmes. Le vaudeville s'est fait histoire, roman, drame, co-

médie de moeurs, tragédie, chronique. Ici, exclusivement voué à la peinture des moeurs de salon, il tâche de continuer la comédie, abandonnée des théâtres qui devraient lui servir d'asile; il se fait fashionable, dandy, banquier, duc et pair; il habite la Chaussée-d'Antin; il est riche à millions; il a voiture; il fouille les derniers replis du coeur féminin, et examine à la loupe les passions humaines dans le coeur bouillant d'un agent de change ou d'un avoué. Là, il porte dague et pourpoint; c'est un féal et amé seigneur suivi de pages et de varlets; il habite le vieux Paris, le vieux Louvre; il est blasonné, cuirassé; il marche appuyé sur un astrologue-parfumeur-empoisonneur; il dit *Vive-Dieu*, jure par sa bonne lame, ne se rase jamais, et donne tous les soirs, de sept à onze, savante leçon d'histoire et d'antiquités aux professeurs de la Sorbonne. Ici, c'est le peuple d'aujourd'hui avec sa physionomie franche et animée; c'est la comédie populaire, avec son allure vive et joyeuse; c'est la bêtise humaine, étudiée, mise à nu dans ce qu'elle a de plus original, de plus grotesque, et poussée jusqu'à un degré de comique que n'avait point deviné Molière. Sous toutes ces faces si diverses, sous toutes ces physionomies si mobiles, le vaudeville plaît et réussit en province aussi bien que dans la capitale. Une page d'histoire dramatisée, comme *un Duel sous Richelieu;* une comédie gracieuse et fine, comme *le Chaperon;* un tableau vrai, comme *l'Homme qui bat sa femme,* sont goûtés à Lyon comme à Paris, à Bordeaux comme à Lyon; et le thé de madame Gibou est devenu

aussi célèbre que le poignard de Manlius, ou la coupe de Rodogune.

Après le vaudeville vient le drame et la comédie; non pas la comédie en vers, car on n'en fait plus à Paris, et c'est à peine si de loin en loin figure sur une affiche de province quelque grande comédie d'Alexandre Duval ou d'Étienne; mais la comédie en prose, la comédie de genre où excellait Picard, où brilla Wafflard, continue de fleurir sur les scènes départementales. De spirituelles esquisses, comme *le Mari et l'Amant*, de M. Vial, *les trois Chapeaux*, de M. de Longpré, *les Deux Anglais*, de M. Merville, font leur tour de France aux applaudissemens du public. D'anciens ouvrages, tels que *les Étourdis*, d'Andrieux, *le Roman d'une heure*, d'Hoffmann, *les Héritiers*, de Duval, jouissent en province d'un succès intarissable et toujours nouveau. La forte et ingénieuse leçon du *Jeune Mari* a été jugée partout, comme à Paris, saisissante de vérité, de naturel et de comique. Et pourtant la province ne confirme pas toujours les succès et les gloires de la capitale. Tel drame à émotions fortes, à grandes catastrophes, à combinaisons multipliées, après avoir bruyamment franchi les barrières, précédé de toutes les fanfares de la renommée, et de l'éclat d'une vogue triomphale, obtenue dans le centre du goût, est accueilli en province comme un député ministériel, et vient succomber lourdement sous les clefs forées de Rouen ou de Marseille; tandis que tel ouvrage, fondé sur l'observation des moeurs et l'étude du coeur humain, *la Mère et la Fille*, par exemple, après

n'avoir obtenu à Paris qu'un succès d'estime, sera la pièce en vogue dans plus d'un chef-lieu de département. Nouvel exemple de la diversité du jugement des hommes, et de l'instabilité des choses humaines.

La tragédie ne fait en province que de rares apparitions, et à de longs intervalles. Ce sont des artistes de passage qui voyagent avec la toge et le poignard; des élèves du conservatoire qui viennent essayer sur le public d'Elbeuf ou de Limoges la sûreté de leur mémoire et l'énergie de leurs poumons; des acteurs du Théâtre-Français qui, pour n'en pas perdre l'habitude, jouent l'ancien répertoire en province. C'est Oreste, Hamlet, Néron, Sylla, Régulus, Louis XI, qui arrivent par la diligence et repartent par le bateau à vapeur. C'est Hermione et Marie Stuart en chaise de poste. Mais qu'il se trouve par hasard dans la ville un polichinelle ou un éléphant, Oreste criera dans la solitude, et Marie Stuart fera dans le désert ses adieux à la nature: c'est comme à Paris.

On voit que les théâtres de province, à peu de chose près, et sauf les différences qu'établit le talent des acteurs, sont l'image des théâtres de la capitale. L'opéra-comique y prospère, quand il existe; le vaudeville y obtient la vogue; la comédie de genre y plaît; et le *drame moderne* y chancèle, quand il n'a pas pour appui le talent de Bocage ou de Frédérick, ces deux atlas de drame à la mode.

Mais vous trouvez peut-être que je suis bien

loin de mon titre, et des agences dramatiques; je me hâte de vous y ramener.

Suivez-moi dans cette rue brillante et populeuse, qui unit le Palais-Royal à la Bourse, ces deux grands centres parisiens; rue toujours animée, où se pressent la citadine et le landaw, la calèche du pair de France et le cabriolet de l'agent de change. Tâchez de ne pas vous perdre à travers le dédale des équipages en station et des flaneurs collés aux vitres des marchandes de modes; tâchez d'échapper aux marchands de papier Weynen, de cannes en tubes métalliques, de canifs à trente-huit lames, et aux crieurs de l'*Espion des Jeux* et de la *Gazette de Vénus*. Entrez avec moi dans cette maison d'assez belle apparence; franchissez cette porte cochère où vous ne pourrez vous défendre de jeter en passant un regard de côté, car un miroitier y étale les produits de son industrie; et que nous ayons reçu de la nature la grâce d'Adonis, ou la tournure de Mayeux, cette création des tems modernes, un sentiment instinctif nous portera toujours à saluer notre chère personne d'un regard de complaisance. La glace nous attire comme un aimant; et l'homme le moins infatué de sa figure ne passera jamais devant un miroir, sans être tenté de jeter un coup d'oeil furtif sur la reproduction de son image.

Montez un étage: vous voilà au milieu de la comptabilité dramatique. C'est là que les applaudissemens s'escomptent en numéraire, l'es-

prit en billets de banque, le talent en pièces de cinq francs.

C'est là que l'auteur du drame en vogue vient de sa main d'homme mettre dans son gousset d'homme, ou serrer contre sa poitrine d'homme, le vil métal, fruit de ses sublimes labeurs.

C'est là que se traduisent en écus, *Antony*, et *la Femme à deux maris; les deux Gendres*, et *le Tyran peu délicat;* les lazzis de Bouffé, et les sentences de M. Marty; les duos de *Robert-le-Diable*, et les coups de fusil du Cirque-Olympique; la fougue heureuse de Frédérick, et les accens de Martin; les beaux élans de madame Dorval, et les espiègleries de la spirituelle Déjazet; les bouffonneries d'Odry, et les balancemens de Taglioni la Sylphide. C'est là que se résument en francs et centimes mademoiselle Mars et Vernet; M. Victor Ducange et M. Scribe; mademoiselle Despréaux et madame Vautrin; Ligier et Léontine Fay; mademoiselle Noblet la tragédienne et mademoiselle Noblet la danseuse; Adolphe Nourrit et madame Albert; madame Casimir et mademoiselles Georges; Arnal et madame Cinti-Damoreau. C'est là que se matérialise et se réduit en lingots ce vaste univers dramatique qui renferme tant d'intérêts grands et petits, tant d'agitations et d'intrigues, tant d'hommes et de choses, depuis le grand Opéra jusqu'aux Funambules exclusivement, depuis le théâtre de M. Comte jusqu'à la scène où chante Rubini, depuis l'auteur de *Louis XI*, et des *Comédiens*, jusqu'à *l'homme de lettres* qui vint

lire un jour à l'un des comités de lecture de Paris un ouvrage commençant par ces mots: *Le théâtre représente une chambre où il y a des punaises.*

C'est là que tous les mois, du 8 au 10, presque tous les auteurs de la capitale, vaudevillistes et dramaturges, poètes tragiques et comiques, compositeurs, faiseurs de *libretti*, viennent se donner le plaisir d'évaluer à un denier près, leur esprit et leur imagination, et d'emporter le résultat, plus ou moins pesant, de leurs facultés pensantes et créatrices.

A cette foule de notabilités dramatiques et d'*industriels* littéraires, se mêlent aussi quelques honnêtes capitalistes qui auront aidé de leur caisse un auteur gêné dans ses affaires, et se rembourseront mensuellement sur les produits de sa verve laborieuse; ou quelques spéculateurs aventureux, pour qui tout est matière d'agiot, un vaudeville comme la rente de Naples, un drame comme l'emprunt romain, et qui auront acquis par marché aléatoire, une portion dans les revenus de tel auteur, dans les produits de tel ouvrage.

Voyez, par exemple, ce gros monsieur, à la figure épanouie, à l'air franc et ouvert, qui vient de terminer ses comptes, de donner sa signature, et qui sort un sac d'argent à la main. Vous croyez sans doute que c'est quelque gai successeur de Panard et de Désaugiers, le soutien de quelque théâtre chantant, le géant du couplet de facture. Détrompez-vous: ce gros monsieur, c'est M. Barba.

— M. Barba! me direz-vous en faisant un bond; M. Barba, auteur! Pour qui me prenez-vous? Je sais que M. Barba est l'éditeur de *la Cuisinière bourgeoise*, des romans de Pigault-Lebrun, du *Cuisinier royal*, des mélodrames de M. Pixérécourt, et de douze à quinze cents pièces de théâtre. Mais M. Barba, auteur! Vous voulez rire!

— En effet, M. Barba n'est pas auteur; ce qui ne l'empêche pas de venir tous les mois toucher une somme assez ronde chez l'agent dramatique; et voici comment:

Un vaudeville, un mélodrame a-t-il réussi sur l'un de nos théâtres, M. Barba offre du manuscrit trois, quatre, cinq cents francs, selon le succès.

— Jusque là, me direz-vous, rien de mieux. Il fait son métier de libraire. Seulement il offre peu.

— Oui, mais un instant. Voici venir le spéculateur. M. Barba, vous dis-je, offre trois, quatre ou cinq cents frans du manuscrit, somme que vous trouvez fort modique; mais il l'offre *à condition que vous lui céderez le tiers de vos droits d'auteur en province.* Comprenez-vous maintenant?

— Mille fois trop! vous écriez-vous. Mais c'est une horreur! c'est un marché de dupe!

— Attendez! car il faut voir la question sous toutes ses faces. S'il y a avantage pour le libraire, et avantage énorme, peut être aussi *n'y* a-t-il pas dommage complet pour l'homme

de lettres, et voici comment. Vous comprenez que M. Barba, acquéreur d'une pièce nouvelle aux conditions que je viens de vous décrire, se hâte d'en adresser des exemplaires aux directeurs de tous les théâtres de France, avec une recommandation de sa propre main! Et vous sentez ce que ce doit être qu'une recommandation de M. Barba! Aussi un mois après, le nouveau chef-d'oeuvre est-il à l'étude au Nord et au Midi; on le répète à Marseille et à Cambrai; on le joue partout. M. Barba apporte dans ses intérêts dramatiques toute son activité de commerçant; il expédie les succès, *franc de port*, par toute la France; il fait voyager par le roulage accéléré la tirade et le couplet, le marivaudage et le gros comique, le rire et les sanglots; il ne néglige pas la plus petite bourgade, pourvu qu'elle ait un théâtre. La France ne sait vraiment pas tout ce qu'elle a d'obligations à M. Barba, ce grand pourvoyeur de ses plaisirs. Il résulte de cette sollicitude de l'infatigable éditeur, que si les droits de l'auteur sont diminués, ils sont plus fréquens; que s'il touche moins dans chaque ville, il touche dans presque toutes: cela se compense. Je ne parle pas de l'avantage d'être représenté dans tous nos départemens, d'être adulé, prôné, encensé, dans les circulaires de M. Barba, et au bas de ses factures: au tems où nous sommes on tient si peu à la gloire! Qu'il me suffise de vous avoir prouvé qu'entre M. Barba et les auteurs qui traitent avec lui, les profits se balancent.

— Oui: mais je vois aussi qu'au bout de six mois, M. Barba, rentré dans ses déboursés, s'est créé un revenu durable et certain; que la

somme qu'il offre n'est pas en rapport avec les bénéfices qu'il en retire, et que, moyennant ce genre de spéculation, c'est une véritable dîme qu'il prélève sur les travaux de nos auteurs dramatiques, sur les veilles de nos écrivains.

— Permis à vous de le dire; mais M. Barba n'impose à personne ses conditions; libre à tout le monde de les rejeter: il ne fait point signer ses traités au coin d'un bois, et le pistolet à la main; cela s'opère à l'amiable, et de gré à gré. Si nos auteurs veulent l'enrichir, qu'y trouvez-vous à redire? Et puis vous ne songez qu'aux bénéfices; il faut aussi songer aux pertes, aux non-valeurs, aux chutes de province, aux banqueroutes!

— Laissez-moi donc tranquille! Voyez donc seulement cet air de jubilation! voyez la rotondité de ce sac d'écus; voyez ce sourire qui annonce l'abondance de la récolte et la douce prévision de l'avenir! Je vous dis que M. Barba mourra millionnaire, et dans l'impénitence finale.

— Dieu vous entende! dirait-il, s'il connaissait le voeu que vous formez.

Quel intéressant tableau statistique ferait M. Charles Dupin avec les chiffres de MM. Jules Michel et Guyot! On a déja remarqué que la somme dépensée annuellement par la population de Paris pour les spectacles a toujours peu varié depuis trente ans, quel que fût le nombre des théâtres; d'où il faut conclure qu'un théâtre nouveau ne peut se soutenir que par les pertes d'un théâtre plus ancien. Il serait curieux de constater aussi la répartition de la somme annuelle des recettes entre les diffé-

rens genres de littérature dramatique; mais il est inutile de dire que la plus forte partie de ces recettes est absorbée aujourd'hui par les théâtres qui jouent le vaudeville et par l'Académie royale de musique, arrivée de nos jours à un degré de prospérité sans exemple.

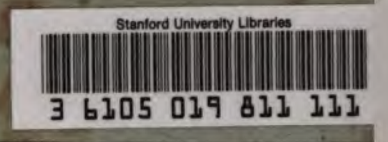
Quant à la tragédie, la haute comédie, le drame de passion large et d'analyse puissante du coeur, le théâtre enfin dans sa noble et grande acception; hélas! ce bel art se meurt. Le *romantisme* actuel n'a été encore qu'une réaction du laid contre le beau; et il faut le dire, la réaction a été complète, cruelle, impitoyable. Que de prétendus novateurs, esprits forts et originaux, à ce qu'on pense, ne se croient tels et ne passent pour tels que parce qu'ils acceptent sans choix et sans triage, et mettent en oeuvre des pensées que d'autres, esprits faibles et impuissans, à ce qu'ils prétendent, rejetteraient comme usées, comme rabattues, comme indignes d'eux-mêmes et du public! La hardiesse de tout exprimer n'est pas le génie créateur; savoir choisir, voilà le secret du talent: mais l'audace de tout dire fait toujours supposer une grande imagination chez l'homme qui a la pauvreté de tout penser.

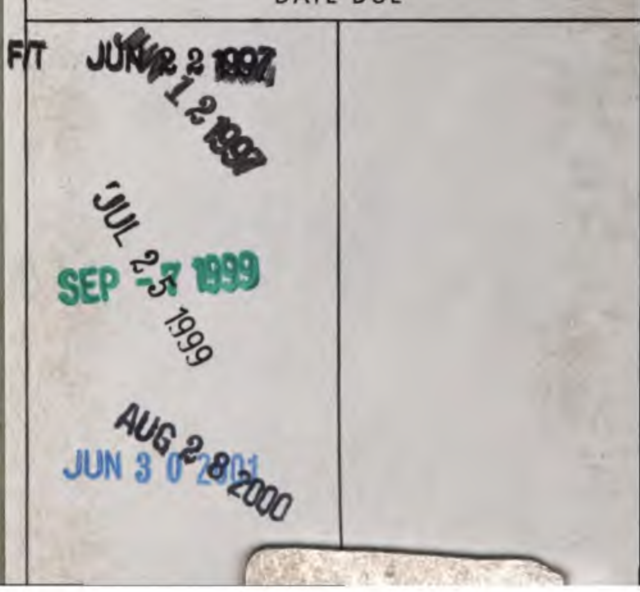
Qu'arrive-t-il? De même que le progrès politique succombe sous les entraves oppressives du pouvoir et sous les imprudens excès de la licence; de même le progrès littéraire expire sous les préjugés de la vieille école et les saturnales de la nouvelle. Les émeutes dans l'art font le même tort que les émeutes en politique: elles arrêtent et tuent le progrès. C'est le drapeau rouge qui d'une solennité patriotique fait naître une bagarre de carrefour, puis un coup

état. Les tentatives insensées en matière d'art finissent, d'une part, par émousser tellement le goût du public, qu'elles le rendent insensible aux progrès avoués par l'esprit et la raison, et de l'autre, exploitées et mises à profit par les esprits stationnaires, elles servent de merveilleux argumens contre le mouvement des idées et les modifications nécessaires de l'art.

LÉON HALEVY.




Stanford University Libraries
3 6105 019 811 111


F/T
JUL 25 1999
SEP -7 1999
JUN 30 2001
AUG 28 2000

